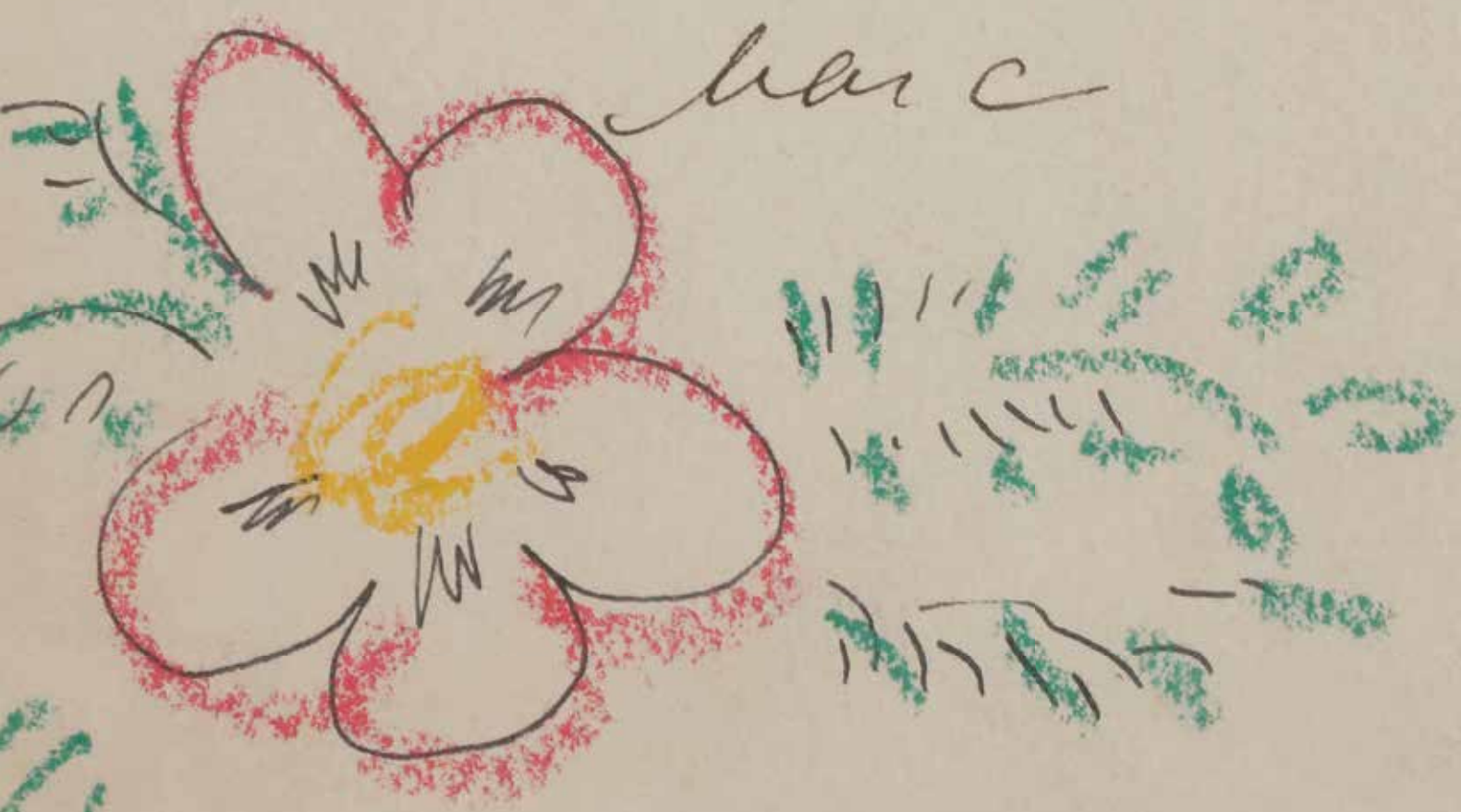


Comment ça va ?

Enfin, l'exposition est ouverte.

Bien à toi

Marie



**LETTRES & MANUSCRITS AUTOGRAPHES**

*Salle des ventes Favart*  
Mercredi 26 et jeudi 27 avril 2017



## DIVISION DU CATALOGUE

Mercredi 26 avril

Littérature	N <sup>os</sup>	1 à 247
Beaux-Arts	N <sup>os</sup>	248 à 307

Jeudi 27 avril

Musique et spectacle	N <sup>os</sup>	308 à 401
Sciences, techniques et voyages	N <sup>os</sup>	402 à 433
Histoire	N <sup>os</sup>	434 à 602

### Abréviations

L.A.S. ou P.A.S. : lettre ou pièce autographe signée

L.S. ou P.S. : lettre ou pièce signée  
(texte d'une autre main ou dactylographié)

L.A. ou P.A. : lettre ou pièce autographe non signée

### EXPERT

**Thierry BODIN**, *Les Autographes*

*Syndicat Français des Experts Professionnels en Œuvres d'Art*

45, rue de l'Abbé Grégoire - 75006 Paris

Tél. : + 33 (0)1 45 48 25 31

Fax : + 33 (0)1 45 48 92 67

lesautographes@wanadoo.fr



Mercredi 26 avril 2017 à 14 heures

n<sup>os</sup> 1 à 307

Jeudi 27 avril 2017 à 14 heures

n<sup>os</sup> 308 à 602

Vente aux enchères publiques

Salle des ventes Favart  
3, rue Favart 75002 Paris

**Expert :**

Thierry BODIN, Les Autographes

*Syndicat Français des Experts Professionnels en Œuvres d'Art*

45, rue de l'Abbé Grégoire - 75006 Paris

Tél. : + 33 (0)1 45 48 25 31

Fax : + 33 (0)1 45 48 92 67

lesautographes@wanadoo.fr

**Responsable de la vente :**

Marc GUYOT

marc.guyot@ader-paris.fr

Tél. : 01 78 91 10 11

**Exposition privée sur rendez-vous chez l'expert**

**Expositions publiques**

**à la salle des Ventes Favart**

Mardi 25 avril de 10 h à 18 h

Mercredi 26 avril de 10 h à 12 h

Jeudi 27 avril de 10 h à 12 h

Téléphone pendant l'exposition :

01 53 40 77 10

**Catalogue visible sur**

**[www.ader-paris.fr](http://www.ader-paris.fr)**

**Enchérissez en direct sur**

**[www.drouotlive.com](http://www.drouotlive.com)**

**Drouot**LIVE<sup>MOB</sup>

En 1<sup>re</sup> de couverture, est reproduit le lot 257

En 4<sup>e</sup> de couverture, est reproduit le lot 324

# LETTRES & MANUSCRITS AUTOGRAPHES



du rapport du papier. l'abbé de Canage prétend que  
l'abbé de Beaufort luy a dit l'adieu en gestes, sous  
ce qu'on peut dire de plus précis. si vous voyez Remond,  
fait le coucher, j'en ay pris. Un grand besoin d'une  
femme, qui n'en sauroit remonter de meilleure  
Vale... c'est adieu en françois, adieu.

P. S. Comme j'allois fermer ma lettre il m'est arrivé  
Monsieur Pédet, qui est resté un demi heure chez moy.  
Ils m'ont beaucoup parlé du livre de Buffon &  
de celui de P. de Montaigne, que la Sorbonne veut  
condamner. Il y a apparence que le Montaigne  
aura bien de la peine à s'en tirer, quoiqu'il remue  
cette terre journalièrement.

1. **Laure PERMON, duchesse d'ABRANTÈS** (1784-1838) mémorialiste ; veuve du général Junot duc d'Abrantès (1771-1813), elle fut la maîtresse de plusieurs écrivains romantiques. L.A.S., Paris samedi 18 octobre [1834 ?] ; 4 pages in-8. 150/200

Son ami HESSE, Directeur général de l'Instruction Publique à Darmstadt, est en visite à Paris pour quelques jours : « Il a vu Paris comme pouvait le voir un étranger entouré d'amis comme je puis l'être, qui se sont entremis de tout leur pouvoir pour lui faire emporter dans sa patrie un beau souvenir de notre patrie ». Elle voudrait aussi lui montrer la Manufacture de Sèvres : « c'est moi qui suis le *directeur* en chef des *tournées* savantes ». Son oubli « n'est pas pardonnable à une *ayeule*, qui n'est pas encore imbécille, et qui ne radote pas tout à fait », et elle prie son correspondant, qui est « à la fois un honneur à toutes les cours littéraires, savantes et politiques », d'intervenir pour lui faciliter l'entrée à la Manufacture dimanche...

ON JOINT une L.A.S. d'Anne Thoynard comtesse d'ESPARBÈS (1805) ; une L.A.S. de Sophie de M. à la veuve de Bernardin de Saint-Pierre (1816 ?) ; et 4 L.A.S. d'Hortense CORNU (1862-1874).

2. **Marie-Madeleine de Vignerot, duchesse d'AIGUILLON** (1604-1675) femme de lettres et salonnière (Corneille lui dédia *Le Cid*), nièce et héritière de Richelieu, qui acheta pour elle le duché d'Aiguillon, dame d'atours de Marie de Médicis, elle se consacra aux œuvres charitables de Saint Vincent de Paul. L.A.S. « La duchesse d'Aiguillon », Paris 17 décembre 1649, [au cardinal de MAZARIN] ; 2 pages in4, adresse à « Monsieur le Cardinal » avec cachets de cire rouge aux armes (brisés). 400/500

SOUTIEN À MAZARIN PENDANT LA FRONDE. « Vous devez être bien satisfait de la grâce que Dieu vous a faite de reprendre une ville et de gagner une bataille en quatre jours se sont deux services assez considérables et importants à lestat pour obliger ceux qui en souhaitent ardemment la grandeur comme moi et qui sont aussi attachés à votre service particulier que je la suis, à s'en rejouir avec votre Eminence »... Elle en a éprouvé une joie incroyable, et espère que la paix suivra cette victoire... Elle ajoute : « M. de SAINTE-MAURE est arrivé qui attant lefest des promesses de la Raine et de votre E<sup>ce</sup>. Je la supplie d'en donner ordre à Mr LE TELLIER et pour le restablisement du S<sup>r</sup> de SCUDERI dans le fort de Nostre Dame de la Garde Mr de BRIENNE attant le commandement de votre Eminence ».

ON JOINT une P.S. par une autre nièce du Cardinal, Marie du Cambout-Coislin duchesse d'ÉPERNON (1614-1691), 5 janvier 1671, concernant la succession de son mari Bernard de Nogaret de la Valette, duc d'Épernon, mort en 1661.

3. **Jean Le Rond d'ALEMBERT** (1717-1783). L.A., [fin janvier ou début février 1751] à la marquise de CRÉQUI ; 3 pages in-4, adresse. 1 500/2 000

TRÈS BELLE LETTRE LITTÉRAIRE.

Il la prévient de sa visite le soir, « c'est bien le cas de dire *qu'il vaut mieux tard que jamais* ». Il lui portera « mes deux Epitres, mais je vous prie que la seconde ne soit vüe que de M<sup>r</sup> l'ambassadeur [de Malte, Louis-Gabriel de Froullay, oncle de la marquise], puisqu'elle n'est pas publique, & que peut être elle ne le sera jamais » [il s'agit probablement de l'épître dédicatoire au marquis Lomellini des *Recherches sur la précession des équinoxes* (1749), et, pour celle non publiée, de l'épître dédicatoire à *l'Encyclopédie*].

Il a vu à l'opéra son grand ami l'abbé de CANAYE, « enfin revenu de Maroc et d'Alger [Canaye vivait avec sa jeune nièce Mme de Menilglaise, qui le tenait en esclavage], je luy donnay mon Eloge, et je lui en dis meme par cœur la plus grande partie. Il m'en a paru fort content » [il s'agit de *l'Éloge de l'abbé Terrasson*, premier essai littéraire de D'Alembert]. Quant à REMOND de SAINTE-ALBINE, il soupçonne la marquise d'être l'auteur de cet ouvrage, que l'abbé du RESNEL soupçonne d'être de l'abbé de Canaye. « Remond me repondit qu'effectivement il etoit en doute si cet ouvrage etoit de moy, parce qu'il n'y avoit pas reconnu *ma maniere* » ; et D'Alembert s'amuse à rapporter, avec force points de suspension, les propos embarrassés et bredouillants de Remond... « Je voudrois pouvoir vous rendre la conversation que l'abbé de Canaye eut hier à l'academie sur cet Eloge avec l'abbé de Resnel. Mais c'est une espece de Pantomime qui n'est pas du ressort du papier. L'abbé Canaye pretend que l'abbé du Resnel luy a dit ladessus en gestes, tout ce qu'on peut dire de plus precis. Si vous voyés Remond, faites le accoucher, je vous prie. Il a grand besoin de sage femme, & il n'en scauroit rencontrer de meilleure »...

Il ajoute en P.S. que trois prêtres sont venus chez lui : « Ils m'ont beaucoup parlé du livre de BUFFON & de celuy du P<sup>r</sup> de MONTESQUIEU, que la Sorbonne veut condamner. Il y a apparence que Montesquieu aura bien de la peine à s'en tirer, quoyquil remüe ciel et terre pour cela ». [Il s'agit de *l'Histoire naturelle* de Buffon, dont les trois premiers volumes ont paru en septembre 1749, et que la Sorbonne renoncera finalement à poursuivre ; et de *L'Esprit des lois* de Montesquieu, paru en 1749, que la Sorbonne examine depuis août 1750.]

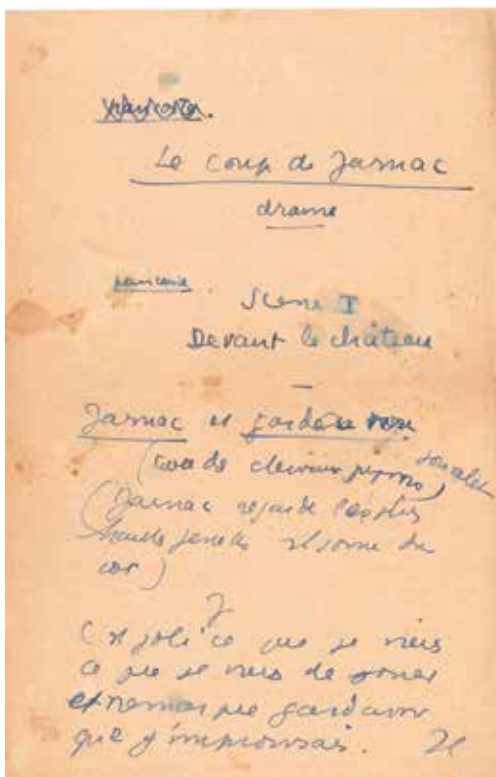
Merci à Mme Irène Passeron de son aide précieuse pour dater cette lettre et en éclaircir le contenu.

4. **Jean ANOUILH** (1910-1987). MANUSCRIT autographe, *Le pâtre*, [vers 1930] ; 8 pages petit in-4 écrites au dos de musiques imprimées (et un feuillet un peu effrangé au dos d'un brouillon de lettre à Dalio). 400/500

SKETCH PUBLICITAIRE POUR LA SOCIÉTÉ LAITIÈRE MONT BLANC. [Anouilh est entré à la fin de 1929 à l'agence de publicité Étienne Damour ; il dira que cet apprentissage lui a « tenu lieu d'études poétiques ».]

Un couple se promène dans les Alpes : lui prodigue des mots d'admiration pour le paysage et pour l'amour, alors qu'elle, essoufflée, manifeste plus d'intérêt pour sa propre personne : « Crotte alors si il pleut on n'a pas de pépin »... Un chant leur parvient, puis entre « un gros monsieur » : « Je suis le pâtre des montagnes / J'aime l'air et la liberté » ; ce personnage est accueilli avec lyrisme comme le « prêtre des cimes » par le jeune homme, qui s'élance vers les sommets. Cependant le pâtre ricane : il trouve l'autre « idiot », et entreprend de faire la cour à la femme... Il se présente comme millionnaire, le célèbre baryton Totor de l'Opéra, et il l'entraîne, faisant fi de ses scrupules : « Il a préféré à la tienne l'odeur des troupeaux ! »... Cependant il accepte de lui laisser un mot, et brandit une boîte de lait Mont Blanc, sur lequel il écrit un message d'adieu et de conseil : « Pas besoin d'aller si haut [...] pour avoir du bon lait ! »...

ON JOINT un tapuscrit du sketch. Plus un ensemble de 19 tapuscrits de brefs scénarios ou sketches, la plupart datés de 1929.



5

5. **Jean ANOUILH**. MANUSCRIT autographe, *Le Coup de Jarnac*, *drame*, [vers 1930] ; 7 pages petit in-4 avec ratures et corrections au dos de musiques imprimées de films. 400/500

SKETCH PUBLICITAIRE POUR LE GANT PERRIN. [Ce sketch a valu à Anouilh une prime mensuelle de l'agence Damour, grâce à laquelle il put s'acheter un phonographe et des disques de jazz.]

La scène s'ouvre devant un château, et met en scène le baron de Jarnac, l'habile duelliste du XVI<sup>e</sup> siècle dont le nom reste associé à un coup habile et imprévu, et son valet. « Crois-tu que ma dame nous entende Gardaine ? G. Il faudrait qu'elle soit sourde monseigneur. J. Manant tu l'insultes (il tire un poignard). G. Mais non monseigneur... J'ai employé le conditionnel. J. Ça va ça va. N'essaie pas de me posséder avec la grammaire »... Alors que le valet assure son maître que la dame connaît son « coup », un écuyer arrive du château pour offrir à Jarnac l'hospitalité du comte de céans. La scène 2 se passe dans l'oratoire de la comtesse. Celle-ci sait que Jarnac l'aime, et elle accepte d'accompagner le baron « sur les remparts sur l'herbe tendre des talus »... Ils sortent, et le comte émerge de sa cachette : « Enfer et cornes ! [...] Il va lui faire le coup de Jarnac et je serais cocu sur mes propres remparts » Et d'appeler son écuyer : « mon gant que je le provoque ! »... La scène 3, dans la cour du château, voit le comte, furieux, arriver auprès de Jarnac et son valet Gardaine : « Arrêtez, Baron, vous m'avez déshonoré. Voici mon gant je vous provoque. (Il lui jette son gant à la face). G. le ramasse. Regardez monseigneur c'est un gant Perrin. J. Un gant Perrin ? Un superbe gant Perrin en peau. Je le garde ! »...

6. **Jean ANOUILH**. MANUSCRIT autographe, *Un speech*, [vers 1930] ; 9 pages petit in-4 avec ratures et corrections au dos de musiques imprimées (dernière page un peu effrangée). 400/500

SKETCH PUBLICITAIRE POUR LA PEUGEOT 201 (première voiture française à être équipée de roues avant indépendantes). La scène 1 montre Dick et John, « deux vieux gangsters » qui s'insultent copieusement : « topinambour noir », « sale cornichon », « vieille carotte pourrie », etc. ; ils font allusion à un grand stock d'anisette. Dans la scène 2, entre Dick « senior » (senior) et John son fils : le fils reproche au père d'avoir placé toutes ses économies dans l'anisette, et ils s'insultent encore. À la dernière scène (non numérotée), alors que Dick commande du rhum par téléphone, John entre avec deux béquilles, la tête bandée, un bras en écharpe, des croix de taffetas gommés sur la figure : « Tu ne sais plus tirer ? J. Si. D. Tu l'as suivi avec la grosse voiture ? J. Si. [...] Sale vieille tomate crue tu ne pouvais pas me le dire qu'il avait une 201 Peugeot ».

7. **Jean ANOUILH**. MANUSCRIT autographe, *La Reddition de Tortosa*, [vers 1930] ; 7 pages petit in-4 avec ratures et corrections, au dos de musiques imprimées. 400/500

SKETCH PUBLICITAIRE POUR LE CAVISTE NICOLAS. La scène se passe dans le palais des gouverneurs, assiégé, sur fond de bruits de canon, entre le gouverneur et son confident, Gusman. Le gouverneur déclare, pour la postérité et l'opinion publique : « Je ne rendrais Tortosa qu'avec mon âme et mon âme qu'avec la dernière cartouche »... Les messagers se succèdent, porteurs de mauvaises nouvelles... Le gouverneur est toujours aussi déterminé : « Il n'y a plus rien à manger qu'importe ! Nous pillerons des ossements. Nous mangerons

des rats ! Tu le diras n'est-ce pas plus tard »... Un nouveau messenger arrive, et peine à sortir ses mots : « Excellence... Le côte de Beaune... scin... scintillant... le château Margaux... ve... ve... velouté... [...] Tout... tout tout... réduit en miettes... Un obus est tombé sur le dépôt Nicolas ! Le G. Enfer ! (Il s'arrête pâle il sort une énorme clef de sa poche, la donne à Gusman). Gusman. Va rendre la ville ».

ON JOINT un tapuscrit, *Sketch Nicolas. La Reddition de Radaga* (3 p. in-fol., un peu déchiré).

8. **Jean ANOUILH.** MANUSCRIT en partie autographe sur François DESCAMPS, [février 1934] ; 22 pages et demie in-4 (dont 3 pages et demie entièrement autographes) au dos de musiques imprimées. 200/250

HOMMAGE AU BOXEUR FRANÇOIS DESCAMPS (1875-1934, entraîneur et manager du champion de boxe anglaise, Georges Carpentier). Les premières et dernières pages sont entièrement de la main d'Anouilh ; le reste est de la main de sa compagne Monelle VALENTIN.

« François Descamps, qui fut le bon génie de Carpentier vient de mourir. Il y a-t-il encore des hommes capables de juger d'un coup d'œil un garçon de 12 ans et de se donner à lui pour le mener jusqu'ou il mena son illustre poulain ? »... Il a été le demander à Totor, un espoir il y a quatre ou cinq ans, avant son service militaire. « Il cognait à en ébranler les plus durs, les salles de sa banlieue le voyaient déjà champion, on avait été le montrer à Carpentier ; à peine sorti de l'armée il fallait qu'il s'y mette, car tous les entraîneurs de la région voulaient avoir eu leur part à la formation de la future gloire. Ça a duré jusqu'au point où il s'est mis à trimer. Maintenant il ne peut plus rien faire. Mais [...] des ricanements des jurons de Toto j'ai appris comment un petit gars pauvre s'y prend, quand il a la foi »... Monelle Valentin retranscrit les propos de Toto... Anouilh reprend la plume pour conclure : « Demain matin à l'usine, les copains felleux et plats vont le gonfler – jusqu'au moment où le contremaître arrivera pour lui gueuler [...] Ton contremaître – même si l'on mange du foie de veau cru 4 fois par semaine même si on a un pare-dents en caoutchouc – on ne le descend pas »...

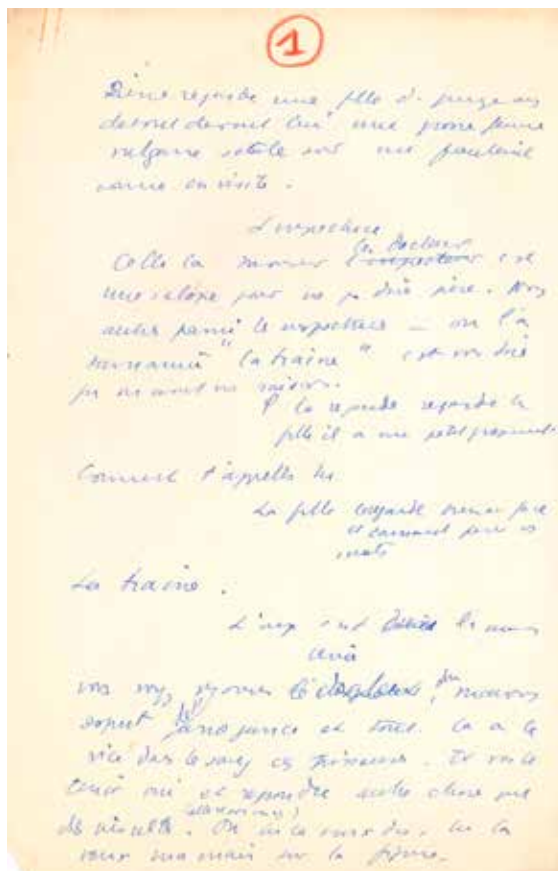
9. **Jean ANOUILH.** TAPUSCRIT, *La Sauvage*, [1934 ?] ; in-4 de [2]-66-69-57 pages, dos toile noire, couv. papier fort rouge 120/150

PREMIER ÉTAT, très différent du texte définitif, de cette pièce écrite en 1934 et créée au théâtre des Mathurins le 11 janvier 1938 par Georges et Ludmilla Pitoëff. Cette dactylographie (double carbone) présente de NOMBREUSES ET IMPORTANTES VARIANTES ; elle est différente du dactylogramme recensé par Bernard Beugnot dans son édition du Théâtre dans a Bibliothèque de la Pléiade. Ainsi, le premier acte commence par une longue scène entre le Garçon et un client ivre, qui a disparu des versions ultérieures.

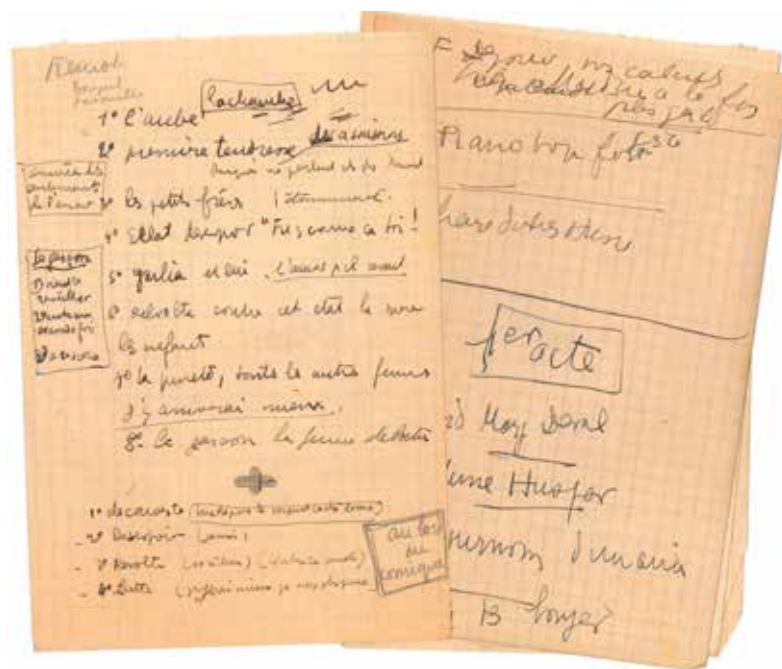
10. **Jean ANOUILH.** MANUSCRIT autographe, *Le Bon Dieu*, [vers 1935 ?] ; 18 pages et demie in-fol. sous chemise de la Librairie Joseph Gibert avec titre au crayon rouge. 1 000/1 200

PETITE PIÈCE INÉDITE EN UN ACTE, dont le protagoniste est Pierre, un médecin de l'Assistance publique. L'Inspectrice lui amène une jeune fille de 15 ans : « Celle-là monsieur le docteur c'est une salope pour ne pas dire pire. Nous autres parmi les inspectrices – on l'a surnommée "la traîne" c'est vous dire qu'on avait nos raisons. P. la regarde regarde la fille il a un petit grognement. Comment t'appelles-tu. La fille le regarde bien en face et laissant peser ses mots. La traîne »... Mais Pierre ne se laisse pas impressionner ; il regarde le dossier de la pupille, et invite celle-ci à faire un tour dans le jardin, alors que l'inspectrice poursuit ses injures : « J'en avais presque une admiration mais une admiration, M<sup>r</sup> le docteur, de voir que je réussissais pas à la faire pleurer »... Elle plaide pour « une bonne baffe », plutôt que le mot gentil suggéré par le médecin ; celui-ci fait reconduire l'inspectrice, et rappelle dans son cabinet la jeune fille. Après un petit jeu de scène concernant le dossier administratif, il promeut la pupille monitrice de l'établissement, avec tous les avantages liés à la fonction... L'annonce de l'arrivée imminente de la duchesse bienfaitrice de l'établissement permet une nouvelle illustration du calme du médecin directeur...

ON JOINT un feuillet autographe d'ébauches et répliques, avec DESSINS au dos (chat, chien, poissons, fourchettes, une main, une jambe, etc.).







11. **Jean ANOUILH.** 2 TAPUSCRITS, NOTES autographes et MANUSCRIT autographe signé, *Le Voyageur sans bagage*, [1936-1950].  
800/1 000

IMPORTANT ENSEMBLE SUR LA GENÈSE DE CETTE PIÈCE, créée le 17 février 1937 au Théâtre des Mathurins par Georges Pitoëff.

\* TAPUSCRIT D'UNE PREMIÈRE VERSION TRÈS DIFFÉRENTE, intitulée *Le Tour est joué* (titre biffé avec le nouveau titre inscrit au crayon) (double carbone, [2]-82 pages in-4, dos toile noire, étiquette du sténographe A.B. Wyler). Il présente quelques additions et corrections autographes. Outre d'importantes variantes, cette version se déroule en un seul acte, et ne comprend pas les personnages du Petit Garçon et de Maître Pickwick ; notons encore que Gaston est ici appelé Charles (et non Jacques).

\* TAPUSCRIT DU SYNOPSIS, *Le Voyageur sans bagage* (20 pages in-4), en vue de l'adaptation cinématographique (réalisée par Anouilh lui-même avec Pierre Fresnay dans le rôle-titre, sortie en février 1944). « À l'Asile du Pont-au-Bronc, le jeune et moderne Dr. Albert succède au feu et désuet Dr. Bonfant, et sa Tante, la Duchesse Dupont-Dufort, très active, prend la direction générale des Œuvres de l'Établissement. Un cas la passionne entre tous : celui de "GASTON", un amnésique de guerre, soigné à l'Asile depuis 18 ans, et auquel les soins les plus assidus n'ont pu encore rendre la mémoire. Les nombreuses familles ayant un disparu à la guerre se le disputent, soit par affection, soit par intérêt »...

\* NOTES AUTOGRAPHES (25 pages in-8 sur papier quadrillé de carnet), pendant les répétitions de la reprise de la pièce le 1<sup>er</sup> avril 1944 au théâtre de la Michodière, avec Pierre Fresnay et Marguerite Deval : « Piano bien fort [...]. 1<sup>er</sup> acte. Regard Marg. Deval. Costume Huspar. D le surnom d'un ami. Fresnay pas bouger. [...] M.D. On ne donnera pas un amnésique à un frotteur. MA. En vous perdant j'ai tout effacé - sans la regarder. M<sup>de</sup> M. Regarder Valentine quand elle parle du banc [...]. Il s'en va vite parce que Valentine le regarde [...] Rideau *Voyageur* »... Etc.

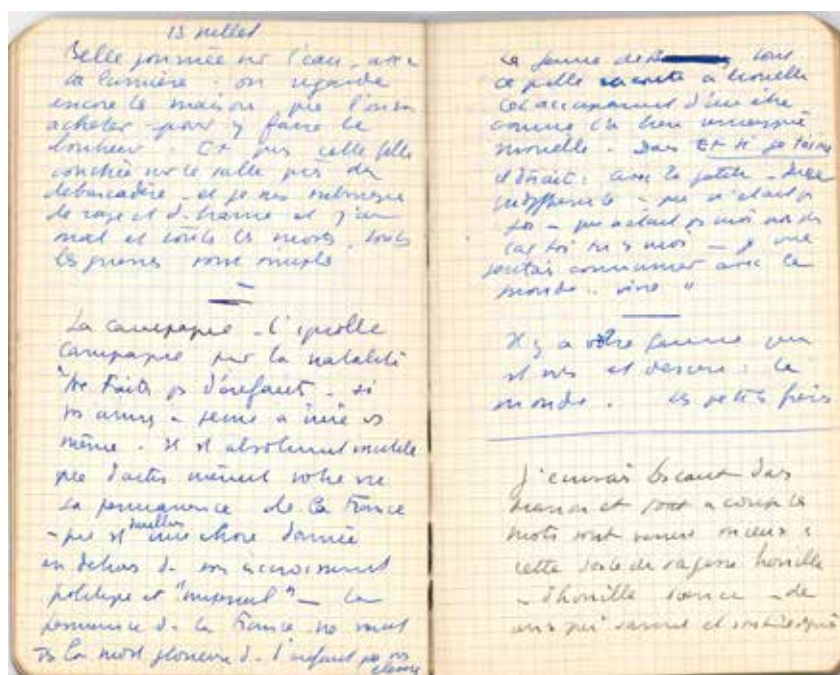
\* MANUSCRIT autographe signé, *Le Voyageur sans bagage*, pour le programme de la reprise de 1950 au théâtre Montparnasse (4 pages in-4, avec ratures et corrections), dans une première version avec variantes. « Accusé de toutes sortes de noirceurs à la reprise d'*Antigone* en quarante-cinq je dus déjà relire longuement la pièce, comme un bon élève, pour me faire une idée sur elle et tâcher de répondre convenablement sur ce que j'avais voulu dire. Avant de donner le *Voyageur* à Marguerite JAMOIS j'ai fait le même petit travail me demandant moi spectateur de 1950, si cela m'amusait encore de la voir jouer. Je me suis peut-être un peu imprudemment répondu oui. Mais sans doute avais-je l'excuse de la découverte. En effet j'ai pourtant été coupable d'une adaptation cinématographique du sujet et complice d'une reprise avec Pierre Fresnay en 1944 à la Michodière, *Le Voyageur sans bagage* est une pièce que j'oublie toujours. [...] À chaque lecture tous les cinq ou six ans j'entre dans cette pièce, comme Gaston, l'amnésique dans sa chambre »... Il parle de Michel VITOLD qui va reprendre le personnage après Pitoëff et Fresnay... Etc.

12. **Jean ANOUILH.** CARNET autographe, 1938-[1939] ; carnet in-12 de 70 pages (le reste vierge, couv. cart., dos toile bleue).  
1 800/2 000

PRÉCIEUX CARNET, VÉRITABLE JOURNAL INTIME, AUQUEL ANOUILH CONFIE SES « HONTES », DES RÉFLEXIONS SUR L'ÉROTISME ET LA PROSTITUTION, SES DIFFICULTÉS AVEC SA COMPAGNE MONELLE VALENTIN ET LEUR FILLE CATHERINE, LA GUERRE, ET SON THÉÂTRE. Le premier feuillet porte la date de « 1938 » ; près de la fin est inscrite celle du « 13 juillet » (1939). Nous ne pouvons en donner ici qu'un aperçu.

« Ce carnet je l'ai acheté un soir où il pleuvait où je me traînais les pieds. Tristement - avec ces regards sur les femmes de





pauvre clochard inacceptable qui me font honte... Je l'ai acheté pour écrire mes hontes. Minutieusement en tout petits caractères et en allant bien à la ligne – toutes mes hontes. Les hontes de cette pauvre bataille que je me livre depuis tant d'années et dont je ne suis pas sûr encore de sortir vainqueur. C'est presque toujours de la honte que sont nées nos meilleures choses – mais en attendant j'ai mal, mal. Et Monelle a mal et nous en mourrons et je me tuerai sans doute un jour – ou bien elle »...

Il évoque quatre jours entre le Havre et les hôtels de Saint-Lazare, ayant l'air d'un fou, et finissant à Montmartre entre collégiens et soldats, « à regarder les cartes obscènes dans un appareil », et à éprouver du dégoût et de la tendresse pour les pauvres petits... « Une suceuse... Une bonne petite suceuse. Ce mot de CÉLINE me hante. C'est vrai que les Françaises ont l'air de suceuses. Et soudain voilà que je ne vois plus les femmes que par la bouche. [...] C'est ce côté soumise – servante – de la putain qui me la rend si attachante. – Je pense aux petites figurantes – à la fille que j'ai connu à 13 ans en 1924 et qui essaie de s'accrocher espérant – qu'en échange de quelque chose – je lui procurerai une figuration. Ah ce côté *échange* ce côté monnaie du corps de la femme quelle joie ! (Vas-y vieux moraliste !) Quelle âpre et puissante joie, partant la seule qui me donne des couilles et la force de tout vaincre. [...] Ce qui serait drôle c'est que la chasteté obligatoire par fidélité ait fait de moi un vicieux – ou un maniaque »...

La montée de la guerre l'inquiète, avec « le père HITLER et le père Mussolini »... Écho d'une conversation avec VITRAC : « La vie est à base d'érotisme : je sors je regarde immédiatement dans la rue la 1<sup>re</sup> femme qui passe et je vais de femme en femme »... De nombreuses réflexions sur l'érotisme et la femme, et ses doutes sur lui-même et sur l'homme, si facile à démolir : « on tue d'abord les couilles et puis on s'aperçoit que son courage son génie ne vivaient que de ces couilles »... Il relit ces pages avec effroi : « C'est effrayant ce qui est sorti de cette simple solitude de 3 jours. Que deviendrais-je seul »...

Il s'inquiète pour MONELLE : « je ne pourrais pas vivre avec en moi l'image de Monelle dupée. [...] Elle m'aime elle devrait savoir que je meurs »... Scène émue à Erquy avec sa fille Catherine : « C'est drôle que tout ce qui est notre humanité – notre noblesse humaine soit honte ou faiblesse. Catherine tout à l'heure tremblait de peur devant la mer, son petit menton clapotait – elle voulait avoir l'air de rester et quand je l'ai prise contre moi son œil était étonné presque et elle essayait de sourire quand même comme une grande – et c'est la première fois que j'ai senti quelque chose comme de l'amour pour elle »...

Il cache ce carnet que Monelle découvrira peut-être un jour : « mon petit moine j'ai l'impression que lorsque je serai mort et que tu trouveras ce carnet dans mes papiers et que tu le liras derrière ta première petite peine – naîtra une pitié pour moi et une nouvelle amitié au fond de ton cœur. [...] Tiens petit moine sur ce petit livre que tu ne verras peut-être jamais et où il y a tant de choses contre toi je veux écrire ce que je viens de penser : [...] je pense qu'on l'a prédit que tu mourrais noyée et je pense que je veux être sur le même bateau que toi – et je pense soudain qu'au moment de sombrer je te prendrai dans mes bras je te regarderai et je t'embrasserai en te disant moine je t'aime et je t'ai aimé et je suis plus fort que la mort en te regardant. Et ça aussi c'est vrai – comme le reste de ce pauvre petit carnet »...

On a songé à le faire venir à Hollywood pour tourner *Y'avait un prisonnier*, mais c'est un rêve... « Je pense à *L'Hermine* que je vais tâcher de faire reprendre et au mot de Stendhal où il dit il faut faire une belle noirceur une seule qui vous assure votre place et après être propre. Il vaut beaucoup mieux tuer une bonne fois la duchesse que passer sa vie – poussé par la médiocrité – à une petite bassesse par jour. Acheter sa pureté et le monde est ainsi fait qu'elle s'achète [...]. En temps de guerre acheter d'abord sa vie coûte que coûte »... D'autres réflexions sur la guerre « On en arrive presque à souhaiter la guerre qui donnerait l'occasion de se servir d'une manière plus fruste de ses qualités d'homme. – En cas de guerre en cas de rupture, de mort il doit falloir savoir "entrer dans le drame". Et on doit entrer dans le drame, comme on entre dans tout autre chose. Après tout doit se simplifier et prendre, à l'intérieur d'une certaine horreur – des proportions humainement supportables »...

Le secret du chevalier de ...

407

un amour gouffle qui t'as  
à l'arc naïvement peint  
l'appareil roulé et une  
enseigne. "Auberge de l'Ankor"

# L'homme de la nuit

Mes fenêtres sur la façade  
quelqu'un au l'œuvre de l'intérieur  
c'est l'aubergiste, derrière  
lui on devine des voyageurs  
dans la famille.

## L'aubergiste

Une chambre particulièrement  
bien située ... une vue de  
vallée, un paysage pour  
des amoureux ...

~~L'appareil et toute des~~  
Derrière la chambre. Dehors au  
milieu de deux vallées Bella  
et le chevalier. Derrière eux  
le valet et la femme de  
chambre. L'air d'une maison  
d'une réputation qu'on méritait.

L'aubergiste continue

un paysage devant lequel  
au dire de la plupart des  
voyageurs on ne peut pas  
s'empêcher de ...

l'air  
Il s'agit de la voyant de  
glace qui les regardent sans  
le voir

Pardon.

13. **Jean ANOUILH.** MANUSCRIT autographe, *L'Homme de la nuit* [*Le Chevalier de la nuit*, 1942] ; 179 pages in-4 avec ratures et corrections, certaines pages écrites au dos de brouillons barrés. 5 000/6 000

MANUSCRIT COMPLET DU SCÉNARIO AVEC DIALOGUES DU FILM *LE CHEVALIER DE LA NUIT*, film fantastique réalisé par Robert DARÈNE, avec Renée Saint-Cyr et Jean-Claude Pascal dans les principaux rôles (sortie le 5 février 1954).

Le manuscrit porte le titre primitif : *Le Secret du chevalier de Ségur*, biffé au crayon et remplacé par celui de « *L'Homme de la nuit* ». Le drame est celui de Mlle Bella Fontanges, danseuse de l'Opéra, et son amant le chevalier de Ségur. Il s'ouvre le soir, dans une auberge : Bella rompt avec le chevalier, et s'enfuit, mais sa voiture verse, le chevalier la rattrape, et alors qu'un orage fait rage, ils cherchent asile dans un château dont le vieux maître comprendra vite leur désaffection, et la manipulera. C'est le début d'une série d'aventures qui se dénoue par la réconciliation du couple.

Le manuscrit, à l'encre bleue, est présenté sur deux colonnes : à gauche, le découpage et les didascalies, à droite les dialogues. On relève de nombreuses ratures et corrections, ainsi que des remaniements.

ON JOINT 3 feuillets dactylographiés (copies carbonées) correspondant au début et à la fin du scénario, dans une version qui a évolué par rapport au présent manuscrit. Plus une facture du *Studio de la Copie*, 13 février 1942, pour la copie en 8 exemplaires de *L'Homme de la nuit*.

14. **Jean ANOUILH.** L.A.S., [vers 1945 ?], et NOTES autographes avec CROQUIS ; 10 pages in-4 (taches de peinture jaune à la dernière page), et 5 pages petit in-4 au crayon bleu au dos de musiques imprimées. 800/1 000

PROJET INÉDIT D'UNE PIÈCE SUR *DON JUAN*. « Pour simplifier mettons que c'est un "Don Juan" et qu'il s'agit du vrai. Ça peut aussi s'appeler "Le Premier Pas". On fête le 1<sup>er</sup> anniversaire du mariage de Juan. Une maison de campagne, le soir en Espagne. Pendant cette année Elvire a été parfaitement heureuse, sans l'ombre d'un doute. Le commandeur estime Juan. Le dernier des valets que nous surprenons tournant la broche parle de lui avec vénération »... Il est si doux et charmant qu'on l'appelle « Jean-la-fille », mais lorsqu'une bande de voleurs fait irruption parmi les convives, Juan se prend au jeu d'imiter son beau-frère volontiers batailleur : il promène un des voleurs « au bout de son canon, il est heureux, transfiguré, il lui fait peur longtemps – puis l'abat »... Après cet incident, Juan comprend que sa douceur ne fut qu'un « long mensonge »... « Il faut qu'il parte. Il le dit à Elvire et sous le bon jeune homme qu'elle avait près d'elle, elle regarde monter ce monstre »... S'ensuivent des « rencontres significatives » (dont la première, avec son « double », se termine par un meurtre, mais le lien à Elvire le ramène auprès d'elle : « Le bien ne pardonne pas plus qu'un vice. Sa part de Dieu le torture »... Par bonté, Elvire le détache d'elle, mais au moment où il va repartir, « délivré », il s'en aperçoit, « sent la chaîne entre elle et lui qu'il ne déliera jamais », et il la tue comme il a tué le voleur et son « double caricatural » : « La mise en scène soulignera la ressemblance des trois gestes.) Et en la tuant il s'est jeté Dieu sur le dos et il ne s'en échappera plus »... Le drame se dénoue par une damnation originale...

NOTES DE PREMIER JET au crayon bleu, probablement du début des années 1930, avec de nombreux dessins et croquis (principalement des têtes humaines ou fantastiques) : « Le Prométhée/Don Juan (les forces humaines et mauvaises révoltées) – Le commandeur/Dieu – Doña Elvire – Sganarelle (le peuple lâche et dur et au fond Adrien et Bigre) [...] Il cherche Dieu l'absolu. [...] Dieu et les hommes. Prométhée va les révolter. Ils le suivent mais Dieu les reprend et chasse seul Prométhée et ça finit pourtant par le chant d'amour de Prométhée. Ange pleure de bonheur. [...] Et si Sganarelle (bigre) avait quelque chose dans le ventre ? Au fond. Don Juan amoureux du commandeur »...

ON JOINT un tapuscrit de Claude SYLVIAN, *Le Châtiment de Don Juan ou le Festin d'amour* (33 p.).

15. **Jean ANOUILH.** PORTRAIT avec DÉDICACE autographe signée, décembre 1946 ; 22,7 x 14,3 cm. 400/500

Portrait à la mine de plomb par Karl Werner SKOGHOLM, signé et daté « 46 » par l'artiste sur la droite.

Au-dessous, Anouilh a inscrit : « A Carle Werner Skogholm ce portrait qui ressemble à une photographie qui ne me ressemblait pas du tout Jean Anouilh Décembre 1946 ».

ON JOINT la photographie d'Anouilh par Teddy PIAZ ayant servi de modèle au dessin (24 x 18 cm).



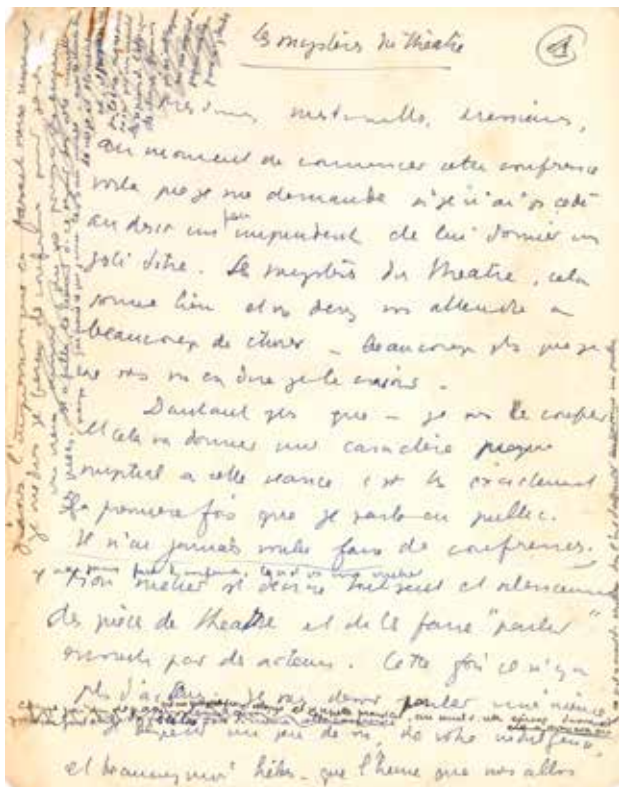


16. **Jean ANOUILH.** TAPUSCRIT avec CORRECTIONS autographes, *Marie du Risquontout. Scénario et dialogues de Monelle Valentin et Jean Anouilh*, [1946-1947] ; [1]-193 pages in-4 sous chemise cartonnée avec cachet encre *Travaux dactylographiques J.M. Salomé*, pince métallique. 500/700

Scénario avec dialogues resté INÉDIT ; la Cinémathèque française n'en conserve qu'un synopsis (CN186-B120) ; le film n'a pas été tourné. Monelle VALENTIN (1915-1979, la première compagne d'Anouilh) en a tiré plus tard un roman (*La Table ronde*, 1955).

Ce tapuscrit (double carbone) a servi de document de travail : nombreux passages biffés au crayon, minutage de scènes, corrections et modifications de la main d'Anouilh (et d'une autre main), et un feuillet autographe de Monelle Valentin (brouillon d'une chanson) inséré.

L'action se passe dans un petit village du Nord, près de la frontière belge. Marie a mené une vie dure et difficile, amassant une petite fortune dans la contrebande, empêchant ses sœurs de se marier ; elle vit seule dans sa grande maison, et se livre à la boisson ; dans son grenier, elle a fait empailler son cheval César, son seul amour...



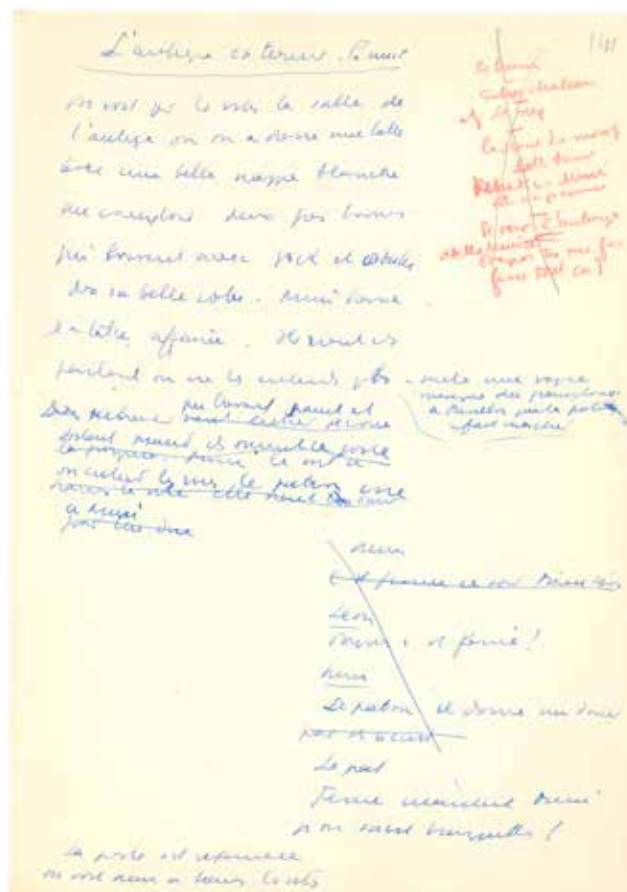
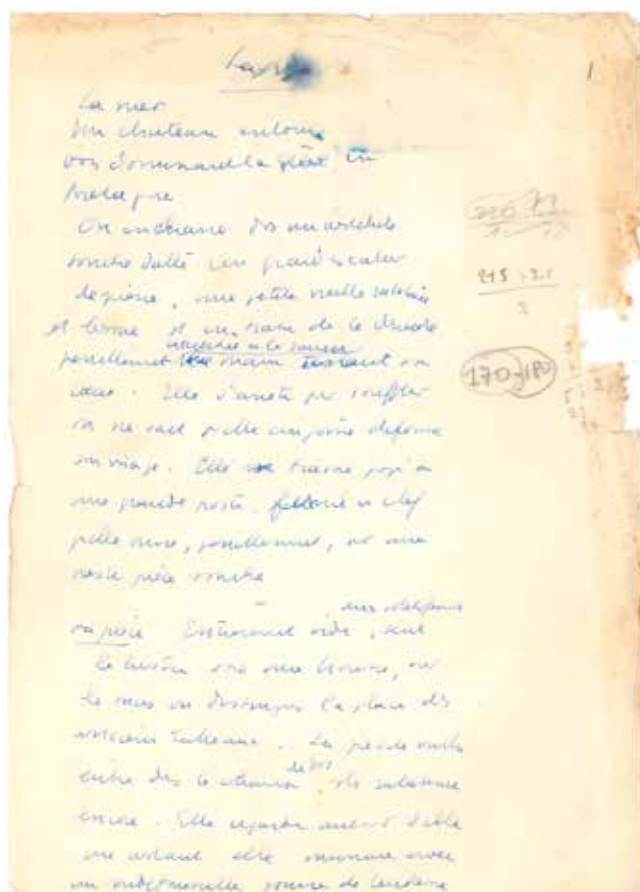
17. **Jean ANOUILH.** MANUSCRIT autographe, *Les Mystères du théâtre*, [vers 1947-1948] ; 48 pages in-4 avec ratures et corrections, écrites au seul recto (petits défauts aux premier et dernier feuillets). 1 500/1 800

MANUSCRIT COMPLET D'UNE CONFÉRENCE SUR LE THÉÂTRE, la première donnée par Anouilh, devant un auditoire suisse, et qui semble INÉDITE.

« Vous écoutez ici une humble conférence [...] il y a dans le théâtre, dans cet usage abusif de la personne humaine que Dieu n'avait probablement pas prévu, une très grave et très mystérieuse invention des hommes »... Renonçant à parler des comédiens, ces « étranges animaux » dont il évoque seulement l'évolution sociale, il retrace l'histoire du théâtre, né d'une cérémonie religieuse, « d'une prière » : « au début le théâtre a été le verbe presque exclusivement. La puissance incantatoire du verbe. Puis par la suite, il a été le drame, de *drama*, l'action [...] Le verbe c'est le poème c'est le chœur avant Thespis ; l'action seule c'est la pantomime, c'est la danse de vierge de Délos mimant la visite du dieu. *Le théâtre est la synthèse mystérieuse de ces deux éléments en apparence contradictoires.* Entre ces deux bornes est un royaume secret [...]. Si le théâtre veut franchir d'un côté ou de l'autre la frontière mystérieuse, s'il ne veut plus être que verbe ou qu'action, un sort mystérieux le frappe d'être hors de son vrai royaume il se dessèche s'étirole et meurt – comme une plante sans son tuf, un homme sans sa patrie »... Il parle, bien entendu, des frontières du « grand théâtre » : celui des Grecs, des Élisabéthains et des classiques français, maîtres ayant en commun la vérité des sentiments, le secret

du style, le secret de l'action. Quant au style, le théâtre « a été écrit. Le grand théâtre peut se lire. Il y a des points des virgules, des périodes. Jamais aucun de ces grands auteurs n'est tombé dans le travers contemporain, dans cet abîme de facilité où est tombé ce théâtre au 19<sup>e</sup> siècle, pour essayer de faire plus vrai ». Il parle du « pouvoir incantatoire » qui distingue la phrase de théâtre de la simple phrase écrite, de la phrase rythmée ou rimée sans rapport avec le langage articulé courant, du miracle de telle scène entre Hamlet et Polonius, où ce n'est plus le langage d'homme issu de la sincérité, mais « *l'artifice qui était vrai* »... Pour l'action, le problème est le même... Parlant de son lent apprentissage de ces mystères, Anouilh assure : « le théâtre est une science très étrange, où il n'y a ni professeurs, ni maîtres – ils sont tous morts ou bien incapables s'ils vivent encore d'expliquer leur secret. Il faut avancer et redécouvrir tout, tout seul, avec seulement son instinct et des exemples »... Ayant élaboré son opposition au naturalisme (« ce que vous appelez la nature est déjà une convention »), il analyse *Le Gendre de M. Poirier* d'Augier, parle de la convention du *jeu* illustrée par Racine, Molière et Shakespeare, et enfin, de quelques mystères de l'exécution de ses propres pièces : *Antigone*, qui prit soudain vie à la répétition, provoquant « le silence sacré du théâtre ce silence qui se multiplie quand la salle est pleine il faut mille personnes qui se taisent pour faire ce vrai silence, plus épais que le vrai silence, ce silence mystérieux du théâtre *on n'entendrait pas voler une mouche* » ; *L'Invitation au château*, également éclairée par un incident lors des répétitions ; *La Sauvage*, dans sa reprise de 1945... Il parle aussi de la question de coupures dans le texte, et termine par « un petit mystère plaisant », une anecdote sur la création de sa première pièce, *L'Hermine* (1932), lorsque Paulette PAX eut un trou de mémoire face à Pierre FRESNAY, et l'auteur dut suppléer au souffleur, « évanoui dans l'escalier sans la main ». Mais Pax n'entendit pas le texte soufflé, et fixant Fresnay, dit : « Je sais bien mon petit ami que vous m'allez m'assassiner au 3<sup>e</sup> acte. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas sauver la situation ! – Je vous jure que c'est textuel »... Fresnay « raccrocha » à la fin de la scène, et l'acte eut beaucoup de succès, quelques initiés seulement perçurent le petit flottement. L'interprète directrice lui dit ensuite : « Anouilh le théâtre est une chose inouïe ! [...] – Je lui répondis : oui madame. Je ferai un jour une conférence là-dessus »...





18. **Jean ANOUILH.** MANUSCRIT autographe, [*Pattes blanches*, 1948] ; 215 feuillets petit in-fol., paginés 1-215, avec quelques versos de brouillons abandonnés (quelques mouillures et traces de brûlures de cigarettes, marge du 1<sup>er</sup> feuillet un peu rongée sans perte de texte). 8 000/10 000

IMPORTANT MANUSCRIT COMPLET DU SCÉNARIO DU FILM DE JEAN GRÉMILLON, *PATTES BLANCHES*.

Ce film devait être réalisé par Jean Anouilh, mais, tombé malade quelques jours avant le tournage, il dut se résoudre à le confier à Jean GRÉMILLON (1901-1959). Le tournage eut lieu dans le petit port d'Erquy, où Anouilh possède une maison.

Le film, sorti en avril 1949, ne rencontra pas le succès, malgré la force des dialogues de Jean Anouilh, la beauté de la réalisation et des images de Jean Grémillon, et les interprètes remarquables : Fernand Ledoux (Jock), Suzy Delair (Odette), Paul Bernard (Kériadec), Arlette Thomas (Mimi) et Michel Bouquet (Maurice) ; il était aussi l'interprète d'Anouilh à ce moment-là au théâtre dans *L'Invitation au château*.

L'intrigue se passe dans un petit port breton : Jock Le Guen, riche mareyeur et tenancier du Café du Port, ramène de Saint-Brieuc sa maîtresse, qu'il installe dans son auberge, et qui va susciter les passions et amener la tragédie. Odette est jeune et belle, elle aime séduire et jouer avec les hommes. Elle prend dans ses filets Julien de Kériadec, le châtelain ruiné qui vit reclus, et dont les gamins se moquent en l'appelant « Pattes blanches », à cause des guêtres qu'il porte. Julien est poursuivi par la haine et le désir de vengeance de son demi-frère bâtard, Maurice, qu'il a humilié et rejeté, et qui réussit à faire d'Odette sa maîtresse. Mais, aspirant à une vie tranquille, Odette accepte d'épouser Jock, et le drame se noue le soir du mariage. Julien a tout vendu pour pouvoir partir avec Odette. Maurice fait d'elle l'instrument de sa vengeance en l'obligeant à aller au château dire à Julien qu'elle ne l'aime pas ; elle obéit et avoue à Julien qu'en fait elle aime Maurice, puis elle s'enfuit dans la nuit, poursuivie par Julien, qui l'étrangle et la précipite du haut de la falaise. Jock et Maurice errent aussi dans la nuit, à la recherche d'Odette et ne la trouvent pas. Seule témoin de la scène, Mimi, la petite servante bossue de l'auberge, unique figure positive de l'histoire, qui aime M. de Kériadec d'un amour pur, sincère et dévoué, s'accuse du meurtre ; mais Julien, qui voulait mettre le feu à son château, finira par se rendre à la justice, enfin sensible à l'abnégation de Mimi, à qui il donne le château. Maurice s'est enfui ou a disparu ; Jock s'est pendu de désespoir.

Jean Grémillon ne cache pas son estime pour le travail d'Anouilh : « Je suis particulièrement sensible à la richesse, à la vigueur, à la cruauté du dialogue de Jean Anouilh dont j'ai la charge de faire un film. J'essaie, pour être le plus fidèle illustrateur de l'histoire de *Pattes blanches*, d'utiliser au mieux les ressources de l'écriture cinématographique » écrit-il. Un exemple de la violence des dialogues, que Grémillon respecte mot à mot, lorsque Maurice se déchaîne contre Kériadec : « À genoux ! À genoux ! Comme moi ! Le jour où tu m'as foutu dehors ! Et pardon ! Tout de suite ! Je le ferai plus ! Tu te rappelles ? Tous les mots, tous les mots que j'ai dits tu vas me les redire. Un mois, un mois que je te l'envoie dans ton lit pour ça, cochon ! » (p. 177).

... / ...

Le film est très proche du scénario, dont le découpage a été respecté, sauf quelques scènes supprimées. Ainsi le texte d'Anouilh s'ouvre et se clôt sur la mort de Mimi, petite vieille ratatinée, seule dans le château, et la suite se présente comme un long *flash-back* ; Grémillon n'en a pas tenu compte, et le film commence par l'arrivée nocturne d'Odette dans la camionnette de Jock, et se termine par le départ en calèche de M. de Kériadec pour Saint-Brieuc, où il va se livrer à la justice. Le réalisateur a aussi supprimé une scène où l'on voit Maurice et sa mère affronter Julien de Kériadec, où se déploie toute leur haine (p. 49-52). Anouilh décrit une rencontre dans le train entre M. de Kériadec et Jock qui lui fait ingénument ses confidences et lui avoue son amour pour Odette (p. 61-67). Au retour de sa première visite au château, où Odette a suivi Mimi, les deux femmes font une promenade en barque, qui manque de mal se terminer : Mimi a-t-elle la tentation de pousser Odette à l'eau ? En tout cas, Odette a eu peur (p. 102-103). Dans le manuscrit d'Anouilh, Odette revient à la charge et se présente au château, mais Julien, qui est là, n'ouvre pas, et quand elle est partie, court dans les bois « comme une bête qui cherche » (p. 128-130). Deux scènes montrent M. de Kériadec aux abois, cherchant de l'argent auprès d'un usurier puis de sa famille (p. 158-160). Dans une scène cruelle, au bal du mariage, Jock veut faire danser Mimi qui se rebiffe violemment (pp.166-168). Le meurtre d'Odette est éludé dans le scénario, qui montre le repêchage du « cadavre d'Odette dans sa robe blanche » (p. 178), contrairement au film (sublime image du meurtre avec le voile blanc flottant dans le noir ; on apprend que le corps a été repêché). Dans le scénario, Maurice, qu'on ne revoit pas dans le film, retourne au château et tente de tirer sur son demi-frère, mais, trop lâche, il jette son fusil et s'enfuit dans la lande (p. 212-313). Anouilh montre enfin l'arrivée de Kériadec dans le bureau du juge, qui a tout deviné (p. 214), alors que le film s'achève sur le départ de Kériadec dans sa voiture à cheval.

Le manuscrit est rédigé à l'encre bleue, sur deux colonnes, le scénario, l'action, les plans et les didascalies à gauche, les dialogues sur la droite ; il est entièrement de la main d'Anouilh [le générique indique Jean Bernard-Luc comme co-scénariste (probablement dans l'élaboration du scénario avant son écriture)]. Il présente de NOMBREUSES ADDITIONS, RATURES ET CORRECTIONS, des passages entièrement biffés ou rayés (souvent au verso de pages réutilisées), ou abandonnées, des annotations au crayon de papier ou au crayon rouge. Anouilh renonce à une scène où Odette explique à Kériadec pourquoi elle ne peut qu'épouser Jock (p. 132 v°) ; il ajoute au crayon, en marge de la page 204, la magnifique scène où Mimi rêve qu'elle danse aux bras de Kériadec en robe de bal dans la grande salle du château illuminée : « Pendant qu'elle danse surimprimer sur elle, elle n'est plus bossue elle a la belle robe, elle est belle jeune parée de bijoux elle danse seule dans le grand salon, débarrassé de sa paille et illuminé de cent flambeaux, avec Keriadec souriant. L'image redevient la petite bossue qui tourne seule, Keriadec la regardant »

Nous sommes dans l'univers sombre et grinçant d'Anouilh, qui donne une vision très noire des mécanismes et des enjeux de la séduction. Le désir de possession amène les protagonistes à la tragédie ; les trois hommes qui errent dans la lande sont dominés par la passion, la frustration ou la vengeance, dans un contexte de lutte des classes, et tous les trois animés de pulsions de mort ; ils seront tous les trois perdants. Même la pure Mimi est soumise passagèrement à cette envie de tuer, mais elle, qui est laide et croit n'avoir droit à rien, gagnera, alors qu'Odette, qui est belle, qui veut être heureuse à tout prix et croit avoir droit à tout, perdra la vie. Le scénario d'Anouilh est sublimé par les images de Grémillon, qui saura utiliser la beauté des extérieurs et des paysages naturels, et donner une vision onirique des scènes d'intérieur du château. « Un diamant noir », dit justement Bertrand Tavernier.

ON JOINT la brochure publicitaire illustrée du film, éditée par la production Majestic.

19. **[Jean ANOUILH]. Jean-Denis MALCLÈS (1912-2002).** MAQUETTE originale signée pour *Épisode de la vie d'un auteur*, [1948] ; gouache, signée en bas à droite, 31,5 x 46 cm (encadrée). 700/800

Maquette du décor de cet impromptu créé à la Comédie des Champs-Élysées le 4 novembre 1948, en lever de rideau d'*Ardèle ou la Marguerite*.



20. **Jean ANOUILH.** *La Répétition ou "l'Amour puni", comédie en cinq actes*, [1950] ; dactylogramme ronéoté, in-4 de 25-35-32-24-16 pages, broché sous couverture rouge. 150/200

Intéressant EXEMPLAIRE DE TRAVAIL de la pièce créée le 27 octobre 1950 au théâtre Marigny par la compagnie Renaud-Barrault. Il comporte de NOMBREUSES NOTES AUTOGRAPHES, probablement portées lors des répétitions, concernant le jeu des acteurs : « moins vite », « plus brillant », « plus de classe », « trop tôt pincée », « trop pâle et orgueilleuse », « plus léger plus sang bleu », etc. On relève également quelques passages biffés.

ON JOINT un dactylogramme de *Médée* (48 p.), portant sur la couverture le nom de « Monelle Valentin » de la main d'Anouilh.

21. **Jean ANOUILH.** 7 volumes avec DÉDICACES autographes signées (La Table Ronde, 1955-1984) ; in-8 brochés. 300/400

Bel ensemble de pièces dédiées à son ami et collaborateur Roger LAURAN, directeur de scène de la Comédie des Champs-Élysées, la plupart en édition originale. *Ornifle ou le courant d'air* (1955) : « Pour Lauran toujours traître toujours présent toujours dévoué toujours dans la lune et toujours précis quand même sans l'ombre duquel les coulisses de théâtre seraient étrangères »... *L'Hurluberlu ou le réactionnaire amoureux* (1959) : « Pour Lauran tireur d'élite »... *La Grotte* (1961) : « Pour Roger Lauran vieux compagnon de lutte (toujours armé d'un pistolet) qui devait se révéler curieusement un balayeur de génie »... *Cber Antoine ou l'amour raté* (1969) : « Pour Roger Lauran qui a l'oreille fine... Et comme en musique c'est la principale vertu de théâtre Son vieux compagnon de théâtre qui n'est pas sourd non plus »... (dédié aussi par les actrices Françoise ROSAY et Uta TAEGER). *Ne réveillez pas Madame...* (1970) : « Pour Roger Lauran qui est toujours là depuis toujours défiant le temps semblable à lui-même et qui se confond dans mes souvenirs avec la notion même de théâtre »... *Le Scénario* (1976) : « un des rares crimes que nous n'avons pas perpétré ensemble »... *Léocadia* (1984) : « Pour Roger Lauran vieux compagnon des guerres de l'Empire »...

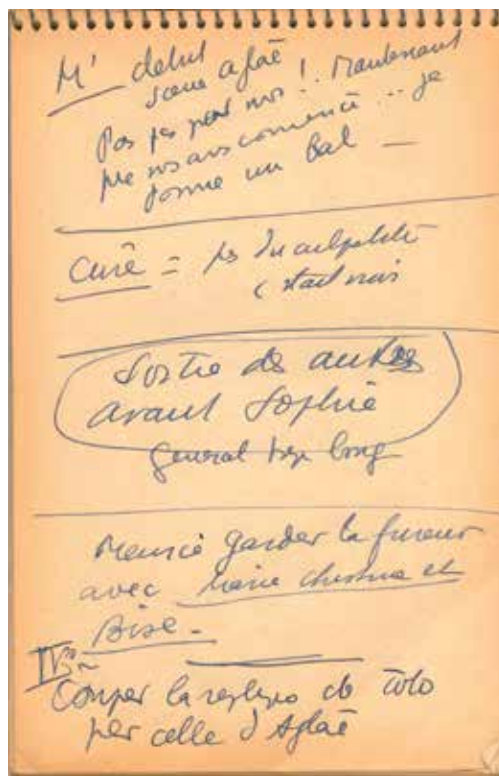
ON JOINT les *Fables* illustrées par Jean-Denis Malclès, avec envois a.s. à Lauran « pistolero et vieux compagnon fidèle » (La Table ronde, 1967, petit in-4, rel. toilée et ornée d'éditeur).

22. **Jean ANOUILH.** *Bitos ou Le Dîner de têtes*, [1956] ; dactylogramme ronéoté, in-4 de 68-71-41 pages, couvertures rouge brique avec le cachet de l'Agence générale de copies dramatiques et littéraires Compère, dos toile noire. 120/150

PREMIÈRE VERSION de la pièce créée le 11 octobre 1956, portant le titre primitif (qui deviendra *Pauvre Bitos...*), avec un personnage supplémentaire : Octave/Marat. Cette première version est inconnue de Bernard Beugnot dans son édition du *Théâtre* dans la Bibliothèque de la Pléiade.

23. **Jean ANOUILH.** CARNET autographe de NOTES pour *L'Hurluberlu*, [1959] ; bloc Steno à spirale métallique, 95 pages in-8. 800/1 000

NOTES PRISES PENDANT LES RÉPÉTITIONS DE *L'HURLUBERLU, OU LE RÉACTIONNAIRE AMOUREUX*, pièce en 4 actes créée à la Comédie des Champs-Élysées le 5 février 1959. L'auteur y consigne, acte par acte, des mouvements ou fragments de répliques de ses interprètes (Paul Meurisse « M » ou « Meurice », Marie Leduc, Marcel Pérès « Perez », Jean Claudio), ou des personnages (le Général, Sophie, Mendigalès, Aglaé, le Curé), ainsi que des observations sur la position des personnages, les accessoires, le débit des acteurs, etc. De nombreuses notes sont barrées, probablement pour indiquer qu'il a fait part de ses critiques aux acteurs. « Entrée Sophie dans centre. - Mouvement. - Curé Ce nom me dit quelque chose. [...] Leduc Il ne s'agit pas de la France ! - et indigne - Mouvement Leduc - A. Faire le bouquet *lenteur* [...] Curé Trop lyrique - grand-mère - Sophie tête en arrière - Claudio plus net avec Perez [...] Perez plus au fond - voir places [...] M Beaucoup plus triste que 12 nov. [...] Curé - un peu de phare - texte lacunes [...] entrée Pietri - M/ Pas bon jeu de scène sortie des autres [...] C pas jouer entre les répliques - différence de ton - attaque », etc. La séquence suivante, concernant l'acte II, n'est pas biffée : « Plus d'ironie avec Lebelluc - Lebelluc. Il est entreprenant ce garçon pas soupçon - M/ Le "ah ! ah !" en sortant avec le docteur - Perez. Alors quoi des foutaises ! - Aglaé : Passage sur le Bon Dieu - Petites réactions public pendant la lecture [...] Général trop long - Meurice garder la fureur avec Marie Christine et Bise. IV<sup>e</sup> - Couper la réplique de Toto pas celle d'Aglaé »... Etc. Quelques lignes à propos d'un rendez-vous d'enregistrement au Studio Barclay...







24

24. **Jean ANOUILH**. **Jean-Denis MALCLÈS** (1912-2002). MAQUETTE originale signée pour *L'Hurluberlu ou le Réactionnaire amoureux*, [1959] ; gouache, signée en bas à droite, 31,5 x 23,5 cm (encadrée). 300/400

Maquette de costume pour le Général, joué par Paul MEURISSE, à la création de la pièce à la Comédie des Champs-Élysées, le 5 février 1959.

25. **Jean ANOUILH**. 4 volumes avec DÉDICACES autographes signées (La Table Ronde, 1959-1974) ; 4 vol. in-8, cartonnages d'éditeur illustrés par D.D. Malclès (un peu défraîchis, petits accidents aux jaquettes rhodoïd). 150/200

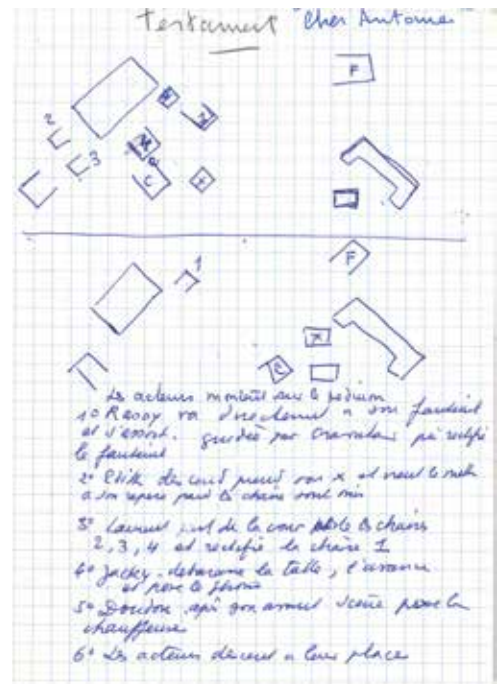
Bel ensemble de « nougats » de son Théâtre dédiacés à son ami et collaborateur Roger LAURAN, directeur de scène de la Comédie des Champs-Élysées. *Pièces grinçantes* (1957) : « Pour Roger Laurant pistolero sa victime amicale et jamais atteinte »... *Pièces noires* (1970) : « Pour Roger Laurant un des rares survivants de la vieille garde impériale avec qui j'ai fait toutes mes campagnes »... *Nouvelles Pièces grinçantes* (1970) : « Pour Roger Laurant vieux compagnon de route qui est devenu un peu ataxique dans cette pièce et avec qui j'ai pourtant l'impression d'avoir appris à marcher... il y a déjà bien longtemps »... *Pièces baroques* (1974) : « Pour Roger Laurant qu'on appelle toujours qui répond toujours oui du fond des coulisses et qui retrouve toujours au fond de son marché aux puces la défroque ou le vieux parapluie désiré »...

26. **Jean ANOUILH**. MANUSCRIT et NOTES autographes sur *Tartuffe*, [1960] ; 7 pages in-8. 400/500

Notes pour sa mise en scène de *Tartuffe* de MOLIÈRE à la Comédie des Champs-Élysées (5 novembre 1960), avec François Périer dans le rôle-titre. Instructions pour les éclairages ; notes pour les accessoires et la mise en scène. Brouillon (incomplet) d'un texte pour le programme : « Le dix-septième siècle, qui a laissé dans nos yeux, une grande tache solaire, dont nous sommes encore éblouis, fut en fait un siècle noir et dur. [...] Moi je pense que j'aurais interdit *Tartuffe*. C'était en effet dangereux en un siècle où la religion était la base même et la raison première du pouvoir royal. [...] Deux bijoux noirs brillent cependant d'un feu obscur, nous permettent de deviner la profondeur de cette nuit. Ils sont donc de l'auteur, de l'homme qui s'était donné pour tâche de faire rire ces grands fous. Ce sont *Don Juan* et *Tartuffe* »... ON JOINT le n° de *L'Avant-Scène* sur *Tartuffe* reprenant le texte d'Anouilh (15 novembre 1966).

27. **Jean ANOUILH**. CARNET autographe de NOTES pour *Cher Antoine*, [1969] ; 51 pages in-8 d'un bloc-carnet *Rhodia*. 800/1 000

NOTES PRISES PENDANT LES RÉPÉTITIONS DE *CHER ANTOINE, OU L'AMOUR RATÉ*, comédie en 4 actes créée à la Comédie des Champs-Élysées le 1<sup>er</sup> octobre 1969, dans une mise en scène de Roland Piétri et Jean Anouilh. L'auteur y consigne des observations ou remarques concernant les personnages (Cravatar, Marcellin, Estelle, Carlotta, Anémone, le consul de France), les interprètes (Claude Nicot, Hubert Deschamps, Pierre Bertin, Françoise Rosay, Édith Scob, Roland Piétri), leurs mouvements et déplacements sur scène, plantations des décors et accessoires (croquis), l'éclairage, etc. « II \* sur le notaire - \* sortie salle à manger Car larme [...] FR Il faut que je marche au pas bloqué - 1<sup>er</sup> acte tout est réussi ma chère »... « Éclairage. 1 Joseph a fait la lumière testament avant la scène d'Estelle. 2 La DESCENTE sur Marcelle s'est faite trop tard. [...] Baisser montée en général. NIVEAU GÉNÉRAL. - Au début du II<sup>e</sup> acte - trop de Bertin par rapport à Ozeray. - Les places - Les changements - Régler ballet valises - Scène du IV DANSE »... « RACCOURCIR Hymne allemand CHORALE SUR SEDAN RÉDUIRE BALLETS. LES VALISES. CHORALE ET SCÈNE AVEC VALISES »... « Valise Estelle - Bertin Vive la foi - Valise qui reste au fond Ozeray »... « Samedi places Joseph, Anémone - Places Ozeray avalanche - Places Carlotta au III - Carlotta Place devant notaire Andromaque - Raccord Bertin Nicot Deschamps Rosay - VERSAILLES DISTRIBUTION - Enregistrement bande son - LE CHIEN GARDER LA BANDE PLUS BAS »... Etc. On joint le n° de *L'Avant-Scène* sur *Cher Antoine* (1<sup>er</sup> septembre 1970).



27



28. **Jean ANOUILH.** TAPUSCRIT, *Le Théâtre ou La Vie comme elle est*, [1970] ; 138 pages in-4. 150/200
- PREMIÈRE VERSION DE *NE RÉVEILLEZ PAS MADAME...*, avec le titre primitif et d'importantes VARIANTES.
29. **Jean ANOUILH.** CARNET autographe de NOTES pour *Chers Zoiseaux*, [1976] ; 56 pages in-8 d'un *Carnet Sténo* à spirale métallique. 800/1 000
- CARNET DE NOTES PRISES PENDANT LES RÉPÉTITIONS DE *CHERS ZOISEAUX*, comédie en 4 actes créée à la Comédie des Champs-Élysées le 2 décembre 1976, dans une mise en scène de Jean Anouilh et Roland Piétri.
- Anouilh y consigne des observations, remarques ou idées concernant les interprètes (Jacques Castelot, Françoise Brion, Uta Taeger, Odile Mallet, Hervé Bellon, Gérard Dournel...), ou les personnages (Duplessis Morlet, Lucie, le Chef, Fraulein Trude, Mélusine Melita, Rosa, le Borgne, les Filles). Le carnet s'ouvre par un projet de scénario d'une dizaine de pages écrites, semble-t-il, d'un seul jet, où figurent les personnages de *La Chanson de Roland* : Roland, Aude, Charles (Charlemagne), et le lieu d'Aix-la-Chapelle : « À la fin de la journée les Saxons sont une fois encore réduits à merci – en attendant la prochaine révolte. Leur chef Witiking, l'âme de la résistance a réussi à se sauver, défiant Charles, qui voudrait composer avec lui, de jamais tuer l'âme de sa race. Le roi contemple le troupeau de vaincus, le marché qu'il leur propose est simple. À ceux qui acceptent le baptême – il ne veut que leur apporter ses lois et son Dieu – la vie sauve, aux autres la mort. Les rangs se scindent suivant le choix fait par ces hommes rudes »... Etc. Suivent des notes prises pendant les répétitions de *Chers Zoiseaux* : observations sur les entrées et sorties, l'éclairage, les jeux de scène, pense-bête sur les accessoires, etc. « Chemise de nuit Utta – ridicule fin. – Odile ceinture pas son histoire. La dérision méchante de Duplessis. Attaque du 3. – Castelot – le ridicule agressif de l'homme trompé – sa superbe jusqu'au bout. – Rosa placer les effets de vacherie un par un »... « III<sup>e</sup> acte. Arrivée Archibert : Il faut me cacher. – IV<sup>e</sup> acte. 1 attente générale Archibert bouge. 2 Duplessis. Le chef y va. Le borgne [...] 7 \* *Père et fils* (Détrompe-toi) plus accusateur – petites coupures »... « *Texte Hervé* Alors faisons-le nous aussi cher petit papa l'occasion est unique. ACCUSATION DURE ET CALME »... On lit ensuite un résumé de la pièce (7 pages), signé « Jean Anouilh », qui commence ainsi : « Dans une grande maison un peu délabrée, à la campagne pas loin de Paris un vieil homme qui a gagné sa vie et celle des désordres de toute sa famille, en écrivant des romans policiers – du sexe et du sang – s'est remis au travail »... Suit un hommage à PAGNOL, décédé en 1974 (2 pages) : « Pagnol, c'était Marcel, et Marcel c'était l'accent, l'œil frisé, la goguenardise, la tendresse un peu superficielle des grands lucides. C'était aussi l'argent simplement gagné, avec cette naïveté heureuse d'ancien petit pauvre »... Et d'autres notes sur sa pièce...
- ON JOINT un autre carnet avec 3 pages de notes autogr. (le reste vierge), pour le minutage de la pièce : « 8<sup>h</sup> 58 on dira à maman plus près de Trude. Sortie des filles – Entre Fraulein 1 temps. 10<sup>h</sup> 52 Rosa ne pas fermer la porte [...] 10<sup>h</sup> 15 enchaînement Rosa ne pas écouter »... Plus le n° de *L'Avant-Scène* sur la pièce (15 décembre 1977).
30. **[Jean ANOUILH].** Photographies, noir et blanc. 120/150
- Album toilé de 10 photographies d'*Antigone* montée à Prague par Antonin Kurs (1946). Album relié de 13 photographies de *Léocadia* montée à Gênes par Giulio Cesare Castello (décors de Pier Luigi Pizzi, 1952, avec envoi et tract). Série de 6 photographies par Schulmann du *Bal des voleurs* (?). Série de 15 photographies de dessins de décors (pour le film *Le Chevalier de la nuit* ?). Plus un programme du *Voyageur sans bagage* à Copenhague.
31. **[Jean ANOUILH].** 27 livres dédiés à Jean ANOUILH ; volumes brochés (usagés, défauts). 300/400
- Paul Andreota, *Attentat à la pudeur* (1948). Paul Arnold, *Frontières du théâtre* (1946). Jean Bernard-Luc, *Nuit des hommes, Salle des mariages* (1949). Jean Berthet, *Primes Rimes* (1941), *Couleurs sans danger* (1945), *Joseph* (1946), *Vers de Bobême* (1949). Madeleine Bérubet, *Monsieur Sardony* (1946, avec L.S. jointe). Paul Blanchart, *Gaston Baty* (1939), *Le Théâtre de H.R. Lenormand* (1947). N. Bouron, *Kalaat-Allab* (1943). Pierre Boutang, *La Maison du Dimanche* (1947), *Quand le furet s'endort* (1948). André Charmel, *La Défaite de Don Juan* (1938). Claudine Chonez, *Léon-Paul Fargue* (1950). Maurice Clavel, *Les Incendiaires* (1947). Georges Couturier, *L'Honorable Mr Pepys* (1946). Johan Daisne, *La Cbarade de l'Avent* (1943, amusant quatrains d'Anouilh joint). Luc Dietrich, *L'Apprentissage de la ville* (1942). Drieu la Rochelle, *Le Feu follet* (1931, « à Jean Anouilh ce petit récit triste qui n'a rien à faire avec sa jeunesse, à lui »...). Henri Duvernois, *Apprentissages* (1933). Lucienne Favre, *Mourad* (1944). Jacques Fouquet, *Porte de Montreuil* (1947). Paul Haurigot, *Théâtre I et II* (1943-1944). Henry Houssaye, *Mort et transfiguration* (1946, envoi à Anouilh et Monelle Valentin). Pamela Hansford Johnson, *L'innommable Skipton* (1964).

32. **Jean ANOUILH**. 23 livres dédicacés à Jean ANOUILH (2 à Monelle VALENTIN) ; volumes brochés (usagés, défauts). 300/350

Gabriel Laplane, *Rachel* (1947). Jean-Marie Large, *Femmes admirables admirables femmes* (1949). Frédéric Lefèvre, *Orphée* (1947). H.R. Lenormand, *Déserts* (1944, envoi à Anouilh et Monelle Valentin), *Théâtre complet VII* (1931, à Monelle Valentin). Marguerite Liberaki, *Le Saint Prince* (1964). Léopold Marchand, *J'ai tué* (1929), *La Vie est si courte* (1938), *À quoi penses-tu ?* (1940), *Balthazar* (1946). Mathias Morhardt, *À la rencontre de William Shakespeare* (1938). Georges Neveux, *Théâtre I*. Henri Pollès, *L'Ange de chair* (1934). Claude des Presles, *Suite de danses* (1947). Jean-Michel Rénaitour, *Le Théâtre à Paris IV* (1961). Pierre Schaeffer, *Tobie* (1939). Philippe Soupault, *Le Grand Homme* (1947). Henri Troyat, *Le Sac et la Cendre* (1948), *La Case de l'oncle Sam* (1948). Paul Vialar, *Une ombre* (1946), *Le Bal des sauvages* (1946), *Le Petit Jour* (1947), *Le Bouc étourdi* (1949, à Monelle Valentin).

ON JOINT : Jean ANOUILH, *L'Invitation au château*, illustrations par André Barsacq (La Table Ronde, 1948, débroché), avec envoi à sa fille : « A ma chère Catherine qui veut absolument des dédicaces, comme les autres dames – en attendant les vraies invitations dans les vrais châteaux pour bientôt “papillon” dit Jean Anouilh ».

**Jean ANOUILH** : voir aussi le n° 343.

33. **Marcel AYMÉ** (1902-1967). *Clérambard, pièce en 4 actes* (Grasset, 1950) ; in-12, broché. 200/300

ENVOI autographe à Roger LAURAN, directeur de la scène de la Comédie des Champs-Élysées où la pièce fut créée le 13 mars 1950 (il y jouait aussi le 2<sup>e</sup> Dragon) : « à Roger Laurant qui porte si gracieusement l'uniforme et le casque à crinière en amical souvenir Marcel Aymé ». Sur la page de garde, dessin à la plume de Jean-Denis MALCLÈS (auteur des décors et costumes, et de l'illustration de couv.) représentant « la Langouste », avec envoi : « à l'ami Laurant l'amant... passager de la Langouste »... L'exemplaire porte aussi des dédicaces et signatures des 15 acteurs de la pièce : Robert Lombard, Huguette Duflos, Jacques Dumesnil, Mona Goya, etc.

ON JOINT 4 volumes de Marcel AYMÉ (brochés, dos jaunés) avec ENVOIS a.s. à Roger Laurant : *La Jument verte* (1944), *Vogue la galère* (1944), *Lucienne et le boucher* (1947), *En arrière* (1950). Plus le n° de Paris-Théâtre sur *Clérambard* (août 1954).



34

34. **[Marcel AYMÉ]. Jean-Denis MALCLÈS** (1912-2002). 3 MAQUETTES originales pour *Clérambard*, [1950] ; gouaches, environ 32 x 25 cm chaque, une encadrée. 700/800

Maquettes de costumes pour la pièce de Marcel AYMÉ, *Clérambard*, créée à la Comédie des Champs-Élysées le 13 mars 1950, dans une mise en scène de Claude Sainval. « La Langouste » [jouée par Mona Goya], 2 gouaches, chacune la représentant dans deux tenues différentes avec une petite étude de coiffure, une signée et encadrée [exposition Marcel Aymé, B.H.V.P. 2002] ; l'autre non signée, avec au verso 3 petites esquisses de décors, et 2 études de militaires. Études pour la tête du comte Hector de Clérambard [Jacques Dumesnil], sur papier gris, signé des initiales.

35. **Pierre Simon BALLANCHE** (1776-1847) écrivain et philosophe, ami de Mme Récamier. 2 L.A.S., Paris 1837-1840 ; 1 page in-8 chaque, une adresse. 200/300

*Mercredi matin [26 avril 1837]*, au comte de FORBIN, qui a été souffrant, mais on dit qu'il continue à faire de fort belles choses ; Mme RÉCAMIER aussi a été fort souffrante : « elle l'est encore beaucoup. On lui prescrit le repos et le silence le plus absolu. Voici venir la belle saison ; il faut espérer que la santé de madame Récamier se rétablira, ainsi que la vôtre, et que les communications pourront enfin reprendre comme par le passé »... *17 novembre 1840*, [au duc de LUYNES] : « J'ai mille peines à trouver un local convenable pour quelques expériences très-importantes que j'aurais à faire. [...] Il me faudrait un rez-de-chaussée dallé, pas très grand, mais assez élevé. Les expériences que j'ai à faire n'ont aucun inconvénient, et ne présentent aucun danger. Il s'agit d'une action sur l'eau, mais sans machine à vapeur. Le seul accident qui puisse se présenter c'est de répandre un peu d'eau »... Il

demande si le duc aurait pareil local, dans les dépendances de l'hôtel de Luynes, à mettre à sa disposition pour deux ou trois mois : « je serais très heureux de vous devoir ce service, qui serait, en même temps, un service pour la science. [...] je voudrais une salle fermée, parce que je serais obligé d'y placer mes appareils à mesure qu'on les confectionne »...

36. **Théodore de BANVILLE** (1823-1891). 5 L.A.S., 1859-1876 ; 6 pages in-8. 200/300

[*Début 1859 ?*], [à POULET-MALASSIS] : « Si vous êtes à Paris sachez si les exemplaires [*Esquisses parisiennes*] ont été envoyés, si les deux en question ont été donnés à relier, si la mise en vente a été faite. [...] je souffre et je m'inquiète beaucoup. [...] Plus que jamais je voudrais savoir ce que j'ai, car en étudiant ma maladie, il me semble bien qu'on se trompe »... *Bellevue 9 octobre 1859*, au président de la Société des Gens de Lettres [Francis WEY], demandant un prêt de 100 francs, pour remédier à « l'état de gêne où me maintient mon interminable maladie [...] mes confrères m'ont donné assez de bienveillante sympathie pour que j'ose compter encore une fois sur leur appui »... *20 août [1866, à Arsène HOUSSAYE]* : il va bientôt lui envoyer « un article sur quelques poètes : *Brisés d'Orient*, Mérat, Ch. Diguët »... *Paris 23 août 1869*, au poète Émile KUHN, dit JOB-LAZARE, faisant l'éloge de ses recueils *Roses et Chardons* et *Les Rafales*, bien qu'« en vieux classique » il ait relevé quelques incorrections de rimes... « Victor HUGO le maître des maîtres est celui qu'il faut toujours consulter en fait de rimes ; *Les Contemplations* et *La Légende des siècles* doivent être nos évangiles ! »... *16 mars 1876*, réponse à des condoléances après le décès de sa mère (6 mars) : « Ma douleur [...] est bien grande, car je dois tout sans exception à cette mère adorée que j'espère aimer et garder en moi toujours »...

37. **Théodore de BANVILLE**. POÈME autographe signé, *La Plainte de Sapho*, 17 mars 1872 ; 1 page et demie in-fol., avec quelques ratures et corrections. 250/300

BEAU POÈME, non recueilli, en volume de 8 quatrains.

« Entends encor pleurer ma lyre,  
Caverne sombre où dort l'écho  
Et toi, que l'ouragan déchire,  
Ô mer, entends gémir Sapho ! »...

*Ancienne collection Daniel SICKLES [XIX, 8130].*

38. **Théodore de BANVILLE**. POÈME autographe, *Au docteur Gérard Piogey*, Lundi 22 mars 1875 ; 1 page in-fol. 250/300

Amusant sonnet à la gloire de son ami et médecin le célèbre docteur PIOGEY, recueilli dans les *Rimes dorées des Poésies complètes* (Charpentier, 1878). 7 vers ont été biffés au milieu du poème :

« Ô Gérard, si mes vers sont dignes d'être lus  
Par la postérité curieuse et ravie,  
Ton nom resplendira parmi ceux qu'on envie,  
Toujours plus jeune après les âges révolus. [...] Sais-tu combien de fois tu m'as rendu la vie ?  
Moi, sans être oublieux, je ne m'en souviens plus »...

[Gérard PIOGEY était le médecin de Banville et Charles Baudelaire. Ce dernier lui offrit un exemplaire sur chine des *Paradis artificiels* (*Correspondance*, éd. Cl. Pichois, t. II, p. 56), et Sainte-Beuve dans une lettre à Baudelaire du 15 fév. 1866 le qualifie de « véritable médecin d'hommes de lettres ». Banville lui écrira une des ses *Lettres chimériques* (Charpentier, 1885), intitulée *La Médecine*.] *Ancienne collection Daniel SICKLES [XIX, 8134].*

39. **Théodore de BANVILLE**. 3 L.A.S., Paris 1887-1890, à Philippe GILLE ; 4 pages in-8, enveloppes. 150/200

BELLES LETTRES sur *L'Herbier*, recueil de poésies de Gille paru en 1887 chez Lemerre et réédité en 1890. *27 mai 1887* : « *L'Herbier* m'a tout à fait ravi, par la justesse, par la délicatesse, par la grâce intense des sentiments, par la fraîcheur des images, et par une exécution très pure, exempte du charlatanisme de ses faciles violences. Ce poète ému, discret, profondément touché et ayant la douleur de la souffrance, je l'avais depuis bien longtemps deviné, même à travers les mers de l'opéra comique ! »... *5 novembre 1890*, il a été content de relire ce recueil, augmenté « de ces quelques poèmes dictés par un sentiment délicat et profond, jamais banal. [...] Votre volume, tout augmenté qu'il est, est encore mince comme Chérubin ; mais devient-il Falstaff, tout le monde sera content »... *9 novembre 1890*, au sujet d'une faute typographique : « Ce n'est pas vous, artiste délicat, si exquis, si précis, que j'aurais accusé de cette pointe cruelle tombant sur le mot Brisant ! Ce sont là des vétilles dont il faut prendre son parti » ; cela est même arrivé à HUGO : « Il y a dans *La Légende des Siècles* de notre maître une faute qui fausse tout le sens d'une des plus belles phrases, et qui n'a jamais pu être corrigé dans aucune édition ! »...

40. **Jules BARBEY D'AUREVILLY** (1808-1889). 2 L.A.S., [1853-1854], à Armand DUTACQ ; 2 pages in-8, la première avec adresse. 500/600

SUR SA COLLABORATION AU JOURNAL *LE PAYS*, et ses différends avec Joseph COHEN, le rédacteur en chef. [Fin novembre 1853], après son éreintement de *La Chine* de Guillaume PAUTHIER (*Le Pays* 20 novembre 1853) : « Je ne demande qu'une occasion de *reparler* de M. Pauthier. Son grotesque amour-propre peut donner à un de mes articles quelque gaité et si Cohen insère la réclamation, il insèrera aussi la réponse. [...] je trouve honteux que le journal fasse des réclames à M. Pauthier »... [Novembre 1854]. Il demande de lui envoyer quelques volumes : « N'oubliez pas [...] le *M. de Cupidon et les figurines* de M. MONSELET. Ajoutez-y *L'Histoire de Constantinople* par M. MERY, si elle est publiée. Vous voyez si je ne touche à rien de ce que COHEN abhorre, et si je suis le garçon de *mauvaise volonté* qu'il s'est amusé à vous faire de moi ! Rappelez-lui qu'il m'a promis sa *Démocratie athénienne* et que tous les jours il vient chez moi un porteur de journal qui pourrait l'y remettre avec le journal »... Il ajoute un « adieu, – triste, découragé – sur la dernière marche de l'escalier du découragement »...

41. **Jules BARBEY D'AUREVILLY**. POÈME autographe signé, *À mon ami M. Prosper Delamare*, [1862] ; 1 page in-8 à l'encre rouge, contrecollé sur une feuille d'album. 500/600

AMUSANT POÈME À SON AMI LE POÈTE PROSPER DELAMARE. Une note précise que ce poème de 5 vers accompagnait l'envoi de la critique sur *Les Misérables* de Victor HUGO :

« Je ne vous offre pas *ceci* pour l'admirer,  
mais pour qu'à votre esprit mon souvenir s'amarre,  
et de l'affreux oublié me gare !  
Quand on est avec *Delamare*  
on ne veut jamais démarrer ! »...

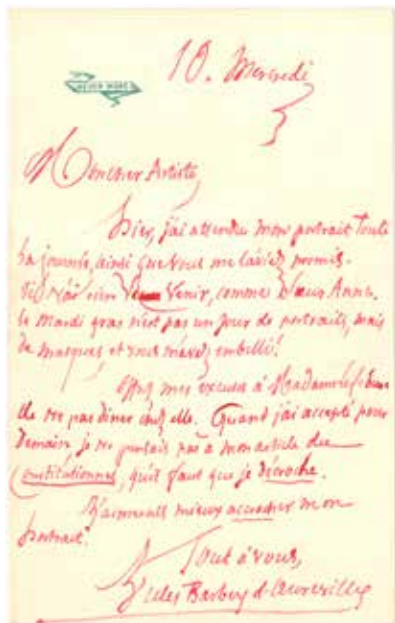
Au verso, poème a.s. d'Hector de SAINT-MAUR, 28 décembre 1862 : *A mon ami Prosper Delamare*.

42. **Jules BARBEY D'AUREVILLY**. L.A.S., mercredi 19 [octobre 1864], à un ami ; 1 page in-12. 150/200

... Il demande de lui apporter dans la journée « la brochure de BÉCHARD sur la Décentralisation... [Du Projet de décentralisation administrative...] *Date Lilia, date Rosas !* » Il passera au Café d'Orsay pour lui serrer la main...

43. **Jules BARBEY D'AUREVILLY**. L.A.S., 29 juillet [1872] ; 1 page in-8 à sa devise *Never More*. 250/300

Il prépare un travail sur LITTRÉ, et demande de lui envoyer « sa *Philosophie positive*. Si vous ne l'avez pas, quel en est l'éditeur ? Dans tous les cas, envoyez moi [...] *Médecine & médecins* »...



44. **Jules BARBEY D'AUREVILLY**. L.A.S., mercredi 10 [février 1875 ?], à « Mon cher Artiste » [le peintre Gabriel LEFÉBURE] ; 1 page in-8 à l'encre rouge à sa devise *Never More*. 300/400

Sur son portrait. « Mon cher Artiste, Hier, j'ai attendu mon portrait toute la journée, ainsi que vous me l'aviez promis. Je n'ai rien vu venir, comme Sœur Anne. Le Mardi gras n'est pas un jour de portraits, mais de masques, et vous m'avez embelli ! »... Il le prie de l'excuser de ne pouvoir dîner chez Mme Lefebure : « Quand j'ai accepté pour demain, je ne pensais pas à mon article du *Constitutionnel*, qu'il faut que je décroche. J'aimerais mieux accrocher mon portrait »...

45. **Jules BARBEY D'AUREVILLY**. L.A.S., vendredi [fin juin 1876], à Auguste-Félix AZAMBRE ; 1 page in-8 à l'encre violette à sa devise *Never More*. 250/300

Après le décès de son ami le critique et historien d'art Théophile SILVESTRE [20 juin 1876] : « La mort de *Silvestre* & son enterrement m'ont rendu *avant-bier & hier* tout travail impossible. Or, c'étaient les jours consacrés à mon article. Je ne suis donc pas prêt pour aujourd'hui ». Il se remet au travail et n'aura pas trop de retard. « Le coup a été cruel. Vous savez si je sais aimer mes amis. Souvenez-vous de DUTACQ [beau-frère d'Azambre] – jamais, jamais oublié ! »...



46. **Jules BARBEY D'AUREVILLY**. L.A.S., Vendredi 5, à une dame [la comtesse de BRIGODE ?] ; 1 page in-8 à sa devise *Never More*. 200/250

Il n'a pu venir lui présenter son respect et lui dire qu'il acceptait avec bonheur son invitation : « une souffrance aigue et subite me cloue chez moi, et me prive de l'honneur de vous voir. Agréez donc mes regrets, Madame. Je voudrais qu'ils fussent pour vous ce qu'ils sont pour moi »...

47. **Jules BARBEY D'AUREVILLY**. L.A.S., Paris 18 février 1878 ; 1 page in-8 à l'encre rouge à sa devise *Never More*. 250/300

« Mettez-moi partout – pourvu que je sois avec vous et à côté de vous, je serai bien. [...] seulement envoyez-moi qq. numéros de votre journal, pour que, si j'y écris, je sache comment m'y prendre »...

ON JOINT une enveloppe autographe aux encres violette et verte, à M. Louis Heulard « au *Bibliophile* » [avril 1879] avec cachet de cire rouge à ses armes au dos ; et une carte avec sa signature gravée en vert, soulignée avec le mot « reconnaissant » à l'encre dorée.

48. **Maurice BARRÈS** (1862-1923). 5 L.A.S., [1912-1922] ; 6 pages in-4 ou in-8, la plupart à en-tête *Chambre des Députés*, une enveloppe. 200/300

[1912], à son ami Francis [CHARMES ?]. Envoi de son « livre sur Tolède qui peut faire le pendant de *La Mort de Venise* [...] C'est la lente réalisation d'un plan que je me suis depuis longtemps vaguement fixé [...]. Il est curieux que je ne mène pas parallèlement deux littératures et que j'aie pu précipiter, confondre dans un seul lit, dans un seul cours, ma plume d'écrivain pur et d'écrivain politique. Je vous mets sous les yeux mon discours sur les églises »... 18 janvier 1920. « Je suis très touché qu'un homme tel que vous ait distingué et signalé l'intérêt de l'immense question que je pose : "comment aider l'intelligence française ?" »...

*Samedi* [3 juin 1922], à Maurice LEVAILLANT : « Toute ma sympathie et mon concours vous sont assurés »... *Samedi saint* : « Je suis très touché qu'à vous, ces pages chantantes vous plaisent »... *Dimanche* [1<sup>er</sup> octobre 1922]. « La dernière ligne de votre petite analyse serait une bien juste conclusion de cette querelle du *Jardin de l'Oronte*. Je vous remercie de sentir que c'est absurde de chercher une telle querelle à un tel livre dans une telle époque. Ceux des catholiques qui réproouvent ce petit livre, très peu d'ailleurs, que veulent-ils, qu'approuvent-ils dans les musées du Vatican et dans ces grands écrivains qu'un collège de prêtres d'abord m'apprit à aimer ? »...

49. **Maurice BARRÈS**. P.A. [1922 ?] ; 1 page in-4 à en-tête de la *Chambre des Députés*. 100/150

« Pourquoi ai-je écrit le *Jardin sur l'Oronte* ? Mais après les années noires, n'ayant pas quitté Paris depuis juillet 1914, n'était-il pas naturel que je voulusse m'offrir un plaisir, écrire un poème d'or, d'argent et d'azur, me donner un concert au jardin ? » Il rappelle qu'il a fait un cours à l'Université de Strasbourg « sur le *Génie du Rbin*. Dans le même esprit, je veux parler de la Syrie. Même souci d'orienter les imaginations vers les horizons de la victoire ».

ON JOINT 2 L.A.S. de Barrès, renonçant à être candidat, et remerciant pour des « memoranda » ; 2 lettres de sa femme Paule (1925-1930) ; et 2 L.A.S. de son fils Philippe Barrès à Émile Buré (1930), à propos de l'œuvre de son père

50. **Jean-Jacques BARTHÉLEMY** (1716-1795) érudit et écrivain. L.A.S., Paris 3 septembre 1763, [à Sir Christian MEIGHAN, docteur en médecine] ; 3 pages et demie in-4. 200/250

BELLE LETTRE DU CONSERVATEUR DES MÉDAILLES DU ROI, PARLANT DES TRAVAUX DE SES CONFRÈRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS. Il a distribué divers exemplaires de l'ouvrage de Meighan aux savants du pays, et lui-même l'a lu avec « autant d'avidité que de plaisir », en en appréciant son éclaircissement d'une matière toute neuve : « Peu de gens s'appliquent icy au moderne [...]. A l'égard de l'antique, il paroît depuis quelques mois un excellent recueil sur les médailles des peuples et des villes par le meme auteur qui nous avoit donné un recueil sur les medailles de Rois. Nous aurons bientôt deux nouveaux volumes des memoires de notre academie où seront plusieurs dissertations sur des monumens d'antiquité. Nous venons de recevoir dans cette academie M. ANQUETIL qui a l'age de 20 ans partit pour les Indes orientales, dans le dessein de nous apporter la langue et les ouvrages de Zoroastre. Ce missionnaire ou plutôt ce martyr de la littérature orientale est à present occupé à traduire ces ouvrages et à mettre en ordre toutes les lumieres que lui ont communiqué les docteurs des Parsis. [...] Il a donné dans le journal des savans un précis de son voyage, et une notice des manuscrits qu'il a rapportés. Pendant qu'il est occupé à debrouiller le système et les écrits de Zoroastre, M. de GUIGNES poursuit sa decouverte sur la communication des Egyptiens avec les Chinois. Il trouve des choses etonnantes dans les annales chinoises. Les antiquités Egyptiennes y sont cachées dans les caracteres ou hieroglyphes qu'on y voit, et dont la decomposition donne des mots Pheniciens ou Egyptiens. [...] M. NEEDHAM a travaillé d'après M. de Guignes et a pretendu trouver les caracteres de la figure de Turin dans un dictionnaire chinois. M. de Guignes quoique interessé à la decouverte en a douté parce que effectivement ces caracteres ne se trouvent pas dans

... / ...

un dictionnaire semblable conservé à la Bibliothèque du Roi. Vous connaissez sans doute le reste des travaux de M. Needham »...

ON JOINT une commission de colonel en 1769 par Louis XV (secrétaire), contresignée par le duc de Choiseul (griffe, reste de sceau pendant), et 4 gravures.

51. **[Armand BASCHET (1829-1886) écrivain, archiviste et journaliste blésois, ami de Baudelaire et Gautier, historien spécialiste de Venise et des Valois].** Environ 37 L.A.S ou L.S à lui adressées, 1855-1878 ; environ 50 pages formats divers. 200/250

INTÉRESSANT ENSEMBLE CONCERNANT PRINCIPALEMENT LES ARCHIVES ET LE CONSULAT DE VENISE, lettres de ministres, ambassadeurs ou bibliothécaires italiens, français, ou autrichiens. Autorisations d'accès aux archives ; missions du ministère de l'Instruction publique pour la recherche et la publication de documents du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles « inédits relatifs à l'Histoire de France » [1855-1856] ; 6 l.s. de Fabio MUTINELLI (1797-1876) directeur de l'*Archivio generale* de Venise ; des ministres ou administrateurs de l'Instruction publique Hippolyte FORTOUL et Jules FERRY ; lettres du baron de BAUDE, de John EDWARDS secrétaire de la *Public Office Library*, et du Bibliothécaire principal du *British Museum* ; lettres de son agent financier Hury HÉRARD, etc. ON JOINT 6 diplômes à lui décernés : bachelier ès lettres, carte de la Bibliothèque impériale, sociétés savantes (*Société archéologique de Touraine, Ateneo Veneto, Accademia Storico-Archeologica de Milan, Deputazione Veneta di Storia Patria*) ; plus un rapport polygraphié sur la publication des instructions aux amassadeurs, et une liste impr. des membres du corps diplomatique (1882).

52. **Louis-François de BAUSSET (1748-1824) évêque d'Alès, cardinal et littérateur (Académie française).** 3 L.A.S., 1818-1822, au comte BOISSY D'ANGLAS ; 5 pages in-12 et 1 page et demie in-8. 100/150

BELLE CORRESPONDANCE SUR MALESHERBES. 10 novembre 1818. Il le remercie le comte pour son ouvrage sur MALESHERBES, qu'il admirait tant. Personne n'est plus avide « de recueillir tous les titres qui doivent assurer à la mémoire de cet homme vertueux par excellence, le respect et la tendre admiration des siècles qui doivent nous suivre. Il daigna constamment m'honorer de sa bonté et de son amitié jusqu'à son dernier soupir, et je puis attester que je n'ai jamais connu aucun homme qui ait mis à un degré aussi remarquable, la pureté des intentions, la prodigieuse étendue des connaissances les plus rares et les plus variées, à autant de simplicité, de candeur et de modestie. Sa mort a été la révélation de sa vie pour son siècle, comme pour la postérité. C'est avec un sentiment bien profondément gravé dans mon cœur, que je vais lire et relire l'ouvrage que vous venez de consacrer à sa mémoire »... 4 mars 1821 : « tout ce qui intéresse MALESHERBES est sacré pour moi. La confiance et l'amitié dont il m'a constamment honoré, et dont il aimait encore à m'entretenir [...] avant de monter à l'échafaud, sont et seront éternelles »... 24 juin 1822, au sujet de sa notice sur le duc de RICHELIEU (décédé le 17 mai) : « Je l'ai peint tel que je l'ai toujours vu et connu, comme l'un de ces caractères antiques devenus entièrement étrangers à notre siècle et à nos mœurs, absolument désintéressé de lui-même, et exclusivement préoccupé du bonheur et de la gloire de son pays. [...] j'ai rencontré peu d'âmes aussi vertueuses, aussi pures et aussi modestes ». La postérité lui rendra plus justice que sa génération, au milieu de laquelle il était déplacé : « Il ne pouvait rien comprendre aux petits intérêts et aux petites passions », qui maintenant régissent tout : « C'est une maladie inévitable dans un siècle qui a vu bouleversés presque tous les sentimens généreux, les pensées nobles, et les traditions honorables. Ma carrière est finie, je suis sans aucun intérêt [...] au milieu des vicissitudes qui peuvent encore agiter la France »... ON JOINT une *Notice sur S. Em. M. le Cardinal de Bausset*, par l'abbé de MONTESQUIOU (Paris, Impr. Jules Didot aîné, 1824, in-8).

53. **Simone de BEAUVOIR (1908-1986).** PHOTOGRAPHIE originale avec dédicace a.s. au dos, [1981] ; 8,7 x 8,7 cm. 120/150

Cliché d'amateur en couleurs, la représentant coiffée d'un turban, assise dans un fauteuil. Au dos, dédicace au poète et défenseur des droits de l'Homme allemand Wolfgang WINDHAUSEN « en toute sympathie »...

ON JOINT la copie carbone d'un article dactylographié, à propos de la femme américaine (9 p. in-4).

54. **René BENJAMIN (1885-1948).** MANUSCRIT autographe signé, *Le Bain de Charles Maurras*, 1931-1932 ; 157 pages in-4. 700/800

MANUSCRIT DE PREMIER JET DE CE LIVRE SUR CHARLES MAURRAS, abondamment raturé et corrigé, avec de nombreuses et importantes additions marginales. Cette vivante évocation de Maurras, dans sa maison de Martigues, annoncée sous le titre *Maurras vivant*, fut publiée sous le titre *Charles Maurras, ce fils de la mer* (Plon, 1932), après une prépublication dans la *Revue universelle* (15 juillet-1<sup>er</sup> septembre 1932), dans un texte soigneusement revu et remanié par Maurras lui-même.

René Benjamin a noté sur la page de titre du manuscrit, les dates précises de l'élaboration du texte (7-25 novembre 1931, 4-7 janvier, 9-21 mars, 6-15 avril 1932), qui est divisé en 9 chapitres : *Soleil et imagination ; L'apparition ; Richesses de la mer ; Politique et théologie ; Les préludes du bain ; La vague et la nymphe ; Breuvage de l'amitié ; Grandeurs et comédies ; Les poètes et les étoiles.*

ON JOINT une L.A.S. à Pierre VARILLON, 31 octobre 1932, lui donnant ce manuscrit : « Voici la première esquisse d'un livre, dont la

première idée vous revient [...] Cette première esquisse est assez pauvre, mais elle a je ne sais quel air de vie ; tandis que le portrait achevé, revu, corrigé, pourléché, qui va paraître en librairie, est bien plus riche, avec... je ne sais quel air de mort. Et le premier titre était le seul vrai »...

55. **Pierre BENOIT** (1886-1962). MANUSCRIT autographe signé, *Un vrai roman*, [1925] ; 2 pages et demie in-fol. 200/300

Critique du roman de Pierre FRONDAIE, *L'Homme à l'Hispano* (1925). Pierre Benoit prédit que le livre sera un succès, car c'est un « vrai roman » ; par sa composition d'abord (il atteint son point culminant à la moitié du récit), et l'imagination y est au service de la raison : « Avec une rigueur inexorable, les trois héros de *L'Homme à l'Hispano* s'acheminent vers leurs destins respectifs ». Ce roman est du « modèle *Bérénice*, où c'est une femme qui se débat entre deux hommes. [...] Autour de Lady Oswill, Sir William Meredith et Georges Dewalter mènent une sarabande qui se terminera, comme c'est justice, par la perte du plus honnête et du moins fort. [...] Ce roman est, au premier chef, un roman des apparences, et c'est en cela qu'il donne de notre paradoxale vie contemporaine une image d'une prodigieuse exactitude. [...] Nous sommes les hommes des signes extérieurs, et c'est si vrai que c'est là-dessus que le personnage le plus important d'aujourd'hui, le perceuteur, nous apprécie, nous taxe. Du plan fiscal, Pierre Frondaie fait passer cette taxation sur le plan sentimental » ; Sir William Meredith, « l'impitoyable perceuteur », fera payer Georges Dewalter avec son sang.

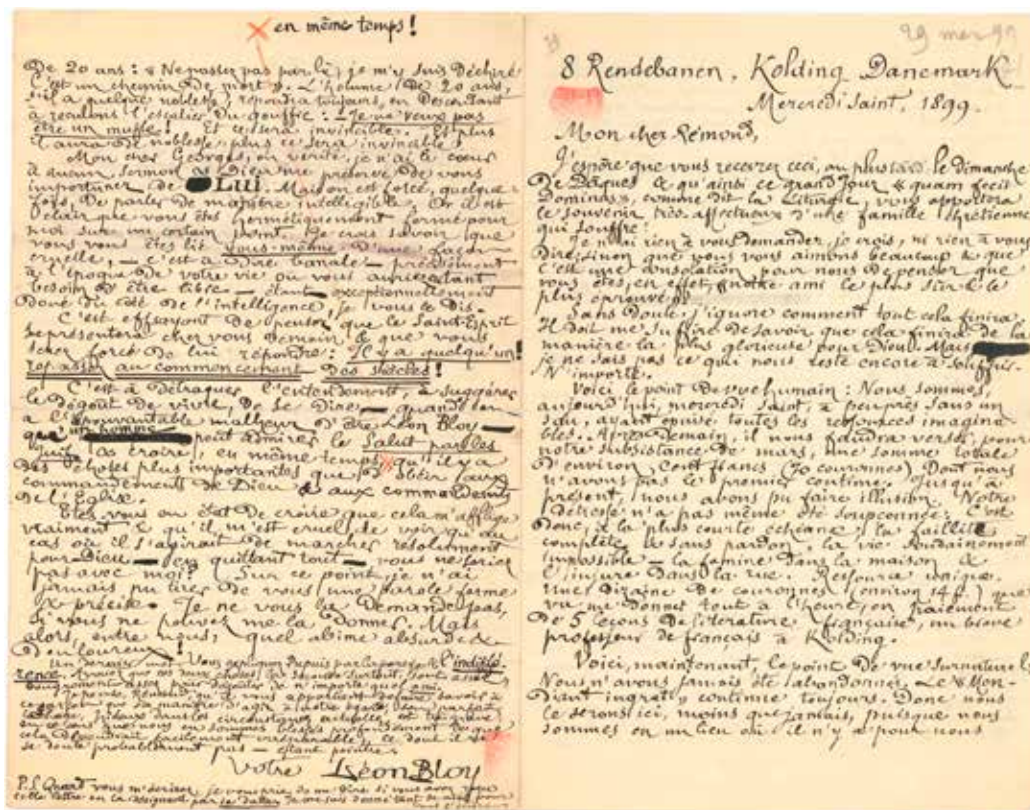
ON JOINT une L.A.S., réponse à une enquête avec des indications sur sa biographie (1 page in-4).

56. **Henri BÉRAUD** (1885-1958). 4 MANUSCRITS autographes signés, *Querelles d'écrivains*, [1923] ; 80 pages in-8. 300/400

Série d'articles polémiques sur la littérature : *De nos écus, qu'en a-t-on fait ?*, s'attaquant aux gens de la *Nouvelle Revue Française* et au service de la propagande ; *Jean Giraudoux dixit*, sur le service de propagande et Jean GIRAUDOUX : *Une lettre... est-ce un faux ? Autre histoire pour les incrédules*, sur le même sujet ; *Réponse sans aigreur à Monsieur Abel Hermant*, où il évoque sa polémique avec André Gide et répond aux partisans d'un certain archaïsme, dont Abel Hermant. ON JOINT 4 L.A.S. à Léon Treich (1929-1943).

57. **Léon BLOY** (1846-1917). L.A.S., Paris 28 juin 1887, à Gustave GUICHES ; 4 pages in-8. 300/400

BELLE LETTRE à propos du deuxième roman de Gustave GUICHES (1860-1935), *L'Ennemi, mœurs de province* (1887). Bloy écrit sans revoir HUYSMANS, « dont l'opinion pourrait faire dévier la mienne. [...] *L'Ennemi* est un très beau livre, saturé de talent, et complètement dégagé des influences littéraires du début. L'unique réserve que je puisse faire n'atteint pas l'artiste que je vois en vous et ne porte que sur l'accessoire psychologie du principal personnage »... Car l'essentiel étant de se révéler comme écrivain, il est accessoire de le chicaner sur « l'illusion quelque peu romantique d'une certaine conception passionnelle qui tare, selon moi, votre dénouement. [...] Vous vous êtes laissé polluer, mon cher, par le rêve d'une *transfusion* d'âmes impossible »... Il s'agit là d'une « juvénile frondaison » que l'expérience du « grand Abyrne » fera émonder... « Je suis certain qu'au point de vue littéraire, la vérité absolue et la beauté absolue sont dans l'hypothèse exclusive du Mal et que nous n'avons aucune autre chose à faire, si nous sommes vraiment artistes, qu'une poétique de péché et de désespoir. [...] C'est l'idée profonde de votre livre d'avoir donné les consciences à dévorer à la bête. La pauvreté a ceci de commun avec les paniques, qu'elle fait sortir les âmes, qu'elle les fait apparaître enfin démasquées, *telles qu'elles sont* »... Et de figurer le roman d'observation qui raconterait cela... Après avoir indiqué les pages qui l'ont le plus frappé, par le style, Bloy assure que ce fut pour lui « une véritable délectation d'art » : « vous êtes, *assurément* dans l'imperceptible groupe de ceux à qui l'avenir appartient. [...] Après *L'Ennemi*, je ne vois pas un seul artiste qui ne doive s'estimer satisfait de vous avoir pour compagnon »... Il recommande d'envoyer le roman à Lucien Descaves, « auteur de *Misères du sabre* et TOUT À FAIT DES NÔTRES »...



58. Léon BLOY. L.A.S., Kolding (Danemark) « Mercredi Saint » [29 mars] 1899, à Georges RÉMOND ; 4 pages in-8 très remplies. 1 200/1 500

« LETTRE TRÈS IMPORTANTE », a indiqué Léon Bloy qui en a inséré le brouillon dans son *Journal inédit* (t. II, p. 359-361).

Il envoie à son ami « le souvenir très-affectueux d'une famille chrétienne qui souffre. [...] j'ignore comment tout cela finira. Il doit me suffire de savoir que cela finira de la manière la plus glorieuse pour Dieu. Mais je ne sais pas ce qui nous reste encore à souffrir. [...] Nous sommes aujourd'hui, mercredi saint, à peu près sans un sou, ayant épuisé toutes les ressources imaginables ». Mais il n'a plus rien pour payer leur subsistance, et ce sera bientôt « la faillite complète & sans pardon, la vie soudainement impossible – la famine dans la maison & l'injure dans la rue. [...] Voici, maintenant, le point de vue surnaturel : Nous n'avons jamais été abandonnés. Le « Mendiant ingrat » continue toujours. Donc nous le serons ici, moins que jamais, puisque nous sommes en un lieu où il n'y a pour nous aucune ressource humaine. Le secours viendra d'où il voudra & d'où il pourra. [...] Vous savez avec quelle anxiété j'ai toujours attendu le facteur, c'est à dire le *messager quelconque* par qui tout devait changer. C'est même un trait ridicule de ma légende. Explication. J'ai reçu, il y a 20 ans, vers l'époque où vous naissiez, l'assurance *tout à fait surnaturelle* qu'il me fallait attendre, chaque jour, en priant & en souffrant, une chose très-belle. J'ai su aussi que la richesse devait être une conséquence nécessaire de cette chose mystérieuse. En preuve du *divin* de cette annonce, me furent données toutes les idées & toutes les *formes* du *Salut par les juifs* ». Puis Bloy s'en prend violemment et longuement à son éditeur PROLLES, qu'il accuse de toutes les escroqueries du monde... « Il s'agissait, aux approches de Pâques, d'avoir la paix, de ne plus sentir ces affreuses palpitations de cœur *qui me réveillaient la nuit*, de ne plus subir ces mouvements de haine atroce qui me plongeaient dans le 13<sup>e</sup> canton de l'enfer. Et il semble que Dieu m'ait exaucé. J'ai cru le sentir aujourd'hui même. Pour la première fois, j'ai pu penser à cet homme sans amertume. [...] Ces sortes de questions me donnent envie de pleurer. Pourquoi l'expérience de toutes les générations a-t-elle démontré que ce sera toujours en vain qu'un homme de 56 ou 60 ans dira à un homme de 20 ans : "Ne passez pas par là, je m'y suis déchiré. C'est un chemin de mort". L'homme de 20 ans, s'il a quelque noblesse, répondra toujours, en descendant à reculons l'escalier du gouffre : – *Je ne veux pas être un musle !* Et ce sera invincible. [...] Mon cher Georges, en vérité, je n'ai le cœur à aucun sermon & Dieu me préserve de vous importuner de LUI. Mais on est forcé, quelquefois, de parler de manière intelligible. Or il est clair que vous êtes hermétiquement fermé pour moi sur un certain point. Je crois savoir que vous vous êtes lié *vous-même* d'une façon cruelle, – c'est à dire banale – précisément à l'époque de votre vie où vous auriez tant besoin d'être libre – étant exceptionnellement doué du côté de l'intelligence, je vous le dis. C'est effrayant de penser que le Saint-Esprit se présentera chez vous demain & que vous serez forcé de lui répondre : *Il y a quelqu'un !* REPASSEZ AU COMMENCEMENT DES SIÈCLES ! C'est à détraquer l'entendement, à suggérer le dégoût de vivre, de se dire – quand on a l'épouvantable malheur d'être Léon Bloy – qu'un homme peut admirer le *Salut par les Juifs* & croire, en même temps, en même temps ! qu'il y a des choses plus importantes que d'obéir aux commandements de Dieu & aux commandements de l'Église »... Etc.



59. **Louise d'OSMOND, comtesse de BOIGNE** (1781-1866) mémorialiste. L.A.S. et 5 lettres dictées, la plupart s.d. ; 3 pages in-8 à son chiffre couronné, adresse, et 22 pages in-8, la plupart à son chiffre. 300/400

*Dimanche [17 décembre 1843]*, à Sylvain DUMON, [nouveau ministre des Travaux publics]. Elle fait son compliment au ministère, de pareille recrue : « depuis tantôt trente ans j'entends crier à tous les ministères à la fin de toutes les sessions, "il faudra nous fortifier ou nous épurer avant la prochaine session" : et puis n'y plus penser. Cette fois on a fait l'un et l'autre en votre personne : cette pauvre personne en sera-t-elle plus heureuse ? Hélas je ne suis pas assez spartiate pour désirer à mes amis le fardeau et les ennuis du portefeuille ! »...

Les lettres dictées semblent s'adresser à un Anglais. Mme de Boigne parle du dernier chapitre de son « barbouillage », où est peint « une classe d'hommes qui n'existe plus, que vous n'avez jamais connue », représentée par deux notaires, hommes d'esprit et de mérite, MM. Colin et Baron, le père de la comtesse de Castries... Elle évoque les affaires politiques anglaises, Paul Demidoff, la princesse Obolensky, le baron de Budberg, les Duchâtel, Rouher et Drouyn de Lhuys, parle des effets d'une grève de cochers de fiacres à Paris, exprime des condoléances et des vœux, etc.

ON JOINT une l.a.s. de la duchesse de GALLIERA sur les derniers moments de la comtesse (11 mai 1866).

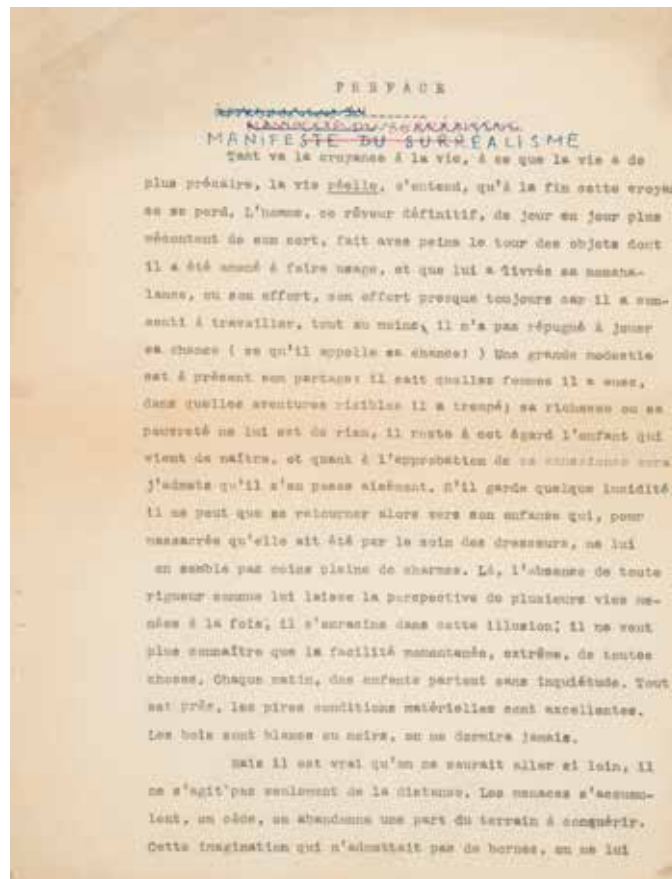
60. **Abel BONNARD** (1883-1968) écrivain, ministre de l'Instruction publique du gouvernement de Vichy. 11 MANUSCRITS autographes signés, [1932-1933 et s.d.] ; 90 pages in-fol. avec quelques ratures et corrections (quelques pages découpées pour impression, marques au crayon de l'imprimeur). 500/700

ARTICLES POUR *LE FIGARO*, TÉMOIGNANT DE SON AMOUR DES LETTRES.

**Marcel Boulenger**. Hommage à l'ami et à l'écrivain, l'« un des chevaliers de la France » (*Figaro* 25 mai 1932). **Nécessité du loisir** (*Figaro* 31 mai 1933, coupure jointe) : le loisir, c'est « la permission d'être soi-même. [...] Sans le travail, un homme ne peut se connaître, mais, sans le loisir, il ne peut pas s'accomplir »... **La bibliothèque bouleversée**, songeries devant le désordre d'un déménagement : « J'aspire de nouveau, parmi ces livres qui sont pour moi comme les astres que contemple un berger, à cette ivresse sereine que seule nous donne la plus haute activité de l'esprit »... **Philosophie de la route**, sur les styles de conduite automobile, dont le dangereux goujat, reconnaissable à « cette outrecuidance de l'individu, cette enflure des Moi les plus pauvres [...] qui font à la fois la laideur et la misère du monde moderne »... **Le Peuple de la Musique**, réflexions sur la musique et la littérature... **Les Voyageurs**, sur la vogue du tourisme : « Depuis que voyager est devenu à la mode, il s'est créé un amphigouri du voyage, comme il y en eut, jadis, de l'amour »... **Aimer l'ombre...**, évocation de ses vacances calmes... **Ironie et Sagesse**, méditation avec Fontenelle, Anatole France, Taine et Spinoza... **L'Élite éparse**, déplorant la dispersion de l'élite de la Nation – propriétaires terriens, officiers, professeurs, ingénieurs, médecins – « dont il faudrait faire une milice sacrée » pour défendre un idéal de la société... **Misère moderne**, sur l'aspiration perverse de l'homme moderne à « se déciviliser » : « il prétend déterminer l'avenir en aggravant partout le présent [...], il acclame la diminution de l'homme »... **Le vieux lettré**, exaltation du livre et de la vie de l'esprit : « Les choses utiles portent notre plafond, mais les choses inutiles portent notre ciel »...

61. **Georg BRANDES** (1842-1927) écrivain et critique danois. 2 L.A.S., Copenhague janvier-juin 1899, à Édouard ROD ; 1 page in-12 avec adresse au dos, et 1 page in-18. 200/250

PROJET DE PUBLICATION EN FRANCE DE SON *KIERKEGAARD*. 9 janvier. Il a déjà écrit à la librairie Hachette « à cause de cette question insignifiante sur une page de mon livre *Kierkegaard* [...] Naturellement vous pouvez citer de moi tout ce que vous voulez. Je vous ai déjà écrit sur la préface [...] seulement je demande d'en voir une épreuve pour qu'il n'y ait pas des erreurs de FAIT (tout ce qu'on a imprimé sur moi en Allemagne est erroné) ». Il lui souhaite « beaucoup de succès en Amérique. Je vois dans les journaux des États-Unis qu'on vous attend avec plaisir et impatience »... 24 juin. « Je déplore surtout pour vous que vos efforts bienveillants n'ont pas abouti. Moi je n'ai rien à faire que me déclarer content de ce que vous arrangez pour moi. Je rends à la maison Hachette sa parole et j'accepte les 150 francs qu'on veut bien me faire parvenir ». Il serait reconnaissant à Rod d'essayer de placer ailleurs « le texte de la traduction française »... ON JOINT une minute autographe d'Édouard ROD, Paris 15 juin 1899, à BRANDÈS, lui annonçant que Hachette a renoncé à son projet de « nouvelle collection étrangère » et à publier son volume, en proposant la somme de 150 F « pour la publication dans des revues d'une partie du volume projeté »...



62. **André BRETON** (1896-1966). TAPUSCRIT avec ADDITIONS et CORRECTIONS autographes, *Manifeste du Surréalisme*, [1924] ; 43 pages in-4, en feuilles. 8 000/10 000

PRÉCIEUX TAPUSCRIT, SOIGNEUSEMENT ÉTABLI ET COMPLÉTÉ PAR ANDRÉ BRETON, DE CE TEXTE FONDATEUR DU SURREALISME.

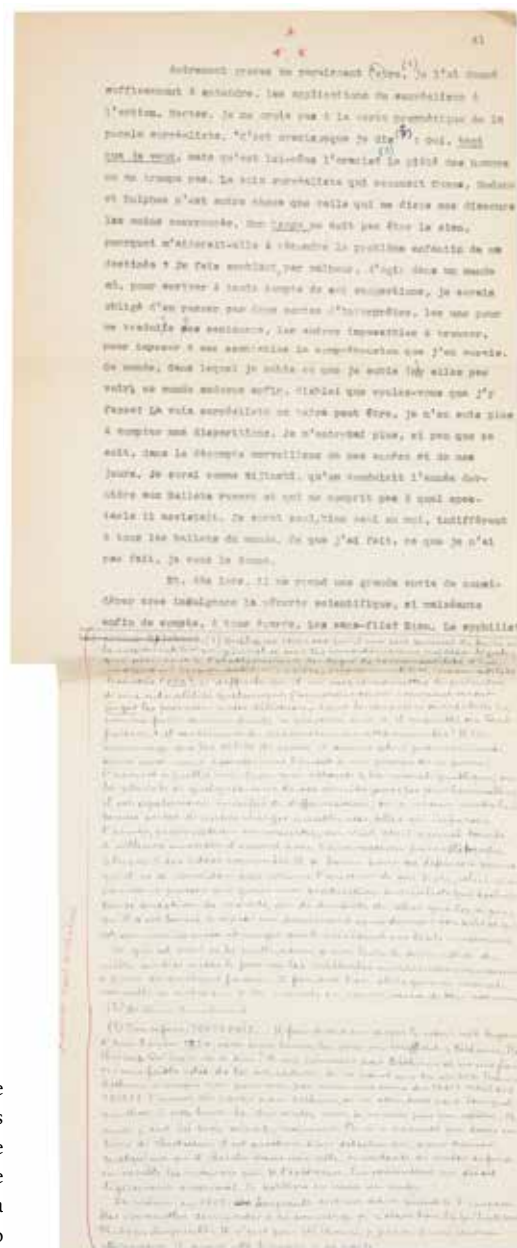
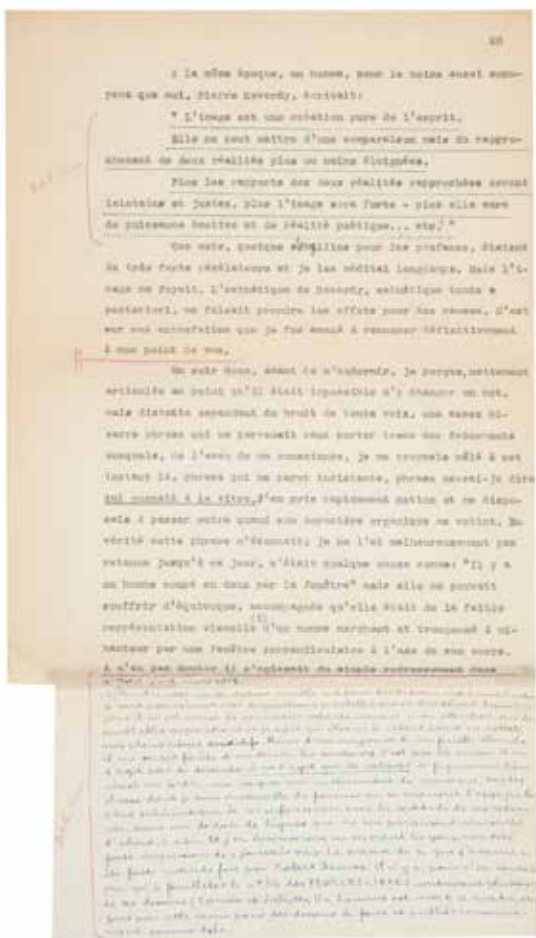
Le *Manifeste du surréalisme* a paru, suivi de *Poisson soluble* (dont il devait à l'origine constituer la « Préface »), en octobre 1924 aux éditions du Sagittaire, chez Simon Kra. Ce tapuscrit, très soigneusement établi et augmenté par André Breton en août (comme l'indique la lettre d'envoi du 26 août), suit de peu la fin de la rédaction du manuscrit. Il s'agit d'un double carbone, dont les indications typographiques laissent à penser que Breton en espérait peut-être une publication en revue, la première frappe ayant probablement servi à la composition de l'édition. C'est ici LE SEUL TAPUSCRIT retrouvé, inconnu de Marguerite Bonnet lors de l'édition des *Œuvres complètes* dans la Bibliothèque de la Bibliothèque de la Pléiade.

Ce tapuscrit est généralement conforme au texte publié. Il a été établi par Breton avec le plus grand soin : il a corrigé les fautes et ajouté à l'encre bleue ou noire les mots oubliés à la frappe, souligné en bleu les citations ou les titres, et porté tout au long, à l'encre rouge, de nombreuses indications typographiques sur la taille des caractères, les blancs à introduire (marqués par des traits et/ou trois étoiles), ainsi que des sauts « à la ligne ». S'il ne contient pas la section *Secrets de l'art magique surréaliste*, ajoutée après coup, il est bien complet du « POÈME » (où Breton fait quelques changements typographiques).

Sous le titre dactylographié *PRÉFACE*, Breton a ajouté à la main, à l'encre rouge, le titre *MANIFESTE DU SURREALISME*, complété au-dessus à l'encre bleue par *INTRODUCTION AU*, pour finalement tout rayer et inscrire en grosses lettres à l'encre bleue le titre *MANIFESTE DU SURREALISME*.

On relève d'intéressantes *ADDITIONS ET CORRECTIONS*. Page 16, dans l'énumération des « amis », Breton ajoute dans l'interligne, entre T. Fraenkel et Jacques Baron, les noms de « Francis Gérard, Pierre Naville, André Boiffard, » complétés dans l'édition par Georges Malkine et Antonin Artaud. Les trois noms de Boiffard, Gérard et Naville sont également ajoutés (p. 26) à la liste de ceux ayant fait acte de surréalisme absolu. Pages 26 et 27, Breton modifie la liste des précurseurs : il remplace pour Swift « le sadisme » par « la méchanceté », et pour Sade « l'exotisme » par « le sadisme » ; il augmente sa liste : « Poë est surréaliste dans l'aventure [...] Nouveau est surréaliste dans le baiser » (à la ligne précédente, il biffe le nom de « Nouveau » pour le remplacer par « Jarry » pour le surréalisme dans l'absinthe). Page 27 encore, la note sur les philosophes et les peintres est complétée par cette addition : « et, si près de nous à tous égards, André Masson ».

D'IMPORTANTES *ADDITIONS AUTOGRAPHES* concernent les notes, souvent très longues, qu'André Breton a développées, à l'encre bleue, notamment sur trois grands béquets collés au bas des feuillets du tapuscrit. Page 20, outre une référence à la revue *Nord-Sud*, une note de 18 lignes développe le phénomène de représentation visuelle : « Peintre,



cette représentation visuelle eut sans doute pour moi primé l'autre. Ce sont assurément mes dispositions préalables qui en décidèrent. Depuis ce jour il m'est arrivé de concentrer volontairement mon attention sur de semblables apparitions »... Page 21, il ajoute une note de 27 lignes avec une longue citation de Knut Hamsun sur ces phénomènes provoqués par la faim, ajoutant : « Apollinaire affirmait que les premiers tableaux de Charicor avaient été peints sous l'influence de troubles cénesthésiques (migraines, coliques) ». Page 41, il ajoute sur un grand feuillet deux longues notes, l'une (28 lignes) sur la responsabilité et l'irresponsabilité : « Quelques réserves qu'il me soit permis de faire sur la responsabilité en général et sur les considérations médico-légales qui président à l'établissement du degré de responsabilité d'un individu [...], j'aimerais savoir comment seront jugés les premiers actes délictueux dont le caractère surréaliste ne pourra faire aucun doute. [...] Ce qui est vrai de la publication d'un livre le deviendra de mille autres actes le jour où les méthodes surréalistes commenceront à jouir de quelque faveur. Il faudra bien alors qu'une morale nouvelle se substitue à la morale en cours, cause de tous nos maux. » L'autre note (16 lignes) complète le terme d'oracle : « Toutefois, TOUTEFOIS... Il faudrait en avoir le cœur net. Aujourd'hui 8 juin 1924, vers une heure, la voix me soufflait : "Béthune, Béthune". Qu'était-ce à dire ? [...] J'aurais dû partir pour Béthune, où m'attendait peut-être quelque chose, à cette heure-là. Que voulez-vous, je ne suis pas un apôtre. [...] De même, en 1919, Soupault entraînait dans quantité d'impossibles immeubles demander à la concierge si c'était bien là qu'habitait Philippe Soupault. Il n'eut pas été étonné, je pense, d'une réponse affirmative. Il serait allé frapper à sa porte. »

ON JOINT une L.A.S. d'envoi, Paris 26 août 1924 (1 page in-4 à en-tête de *Littérature*, papier jauni et effrangé avec petits manques) : « je serais très désireux de vous faire connaître mon *Manifeste du Surréalisme* qui va paraître en octobre, suivi d'un certain nombre de textes [surréalistes *biffé*] que je crois de nature à l'illustrer. Sachant quel intérêt et quelle extrême bienveillance vous m'avez toujours témoignés, je me flatte de l'espoir que ces quelques pages ne vous ennuièrent pas et que, par elles, je ne démériterai pas de votre estime. Je suis heureux, d'autre part, de vous donner la primeur d'un essai de ce genre, qui m'importe particulièrement »...

63. **André BRETON**. TAPUSCRIT avec CORRECTIONS autographes, *La Paix par nous-mêmes*, [décembre 1948] ; 4 pages in-4. 800/1 000

MANIFESTE PACIFISTE EN SOUTIEN À L'ACTION DE GARRY DAVIS, le « citoyen du monde », publié dans le quotidien de gauche *Franc-tireur* du 9 décembre 1948.

Cetapuscrit, double carbone, présente 5 ADDITIONS OU CORRECTIONS à l'encre bleue, chacune de plusieurs mots, de la main d'André Breton.

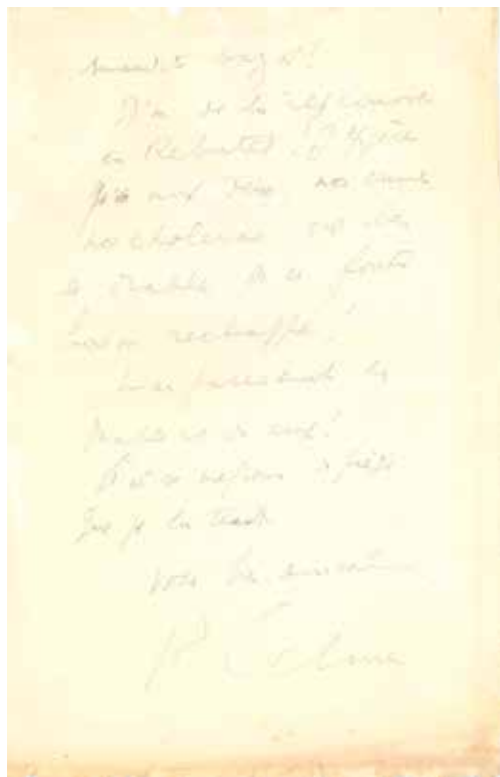
Breton commence par paraphraser Charles FOURIER en disant : « Les terribles événements qui ont signalé la première partie du vingtième siècle ne sont que des bagatelles en fonction de ceux qui se préparent. Le monde touche à une catastrophe d'un tel ordre qu'on peut espérer que sa seule appréhension sera de force à imposer la *paix perpétuelle*. Il n'y a rien d'excessif à interpréter ainsi à la fois le cri d'alarme réitéré des savants atomistes et l'irrésistible mouvement de masse qu'a déclenché le geste symbolique de Garry DAVIS » (qui avait déchiré son passeport)... Breton cite Albert EINSTEIN, pour affirmer la nécessité de « changer notre façon de penser » et « refaire l'entendement humain », malgré « les conformismes de gauche comme de droite », pour aller vers « la réorganisation de l'humanité sur une base organique », et éradiquer « ce nationalisme ivre et encore avide de sang [...] cet impérialisme rival du coca-cola et du marxisme dénaturé »...

ON JOINT 2 tracts imprimés : *Déclaration de Garry Davis premier citoyen du monde à l'Assemblée générale des Nations Unies le 19 novembre 1948*, avec au dos la *Liste de soutien du cas Garry Davis*, et *Les Surréalistes à Garry Davis*, février 1949, tous deux portant le nom d'André Breton parmi les signataires.

64. **André BRETON**. L.S. cosignée par Benjamin PÉRET, Paris 14 janvier 1951, à Robert DELPIRE, rédacteur de la revue *Neuf* ; 1 page in-4 dactylographiée (bords un peu effrangés). 300/400

PROJET D'UN NUMÉRO SPÉCIAL SURREALISTE DE *NEUF*. Ils ont examiné le projet avec leurs amis, et font 7 propositions : « 1° Un numéro spécial surréaliste de *Neuf* ne saurait être établi par nous avant la fin de l'été ». Ils pensent pouvoir remettre la copie, les illustrations et la maquette de mise en page mi-septembre, pour paraître en décembre. La publication devra faire au moins 120 pages, « dont un tiers réservé aux illustrations ». Ils chiffrent le budget pour les droits de rédaction et de reproduction, autour de 250.000 F. « 4° Nous estimons qu'un tirage supplémentaire de 5.000 destiné à la vente dans les librairies recevrait le meilleur accueil commercial ». Ils suggèrent ensuite, pour une composition plus harmonieuse et homogène, que la partie médicale de la revue « soit consacrée à la médecine primitive et [...] à ses prolongements dans la médecine moderne »... Ils insistent pour « assumer la responsabilité intégrale de ce numéro spécial (puisque surréaliste) » ; ils n'entreprendront rien sans avoir obtenu par écrit l'assurance qu'on leur en laissera le contrôle total et absolu... [Ce projet de numéro spécial ne vit pas le jour.]

ON JOINT une L.A.S. de Benjamin PÉRET, 1<sup>er</sup> décembre 1950, à Delpire : il retourne les épreuves de son article, et demande à voir les épreuves « mises en page avec les clichés pour pouvoir vérifier les légendes » (demi-page in-8).



65. **Francis CARCO** (1886-1958). 2 L.A.S., Paris 1935 et *Dax* 1938, à Tancrede de VISAN, à Lyon ; 1 page in-4, 2 enveloppes, et demi-page oblong in-12 au dos d'une carte postale illustrée avec adresse. 150/200

7 janvier 1935. « Mon cher vieux, merci pour ton aimable carte que je trouve en rentrant de Hollande. Je suis ravi à l'idée de te revoir dans quelques jours »... 3 septembre 1938. « L'article que tu m'as envoyé me laisse rêveur. Je ne vois pas très bien en quoi... *l'arme* dans laquelle j'ai servi, joue un rôle quelconque dans le fait d'écrire... En poussant les choses plus loin, j'incline à penser que le grade, lui aussi, finit par avoir une importance aux yeux de notre confrère... On aura tout vu ! »...

ON JOINT une lithographie rehaussée à l'aquarelle de DIGNIMONT pour les vœux de 1958, avec p.a.s. de vœux à « nos chers Éliane et Francis ».

66. **Louis-Ferdinand CÉLINE** (1894-1961). L.A.S., 1<sup>er</sup> mars [1948], à son avocat Albert NAUD ; 3 pages in-fol. (légers défauts sur les bords). 800/1 000

VIOLENTE LETTRE CONTRE L'ÉDITEUR DENOËL ET SUR L'ÉPURATION.

Il prévient son avocat que « la maison Denoël-Voiliers doit passer au Tribunal d'Épuration », et suggère d'envoyer un secrétaire assister à cette séance : «... Il s'y prononcera certainement à mon égard des paroles qui ne seront pas à piquer des vers... Et qui seraient bonnes à retenir pour l'ultérieur usage (en droit) peut-être... Mon vœu serait que l'Épuration me serve enfin à qq chose c'est-à-dire à crever la maudite turne Denoël ! Il est sorti du cercueil de ce malheureux tout espèce de vermines et de funambules et qui s'arrogent des droits extravagants



sur mes ouvrages... D'où me tombent, d'où jaillissent tous ces grotesques ? Brandissant les contrats du mort ! Pillards notariés ! Je voudrais que mon caractère ignoble ma puanteur trahisonne ma félonie vérolière fassent rugir le tribunal, qu'il en foudroie la Voiliers et son maudit bazar ! J'ai de la rescousse en REBATE ! J'espère qu'à nous deux, nos crimes nos choléras c'est bien le diable si ce foutu boxon réchappe ! Mais précisément le Diable est du coup ! Et il se méfiera du piège que je lui tends »...  
*Lettres (Pléiade), p. 1018.*

67. **François-René de CHATEAUBRIAND** (1768-1848). L.A.S., [1811 ?] ; 1 page in-8. 400/500

Mme de Chateaubriand est assez malade, et pas encore levée : « sans cela elle auroit l'honneur de vous remercier de votre beau présent. J'avoue monsieur avec sincérité que j'ai promis beaucoup de billets et que j'ignore le nombre que j'en dois avoir. Mais vous pouvez être sûr monsieur, que s'il m'en reste un seul au-delà de ceux que j'ai promis, il sera pour vous »...

68. **François-René de CHATEAUBRIAND**. 3 L.A. (la 2<sup>e</sup> signée d'un paraphe), [Paris mai-septembre 1823] ; 2 et 1 pages in-4 (petites fentes réparées) et 3 pages in-8. 1 500/2 000

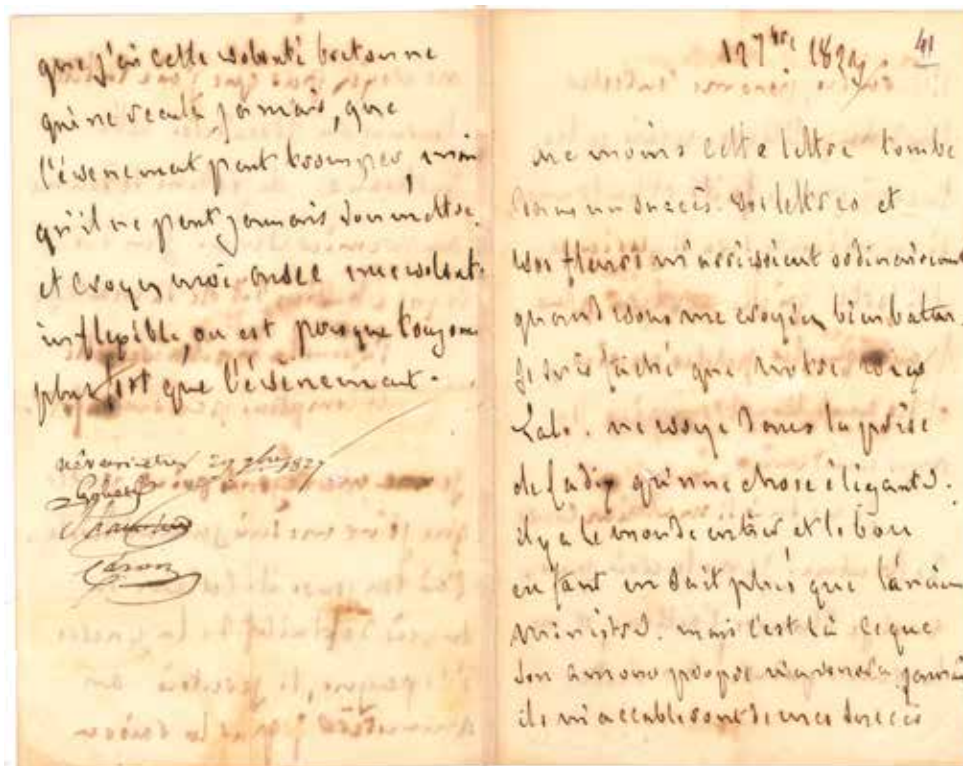
BELLES LETTRES SUR L'EXPÉDITION D'ESPAGNE, LA GRANDE AFFAIRE DE SON MINISTÈRE.

*Vendredi matin [mai 1823].* « Que voulez-vous que je réponde à un billet digne de Charenton ? Je vous croyois une meilleure tête. Croirez-vous à la dépêche télégraphique sur le *retour* de M. le Duc d'Angoulême ? Mina est rentré en Catalogne après avoir passé à Ripoll où Romagosa n'avoit pas 300 paysans tout nuds et mal armés. Voilà le grand exploit. Je n'ai qu'un mot à dire à toutes ces folies : la guerre n'est qu'une guerre politique aujourd'hui, mais si par les ferveurs d'une douzaine de nos amis, elle devoit devenir militaire, je la ferois faire à la manière de Buonaparte avec 600 mille hommes. Et dans cette France pleine de gloire et d'honneur, je trouverois à présent un million de soldats fidèles. Mettez-vous bien dans la tête que je ne reculerai pas, et que désormais la Cocarde blanche vaut l'autre cocarde »...

*Vendredi 5 septembre.* « Je vous l'ai dit et vous le répète : tant que je serai dans le Conseil, Cadix ne sera pas abandonné. J'aimerois mieux être mort vingt fois que de voir reculer un françois. Je vous le répète encore, Cadix tombera, l'affaire d'Espagne réussira ; mais vous savez aussi que je n'ai pas cru, comme bien des gobes-mouches, que c'étoit l'affaire de quatre à cinq mois. Molitor reste à Grenade, parce que Bordesoulle n'en veut point. [...] je sais qu'à Grenade les femmes sont plus jolies qu'au port Ste Marie, pour avoir été à Grenade et au port Ste Marie »... Il ajoute en tête : « Votre sosie est devenu fou et sourd : il est remplacé par un vrai Jean Bart ».

*12 septembre 1823.* « Au moins cette lettre tombe dans un succès. Vos lettres et vos fleurs m'arrivoient ordinairement quand vous me croyiez bien battu. Je suis fâché que notre vieux Tal. [TALLEYRAND] ne voye dans la prise de Cadix qu'une chose élégante. Il y a le monde

... / ...



entier, et le bon enfant en sait plus que l'ancien ministre. Mais c'est là ce que son amour propre n'avouera jamais. Ils m'accableront de mes succès littéraires, pour me contester ceux de ma politique. Mais je les tueraï par les faits, et la France, si on m'écoute, sera si glorieuse et si forte qu'elle parlera plus haut que les petites envies, et les ambitions trompées de mes ennemis. Je ne sais si Mathieu [de Montmorency] crève de haine. Je ne le crois pas. Moi je l'honore, l'estime, et ne le crains point. Au reste ne croyez pas que j'aie la tête tournée du Trocadero. Cette courtisane de fortune se donne au premier venu. J'en dis ce que Chaulieu dit de sa maîtresse

Passons la nuit avec elle  
et comptons peu sur sa foi.

Je ne me réjouis point, parce que je ne me suis jamais désolé. J'ai toujours été certain du succès définitif de la guerre d'Espagne, si je restois au ministère ; par la raison que j'ai cette volonté bretonne qui ne recule jamais, que l'événement peut tromper, mais qu'il ne peut jamais soumettre. Et croyez-moi avec une volonté inflexible, on est presque toujours plus fort que l'événement ».

Au dos ou à la fin de chaque lettre, apostille « ne varietur » datée du 29 septembre 1827, avec 3 signatures (Gobet, Hamelin et Céron).

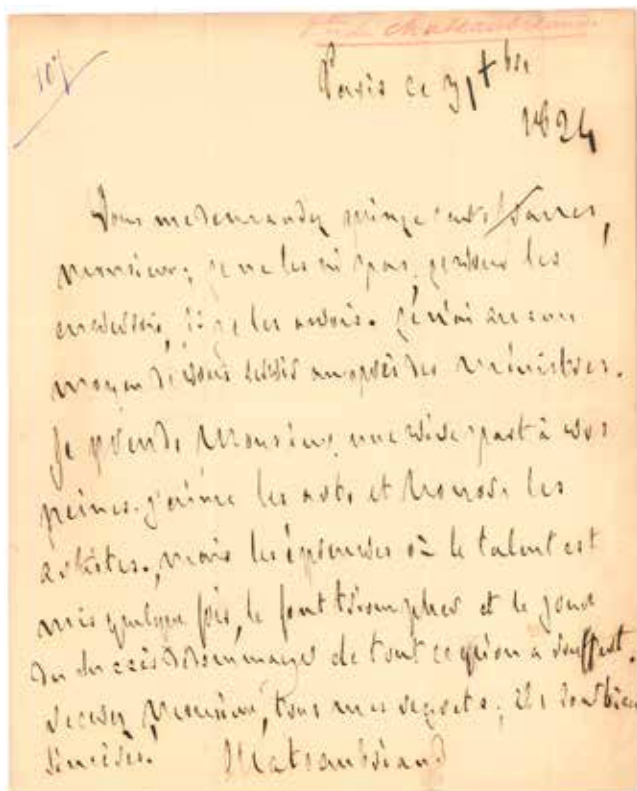
69. **François-René de CHATEAUBRIAND**. L.A.S., Paris 9 février 1824, à un comte [Charles, comte d'AGOULT, ambassadeur de France aux Pays-Bas ?] ; 1 page et demie in-4. 300/400

RECOMMANDATION DU VIOLONISTE CHARLES-PHILIPPE LAFONT. « M. Lafont est premier violon du Roi, et son talent extraordinaire est connu dans toute l'Europe. Il désireroit être admis à donner un concert chez le Roi des Pays-Bas ; vous verrez si la chose est possible. Je vous serai infiniment obligé de lui rendre tous les services dont il pourra avoir besoin »...

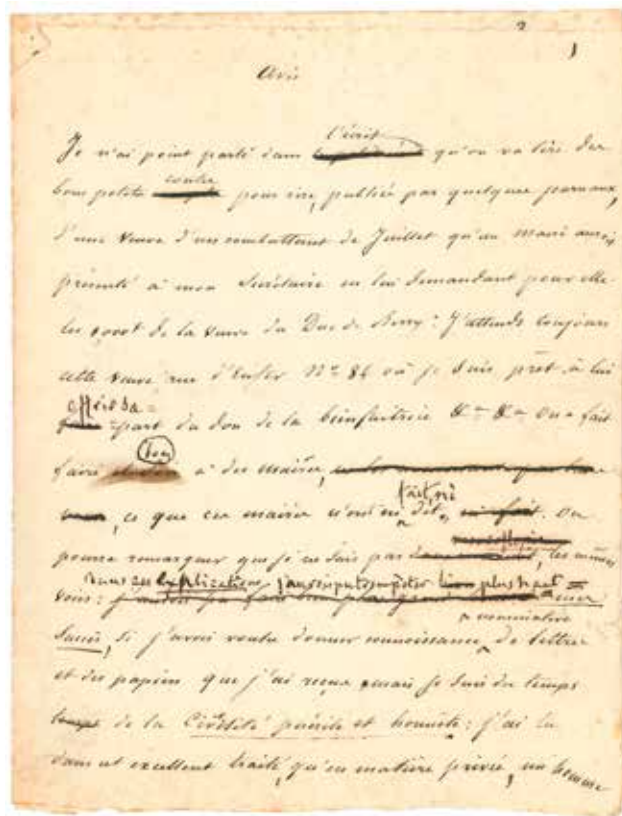
70. **François-René de CHATEAUBRIAND**. L.A.S., Paris 31 décembre 1824, [à Hector BERLIOZ] ; 1 page in-4. 700/800

BELLE LETTRE CITÉE PAR BERLIOZ DANS SES MÉMOIRES (chap. VII), EN RÉPONSE À UNE DEMANDE D'AIDE DU JEUNE COMPOSITEUR, POUR FAIRE CRÉER SA MESSE SOLENNELLE [qui sera créée le 10 juillet suivant à Saint-Roch ; la lettre a été donnée par Berlioz au collectionneur Jules Lecomte (voir n° 313)].

« Vous me demandez quinze cents francs, Monsieur ; je ne les ai pas. Je vous les enverrais, si je les avais. Je n'ai aucun moyen de vous servir auprès des ministres. Je prends, Monsieur, une vive part à vos peines. J'aime les arts et honore les artistes ; mais les épreuves où le talent est mis quelquefois, le font triompher et le jour du succès dédommage de tout ce qu'on a souffert »...



70



71

71. **François-René de CHATEAUBRIAND.** MANUSCRIT avec CORRECTIONS et ADDITIONS autographes, *Avis*, [1832] ; 1 page et demie in-4 de la main de son secrétaire Hyacinthe PILORGE avec corrections autographes. 500/600

Cet AVIS a paru en tête des *Courtes explications sur les 12,000 francs offerts par M<sup>me</sup> la duchesse de Berry aux indigènes atteints de la contagion* (Le Normant, 1832), petit manifeste sur le mauvais accueil fait aux secours offerts par la duchesse de BERRY, proscrite, aux victimes de l'épidémie du choléra, par l'intermédiaire de Chateaubriand lui-même.

Le texte du présent manuscrit, conforme à celui du livre, présente, outre quelques corrections faites par Pilorge, des corrections portées par Chateaubriand, qui a notamment biffé la phrase « j'aurais pu faire bien plus grand bruit de » et inscrit de sa main au-dessus : « dans ces *Explications*. J'aurais pu trompeter plus haut »... Citons la conclusion, qui présente aussi une correction : « Au surplus je suis un bien foible avocat et j'ai eu bien peu de temps pour plaider une si noble cause ; mais quand il s'agit de secours, de services à rendre à des malheureux, de fléaux à combattre, un chrétien se trouve tout naturellement armé : sur ce champ de bataille il a pour lui l'avantage [de la position *biffé*] <du terrain> et le souvenir des anciennes victoires ».

72. **François-René de CHATEAUBRIAND.** L.A.S., 27 avril 1833, à la princesse de BAUFFREMONT ; 2 pages in-8, enveloppe. 500/700

À PROPOS DE LA DUCHESSE DE BERRY [détenue à la citadelle de Blaye depuis sa tentative de soulever la Vendée, elle approchait du terme de sa grossesse]. « Je suis encore tout honteux, Madame la Princesse, de ma *seconde visite*, et il a fallu toute votre politesse pour me la pardonner. Je suis maintenant sans inquiétude ; au reste la lettre n'avoit rien de grave, ni de compromettant pour personne. Je vous remercie infiniment, madame, de votre obligeante communication. Nous n'avons plus qu'à attendre l'événement, et à prier Dieu »...

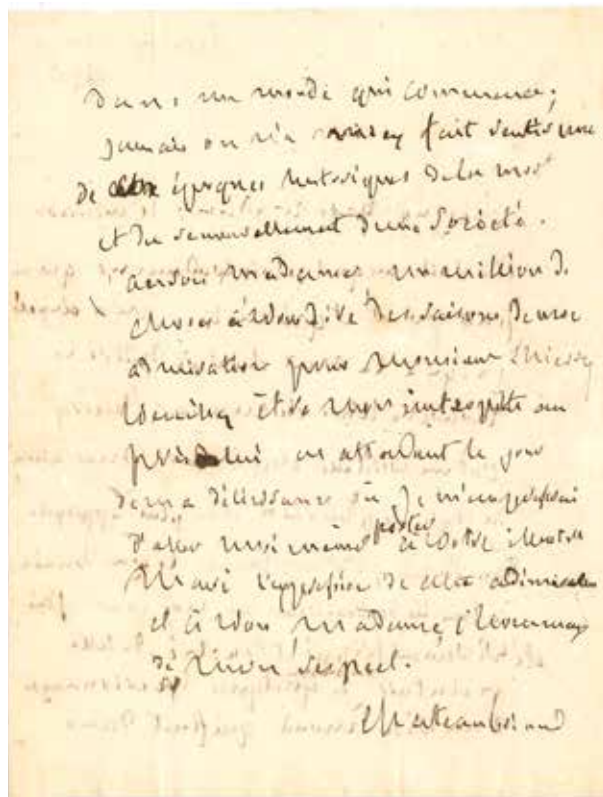
73. **François-René de CHATEAUBRIAND.** L.A.S., Paris 13 mai 1836, [à Mme Augustin THIERRY] ; 2 pages in-4. 700/800

BELLE LETTRE D'ADMIRATION POUR L'HISTORIEN DES TEMPS MÉROVINGIENS, à propos de l'*Histoire de Leudaste, comte de Tours. - Le monastère de Radegonde, à Poitiers* (cinquième des *Nouvelles lettres sur l'histoire de France. Scènes du sixième siècle*, parue dans la *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> mai 1836).

« Plaiguez-moi, Madame ; le misérable travail auquel je suis condamné qui ne finit point et qui me tue, m'a empêché jusqu'à la nuit dernière de lire la nouvelle lettre de Monsieur Thierry. C'est un véritable chef-d'œuvre de narration, du style le plus sain et le plus approprié au sujet ; c'est une haute leçon donnée à tous les barbouilleurs de nos jours. J'ai été vivement frappé et touché de cette peinture des mœurs de quelques personnages d'un vieux monde qui finit dans un monde qui commence ; jamais on n'a mieux fait sentir une de ces époques historiques de la mort et du renouvellement d'une société. J'aurais Madame, un million de choses à vous dire des raisons de mon admiration pour Monsieur Thierry. Veuillez être mon interprète auprès de lui en attendant le jour de ma délivrance où je m'empresserai d'aller moi-même porter à votre illustre mari l'expression de cette admiration »...

74. **François-René de CHATEAUBRIAND.** L.A.S., Paris 12 février 1838 (?) ; 1 page in-4. 400/500

Il remercie de l'envoi d'un poème... « Aussitôt que le travail dont je suis occupé, me laissera un moment de libre, je m'empresserai de lire vos vers. Malheureusement je ne suis pas juge ; j'aime les vers par instinct, sans connaître leur art »...



75. **François-René de CHATEAUBRIAND.** MANUSCRIT avec ratures et CORRECTIONS autographes, *Avertissement*, [1838] ; 3 pages et demie in-8 de la main de son secrétaire Hyacinthe PILORGE avec corrections autographes. 600/800

AVANT-PROPOS DU LIVRE *CONGRÈS DE VÉRONE. GUERRE D'ESPAGNE. NÉGOCIATIONS : COLONIES ESPAGNOLES* (Paris et Leipzig, Delloye et Brockhaus & Avenarius, 1838). Ce manuscrit présente d'intéressantes VARIANTES par rapport à l'*Avertissement* publié. La déclaration « Mon ouvrage actuel porte en soi sa préface » est suivie ici de trois lignes retouchées par l'auteur : « les vérités que je veux démontrer, les erreurs que je cherche à détruire y sont exposées, les preuves à l'appui »... L'allusion aux « hommes *publics* qui furent en relation avec moi », que l'on connaît, fait l'objet ici d'un ample développement : « ma correspondance isolée n'aurait point montré l'enchaînement des faits. Mais dans les lettres que j'ai produites, j'ai eu soin d'en retrancher ce qui sortoit du cercle des affaires générales, ce qui pourroit gêner maintenant les auteurs de ces missives, en laissant connoître des particularités que leur devoir les obligeoit alors à me mander. Ainsi dans les lettres de M. le C<sup>te</sup> de Laferronnays j'ai supprimé les jugements sans équité de l'Empereur Alexandre : le genre de supériorité de M. le C<sup>te</sup> de Villèle, ne pouvoit être ni senti, ni connu du Czar : c'étoit en vain que M. le C<sup>te</sup> de Laferronnays cherchoit à rectifier les idées de l'autocrate ; il suffisoit que le Président du Conseil vît des inconvénients à la guerre d'Espagne pour qu'Alexandre fut injuste envers lui »... On relève, en outre, quelques formulations qui seront modifiées avant l'impression : « la vanité française » au lieu de « notre vanité » ; « Quant à mes opinions particulières, comme elles tiennent de celles des divers partis, elles ne plairont guères à personne » deviendra « Il faudra croire que le congrès de Vérone n'a jamais voulu la guerre ; que l'entreprise d'Espagne a été une entreprise commandée par les intérêts de la France ; que l'ordonnance d'Andujar, toute belle qu'elle étoit philosophiquement parlant, étoit une faute politique ; en un mot, il faudra croire le contraire de ce qu'on a cru »... Enfin citons cette réflexion critique, écartée de la publication : « Je cherche à être juste ; je suis ce que je suis ; je ne puis me changer »...

76. **François-René de CHATEAUBRIAND.** L.A.S., Paris 8 juin 1842 ; ¾ page in-8. 400/500

« Vous savez, Monsieur, ce qui me sépare de l'ordre politique actuel ; je n'ai donc ni droit de me mêler des élections, ni crédit pour déterminer des suffrages ; mais je vous dirai que je ne connois personne plus digne de siéger dans une assemblée législative que vous, Monsieur, qui défendez avec talent, courage et persévérance, les intérêts, les libertés, et l'honneur de notre patrie »...

77. **François-René de CHATEAUBRIAND.** L.S. avec 2 lignes autographes, Paris 20 janvier 1846, à un ami ; lettre dictée à MAUJARD ; ¾ page petit in-4. 300/400

SUR LES *MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE*. Il lui envoie la « copie exacte de la première partie de mes Mémoires [...] pour remplacer l'ancien Dépôt fait par M<sup>r</sup> Sala. M<sup>r</sup> Maujard qui vous porte le manuscrit actuel recevra l'ancien que je vous prie de me renvoyer afin que je le brûle sous mes yeux. Le présent manuscrit sera remis par vous à M<sup>r</sup> Sala en place de l'ancien dans la boîte demeurée vuide »... Chateaubriand ajoute de sa main : « Il faut que vous revoyiez ici mon amitié et mon écriture. Chateaubriand ».

78. **François-René de CHATEAUBRIAND.** L.S., Paris 6 juin 1846, [au poète Jean REBOUL] ; lettre dictée à MAUJARD ; demi-page in-8. 200/300

[Jean Reboul venait de publier ses *Poésies nouvelles*, avec le poème *À M. de Chateaubriand*, qui s'achevait ainsi : « Et ta cendre, ô vieux Cid, gagnerait des batailles ».] « Je ne suis point le vieux Cid, mon illustre ami, je ne suis qu'un chrétien qui s'en va, en vous laissant le champ de bataille ; descendez-y, vous y gagnerez la victoire et vous viendrez me rejoindre. Rapportez-moi des chants que j'ai déjà oubliés. Adieu priez pour votre vieil ami ! »...

79. [François-René de CHATEAUBRIAND]. MAUJARD, dernier secrétaire de Chateaubriand. L.A.S. et copie autographe de DEUX FRAGMENTS des *Mémoires d'outre-tombe*, Paris 27 décembre 1850, au duc de NOAILLES ; 8 pages in-8, enveloppe. 300/350

ENVOI D'UN MANUSCRIT DE LA PRÉFACE DES *MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE* AU SUCCESSEUR DE CHATEAUBRIAND À L'ACADÉMIE. Maujard envoie au duc une « copie de la Préface manuscrite des mémoires de M. de Chateaubriand dictée à la fin de 1845 », contenant « en plus de celle éditée, quelques petits passages, les uns oubliés par l'auteur, les autres retirés sans son avis »... Il y joint un passage qu'il croit inédit, et qui prouve que l'auteur « lisait profondément dans le cœur de l'homme »... Maujard a pris soin de copier les passages inédits de l'« Avant-propos » des *Mémoires d'outre-tombe* – ici intitulé *Préface* – d'une main plus droite : remarques témoignant des préoccupations de Chateaubriand d'une publication « par lambeaux », et réflexions sur lui-même et son écriture... Le « passage inédit » joint se rapporte à un entretien entre Louis-Philippe et Cavaignac. « Les deux interlocuteurs sont également fils de décollateurs de



Roi ; l'un riche et noble, va monter au trône ; l'autre, pauvre et plébéien, rester au pied de ce trône, doublement armé du vote et des ordres sanguinaires de son père : telle est la société que l'on trouve toute naturelle aujourd'hui. Quand les Régicides ont été fort nombreux, comme en France, ils ont des enfants ; ces enfants ont des enfants, cela forme dans l'état une caste », etc.

80. [François-René de CHATEAUBRIAND]. 3 L.A.S. et 1 L.S. à lui adressées, et un manuscrit. 250/300

Édouard DENEUVILLE (envoi d'un manuscrit par cette « plume obscure » de Saint-Omer, 6 mai 1847), de LAVILLATTE (condoléances), Claude Drigon marquis de MAGNY (juge d'armes, à en-tête du *Collège héraldique et archéologique de France*, 22 janvier 1846, au sujet du *Livre d'or de la noblesse*), Jean-Baptiste-Julien MANDAROUX-VERTAMY (« vous êtes la gloire d'une phalange qui s'éteint », Clermont-Ferrand 17 août).

*Petits Échantillons des Productions du cœur*, cahier de poèmes « offert à Madame la Vicomtesse de Chateaubriand pour une personne inconnue » (cahier petit in-4 de 123 pages).

ON JOINT la copie d'un « Impromptu fait par M<sup>r</sup> le comte de Chateaubriand, en se promenant avec sa mère, qui laissa tomber sa tabatière dans l'étang de Combourg » ; et une l.a.s. de la comtesse de Durfort à Maurice Levallant (1938).

81. Famille de CHATEAUBRIAND. 98 lettres, la plupart L.A.S., 1810-1827, à l'avocat Jean-Baptiste LESUEUR (fortes mouillures avec des manques au bas des lettres). 300/400

Correspondance d'affaires avec l'homme de loi d'Hervé de TOCQUEVILLE, oncle maternel et tuteur des neveux de Chateaubriand, Louis et Christian de CHATEAUBRIAND (fils de son frère aîné Jean-Baptiste-Auguste, guillotiné en 1794), et à ce titre en relations d'affaires avec l'écrivain et sa famille, pour des questions évoquées ici de donations, successions, transferts de fonds, termes dus, questions de budget personnel, envois de documents, etc.

Marie-Anne de Chateaubriand, comtesse de MARIGNY, sœur de François-René de Chateaubriand (3). Louis, comte de CHATEAUBRIAND, neveu de l'écrivain (48, 1811-1827, dont la première marque sa majorité). Zélie d'ORGLANDES, comtesse de CHATEAUBRIAND, femme de Louis (10, 1815-1827). Nicolas-François comte d'ORGLANDES, pair de France, père de la précédente (2, 1814-1825). Christian de CHATEAUBRIAND, frère de Louis (33, 1810-1823). Louise Le Peletier de Rosanbeau, comtesse de TOCQUEVILLE, femme d'Hervé (1, 1814). Pierre Marin Routh de VARICOURT, évêque d'Orléans (à propos d'une donation de Christian à son séminaire, 1822).

82. Louis de CHATEAUBRIAND (1790-1873) officier de cavalerie, neveu de l'écrivain. 4 L.A., Paris 1-5 avril 1814, à SA FEMME, la comtesse de CHATEAUBRIAND, née Zélie d'ORGLANDES ; 29 pages petit in-4 ou in-8, la plupart avec adresse. 400/500

TRÈS INTÉRESSANTE CORRESPONDANCE DES JOURS SUIVANT L'ENTRÉE DES ALLIÉS DANS PARIS.

*Vendredi 1<sup>er</sup> avril [1814]*. « On s'est battu dans la plaine de S-Denys mercredi matin depuis trois heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. Joseph commandait avec Mortier et Marmont. Ils ont été abymés. Les Russes, les Autrichiens et les Prussiens, car l'armée presque entière des alliés étoit là, ont cerné la ville qui a capitulé. Le Prince SCHWARZENBERG a fait une proclamation où il se déclare le soutien des français dans un changement de gouvernement. Cette proclamation a eu bon effet. Le lendemain jeudi on a vu des cocardes blanches. [...] Nous avons parcouru les rues en faisant crier *Vive le Roi*... Détails sur la conduite des souverains, « nos libérateurs », celle du peuple, et l'attente du comte d'ARTOIS... *Samedi 2 avril*. « Demain doit paraître imprimée une brochure de mon oncle »... On attend la déchéance par le Sénat, présidée par TALLEYRAND (« assez singulier que notre salut soit venu par lui »). « Le Prince SCHOUVALOF a dit à mon oncle CHATEAUBRIAND que l'empereur de Russie n'avait jamais chancelé dans le dessein de nous rendre les Bourbons »... Échos de la soirée des souverains à l'Opéra, marquée par des manifestations légitimistes... *Dimanche soir 3 avril*. Nouveaux détails sur la capitulation de Paris, et les manifestations de joie, en particulier envers le Tsar ALEXANDRE. La plupart des soldats bivouaquent aux Champs-Élysées, et sur les places ; Louis a fait ce qu'il a pu pour que la maison de ses beaux-parents fût « le moins possible pillée »... Le gouvernement provisoire se compose de gens « assez méprisables », mais c'est « par de pareils gens que Charles 2 a été rétabli en Angleterre. Il faut avant tout ménager tous les partis »... Commentaires sur la Garde nationale, les effets du décret de déchéance, et la détermination de Schwartzenberg et de Langeron de chercher « la tête du monstre »... *Mardi soir [5 avril]*. Sur les échanges entre les généraux et maréchaux de Napoléon, et Alexandre, puis Talleyrand, le ralliement de MARMONT. « M<sup>r</sup> de Langeron écrit que c'est une débandade générale, qu'il patientera quelques jours pour éviter l'effusion du sang, et que lorsque BONAPARTE sera réduit au petit nombre de forcenés qui voudront lui rester fidèles, il *frappera le grand coup, qui sera très petit* »... La pusillanimité de l'assassin du duc d'Enghien fut prédit par son oncle... Attente de Monsieur... Mauvais esprit de la Garde nationale... Paris est plein « de Jacobins et de canaille qui tremblent d'être punis par le frère de leur Roi immolé », mais « quand ils verront que M<sup>r</sup> de Talleyrand et autres de sa trempe sont les premiers restaurateurs de la Royauté, que le Sénat conserve ses droits et ses membres [...] alors ils ouvriront les yeux à la vérité »...



83. **Louis de CHATEAUBRIAND**. 64 L.A. (dont 6 signées, et 4 incomplètes), février-décembre 1823, à SA FEMME, la comtesse de CHATEAUBRIAND, née Zélie d'Orlandes (une à sa mère, et 2 signées « Papa » à ses filles Louise et Aline) ; 190 pages in-4 ou in-8, la plupart avec adresse, nombreux cachets *Armée d'Espagne* (une avec petits manques). 800/1 000

CAMPAGNE D'ESPAGNE. Colonel au 4<sup>e</sup> régiment de chasseurs, Louis de Chateaubriand commence la campagne à Mansle (Charente), passe rapidement à Beauvais, Poitiers, Montlieu, Sault-de-Navailles et Bayonne, puis en Espagne, d'où ses lettres sont datées de Kerma, Villafranca, Vittoria, Ali, Haro, Burgos, Aranda de Duero, San Sebastian, Madrid, Carabanchel, Puerto de Lapiche, La Carolina, Puerto Santa Maria, La Carlotta, Andujar, Mengibar, Baeza, Grenade, Guadix, Baza, Velez el Rubio, Lorca, Murcie, Crevillente, Burbáguena, et Saragosse. Il parle du plaisir de retrouver son régiment, de l'entrée triomphale dans Poitiers, d'une échauffourée à la frontière, et de la marche vers Madrid, son régiment faisant l'escorte du duc d'ANGOUËME... Excellent accueil à Burgos (regrets de n'avoir pas vu le tombeau du Cid), observations sur l'approvisionnement, les villages, le paysage aride, « l'armée de la foi » qui se joint aux Français, et comparaisons entre cette jeune armée ardente et les soldats expérimentés... Bonne réception du Prince à Madrid, et de Louis chez le marquis de Villesca, grand d'Espagne et du parti du Roi... Description touristique de la ville, avant de se mettre en route pour chercher à Séville *El Rey Fernando*... Description de l'Alcazar de Séville ; déception en comparant les monuments espagnols aux français... Rumeurs d'avancement, évocation de la « belle affaire » du Trocadéro, échos du colonel d'Argout... Beau récit de la capture du général Rafael del Riego... Délivrance du Roi d'Espagne et de la malheureuse famille royale... La main de la Providence est visible en tout ceci : « On remarque que Bonaparte le 1<sup>er</sup> général de son temps, secondé par ses meilleurs généraux a échoué ici, et que M<sup>e</sup> le duc d'Angoulême qui (nous pouvons le dire sans lui nuire) a de beaucoup moins grands talents, et en est à son début comme général en chef, a réussi complètement. Et cela, ajoute-t-on, est la récompense de ses vertus » (8 octobre)... Prière de suivre sa requête de changement de garnison, de Béziers, endroit insalubre : il faudra que « si le ministre accorde le changement, mon oncle [CHATEAUBRIAND] obtienne la faveur (bien légère de ministre à ministre) de la garnison du Mans. [...] Si tu étois à Paris, tu presserais facilement l'oncle là-dessus. Mais je crois que tu ferois bien de lui en écrire, et surtout à la tante » (29 octobre)... On rencontre aussi les noms des généraux Bonnemains, Bourmont, Bordesouille, de Castelbajac, de Latour-Foissac, Molitor, Morillo, Ballesteros... Etc.

84. **Christian de CHATEAUBRIAND** (1791-1843) officier, il servit dans l'expédition en Espagne, puis entra chez les Jésuites ; neveu de l'écrivain. 37 L.A.S. ou L.A., 1817-1824, à sa belle-sœur Zélie d'ORLANDES, comtesse de CHATEAUBRIAND ; 113 pages in-4 ou in-8, la plupart avec adresse. 500/600

CORRESPONDANCE FAMILIALE, parlant de son frère Louis, du député Nicolas d'ORGLANDES, père de la comtesse, de son oncle Hervé de TOCQUEVILLE, de son oncle CHATEAUBRIAND et de la vicomtesse, ainsi que des nouvelles du jour : ordonnances sur la Garde nationale et l'armée, évacuation des troupes alliées, débuts du *Conservateur*, changement de ministère... Les lettres sont écrites de Paris, Auch, Orthez, Irun, Vittoria, Burgos, Madrid, Tolède, Madrilajos, Andujar, Cordoue, Saint-Jean-de-Luz, Lyon, Rome, etc. « Le pauvre oncle ne voit pas en beau, et il a malheureusement bien raison. Tout va chez nous comme au temps de la confusion des langues » (22 octobre 1817)... Après que plusieurs promotions eurent lieu « sous le nez de l'oncle » sans bénéficier au neveu, le cher vicomte était « tout furieux » : « je lui ait dit pauvre cher homme à quoi bon avoir fait le *Génie du christianisme* si vous ne savez pas qu'il n'y a de sacremens que pour ceux qui ont reçu le baptême » (18 mai 1821)... Le plus grand nombre de ces lettres furent écrites dans la campagne d'Espagne : commentaires sur le gouvernement délabré qui attend le retour du roi FERDINAND, les dégâts de la peste constitutionnelle, la léthargie espagnole... Il s'impatiente de savoir si l'oncle a obtenu qu'il serve d'officier d'ordonnance au duc d'ANGOULÊME, déplore qu'un aide de camp de GUILLEMINOT soit pris en flagrant délit de conspiration alors que des royalistes éprouvés attendent encore de bonnes affectations, augure d'une expédition militaire « facile, et pacifique » (23 avril 1823), témoigne de l'enthousiasme suscité par le prince et de l'excellent accueil qu'on fait aux Français, évoque des *camisados*, des partisans embusqués quelques mouvements des troupes, la reddition de BALLESTEROS et le bruit selon lequel « tout est arrangé d'avance avec Cadix et que le prince n'aura qu'à se montrer pour que les portes s'ouvrent à l'instant » (14 août 1823), la mort de PIE VII, la rentrée solennelle en France voulue par le duc d'Angoulême, et quelques mois plus tard, sa propre vocation qui l'emmène à Rome à la recherche de « cette côte qui me manque » (28 mars 1824), et où se retrouve « notre abbé duc » [de ROHAN]... ON JOINT une L.A.S. à l'abbé Louis-François duc de ROHAN, pair de France [et futur cardinal], à Rome, exposant sa décision de suivre son « généreux exemple » et d'entrer dans les ordres, [1824].

85. **Jean COCTEAU** (1889-1963). P.A.S. avec DESSIN à la plume, sur le faux-titre de la pièce *Les Parents terribles* (Gallimard, 1938) ; in-12, ex. débroché et usagé, la couv. inf. manque. 150/200

Dédicace ornée d'un profil à la plume : « Mon Roger, voici le premier livre sorti pour ta fête. Je t'aime et t'embrasse Jean ».

86. **Jean COCTEAU**. L.A.S., 19 juin 1960, [au musicien Fernand OUBRADOUS] ; 1 page in-4 (on joint un télégramme au même). 100/120

« Hélas je parle très rarement en public – car l'improvisation (seul moyen de contact vrai) me fatigue beaucoup et interrompt mon travail. En outre j'ai peur de ne pas être revenu de Nîmes. Mais je m'attriste de tout cela »...

87. **Louise COLET** (1810-1876) femme de lettres, maîtresse (entre autres) de Flaubert. POÈME autographe signé, *Bluette* ; 1 page et demie in-8. 120/150

Ce joli poème floral de 6 quatrains, publié en 1839 dans son recueil *Penserosa* sous le titre *Le Liseron*, est une ode à cette fleur odorante, pure et modeste, qu'elle compare à l'amour :

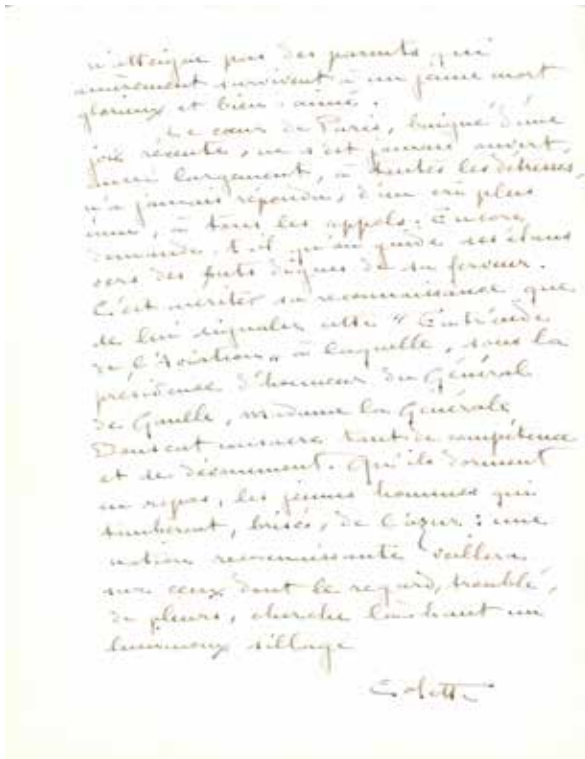
« Aimer le liseron, cette fleur qui s'attache  
 Au gazon de la tombe à l'agreste rocher  
 Triste et modeste fleur qui dans l'ombre se cache  
 Et frissonne au toucher »...

Le manuscrit présente quelques ratures et corrections. De la signature « Louise Colet née Révoil », elle a biffé les deux noms de famille pour ne garder que le prénom.

88. **Louise COLET**. POÈME autographe signé, *Portrait*, Nîmes août 1834 ; 3 pages in-4 (un bord un peu effrangé). 120/150

Pièce de 7 strophes, raillant un mauvais auteur dans le milieu corrompu de l'édition.

« C'est un de ces frêlons de la littérature,  
 Qui, d'auteurs en auteurs, butinent leur pâture,  
 Forment péniblement, de ce qu'ils ont volé,  
 Un volume indigent, et de vers, et de prose,  
 Où, sur le frontispice un article les pose  
 En noir démon échevelé ! »...



89

son chemin, tout aussi bien que le mensonge, quoique plus lentement. Quant à l'article quelconque, il est impossible. Je ne puis pas entrer ridiculement dans des détails de famille. 2° Je ne puis me présenter, comme cherchant à tirer parti d'une créance, ce qui ferait croire à des embarras d'affaires. 3° Je ne puis mettre dans un journal qu'un des frères de ma femme lui doit & ne lui paye ni capital ni intérêts. Enfin une dénégation pure & simple n'est pas moins impossible, puisqu'il y a un point de vue sous lequel le fait est vrai & le C<sup>e</sup> de FRIES à Vienne & son correspondant en Suisse n'y entendraient rien & pourraient répondre eux-mêmes surtout ce dernier qui croirait que je ne me moque de lui, & le desavouer »... Il désire qu'aucune réfutation ne soit insérée dans la presse, par ceux qui lui veulent du bien, et « que mes amis seuls m'aident dans la conversation »...

91. **Benjamin CONSTANT**. L.S., Paris 3 octobre 1830, au baron de LA BERGERIE, ancien préfet ; 2 pages in-8, adresse (lég. taches). 200/300

DEUX MOIS AVANT SA MORT. Il n'a pas oublié sa bienveillance, « bienveillance d'autant plus méritoire, que vous étiez le préfet d'un gouvernement qui me persécutait tant soit peu et qui persécutait surtout mon illustre ami. Il y avait donc bonté et courage dans vos procédés envers nous. Quant à l'ouvrage dont vous me faites l'honneur de me parler, j'en reconnais toute l'importance et je le lirai avec le plus grand intérêt dans des moments plus calmes. Aujourd'hui, sans renoncer à améliorer, nous avons beaucoup de choses à défendre et ce ne sera guère que lorsque nous aurons consolidé la glorieuse révolution menacée par un parti qui prend plusieurs formes, que nous pourrons nous occuper de l'examen de questions importantes »...

92. **François COPPÉE** (1842-1908). 4 L.A.S., [1890]-1907, à sa cousine Marguerite ROBERT, à Quimper ; 4 pages in-8 ou in-12, 3 enveloppes. 150/200

[Rome 10 avril 1890]. À la suite d'une l.a.s. de leur cousin Auguste, évoquant une audience papale accordée à Coppée, sa sœur Annette et leur cousine Alexandrine, François Coppée envoie des vœux pour la santé de Marguerite, et des félicitations sur la promotion de Robert au grade de capitaine. « Annette, la cousine Alexandrine et moi, nous allons continuer notre route jusqu'à Naples, et nous y prenons un très vif intérêt »... *La Fraizière 13 juin [1894]*. « Les enfants sont très gentils – comme leurs portraits. Nous allons mieux, Annette et moi, et nous voici installés à la campagne, où nous attendons l'été – au coin du feu »... *2 janvier 1907*, vœux : « Annette vieillit beaucoup, hélas ! Elle a passé 80 ans »... *Beg Meil [septembre 1907]*. À Beg Meil pour 10 ou 15 jours avec son médecin et ami, le Dr Duchastelet, il propose de venir demander à déjeuner à Marguerite. « Comme je viens de souffrir et souffre encore des gencives, je ne puis absorber que des aliments très mous, des œufs, du poisson, par exemple, et seulement de la mie de pain. – Oh ! ton vieux cousin n'est pas brillant, – mais il se réjouit quand même de te revoir et d'évoquer auprès de toi les anciens souvenirs »...

89. **COLETTE** (1873-1954). MANUSCRIT autographe signé, *Une aile protectrice...*, [vers 1945] ; 2 pages in-4 sur papier fort glacé. 500/600

EN FAVEUR DE L'ASSOCIATION *L'ENTRAIDE DE L'AVIATION*, QUI REND HOMMAGE AUX PILOTES DE GUERRE MORTS AU COMBAT ET SOUTIENS MATÉRIELLEMENT LEURS FAMILLES.

« Une aile protectrice veut ici rassembler les petits des aigles que la guerre foudroya. Tous les orphelins sont poignants, mais ceux que groupe, qu'abrite "L'entraide de l'aviation", comment oublier que seuls leurs pères [...] traçaient, sur un ciel contesté, le signe de notre droit incontestable ? Ce n'est pas assez que de célébrer une fois de plus leur fin d'oiseaux héroïques, tués en plein vol, il faut que leur couvée soit pour toujours à l'abri. Il faut que leurs veuves puissent goûter une sécurité matérielle, réfugiées dans un fier et unique souvenir. [...] Le cœur de Paris, baigné d'une joie récente, ne s'est jamais ouvert aussi largement à toutes les déesses, n'a jamais répondu, d'un cri plus ému à tous les appels ». Il faut aider cette œuvre dirigée par la générale BOUSCAT sous la présidence du général de Gaulle. « Qu'ils dorment en repos, les jeunes hommes qui tombèrent, brisés, de l'azur »...

90. **Benjamin CONSTANT** (1767-1830). L.A.S., 10 septembre 1824, à Étienne de JOUY ; 2 pages in-8, adresse. 500/600

Il remercie son ami de sa bonté. « Tout ce que je désirais & désire encore c'est que les faits rétablis circulent dans le monde. La vérité fait



93. **François COPPÉE**. MANUSCRIT signé avec additions et corrections autographes, *Le Bon Cauchemar* (Conte de Noël) ; 8 pages in-fol. montées sur onglets, reliure demi-marquin bleu à coins, étui (*Alix*). 150/200

Conte de Noël, où Georges Lorphelin, jeune poète sans éditeur et sans le sou, fait un rêve étrange qui le convainc de son bonheur... Le manuscrit est mis au net par le secrétaire de Coppée, Claude COUTURIER (1858-1918) ; François Coppée a inscrit le titre, porté des additions et corrections autographes, et signé.

ON JOINT une L.A.S., samedi matin [4 janvier 1908, à Victorien SARDOU], remerciant le « vieil ami qui s'est souvenu d'une façon si touchante de cette soirée du *Passant*, en janvier 1869, de cette belle heure de notre jeunesse »...

94. **Lucie DELARUE-MARDRUS** (1880-1945). POÈME autographe signé, *La Ferme vide* ; 2 pages et demie in-fol. 120/150

BEAU POÈME de treize quatrains :

« Assise toute seule à l'angle du vieux mur  
De cette ferme ouverte et pour un moment vide,  
Je sentais le repos combler mon être avide »...

ON JOINT une L.S. de Judith CLADEL (1911), pétition pour la fondation d'un Musée Rodin.

95. **Tristan DERÈME** (1889-1941). 3 MANUSCRITS autographes signés, 1932 et s.d. ; 8 pages et demie in-4, cachets encre à son adresse *La Maison du Poète* à *Oloron Sainte-Marie* (marques au crayon de l'imprimeur). 300/400

CHRONIQUES LITTÉRAIRES POUR *LE FIGARO*. *Autour de la contre-assonance* (24 août 1932). Réponse à un article d'André Thérive affirmant que « Georges Courteline avait "par certaines recherches" préfiguré les contre-assonances. [...] Loin de songer à démêler les règles d'une musique étrange, Courteline se divertissait seulement à montrer que des mots qui se terminent par les cinq mêmes lettres, dans le même ordre, peuvent fort bien ne pas rimer entre eux »... *amicale Rébellion, ou : de la rime*, à propos de remarques d'Eugène Marsan, pour qui la rime pourrait, en certains cas, disparaître. Derème cite Dumas père et Sainte-Beuve, pour plaider que « supprimer la rime, c'est supprimer le vers ; à moins, bien entendu, qu'on ne réussisse à substituer à la rime une autre musique *également ignorée de la prose* »... *L'optimiste et l'huître*. Portrait d'un vieil original, qui professe le plus grand optimisme. « C'est un extravagant. J'en connais des milliers. Leurs exploits nous sont familiers. Un plan de l'univers décore leur pupitre. Ils cueillent en eux seuls les plus rares des fleurs, cassent vingt fois leur fil sans emporter une huître, et contemplent le monde à travers une vitre que leurs songes ont peinte aux plus tendres couleurs »...

ON JOINT 5 L.A.S. à Maurice LEVAILLANT, 1920-1929.

96. **Tristan DERÈME**. 3 MANUSCRITS autographe signés ; 5 pages et demie et 3 pages in-4, et 5 pages oblong in-8. 300/400

*Encore M. Michon ou Les Oncles de la République*, sur les subventions théâtrales, que le député Michon voudrait supprimer, la plupart de ses électeurs n'allant jamais au théâtre... « On peut être bon français sans aimer Racine, ni Molière. Certes. Mais on peut être meilleur homme en les pratiquant. [...] Nous sommes tous *usagers*. Nous payons donc tous une parcelle de la subvention, et c'est justice »... *De M. Henri Bremond ou d'une "profondeur" perdue*, à propos du livre de l'abbé Bremond, *La Poésie Pure*. *D'un livre incomplet et d'un tigre entier* (27 janvier 1926), sur les poètes « qui ont imaginé de couper le vers à la rime », citant Paul Fuchs et Franc-Nohain...

97. **Émile DESCHAMPS** (1791-1871). 6 L.A.S. (dont un POÈME), Versailles juillet-septembre 1857, à Charles BAUDELAIRE ; 23 pages la plupart in-8. 5 000/6 000

TRÈS BEL ENSEMBLE SUR LE SOUTIEN D'UN DES POÈTES FONDATEURS DU ROMANTISME FRANÇAIS À L'AUTEUR DES *FLEURS DU MAL* LORS DE SON PROCÈS. 14 juillet. Son « exquise traduction des contes fantastiques de l'Hoffmann américain » [Edgar POE] a charmé sa convalescence, et voilà qu'il reçoit ces *Fleurs du Mal* : « Je viens d'aspirer tous leurs poisons enivrants, tous leurs parfums terribles. Vous seul pouviez faire cette poésie, dont l'explication est dans l'épigramme d'Agrippa d'Aubigné, pour le fond des choses ; dont le secret, pour la forme savante et ciselée est dans la dédicace au *parfait magicien ès langue française*, notre grand et cher Théophile GAUTIER ! Pour ne m'en tenir qu'à ce qui concerne l'art – le poète restant le maître de ses idées, comme a dit magistralement V. Hugo – je ne puis me taire sur les prodiges de poésie et de versification »... Et de nommer *Don Juan aux enfers*, les *Spleen*, *Les Femmes damnées*, *Les Métamorphoses du vampire*, *Litanies de Satan*, *Le Vin de l'assassin*, *Confession*..., « poésies sans modèle et sans imitateurs pour longtemps. Votre verve, votre coloris, votre harmonie à part ont pu seuls en venir à bout ; et que de secrets de forme comme de cœur s'en échappent ! Que de vers trempés d'une vigueur étonnante ou d'un enchantement inaccoutumé, que de tours ellyptiques et nouveaux, que de rythmes dociles et fiers ! »... [La copie de cette belle lettre avait été jointe par Baudelaire au dossier constitué pour sa défense lors du procès des *Fleurs du Mal*]

... / ...

20 août [le jour même du procès]. Il reçoit les *Articles justificatifs* et il se dépêche de lui envoyer « quelques pauvres vers », en témoignage d'une « sympathie reconnaissante et une admiration vraie », en brouillon : « Vous pardonneriez aux ratures de la plume comme aux fautes de l'écrivain ». L'article d'Édouard THIERRY dans le *Moniteur* est un « chef-d'œuvre de pensée et de forme. [...] Ceux de MM. Dulamon et d'AUREVILLE sont dignes de leurs auteurs et de vous, c'est beaucoup dire, et j'admire comment ces trois esprits si distingués, si éminents et si divers se sont réunis sur votre terrain avec une fraternité de sentiment si frappante. Quant à l'article de M. ASSELINEAU, il est développé de main de maître, philosophiquement et poétiquement. [...] Soyez fier de tous ces glorieux témoignages, cher poète »... Il attend le verdict : « personne n'attend avec plus d'espérance et d'impatience que moi, l'issue favorable de tout ceci »...

20 août. Poème de 78 vers, daté en tête « Versailles 20 août 1857 » :

« Quoi ! Ce livre effrayant de Charles Baudelaire  
Susciterait des lois l'équitable colère ?  
Non, non. – Dans le *Réel* il a pris son sujet.  
En brisant le miroir détruirait-on l'objet ?  
La peinture, après tout, n'est point l'apologie. [...] ]  
Mais un livre qui met sur son front : *FLEURS DU MAL*,

Ne dit-il pas d'abord tout ce qu'il porte au ventre ? »...

Ce manuscrit, signé en fin, avec plusieurs ratures et corrections, est celui même envoyé le 20 août. Il présente des VARIANTES avec le texte publié dans *Le Présent* du 1<sup>er</sup> septembre, repris dans l'Appendice de l'édition posthume des *Fleurs du Mal* (1868), puis dans les *Œuvres complètes* de Deschamps (Lemerre, t. II, 1873, p. 126).

21 août. Il envoie une copie corrigée de ses vers (ce nouveau manuscrit est conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet), priant de brûler le brouillon. Il a appris par le journal « le jugement du Tribunal. Les Considérants sont très doux – mais comptez-vous appeler en Cour impériale ? Veuillez me dire vos projets – je suis si préoccupé de vous ! » il a partagé son admiration pour Baudelaire avec son ami Gaston de SAINT-VALRY...

27 août. Il accepte de voir ses vers dans la revue *Le Présent* : « il m'agrée beaucoup que le public soit mis dans la confiance de ma sympathie pour le poète »... Il en envoie une nouvelle copie corrigée : « J'ai ajouté pour sous-titre : à quelques censeurs. – Le jugement étant intervenu depuis que j'ai écrit cette pièce, la chose jugée doit être respectée par l'auteur comme par l'imprimeur. De là quelques légères variantes [...] il faudra conserver la date de *Versailles, 18 août 1857* au bas de la pièce »... Il revient sur le « bonheur littéraire » de sa traduction d'Edgar POE, et sur sa notice d'un « grand style ». Il lui offre son *Macbeth* et son *Roméo* « déjà bien anciennement imprimés, l'Odéon va monter l'un et reprendre l'autre »... Il ajoute en post-scriptum des félicitations à Philoxène BOYER à l'occasion de son mariage, et son projet d'une visite à Théodore de BANVILLE...

2 septembre. Il est « tout confus » de la présentation de ses vers dans *Le Présent*. « Je suis plus à l'aise pour vous parler de l'*Essence du rire*. C'est l'étude charmante et profonde d'un philosophe, d'un poète et d'un esprit si lumineux ! – Vous avez défriché là un champ tout neuf, et une moisson d'or en a jailli. Tout à coup rien de plus solidement et de plus ingénieusement pensé, rien de plus savamment, de plus pittoresquement exprimé, et quel art il vous a fallu pour rendre sensibles et compréhensibles au lecteur, des nuances si délicates, des idées si nouvelles et si enveloppées d'ombres presque mystiques »...

*Anciennes collections POULET-MALASSIS, puis Joseph PIERRE.*

*Lettres à Baudelaire* (éd. Claude et Vincenette Pichois, La Baconnière, 1973, p. 123-134).

98. **DIVERS.** 11 L.A.S. et 1 L.S., 1945-1969.

150/200

Père BRUCKBERGER, Jacques CHABAN-DELMAS, André CHAMSON (sur l'affaire Pasternak : « malheureux enjeu de la lutte de deux mondes ! ou de la résistance des noisettes sous les marteaux-pilons »), Jacques CHANCEL, Paul CLAUDEL, Alice HALICKA (sur un projet d'exposition en Inde), René HUYGHE, Pierre-Jean JOUVE (l.s., à propos des inondations de Florence en 1966), Jacques LASSAIGNE, Jean SENNEP, général Paul STEHLIN, André de VILMORIN.

99. **Minou DROUET** (née en 1947) poétesse prodige. L.A.S., Le Pouliguen 29 décembre [1955], à Albert WILLEMETZ, président de la SACEM ; 1 page et quart in-8. 200/250

RARE LETTRE À L'ÂGE DE HUIT ANS POUR SON ADMISSION À LA SACEM. [Elle réussira l'examen d'admission en février 1956, malgré une polémique au sujet de la paternité de ses poèmes.] « Je m'appelle Minou Drouet, je suis née le 24 juillet 1947 à la Guerche, je suis française, têtue et musicienne. Je suis musicienne d'ailleurs avant d'être tout le reste et je pense que le reste n'a aucune importance. Puisque vous aussi vous êtes musicien, je suis sûre que vous devez être très gentil, alors je viens vous demander de bien vouloir me laisser dans votre maison qu'on appelle la SACEM [...] On a l'air de jouer au petit Chaperon-rouge, je fais toc toc à votre porte et vous allez me répondre *Minou tire la bobinette et la chevillette cherra* ! Il paraît que vous allez me faire passer un examen, j'espère qu'il n'y aura pas trop de problèmes ! »...

100. **Minou DROUET**. 3 L.A.S. dont une avec POÈME, 1956 ; 10 pages in8 et 3 pages et quart in4, 2 enveloppes. 300/400

BEL ENSEMBLE DE LA JEUNE PRODIGE, ÂGÉE DE NEUF ANS.

[7 mars 1956]. Elle remercie Maître de RIENZI, son « ami bleu », pour l'envoi d'un stéréoscope et parle de son amour pour sa maman à qui on fait des misères...

Elle transcrit au stylo rouge le poème *Ciel de Paris* :

« Ciel de Paris  
 poids  
 secret  
 chair  
 qui, par hoquets,  
 crache à nos faces  
 par la gueule ouverte des rangées de maisons  
 un jet de sang »...

Après le poème, qu'elle a écrit vite, elle avait « des tas d'autres choses mais j'avais envie de faire pipi, faut pas le dire, alors pendant que j'y étais je chantais au WC les mots qui me restaient dans le cœur [...] après ça m'a rasé de les ajouter »... Elle remercie pour de nouveaux cadeaux, dont une serviette en cuir. Elle raconte son examen à la SACEM ; c'est elle qui a voulu le passer : « Je voulais sauver Maman, crier à ces saligauds des journaux que c'était moi qui faisais mes pauvres machins. La pauvre idiote que je suis croyais qu'elle vivait ses pires jours, quand on l'accusait de supercherie. [...] Le terrible est que, maintenant, on croit à ce qu'on appelle mon génie. J'ai pas de génie, pas de talent, je n'ai qu'un cœur à qui on fait payer cher son effrayant besoin de chanter »... Elle ne laissera personne la mener en laisse et ne veut pas être séparée de sa mère qui possède le vrai génie, le génie de l'amour. Elle sent en elle une faim de rythmes toujours nouveaux, parle de cinéma, de l'enregistrement d'un disque...

Lettre (minute) au Directeur de l'Assistance publique : « Je suis Minou Drouet, la pauvre petite fille dont on a tant parlé parce qu'elle a eu le malheur d'écrire un malheureux petit livre *Arbre mon Ami*. Je n'ai pas de génie, pas de talent, je n'ai rien qu'un cœur, rien qu'une oreille terriblement rivée au rythme du vent, de l'arbre, de la mer ». Elle craint d'être séparée de sa mère, et raconte les manœuvres de son éditeur JULLIARD pour « forcer maman à lui abandonner la direction de ma vie »...

ON JOINT un exemplaire des *Poèmes et extraits de lettres* (Julliard, 1955), tiré à 500 exemplaires sur pur fil Lafuma, avec dédicace autographe signée à « mes Trésors bleus », 5 mai 1926.

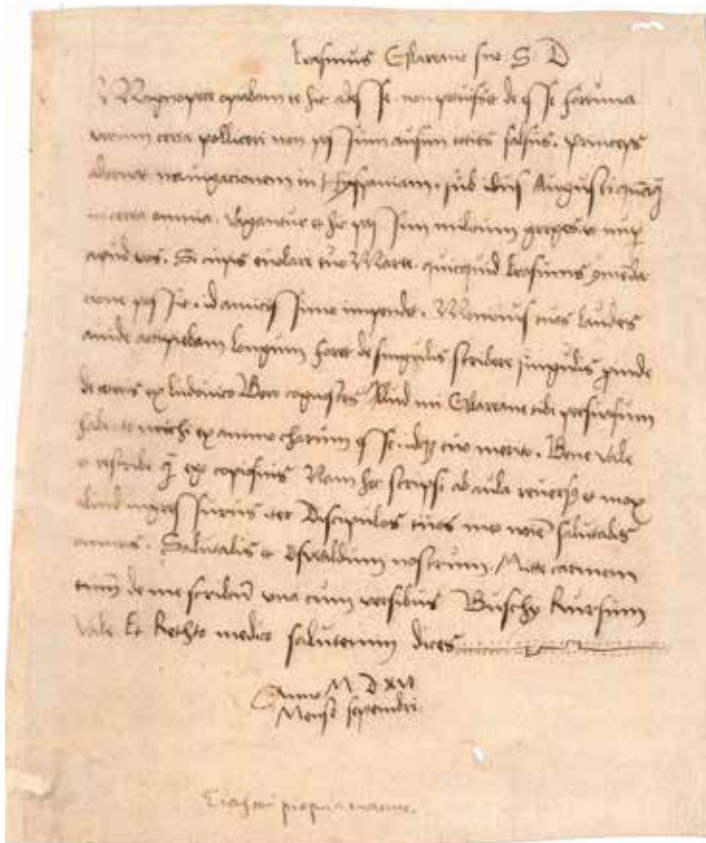
101. **Isabelle EBERHARDT** (1877-1904) romancière, voyageuse et journaliste d'origine suisse, elle vécut et mourut en Algérie à l'âge de 27 ans. MANUSCRIT autographe, *Bled-el-Attar* ; 2 pages in-fol. avec quelques ratures et corrections. 2 500/3 000

RARISSIME MANUSCRIT DU DÉBUT D'UNE NOUVELLE, très différent du texte portant le même titre, *Bled-el-Attar (La Cité des parfums)*, recueilli par Victor Barrucand à la fin de *Dans l'ombre chaude de l'Islam* (Fasquelle, 1906).

Émouvante histoire d'une jeune prostituée mauresque des bas-fonds de Bône : « Mannoubia était la fille d'une veuve, Khadoudja, qui vendait le pain sur le marché arabe de Bône ». À la mort de sa mère, la petite « alla mendier, dans les rues. Mannoubia était gracieuse. Son visage un peu bronzé par le soleil était d'une grande pureté de traits et, dans son regard, il y avait quelque chose de déjà conscient, de déjà femme, qui troublait. Un soir, elle rencontra Téboura [...] une vieille Mauresque dont la fille, pendant dix ans, avait affolé les jeunes Musulmans de Bône et de Constantine. Puis, la fille était morte [...] Dans cette âme étrange, faussée, d'où le sens moral semblait absent, il y avait des trésors d'amour et de bonté... Et, cependant, toute sa vie s'était écoulée parmi les courtisanes Mauresques, dont l'existence est comme voilée de mystère, qui gîtent en des maisons d'aspect farouche [...] Servante d'abord, puis duègne, Téboura avait aimé ces femmes, d'un amour de mère... [...] Maintenant que sa fille était morte, la pitoyable vieille souffrait de sa solitude et de son abandon »... Lorsqu'elle rencontra Mannoubia, elle l'adopta et celle-ci devint courtisane : « Sa beauté avait quelque chose de mystérieux, d'indéfinit, et, en même temps, de voluptueux jusqu'à l'angoisse ». Mannoubia était fantasque, folle de joie puis profondément dépressive, prostrée : « Parfois elle renvoyait tout à coup les plus riches et les plus généreux d'entre ses amants, et recherchait l'amour brutal des soldats et des portefaix »... Elle crut tomber amoureuse, quitta la ville pour une grande ville arabe, puis sombra dans l'ennui : « Elle était, à dix-huit ans, presque riche déjà et, un jour, elle dit à Téboura : - Je vais mourir de langueur, tante Téboura. Nous sommes riches. Invente un moyen de me distraire ! ». Le récit s'arrête ici.

ON JOINT une carte postale de la tombe d'Isabelle Eberhardt à Aïn-Sefra, au dos de laquelle le Dr Chobaut a relevé l'inscription, le 15 mai 1923.





102. **ÉRASME** (1469-1536). Lettre manuscrite (copie contemporaine), [Anvers vers le 13 juillet 1516], à son ami GLAREANUS ; 1 page in-8 (petit trou de vers sans atteinte au texte) ; en latin (portrait gravé joint).  
1 000/1 500

COPIE CONTEMPORAINE D'UNE MAIN ALLEMANDE, peut-être par un élève de Glareanus, seule source connue pour cette lettre, arrivée à Bâle en septembre. [Heinrich LORIS (1488-1563), né dans le canton de Glarus (d'où son pseudonyme GLAREANUS), humaniste, mathématicien et musicologue à Bâle.]

« Magnopere optabam te hic adesse. Non potuisset deesse fortuna verum certa polliceri non possum ausim toties falsus. Princeps adornat navigationem in Hyspaniam sub idus Augusti quanquam incerta omnia. Vagantur et hic passim militum greges, ut nuper apud vos. Si cupis evolare tu Marte, quicquid Erasmus commendacione possit, id amicissimo impendet. Monioius tuas laudes aide accipiebat. Longum foret de songulis scribere singulis. Proinde de ceteris ex Ludovico Bero cognosces. Illud, mi Glareane, tibi persuasum habe, te michi ex animo charum esse, idque tuo merito. Bene vale et rescribe quam ego copiosius : nam hec scripsi ab aula reversus et mox aliud ingressurus iter. Discipulos tuos meo nomine salutabis omneis. Salutabis et Oswaldus nostrum. Mitte carmen tuum de me scriptum una cum versibus Buschii. Rursum vale et Retho medico salutem dices ».

Érasme voudrait que son ami fût avec lui, bien qu'il ne pût lui promettre de la chance. Le Prince [CHARLES QUINT, devenu roi d'Espagne en janvier] se prépare à

un voyage en Espagne en août, mais tout ce qui concerne ce voyage est très incertain. Des troupes de soldats errent... Il fera tout ce qu'il peut, comme devoir de l'amitié, si son ami souhaite éviter la guerre... Écrire au sujet de ses affaires personnelles prendrait beaucoup trop de temps, mais Glareanus pourra se renseigner auprès de Ludovicus BERUS [Ludwig BÄR (1479-1554), ami bâlois d'Érasme qui en fit son premier légataire]. Il écrit depuis le palais, et fera bientôt un autre voyage. En conclusion il le prie de lui envoyer la chanson sur lui-même, avec des vers de Buschius [l'érudit allemand Hermann von dem Busch]...

Ancienne collection John Henry OTT de Zurich (1617-1682). *The Complete Letters of Erasmus* by P.S. Allen (vol. II, n° 440).

103. **Léon-Paul FARGUE** (1876-1947). MANUSCRIT autographe, *La Quinzaine astrologique*, [août 1941] ; 4 pages in-4 avec qqs ratures et corrections (qqs légères mouill. aux bords).  
300/400

Chronique destinée à *Lectures 40*, revue publiée par Denoël. Fargue y tint sa « Quinzaine astrologique » du 1<sup>er</sup> juillet 1941 jusqu'à la fin de l'année. La présente « Quinzaine astrologique » est consacrée à Ptolémée de Péluse, « le Roi des Astrologues », qui prédit que ceux nés sous le signe du Lion parviendraient d'eux-mêmes aux honneurs. « Napoléon Bonaparte, ce lion rasé de près, n'est-il point né le 15 août 1769 » ? Mais il ne faut pas généraliser, car toutes sortes d'influences peuvent brouiller les cartes de la Terre et du Ciel. « Les natifs du Lion, signe gouverné par le Soleil dont il est le domicile, Mercure étant en chute, Saturne en exil, et qui influence particulièrement la France et l'Italie, la Sicile et la Bohême, Versailles, Rome, Ravenne, Prague, Pérouse et Damas, feront donc bien de se munir prudemment, à tout hasard, du talisman qui seul convient : bijou, bague ou broche, en or avec un rubis, acheté ou fabriqué un dimanche à une heure solaire, c'est-à-dire à partir de minuit une et jusqu'à minuit soixante », etc. Suivent des indications des pierres, parfums, fleurs, métal et nombre et jours qui les favorisent, leur type physique et leur type d'intelligence, leur attirance pour le brillant, le luxueux, l'exotique. « Les jeux de hasard et les spéculations financières ne les laissent aucunement indifférents. Ils voient grand, très grand – et même trop grand. C'est d'ailleurs ce qui peut les perdre »...

104. **Léon-Paul FARGUE**. *Rue de Villejust* (Paris, Jacques Haumont, 1946) ; in-16 de 61 p.  
100/150

ÉDITION ORIGINALE tirée à 1500 exemplaires sur vélin blanc, celui-ci imprimé pour Agathe et Paul Rouart, avec ENVOI autographe signé sur le faux-titre : « à Agathe et Paul Rouart, leur ami. Léon-Paul Fargue ».

ON JOINT un exemplaire de *Poésie* d'Agathe ROUART-VALÉRY (Mazamet, Babel éditeur, [1991]), avec envoi a.s. à Jean Levaillant (1994), et 3 poèmes autographes ajoutés.



105. **FEMMES DE LETTRES.** Environ 35 manuscrits, lettres ou pièces.

100/120

Clarence BELL (*Et puis, voici les heures que je te dois*, 1949, cahier dactyl. de poèmes avec poème et envoi a.s., et 4 poèmes autogr.) ; Marthe DUPUY (poème a.s.) ; Nane GERMON (8 poèmes autogr. et L.A.S. à une amie) ; Jane KIEFFER (3 poèmes a.s. et L.A.S.) ; Caecilia VELLINI (poème ronéoté avec envoi). D'autres poèmes ou manuscrits signée Armie, Doucette, Ritzi, Tanagra, etc., et qqs photos. Plus un poème a.s. par Ch. Brun.

106. **Georges FEYDEAU** (1862-1921). 4 L.A.S. « Georges », à SA FEMME Marie-Anne ; 5 pages in-12 à son adresse 146 *Rue de Longchamp*, et 4 pages in-8 à en-tête et vignettes du *Grand Hôtel du Louvre et Paix, Marseille* (qqs petites fentes à une lettre).

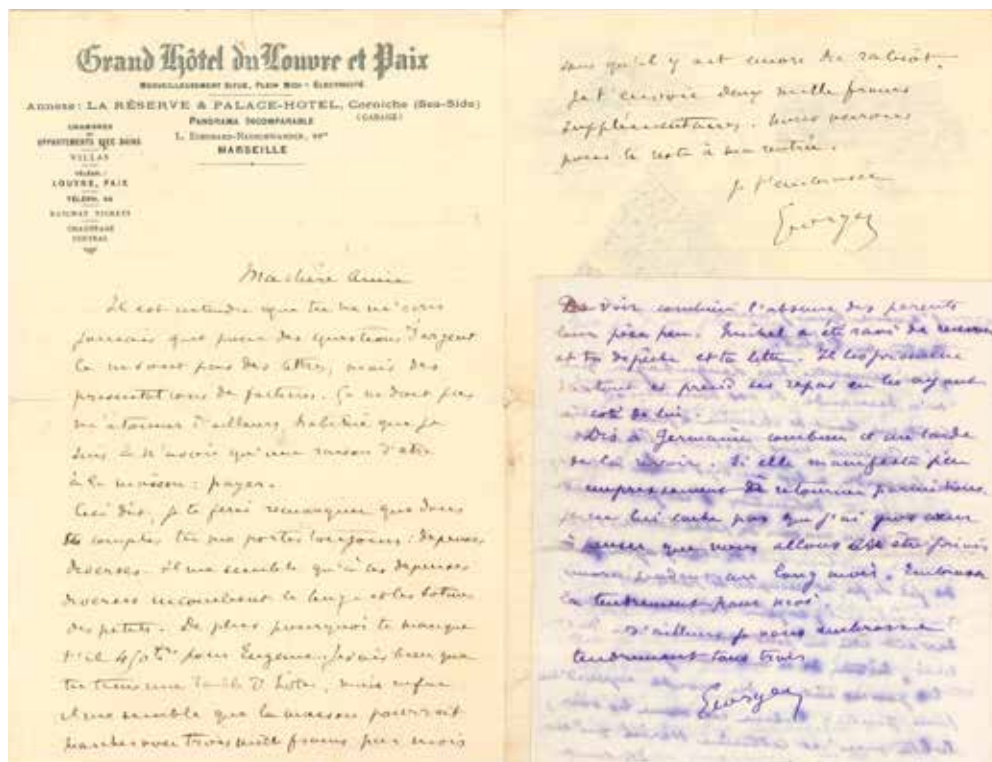
500/600

CORRESPONDANCE QUI REFLÈTE LA MÉSENTENTE DU COUPLE, QUI SE SÉPARE EN 1909.

Paris. « Ma chérie. Ça t'est égal que je t'appelle comme ça ? C'est un qualificatif que j'ai toujours réservé à ma femme et à mes enfants. Toi tu me donnes du "Mon bon vieux". Je ne te demande pas de m'appeler "mon chéri", – je n'ai pas le droit d'empiéter sur les privilèges d'autrui – mais tu pourrais trouver autre chose que cette épithète protectrice et dédaigneuse ». Il lui a envoyé des billets de sleeping pour qu'elle rentre de Nice, et des places pour le Théâtre de la Gaité. Il parle longuement de sa fille Germaine, qu'il lui tarde de revoir. Il raconte une promenade avec Langenhagen, avec l'explosion d'une petite bombe « grosse comme un bouchon de champagne », place de la Concorde. Nouvelles des enfants... – Il la prie de dire à leur fils Jacques d'arrêter de faire mettre sur son compte toutes ses commandes : il a donné des instructions pour « qu'il ne soit payé aucune de ses emplettes que je n'aurais pas autorisée. C'est le moins que Jacques me doive, quand il désire quelque chose, de me le demander »...

Marseille. « Ma chère amie. Il est entendu que tu ne m'écris jamais que pour des questions d'argent. Ce ne sont pas des lettres, mais des présentations de factures. Ça ne doit pas m'étonner d'ailleurs, habitué que je suis à n'avoir qu'une raison d'être à la maison : payer ». Il lui reproche de ne pas inclure dans les « dépenses diverses » le linge et les bottines des enfants, et d'avoir encore besoin d'argent : « Je sais bien que tu tiens une table d'hôtes, mais enfin il me semble que la maison pourrait marcher avec trois mille francs par mois ». Il lui en renvoie 2000... – Il repousse son départ de Marseille, souhaitant assister à la matinée qu'on donne ce dimanche : « Je crains d'ailleurs qu'elle ne soit pas fameuse étant donné le soleil resplendissant dont nous jouissons » ; mais la première a très bien marché, et les articles sont excellents. Sur ses enfants : il a reçu une lettre de Michel, et s'étonne qu'il soit le seul à lui écrire : « Quant à Germaine un mot de sa part vaut son pesant d'or. En dehors de sa coiffure et de sa toilette le reste n'existe pas ». Il s'inquiète de la baisse de spectateurs au Théâtre des Nouveautés ces derniers temps, et demande s'il a reçu des visites, « des paquets, des factures, des embêtements », etc. Il demande avec insistance de chercher ses « boutons de manchette nacre à torsade d'or », auxquels il semble beaucoup tenir...

ON JOINT une L.A.S. du peintre CAROLUS-DURAN à sa fille Marie-Anne Feydeau, San Remo 10 mai 1907, racontant son séjour en Italie, et le portrait qu'il fait du Prince Charoon du Siam (plus une carte postale de « Jeanne » à la même).

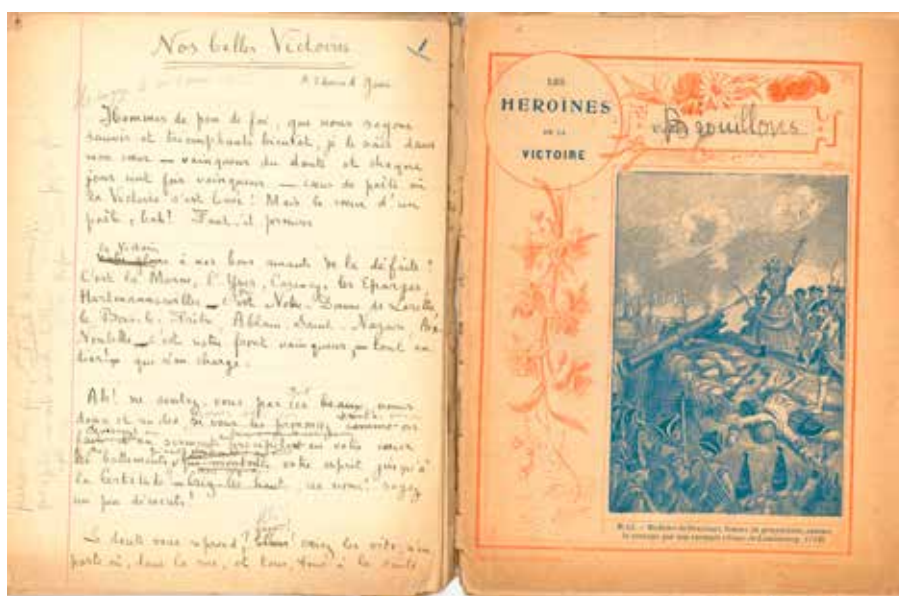


106

107. **Louis de FONTANES** (1757-1821) écrivain et homme politique, Grand Maître de l'Université, ami de Chateaubriand. L.A.S. « F. » (« copie » ou minute), [1802-1803 ?], au Citoyen Premier consul [NAPOLÉON BONAPARTE] ; 1 page et quart in-4 avec quelques ratures et corrections. 300/400

RECOMMANDATION DE SON AMI BONALD, POUR UN PROJET DE LIVRE. « Vos pensées ne pouvaient avoir un plus digne commentateur que M. de Bonald. Le sujet que vous lui proposez est d'accord avec toutes les méditations de sa vie. Il n'a jamais partagé l'enthousiasme des publicistes modernes pour les institutions anglaises et la politique mercantile lui est odieuse. Mais un pareil ouvrage ne peut se faire qu'à Paris. Il faut prendre des renseignements aux Bureaux de la marine, citer des faits, et peindre les vexations les plus recentes de l'Angleterre et dans les Indes et dans l'Europe. La mauvaise fortune a forcé M. Bonald de retourner dans le Rouergue sa patrie. La révolution lui enlève tout son patrimoine et ne lui laisse qu'une nombreuse famille, des vertus, des talens et de la pauvreté. Son genre de mérite qui est celui d'une tête forte et pensante ne peut être apprécié que par un petit nombre de lecteurs. Le temps, si vous n'existiez pas, pouvait seul le mettre à sa place. Mais le suffrage d'un grand homme peut hâter pour M. Bonald la justice des contemporains. Daignez l'appeler à Paris. Une gratification médiocre lui suffira. C'est un homme délicat et laborieux qui méritera vos encouragemens. Je reponds de lui. Au reste j'ai déjà écrit dans le Rouergue, et M. Bonald va executer vos ordres. Vous m'avez fait l'honneur de m'interroger quelquefois sur la cause de la décadence des lettres. [...] il ne suffit pas que le chef de l'état les aime et les honore. Il est placé trop haut pour tout voir. Il faut encore que les administrateurs subalternes aient de l'esprit et du goût et deviennent le mérite qui se cache. Mon ambition serait d'entourer votre puissance de tout ce qui nous reste encore d'hommes distingués. Le talent aujourd'hui ne peut avoir de plus noble occupation que celle de servir vos desseins et votre renommée »...

ON JOINT une l.a.s. de Théodore de LA RIVE offrant cet autographe à un collectionneur (Genève 24 avril 1875).



108. **Paul FORT** (1872-1960). MANUSCRITS autographes pour *Poèmes de France*, 1914-1916 ; environ 500 pages formats divers, la plupart in-4, sous une chemise-étui à rabats demi-maroquin bleu, réunie sous un étui avec un volume des *Poèmes de France*, relié demi-maroquin bleu. 1 500/2 000

IMPORTANT ENSEMBLE DE BROUILLONS ET MANUSCRITS POUR *POÈMES DE FRANCE*, *BULLETIN LYRIQUE DE LA GUERRE*, dont Paul Fort fut le rédacteur unique et gérant. Cette revue patriotique fut bimensuelle du 1<sup>er</sup> décembre 1914 au 15 janvier 1916, puis mensuelle du 1<sup>er</sup> septembre 1916 au 1<sup>er</sup> janvier 1917 (ces derniers numéros portent un avis de prépublication des poèmes dans *L'Opinion*).

Ces manuscrits et brouillons sont écrits au crayon ou à l'encre, principalement sur des cahiers d'écolier ou des feuillets tirés de cahiers, avec de très nombreuses ratures et corrections, parfois en plusieurs versions, dont les plus abouties portent un nom de dédicataire ; quelques poèmes sont mis au net à la plume, et signés. Parmi les poèmes les plus aboutis, citons *La Cathédrale de Reims* (poème liminaire de la revue, datée du surlendemain du bombardement), *Senlis*, *Le Soldat de grand'garde*, *Le Saint Peuple Belge* (plusieurs versions de cette pièce dédiée d'abord à Maeterlinck, puis à Fuss-Amoré, puis à « mes amis Dumont-Wilden et G. Fuss-Amoré »), *Veillée des saints patrons de France au Mont Saint Michel*, *Le Bruit français*, *Les Détrousseurs*, *Vision*, *Le Coq de Reims*, *Les Vallons de l'Argonne*, *Les Pêcheurs du Pont-Neuf*, *Nos belles victoires* (qui occupe la totalité du n° 18), *Le Héros suprême...* Y figurent aussi des notes sur les saints de Bretagne, la bataille de l'Yser, des écrivains, philosophes, compositeurs et peintres représentatifs du « génie allemand », des princesses françaises, les ères géologiques et leurs terrains, ainsi qu'un brouillon de lettre aux souscripteurs, et quelques fragments d'épreuves corrigées.

On a relié en volume et recueilli sous le même étui une collection de *Poèmes de France*, 1914-1916, à laquelle manquent le n° 10 (15 avril 1915) et le n° 30 et dernier (1<sup>er</sup> janvier 1917), avec 2 enveloppes adressées à Pierre Gompel, à en-tête de la revue, avec cachet *Abonné*.



108

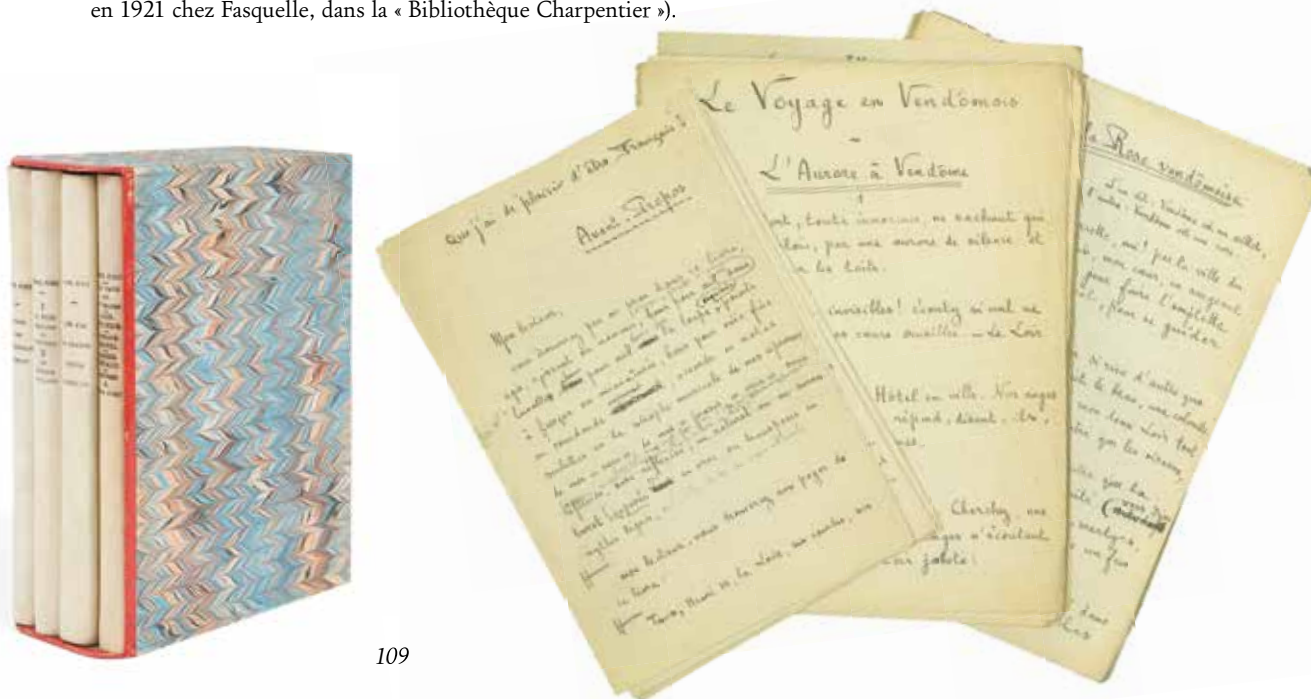
109. **Paul FORT**. 5 MANUSCRITS autographes signés, plus 3 lettres à lui adressées, 1916-[vers 1921] ; 145 pages in-4 ou in-8 sous 4 chemises-étuis à rabats demi-vélin réunies sous un même étui.

\* *Ballades Françaises inédites. Au Pays de l'Yveline*. « Extrait d'un volume intitulé : *Deux Chaumières au Pays de l'Yveline* » (pour la 18<sup>e</sup> série des *Ballades françaises* publiée en 1916, chez A. Monnier ; 12 pages in-8). Plus 3 L.A.S. adressées à Paul Fort. – Gustave EIFFEL, *Les Bruyères, Sèvres, 14 juin 1916*, remerciant de l'envoi d'un exemplaire dédié des *Deux chaumières*, « petit recueil délicieux », qu'il a lu à sa famille... – Paul DOUMER, Paris 20 juin 1916, belle lettre sur ce recueil : « Le gracieux pays, de paix, d'amour et de rêve ! »... – Michel ZÉVACO, Paris 14 août 1917, belle et longue lettre sur l'*Anthologie des Ballades françaises*.

\* *Que j'ai de plaisir d'être Français !* (75 pages petit in-4 ou in-8). Manuscrit partiel de cette 20<sup>e</sup> série des *Ballades françaises* (publiée en 1917 chez Fasquelle, dans la « Bibliothèque Charpentier »), comprenant l'*Avant-Propos*, *Le Voyage en Vendômois* (8 poèmes) et *Deux proses du temps de guerre* (*La Mort de Pierre* et *Voilà pourquoi nos enfants sont des héros*).

\* DEUX CONFÉRENCES : *Première causerie pour la Muse française au Pont-neuf*, décembre 1917 ; *Troisième causerie à la Muse française au Pont Neuf sur la chanson populaire*, [février 1918] (22 pages in-4, et 17 pages in-8). Introductions à la poésie lyrique et à la chanson populaire, prononcées dans les salons d'Émile Duard, place Dauphine, lors des lundis de l'« Anthologie parlée des poètes de France ».

\* *Comme une solennelle Musique* (13 pages grand in-8 sur papier japon), long poème dédié à André Fontainas, qui sera recueilli dans *Au pays des moulins. Le Voyage de Hollande, suivi de Comme une solennelle musique* (27<sup>e</sup> série des *Ballades françaises* publiée en 1921 chez Fasquelle, dans la « Bibliothèque Charpentier »).



109





110. [Paul FORT]. Environ 70 L.A.S. (et qqs cartes de visite autographes), 1916-1919, à Paul FORT ; la plupart classées sous chemises autographes de Fort, sous chemise-étui à rabats demi-vélin. 1 500/2 000

AUTOGRAPHES donnés par Paul Fort à son ami le bibliophile Pierre GOMPEL .

Jean Ajalbert, Guillaume APOLLINAIRE (2 de 1918, l'une sur la séance Duard, l'autre du 22 juillet, regrettant de n'avoir pu aller applaudir Fort : « Tu sais mon amitié et mon admiration pour toi »), Henry Bataille, Léon Bernard (*Le Film Apollon*), Élémer Bourges, Francis CARCO (3), Jacques Copeau, Alfred Cortot, Jean Croué, Émile JACQUES-DALCROZE (au sujet d'un concert sur les *Ballades françaises*), Jacques Dehelly, Suzanne Després, Georges Duhamel, Louis Dumur, Marc Elder, Jean Ernest-Charles, Émile Fabre, Louise Faure-Favier, André FONTAINAS (3), Ève Francis, Paul Géraldy (2), Edmund GOSSE (2, en anglais, 195-1917), Jean de Gourmont (2), Lucien GUITRY (4), Raoul Gunsbourg,

Georges Lafenestre, Jeanne Landre (2), Georges Le Cardonnell (2), Sébastien-Charles Leconte, Marcel Lévesque, Pierre LOUÏS (2, 1918, parlant de la poésie de Fort et de sa quasi-cécité), Jacques Madeleine, Maurice Magre, Joseph-Charles Mardrus, Camille MAUCLAIR (3), Victor-Émile Michelet, Francis de Miomandre, Pierre Mortier, Pol Neveux, Xavier Privas (2), Ernest Raynaud, Jean RICTUS (2, 1917), Albert ROBIDA (2), Paul-Napoléon Roinard, Vera Sergine, André SUARÈS (2, 1916-1917, dont une longue à propos de *Que j'ai de plaisir d'être Français* à lui dédié), Jules Supervielle, Jules Truffier (2), Alfred Vallette, Willy...

111. Paul FORT. MANUSCRIT autographe signé, *Le Théâtre d'Art et les temps héroïques du Symbolisme*, [1918] ; 39 pages petit in-4, sous chemise-étui à rabats demi-vélin. 500/700

CONFÉRENCE SUR LE THÉÂTRE D'ART, prononcée au Théâtre du Vieux-Colombier, le 21 janvier 1918, avec le concours de Lucien Guitry, Édouard De Max, Suzanne Després, Lugné-Poe, Léon Bernard, etc. Le poète remémore son époque de « grands rêves » de lycéen, au début de 1890, puis raconte sa direction du Théâtre d'Art (qui deviendra l'Œuvre), et évoque le souvenir d'une foule d'auteurs, acteurs et artistes : Sarcey, Becque, Antoine, André de Lorde, Jules Renard, Rachilde, Saint-Pol Roux, Alfred Vallette, Gauguin, Émile Bernard, Verlaine, Mallarmé, Moréas, Régnier, Viélé-Griffin, etc. Il raconte avec humour ses propres efforts de comédien, quelques déconvenues dues à l'inexpérience des collaborateurs, et des anecdotes sur les représentations de *Madame la Mort* de Rachilde, *Théodat* de Remy de Gourmont, et des pièces de MAETERLINCK (*L'Intruse*, *Les Aveugles*, *Marie-Magdeleine*, *Pelléas et Mélisande*...).

ON JOINT environ 21 L.A.S. à lui adressées, à propos de cette conférence : Pierre Bertin, Paul Brulat, Suzanne Després (3), Ève Francis, Lucien Guitry (4), Louise Lara, Georges Lecomte, Marcel Lévesque, Maurice Magre, Albert Mockel, Fernand Nozière, Ernest Raynaud, Paul-Napoléon Roinard, Henriette Sauret, Albert t'Serstevens, Jules Truffier ; plus une carte de visite autogr. de Paul Doumer. Plus un billet d'invitation au nom de M. et Mme Pierre Gompel ; une carte de visite a.s. d'envoi nommant les participants : L. Guitry, De Max, S. Després, Lugné-Poe, etc. ; et 2 cartes postales a.s. à Pierre Gompel (1918).

112. Paul FORT. 3 L.A.S. ; et 17 manuscrits ou L.A.S. à lui adressés ou le concernant, avril-juillet 1918 ; sous chemise-étui à rabats demi-vélin. 500/600

ENSEMBLE CONCERNANT SA CANDIDATURE À L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

\* Henriette SAURET : manuscrit a.s., *Paul Fort*, [avril 1918] (6 p. ayant servi à l'impression), et 2 L.A.S. au collectionneur Pierre Gompel relatives à l'envoi de ce manuscrit (avril 1918).

\* Paul FORT : 3 L.A.S. à son ami Pierre Gompel. *Nantes 1<sup>er</sup> juin 1918*, copie annotée de sa lettre de candidature écrite en mai, « au cours de ma mission de propagande en 1918, lorsque je sollicitai le fauteuil d'Alfred Mézières. [...] Nota : j'obtins une seule voix, celle d'Anatole France ». La lettre évoque sa tournée de conférences au bénéfice de comités rémois et champenois, et rappelle son titre principal : 25 volumes de *Ballades françaises*... - Lettre d'envoi du même jour écrite des deux côtés d'une carte postale représentant le château de Nantes, proposant des réponses d'académiciens à joindre « à l'un de mes livres avec ma lettre : cela ornera le bouquin »... *Paris 24 juillet 1918*, annonce de l'envoi de plus de 100 lettres, « toutes de personnalités artistiques ou politiques », dont Suarès, Louÿs, Aman-Jean, Valéry, Lavedan, Mauclair, Zévaco...

\* 9 L.A.S. ou cartes à Paul Fort, réponses d'académiciens au sujet de sa candidature : Jean Aicard, Maurice Barrès, Eugène Brioux, Paul Deschanel, Maurice Donnay, Ernest Lavisse, Marcel Prévost, Henri de Régnier, Edmond Rostand ; cartes de visite autogr. d'Émile Boutroux, Charles de Freycinet, Pierre Loti (avec son secrétaire Gaston Mauberger), Alexandre Ribot.



113. [Paul FORT]. 34 L.A.S. et 2 manuscrits autographes à lui adressés, 1918-1920 (plus une carte de visite autogr.) ; sous chemise-étui à rabats demi-vélin. 600/800

À PROPOS DES *BALLADES FRANÇAISES*, DE CONFÉRENCES, DE COLLABORATIONS AU *MONDE NOUVEAU*, etc. Antoine Albalat, Henri Bachelin, Henri Bergson, Émile Boutroux, René Boylesve, Francis Carco (il veut « mettre dans des bouquins un peu de cette flamme qui m'a permis d'être ton ami »), Raymond Clauzel, Lucien Descaves, Georges Duhamel (2), André Fontainas (2), Anatole France, Gustave Fuss-Amoré (article sur *L'Île-de-France et nos petites villes glorieuses*), André Gide, Léon Guillot de Saix (2, une au sujet d'un livret d'opéra-comique à tirer de *Paris sentimentale*), Émile Henriot, Charles-Henry Hirsch, Léo Larguier, Louis Léon-Martin, Maurice Maeterlinck, Dominique Parodi, Gaston Picard, Edmond Pilon (2), Henri de Régnier (et un poème a.s., *L'Ombre*), Jules Romains, Jean Royère (2), Saint-Georges de Bouhélier, Alphonse Séché, Jules Supervielle (belle lettre admirative), Gustave-Louis Tautain, Alfred Vallette...

114. [Paul FORT]. 2 MANUSCRITS autographes, et 50 L.A.S. à lui adressées ou le concernant, 1919 ; sous chemise-étui à rabats demi-vélin. 800/1 000

ENSEMBLE SUR « L'HOMMAGE À PAUL FORT À L'OCCASION DE SES NOCES D'ARGENT AVEC LA POÉSIE », initialement prévu pour le 11 novembre 1919, et repoussé au 18, à cause de l'anniversaire de l'Armistice, premier « Mardi du Boulevard », série consacrée aux écrivains et artistes, au théâtre de la Renaissance (programme imprimé joint).

\* André FONTAINAS (1865-1948) : MANUSCRIT autographe de sa causerie sur Paul Fort (16 p. in-4), avec l.a.s. [à Eugène Figuière, organisateur de la matinée], 11 novembre 1919, et l.a.s. à Paul Fort, 2 novembre 1919 (collées aux derniers feuillets du manuscrit). Aperçus de « la vie réelle, problématique ou mythique de Paul Fort », pour servir d'introduction à la déclamation de ses œuvres...

\* Lettres adressées à Paul Fort ou à Eugène Figuière, la plupart d'acteurs sollicités pour cet hommage : Blanche Albane, Alexandre Arquillière, Léon Bernard, Pierre Bertin, Andrée de Chauveron, Georges Courteline, Jean Croué, Suzanne Dehelly, Jeanne Delvail, Édouard De Max, Émile Duard, Yvonne Ducos, Ève Francis, Jeanne Fusier, Roger Gaillard, Paul Gavault, Firmin Gémier, Lucien Guitry, Jean Hervé, Louise Lara, Charles Le Goffic, Marcel Lévesque, Aurélien Lugné-Poe, Augustin Martini (plus manuscrit a.s. de sa *Parodie de La Petite Rue silencieuse (Senlis)*), Mme Nobis, Henri Rollan, Alphonse Séché, Vera Sergine, Eugène et Louise Silvain, Cécile Sorel, Jules Truffier, Marcel Vallée. Plus 2 télégrammes par Lévesque et de Mme Segond-Weber.

115. Paul FORT. MANUSCRIT autographe, *Hélène en fleur et Charlemagne*, 1919 ; un volume in-8 de 231 pages, reliure plein vélin ivoire, tête dorée, dos lisse avec titre, étui. 1 000/1 200

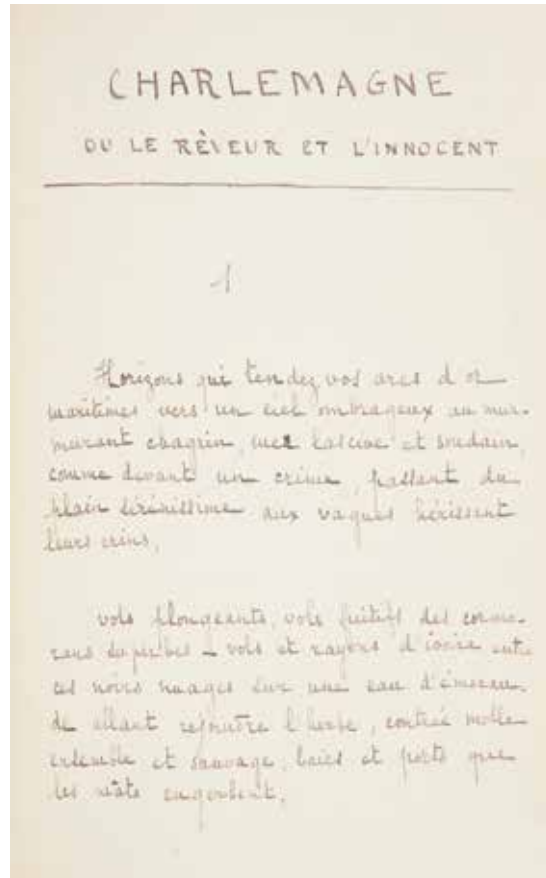
BEAU MANUSCRIT COMPLET DE CE RECUEIL DE VERS formant la 26<sup>e</sup> série des *Ballades françaises*, publié en 1921 aux Éditions du Mercure de France, suivi de *Poètes*.

Paul Fort a calligraphié avec soin son manuscrit. Il a composé la page de titre avec des coupures imprimées, et inscrit au bas la date « 1919 » ; il a rédigé la liste d'« Ouvrages du même Auteur », composée des 25 précédents volumes de *Ballades françaises*.

*Hélène en fleur* est dédié à sa femme : « À Germaine Tourangelle et à la petite Muse nouveau-née » ; il se compose de 176 pièces numérotées (177 dans l'édition), classées en 7 livres : I *L'Invite au pardon* (1-31) ; II *Les Adieux de Port-Royal* (32-42) ; III *Le Roi de Verrières ou les Enfances-Bourrelier* (43-72) ; IV *Le Bois Lorient* (73-104) ; V [mal numéroté « Livre quatrième »] *Le Pauvre Pêcheur et la nuit étoilée* (105-134) ; VI [« cinquième »] *Hélène en fleur à la roseraie* (135-164, l'édition ajoutera un 159 « Quelle heure est-il, Confucius ? »..., d'où un décalage d'un numéro) ; VII *L'Automne avait jonché la terre...* (165-176).

*Charlemagne, ou le Rêveur et l'Innocent*, qui fit l'objet d'une prépublication dans *Le Monde nouveau* (n° 2, 1920), comporte 12 séquences numérotées ; il est dédié à J.-H. Rosny aîné.

Suit *Poètes*, poème-sketch dédié à la comédienne Suzanne Desprès, où interviennent des poètes anciens et modernes de tous les pays, la dernière réplique étant une pastiche de La Fontaine : « La raison des Paul Fort est toujours la meilleure »...



116. [Paul FORT]. 36 lettres à lui adressées ou le concernant, la plupart L.A.S. (plus 17 cartes de visite autographes), janvier 1920 ; sous chemise-étui à rabats demi-vélin. 400/500

BEL ENSEMBLE RELATIF À SA NOMINATION À LA LÉGION D'HONNEUR, par décret rendu sur la proposition de Léon BÉRARD, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts, le 15 janvier 1920, dont 4 L.S. de Léon Bérard aux parrains du candidat (René Boylesve, Georges Lecomte, Marcel Prévost, J.H. Rosny aîné), annotées et renvoyées par eux à Paul Fort avec leurs félicitations.

Félicitations au nouveau chevalier par Jean Ajalbert, Antoine Albalat, Johannin Ardouin, Alfred Athis, Marcel Batilliat, Léon Bernard, Wladimir Bienstock, Théodore Botrel (au dos d'un poème patriotique impr.), Frédéric Boutet, Paul Brulat, Romain Coolus, Guy-Charles Cros, Louis Delaquerrière, Louis Dumur, Fagus, Gabriel Faure, Louise Faure-Favier, Max et Alex Fischer, Paul Gavault, Enrique Gómez Carrillo, Léon Guillot de Saix, Jeanne Landre, Léo Larguier, Marius-Ary Leblond, Maurice Le Blond, André de Lorde, Victor Margueritte, Maurice Martin du Gard, Albert Mockel, Edmond Pilon, Paul Reboux, Jean Royère, Édouard Sarradin, André Suarès, Gustave-Louis Tautain, Paul Valéry, Alfred Vallette, Fernand Vandérem, Fritz Vanderpyl, Louis Vauxcelles, André Warnod, etc.

117. [Paul FORT]. 28 manuscrits, lettres ou pièces, la plupart autographes signés, 1920 ; sous chemise-étui à rabats demi-vélin. 800/1 000

DOSSIER RELATIF AU BANQUET OFFERT À PAUL FORT POUR FÊTER SA LÉGION D'HONNEUR, AVEC LES MANUSCRITS DES DISCOURS ET LES LETTRES LUES ; ce Banquet Paul Fort eut lieu au Café du Globe, boulevard de Strasbourg à Paris, le 14 avril 1920. Ces documents sont classés par Paul Fort sous 4 chemises autographes.

\* 6 MANUSCRITS autographes ou autographes signés : discours d'Alphonse SÉCHÉ, André FONTAINAS, Léon BERNARD (signé), et réponse de Paul FORT (signée) ; TOUNY-LÉRY, de *L'Éclaireur de l'Est*, au nom des compatriotes de la ville natale du poète, Reims (signé) ; épître en vers de Tristan DERÈME (signée).

\* 3 TAPUSCRITS : Tristan BERNARD (poème à Paul Fort, ballade métropolitaine, avec corrections autogr., signé, et discours avec envoi a.s. à Fort) ; Jean ROYÈRE (discours).

\* 13 lettres, la plupart L.A.S., à Paul Fort ou Alphonse Séché, lues au banquet : André ANTOINE, Henri Barbusse (copie par Suzanne Després avec lettre d'envoi), Léon BÉRARD, René BOYLESVE (carte de visite), Henry COCHIN, Maurice DONNAY, Émile FABRE, FAGUS, Paul GAVAULT, Lucien GUITRY, Édouard HERRIOT, Max JACOB, Henri de RÉGNIER. Plus un télégramme d'Anna de Noailles.

\* Jean MANÉGUT : manuscrit a.s. avec fragments de tapuscrits insérés, de son compte rendu du Banquet Paul Fort pour *Comœdia* (avec coupure du journal, 17 avril 1920).

\* Carton d'invitation et 3 photographies originales.

118. [Paul FORT]. Environ 130 lettres, la plupart L.A.S. (plus 17 cartes de visite autogr.), la plupart à Alphonse SÉCHÉ, ou à Paul FORT, 1920 ; sous chemise-étui à rabats demi-vélin. 600/800

À PROPOS DU BANQUET OFFERT À PAUL FORT, le 14 avril 1920, pour fêter sa réception dans la Légion d'honneur [nommé chevalier par décret du 15 janvier 1920, le Prince des Poètes fut reçu dans l'ordre le 9 avril 1920, par Alphonse Séché]. La plupart répondent à l'invitation d'Alphonse Séché, organisateur du banquet ; elles ont été remises à Paul Fort, qui les a classées sous 2 chemises autographes.

Marcel Batilliat, André Beaunier, Pierre Benoit, Émile Bernard, Tristan Bernard, Wladimir Bienstock, André Billy, René Blum, Abel Bonnard (comparant Fort à l'alouette), Jean de Bonnefon, Henry Bordeaux, Théodore Botrel, René Boylesve, Adolphe Brisson, Paul Brulat, Carol-Bérard (belle lettre à l'encre rouge comme « Conservateur des Jardins d'Utopie » au Prince des Poètes), Jean Cassou comme secrétaire de P. Louÿs), Henriette Charasson, Raymond Clauzel, Romain Coolus, Léo Claretie, Jacques Copeau, Georges Courteline, Max Daireaux, Henry Davray, Léon Deffoux, Ernest Delahaye, Tristan Derème, Charles Derennes (3, une au « plus aériennement et le plus délicieusement français des poètes français »), Suzanne Després, Henri Dickson, Auguste Dorchain, Paul Doumer, Édouard Ducoté, Louis Dumont-Wilden, Raymond Duncan, Henri Duvernois, Marc Elder, Eugène Fasquelle, Max et Alex Fischer, Camille Flammarion, Robert de Flers, Maurice de Fleury, René Fonck, André Fontainas, Paul Fuchs, Joachim Gasquet, Paul Ginisty, Enrique Gómez Carrillo, Paul Gsell, Charles Guérin, Léon Guillot de Saix, Lucien Guitry, Reynaldo Hahn, André-Ferdinand Hérold, Edmond Jaloux, Guy Lavaud, Maurice Le Blond, Paul Leclercq, Sébastien-Charles Leconte, Charles Le Goffic, Hugues Le Roux, Camille Le Senne, André de Lorde, Georges Lorin, Aurélien Lugné-Poe, Jacques Madeleine, Alexandre Mercereau, Albert Mockel, Eugène Montfort, Eugène Morel, Pierre Mortier, Ludovic Naudeau, Raymond de Nys, Maurice des Ombiaux, Charles Oulmont, Louis Payen, Gaston Picard (belle lettre saluant le « clair génie français » de l'auteur des *Ballades*), Hélène Picard, Edmond Pilon, Xavier Privas, Ernest Raynaud, Jean-Michel Renaitour, Georges Ricou, Louis de Robert, Auguste Rondel, J.H. Rosny aîné, Jean Royère, Han Ryner, Saint-Georges de Bouhélier, Saint-Pol-Roux, Edmond Sée, Paul Souday, Joseph Uzanne, Fernand Vandérem (3), Louis Vauxcelles, Paul Vidal, Tancred de Visan, Waldemar-George, etc.

119. [Anatole FRANCE]. Léontine LIPPMANN, Mme Albert ARMAN DE CAILLAVET (1844-1910) maîtresse et égérie d'Anatole France, elle tint un important salon littéraire. L.A., Samedi soir [18 août 1888 ?, à Anatole FRANCE] ; 6 pages in-8 sur papier gris. 500/600

BELLE LETTRE D'AMOUR PASSIONNÉE À ANATOLE FRANCE, dans laquelle se retrouve l'inspiration du roman qu'Anatole France tira de leur liaison brûlante et tourmentée, *Le Lys rouge* (Calmann-Lévy 1894). [La lettre suit de peu des indiscretions sur leur liaison colportées par Line de NITTIS.]

« Mon bien aimé, tu me désespères, tu me brises le cœur. La cause de tes souffrances est comme la lueur de ces étoiles mortes depuis longtemps dont tu me parlais l'autre jour. Et cependant je comprends que tu souffres, puisque je souffre moi-même. Et pour ma souffrance, tu n'as que mépris et colère, tu sens que le souvenir qui me hante et me torture quelquefois, que la misérable jalousie dont j'ai pu être atteinte, n'est pas digne de vivre un instant seulement en face du rayonnement et dans la gloire de notre amour. [...] Oh toi mon amour, toi mon beau rêve réalisé, ne souffre pas et ne me fais pas souffrir ! Mais rien au monde n'est resté debout, rien n'existe sous la face des cieus, rien que toi et moi. Le reste est apparence et illusion vaine. Et ce passé, ce passé dont tu fais ton supplice mon adoré, il n'est plus qu'en toi, je n'ai gardé aucune trace de ce qui fût, je ne vis qu'en toi et par toi, tu me caches l'univers. Mon âme n'est qu'un miroir qui reflète ton image. Ah ta lettre est cruelle, infiniment cruelle [...] Ah mon ami, mon unique ami, ne me donne pas le désespoir de ne pouvoir que te torturer. Désire moi, tu le peux, tu en as le droit, ne t'eussé-je appartenu qu'une heure, cette heure a tout noyé, tout effacé, elle s'est levée dans ma vie comme le soleil qui éteint toutes les lueurs »... Avant lui sa vie était vide : « il n'y avait qu'un besoin immense, qu'un désir fou, le désir de toi. De toi qui ne me connaissais pas, mais que je pressentais. Crois moi, crois moi, ce que je t'écris là c'est avec le plus profond de moi-même, c'est le cri de mon être qui va à toi. [...] je suis une malheureuse, j'empoisonne tout, je flétris tout autour de toi. Pardonne moi je t'en supplie. Et laisse moi espérer que tu voudras encore de moi quand je vais revenir dans bien peu de jours. Je le sais, je le sais, je suis sûre que nous serons encore follement heureux, mais que de souffrances endurées, quelle horrible absence ! »... Il semblerait que « l'affreuse Line », Mme Alexandre Dumas fils, et son fils Gaston aient bavardé, et que par des rumeurs, leur liaison ait été révélée. Elle s'inquiète de l'avenir et recommande à France de traiter son mari avec « beaucoup de patience et de douceur. [...] Tu as tant de tact et de souplesse et je serais si désolée que vos rapports ne fussent pas très bons. Il suffit d'un mot, d'une flatterie déguisée pour le mener par le bout du nez »...

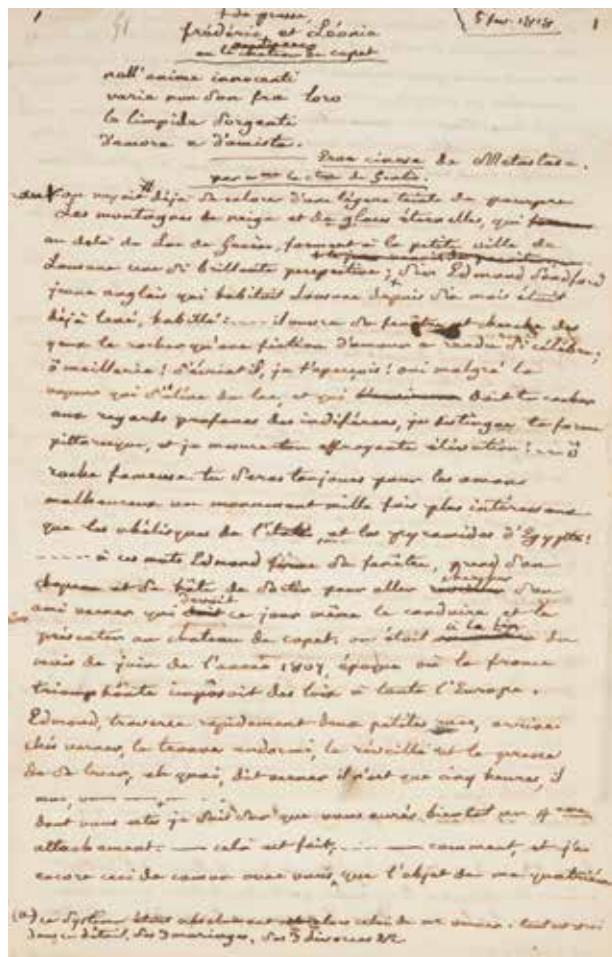
Publiée (incomplètement) par Jacques Suffel : Anatole France et Madame de Caillavet, *Lettres intimes* (1984, n° 52, p. 72). *Ancienne collection Alfred DUPONT* (V, 3 juin 1977, n° 71).

120. **Stéphanie Félicité DU CREST, comtesse de GENLIS** (1746-1830) femme de lettres, elle fut gouvernante des enfants du duc de Chartres. RECUEIL DE 58 LETTRES (la plupart L.A.) et 2 MANUSCRITS autographes signés, 1816-1830, à Juliette RÉCAMIER (quelques lettres à des tiers, à elle transmises) ; ; 133 pages formats divers, nombreuses adresses (une lettre incomplète, 3 l.a.s., 3 l.s., et 8 lettres dictées, un ms incomplet) ; le tout monté sur onglets dans un volume in-4 plein chagrin rouge, filets à froid sur les plats, dos orné de compartiments de filets à froid, titre en lettres dorées, petite dentelle dorée à l'intérieur (*Ottmann-Duplanil*). 5 000/6 000

TRÈS BELLE RÉUNION DE DOCUMENTS RETRAÇANT L'AMITIÉ ENTRE DEUX GRANDES DAMES DE LETTRES, SOUS LE SIGNE DE MADAME DE STAËL ET DE CHATEAUBRIAND. [Après avoir été sous l'Empire plus ou moins l'ennemie de Mme de Staël et de Mme Récamier, qu'elle voyait comme des rivales, la comtesse de Genlis, au début de la Restauration, se prit pour Mme Récamier d'une amitié ardente, qui s'exprime avec chaleur et délicatesse dans ces lettres, et qui dura jusqu'à sa mort en 1830.]

Ce recueil a été composé par la nièce de Juliette Récamier, Amélie LENORMANT : elle en a numéroté les lettres, de 1 à 49 (avec quelques bis, manquent les lettres 1 bis, 11 et 12, remplacées par des copies faites par Maurice Levailant), et folioté à la suite le manuscrit de la nouvelle, en indiquant qu'il « manque quelques feuillets [11] » (paginé par Mme de Genlis de 1-72, il compte 28 feuillets retrouvés par Mme Lenormant, plus quelques béquets).

... / ...





Le recueil s'ouvre sur une charmante *Épître à ma vieille montre usée et n'allant plus* (46 vers) :

« Durant un demi siècle attaché à mon sort

Tu fus ma compagne fidèle »...

Il se conclut par le manuscrit de **Frédéric de Prusse et Léonie ou le Château de Coppet**, daté 5 février 1818, MANUSCRIT DE TRAVAIL, avec ratures, corrections et béquets, de cette nouvelle qui sera publiée en 1831 sous le titre *Athénaïs ou le château de Coppet en 1807* ; le manuscrit présente d'importantes VARIANTES avec l'édition, et l'on peut penser que les 11 feuillets manquants ont été utilisés dans la version définitive. Mme de Genlis a voulu narrer les amours du PRINCE AUGUSTE DE PRUSSE et de MADAME RÉCAMIER, qui se déroulèrent au château de Coppet, chez Mme de STAËL, en 1807 : le Prince Auguste arracha une promesse de mariage à Juliette Récamier, promesse qui ne fut point tenue. On retrouve dans cette histoire les habitués de Coppet : August Schlegel, Mathieu de Montmorency, Benjamin Constant, Camille Jordan, Jean de Sismondi, Elzéar de Sabran, Mme de Krüdener, etc. L'héroïne se nomme ici « Léonie » (Athénaïs dans l'édition) ; aussi Mme de Genlis nomme-t-elle souvent « Léonie » Mme Récamier dans ses lettres.

Entre les deux manuscrits figure une correspondance cordiale, pressante, par moments passionnelle, qui parle beaucoup de l'œuvre de Mme de Genlis, de démarches de Mme Récamier en sa faveur auprès d'éditeurs et de la Cour, et bien entendu, de ses relations étroites avec la famille d'Orléans. Nous n'en pouvons donner ici qu'un rapide aperçu, en suivant l'ordre du recueil.

*Vendredi matin*. Le visage de Mme Récamier « dit tout. Il instruit de vos sentimens, il conte votre histoire [...] Votre première visite peut former beaucoup plus qu'une liaison. Venés donc, puisque je suis boiteuse, et vieille et d'une sauvagerie désormais invincible »... *18 janvier 1817* : « cachés bien ce billet à ma rivale qui seroit bien en colère du titre que mon cœur indiscret vous donne »... – Prière de trouver des souscripteurs (la maréchale Moreau, Mme de Staël) pour des concerts de GARAT. « Je vous aime, *discrètement, mystérieusement, et passionnément* »... – Elle s'interroge sur « ce confident de vos mystérieux amours », et sur ses chagrins : « Vous ne connoissés pas ma foiblesse pour les larmes. [...] Si je ne vous avois pas aimé avant, cela eut été de ce moment... Pauvre petite ! Contés moi vos peines »... – « M<sup>me</sup> de S. [STAËL] est jalouse de moi, je suis jalouse de la rue du Colombier, comme je vous fais épier je sais que vous y allés sans cesse »... – Elle se réjouit du rétablissement de Mme de Staël, et indique un remède de Tronchin ; elle décrit sa chambre qui ressemble à « un piano à queue »... – Remèdes contre la mélancolie, dont une *Histoire des poisons* dont elle fait ses délices... – *Jeudi soir [1818]*. Envoi de pages de sa nouvelle de *Léonie* ; elle a pour elle un exemplaire de son *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la Cour*, et un pour M. de Balange [BALLANCHE] ; billets pour l'ouverture du cours de botanique... – Elle va partir pour la campagne à Romainville, et a arrangé à Neuilly « l'affaire de l'infortuné que vous et moi avions commencé à tirer de l'abyme. M<sup>me</sup> de d. de BOURBON a été admirable dans cette occasion. [...] Que sont donc devenues mes lettres au roi &c. Il est singulier qu'on ne me les ait pas rendues, qu'en veut-on faire ? »... *Samedi soir* : « Vous ne me répondez point, ma jolie nouvelle est toute finie, et même l'avertissement dont je suis sûre que vous serés très contente »... *Écouen 5 septembre 1817*, sur l'achèvement de son *Dictionnaire* : « Il est curieux amusant et moral, mais comme vous aimerés Petrarque. Si je pensois que vous ne regarderiés pas cela comme une scène embarrassante je vous aime assés pour vous le dédier, et je ne le dédierai à nulle autre »... [*Samedi soir 1817*]. Elle a presque terminé *Inès*, et demande le prêt des *Lettres* de Mme de Sévigné... *Écouen 22 août 1817*. Prière d'intervenir auprès d'un libraire lyonnais qui pourrait se charger d'un nouvel ouvrage. « Mais je vous demande le secret »... *25 août 1817* : « Ah ! Quel beau séjour que celui cy pour finir *Laure et Pétrarque*. Ma tête et mon cœur ont 15 ans ! Voilà mon dernier roman et certainement mon chef d'œuvre. Quel mélange d'entousiasme de gloire et d'amour ! De grandeur et de délicatesse ! Je me suis fait Pétrarque »... *Jeudi soir*. Le *Dictionnaire* s'imprime lentement, mais le second volume est presque copié...

*14 mai 1817*, à un comte, demandant son appui : elle est « une personne qui a consacré sa vie aux arts, à la littérature, à l'instruction





de la jeunesse, et qui à toutes les époques a professé les mêmes principes. Une personne enfin qui a toujours été française et qui sous tous les regnes a tâché autant que ses talens le lui permettoient de faire valoir et regretter les grands rois de la race légitime. [...] il me semble que le repos est un bien qui m'est du »... *Vendredi [19 septembre 1817]* : « Voilà ma copie presque finie, ayés donc la bonté de m'envoyer l'écrit de mon engagement pour que je le signe, et en même tems je remettrai le manuscrit »... – Au sujet de l'hôtel d'Angivillier à Versailles, appartenant au Roi, où elle voudrait obtenir un appartement. *14 mai 1817*, à LOUIS XVIII, belle supplique au « petit fils de Louis 14 » pour obtenir un appartement à Versailles où elle finira ses jours, et pour son fils adoptif Casimir BAECKER... *Cbâteau de Villers, Creil 15 août 1818*. Elle a retrouvé une amie de sa jeunesse, la duchesse de LA ROCHEFOUCAULD, qui a redécouvert en elle un talent de harpe « très célèbre jadis et qui pouroit encore briller dans la société »... – Elle charge Mme Récamier de négocier son « livre de Souvenirs [...] tâchés d'avoir 2000<sup>ff</sup> d'AIMERY en lui remontrant qu'il est comme tout neuf, et que le moment y donne le plus grand intérêt, que d'ailleurs il est d'une très grande utilité pour l'éducation »... Il faut aussi dire à l'éditeur qu'elle achève « un important roman », *Les Parvenus ou les aventures de Julie*, et vanter le succès du *Dictionnaire*... *19 [août] 1818*. Elle est tourmentée d'apprendre que le livre de Souvenirs est en vente chez un libraire d'Aix-la-Chapelle, et pourtant « nous sommes bien convenues qu'il ne seroit vendu qu'à un particulier, comme *manuscrit d'une bibliothèque particulière* »... *Dimanche [Creil juillet 1818]*, sur la duchesse de LA ROCHEFOUCAULD : « C'est une chose à voir que les admirables établissemens, hopitaux, manufacture &c fondés par son mari à Liancour à 2 lieues d'ici. Il est adoré dans cette contrée, et le mérite »... *Place Royale mardi soir [1823]*. Le plan des *Prisonniers* est fait, et *Les Veillées de la chaumière* paraîtront dans douze jours : « je suis contente de l'ouvrage qui sera certainement très utile ; il y a entre autres deux contes qui auront surement beaucoup de succès *La Cuisinière romanesque* exaltée par les mélodrames et *Le Petit Savoyard* »... *Paris 5 octobre 1818*. « M. le D. d'[ORLÉANS] eut acheté surement le livre de Souvenirs à tout prix s'il eut été en vente, mais non autrement. Vendés le donc si vous puvés pour une bibliothèque particulière et dans ce cas vous en garderiés en entier l'argent en à-compte. Si vous vous donnés la peine de le faire un peu valoir vous en viendrés à bout »... – « Ne voyés point EMERY c'est un arabe qui n'a jamais d'argent. [...] Je suis dans la plus mortelle agitation. Dans mon 1<sup>er</sup> mouvement j'ai eu l'imprudence d'écrire et de *promettre* formellement. Ah ! je ne me mettrai jamais dans une telle situation ! – Il n'y a rien à faire avec les libraires riches »... – « Voilà donc mon cher Pétrarque pris ! J'aurois mieux aimé qu'il me fut resté ! C'étoit une belle chose à laisser par testament, et un beau sacrifice d'amour propre ! »... Elle laisse Juliette maîtresse des conditions, mais précise : « Que l'on songe ce que c'est qu'un *roman historique* de moi » ; *Mademoiselle de Lafayette* fut enlevée en 8 heures, *Jeanne de France* (4000 ex.) en deux mois... *Dimanche*. Puisque Mme Récamier veut se mettre « à la tête de mes affaires », elle lui présente son *Dictionnaire des étiquettes de la Cour* pour mieux le placer chez un éditeur autre que Maradan. Il se lira « de suite comme le dict. philosophique de Voltaire, n'étant point sur deux colonnes. C'est continuellement un tableau comparatif des usages et des mœurs de l'ancien régime et du regne de Napoleon. Comme il demandoit une grande connoissance de l'ancienne cour et de l'*ancien monde*, je pouvois seule le faire, parmi les gens qui peuvent écrire avec quelque agrément [...]. Je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'y a pas un seul mot direct ou indirect contre M<sup>me</sup> de STAEL, ni contre aucun auteur vivant »... Son dictionnaire est « aussi purement écrit que celui de Voltaire l'est platement [...], et qu'il est amusant, curieux et moral »... – Sur ses projets éditoriaux, et ses conditions : un *Almanach des devises de fleurs*, et de nouvelles éditions de *Bélisaire* et des *Leçons d'une gouvernante* (ouvrage « fait pour l'éducation de M. le duc d'Orléans de M<sup>elle</sup> d'Orléans et de ses freres »)... – « Vous m'aviés promis le dessin du *chateau* il faut absolument que je le voye. – Je ne vous consulterai plus que sur une seule chose sur cette nouvelle, mais qui ne vous regarde pas, c'est sur le portrait de M. de Montmorency. – Je voudrois bien voir promptement *le Val de loup* pour l'insérer dans mes petits *Voyages d'Eugène*, que j'ai réuni,

... / ...

corrigé et fort augmenté. J'ai livré toute la fin du *Dictionnaire* [...]. Vous m'avez offert le paiement en entier [...], si en effet il étoit possible de donner les 2 mille francs qui restent dus, tout de suite cela me feroit plaisir »...

[1823, à CHATEAUBRIAND] : longue lettre (la fin manque) sur l'évolution de la politique, « sanctifiée » par « l'excès du désordre » et transformée en une « noble science des esprits étendus et des grandes âmes ». Elle encourage le ministre à « purifier cette nation » par « de grandes actions inattendues, dignes d'exciter l'entousiasme. Il faut gagner le peuple, les artisans et les artistes, les gens de lettres, les savans » : elle propose des bains publics gratuits sur la Seine, un palais de « nouvelles inventions » et des sciences naturelles, une *Encyclopédie villageoise* publiée au bénéfice d'un hôpital et de gens de lettres démunis, qui serait le « contrepoison » du *Voltaire des chaumières*, et qui contiendrait des articles sur des principes et pratiques religieux, les métiers et produits des campagnes. Elle dénonce l'*Histoire philosophique et politique* de Raynal, dont elle a préparé une édition « épurée »... Suit une énumération de ses publications récentes et prochaines, dont *Les Prisonniers*, « que je dédie à M<sup>me</sup> Récamier qui m'en a donné l'idée »... [1823]. « Les affaires vont à merveille ! Je vous conjure, à genoux, de vous réveiller, et de réveiller pour l'encyclopédie ; l'amour de la vraie gloire, la religion, la conscience [...] tout parle en faveur de ce projet, digne d'être exécuté par le ministre actuel » ; elle a préparé des projets de lettres aux souverains, et des prospectus... 23 décembre [1825], pour faire nommer son libraire LADVOCAT à la commission qui préparera le projet de loi sur la propriété littéraire... 29 octobre 1821, en faveur d'une « infortunée » : « Tâchez d'engager M. de Chateaubriand à obtenir un secours de Madame ou de M. la D. de Berri. J'agirai de mon côté auprès de M<sup>lle</sup> d'Orléans et de M<sup>me</sup> la D. de Bourbon »... 1<sup>er</sup> septembre 1823. Ses *Prisonniers* lui paraissent bêtes, désormais, « car mon ambition pour eux est fort augmentée, et ma présomption est très abbatue ! À 77 ans, sept mois et sept jours, après avoir écrit plus de cent volumes, vous demander de vous dédier un ouvrage, voilà une confiance qui ressemble beaucoup au radotage. [...] il est vrai que j'ai encore beaucoup d'idées dans la tête, je voudrais les donner toutes et n'en point emporter ; je suis comme les gens qui débale<sup>nt</sup> à la hâte au risque de tout gêner. Vous m'avez défendu toute cérémonie, vous voyez où cela conduit ! »... 15 février 1826. « Vous m'avez donné l'espoir que monsieur Chateaubriand viendrait aussi je l'étonnerai sur notre encyclopédie [...] je serai si heureuse de le revoir face à face. Vous savez comme je vous aime protégez notre encyclopédie cela est digne de vous »... 21 juillet 1829, reproches à CHATEAUBRIAND qui avait promis d'aller la voir avec sa femme, et de lui « envoyer une multitude de chapelets de Rome »... Etc.

Ex libris Henri LAVEDAN, *Bibliothèque du château de Loubressac*.

Mme de GENLIS : voir aussi le n° 562.

121. Marie-Thérèse RODET, Madame GEOFFRIN (1699-1777) femme de lettres et amie des philosophes, elle eut un des salons les plus célèbres de son époque. L.A., Vienne 12 juin 1766, à son ami M. BOUTIN le fils, receveur général des finances, à Paris ; 6 pages in-4, adresse avec contreseing ms de Bouret. 2 000/2 500

TRÈS LONGUE ET BELLE LETTRE SUR SON SÉJOUR À VIENNE LORS DE SON VOYAGE VERS LA POLOGNE. Répondant à l'invitation du Roi de Pologne STANISLAS PONIATOWSKI, Mme Geoffrin (alors âgée de 68 ans) a quitté Paris quelques semaines plus tôt.

Elle raconte à son « cher petit ami » sa halte à Vienne, où elle est arrivée il y a quelques jours, en parfaite santé : « J'y ai eu pendant tout le voyage, ces sertaines belles couleurs que j'avois pendant celui du Housset, quoi que je n'aye pas bue le petit coup, ni chanté la



chansonnette »... Elle s'est arrêtée à Dorlac [Durlach] où elle a été reçue par le Margrave et la Margravine : « nous avons eu les yeux mouillés en nous séparant. J'y ai été aussi à mon aise que je le suis chez moi. On m'a fait promettre d'y retourner. Le prince et la princesse ont de l'esprit, et du goût pour les arts. Mais cela n'est ni éclairé, ni conduit, cette petite cour la est magnifique et servie à la française ».

Son voyage fait plus de bruit à Vienne qu'à Paris : « Il y avait quinze jours que le prince de KAUNITZ avait donné ordre aux postes que l'on l'averti de mon arrivée ». Elle pensait séjourner trois ou quatre jours dans son auberge, mais il en a été tout autrement. Dès son arrivée, sa chambre a été remplie de valets et de pages, porteurs de compliments et d'invitations, puis « les ambassadeurs de toutes les cours, et tous les seigneurs que j'ai reçu chez moi depuis bien des années, et dont je ne souvenois presque plus, sont venus me voir, avec des expressions de reconnaissance, et de sentiments, dont j'ai été confondue ». La princesse KINSKI ne la quitte plus. Le prince GALITZINE est venu le soir même de son arrivée : « Il m'a donné tout ce qui me manquait dans mon auberge il m'envoyait tous les matins du café à la crème. Son carrosse est le mien, enfin je suis comblée et accablée de ces attentions » ; c'est un homme adorable, qui ne la quitte pas. Elle va tous les jours chez le prince KAUNITZ, « le 1<sup>er</sup> ministre de tous les 1<sup>ers</sup> ministres de l'Europe. Il a un pouvoir absolu et une représentation d'une dignité, et d'une magnificence ymimaginable ». Elle va dîner dans son jardin à deux pas de Vienne, où on fait une très bonne chère ; et elle passe ses soirées dans son appartement au palais impérial, « superbe, bien éclairé et rempli de toute la cour et la ville, et on y est comme si on était dans son boudoir » ; Kaunitz s'assied à côté d'elle et lui parle « avec beaucoup d'intimité. Et là, on me fait des présentations sans fin, en me parlant de ma grande réputation, et de mon grand mérite. Vous autres qui vous moquez de moi toute la journée, vous seriez confondus si vous voyiez le cas que l'on fait de moi ici »... Elle raconte encore sa première rencontre sur la promenade publique avec l'Empereur, qui vint lui parler à la portière de son carrosse : « Il me dit que le roi de Pologne était bien heureux d'avoir une amie comme moi. Je fus confondue et n'ay jamais été si bête ». Le lendemain, elle a été reçue par l'Impératrice MARIE-THÉRESE à Schönbrunn : « L'impératrice m'a parlé avec une bonté, et une grâce inexprimable elle m'a nommée toutes les archiduchesses l'une après l'autre, et les jeunes archiducs. C'est la plus belle chose, que cette famille qu'il soit possible d'imaginer. Il y a la fille de l'empereur arrière-petite fille du roi de France, elle a deux [douze] ans. Elle est belle comme un ange. L'impératrice m'a recommandée à décrire en France que je l'avais vue cette petite, et que je la trouvais belle » [il s'agit de MARIE-ANTOINETTE]... Elle croit rêver, et a confié la veille à Kaunitz : « Mon prince la reine de Trébisonde ne pouvait pas être reçue mieux que moi. Il me répondit personne ne peut être vu ici avec plus de respect, et de considération que vous. Vous êtes respectée plus que vous ne pouvez jamais vous l'imaginer »...

Le Roi de Pologne a tout mis en œuvre pour « rendre mon voyage très commode », et lui a envoyé un gentilhomme au titre de capitaine, parlant toutes les langues, chargé de la conduire chez lui, avec meubles, vaisselle d'argent, cuisinier... Elle charge son petit ami de compliments pour tous ses proches. Elle lui écrira de Varsovie. Elle ajoute pour finir que « l'impératrice m'a trouvée le plus beau teint du monde ». Elle quitte Vienne le lendemain.

Publication par Edmond et Jules de GONCOURT, *Portraits intimes du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Dentu, 1857-1858, t. I, p. 166-175). *Ancienne collection du marquis de BIENCOURT*.

122. **Edmond de GONCOURT** (1822-1896). 2 L.A.S., 1873-1892 ; 2 pages et quart in-8. 120/150

3 août 1873, [à Arsène HOUSSAYE], le remerciant au nom des Goncourt [article du 2 août, « Fausse monnaie du génie »], « mais si le Père Éternel a un abonnement au *Gaulois* et si votre prose a été communiquée par un chœur d'archanges à GAVARNI, soyez persuadé que Gavarni aura dit de sa plus douce voix : cet Arsène ! Il fait bougrement son père de l'Église à mon endroit ! »... 16 août [1892]. Il souhaite consulter le document sur « le théâtre de la Guimard, joué à Pantin et à la Chaussée d'Antin », alors que « mon étude sur la GUIMARD est tout près d'être terminée »...

123. **Julien GREEN** (1900-1998). 13 L.A.S., 1926-1940 et 1959, à Marcel THIÉBAUT, de la *Revue de Paris* ; 16 pages in-4 ou in-8. 700/800

BELLE CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE, EN PARTICULIER SUR SES DÉBUTS D'ÉCRIVAIN. 29 septembre 1926 : « Je viens de lire le bel article que vous avez eu la bonté d'écrire sur mon livre [*Mont-Cinère*, son premier roman, 1926] et vous remercie beaucoup de votre grande bienveillance. Vous ne pouvez savoir combien il m'est agréable d'avoir été aussi admirablement compris. Je souhaite fort que mon prochain roman vous plaise autant que le premier »... 23 octobre : « Une lettre de MARITAIN confirme ce qu'on m'avait laissé prévoir chez Plon, et mon livre ne peut paraître en revue [...] Dans tous les cas, mon prochain livre après celui-là est pour la Revue, s'il lui convient, je vous le promets. Dès que j'aurai achevé mon roman, je compte écrire une longue nouvelle (d'environ 200 pages). Je vous en soumettrai le manuscrit »... Lundi : « il m'est impossible de prendre une décision au sujet de la publication en revue de mon roman alors que ce roman est à peine commencé et me tiendra en haleine peut-être une année entière. Quoi qu'il en soit, croyez bien que je ne le proposerai à personne sans vous en avoir parlé au préalable »... Zürich : « Le roman que vous me demandez si aimablement pour la Revue n'est pas encore commencé. *Gringoire* s'y intéresse beaucoup mais, vous le savez, il m'est impossible de me décider avant que mon roman soit, au moins, en train »... 27 janvier 1939 : « Je m'excuse de vous presser, mais je voudrais que mon journal paraisse au printemps, si cela est possible. Je suis obligé de vous demander une réponse au sujet des pages que je vous ai fait remettre le 12 janvier »... 6 juillet 1959 : « Ne voyez, je vous prie, dans mon silence que la marque de la perplexité. J'aurais voulu vous donner mon roman, mais en le recopiant pour Plon, je me rends compte, hélas, de plus en plus qu'il est presque impossible de le découper sans nuire d'une façon sérieuse à une certaine continuité que je me suis efforcé d'obtenir. Vous me direz que c'est le cas de bien

... / ...

des romans qu'on publie en revue, mais je crois que ce l'est plus particulièrement du mien. Il y a des cas où "à suivre" n'est pas concevable. Cela m'ennuie beaucoup pour plusieurs raisons dont la moindre n'est pas l'intérêt que vous portez à mon œuvre, mais après y avoir longuement réfléchi, je crois qu'il est nécessaire que je fasse ce sacrifice »...

124. **Sacha GUITRY** (1885-1957). MANUSCRIT autographe signé, *La Poison*, [1951] ; 3 pages in-4. 500/600

ARTICLE SUR SON FILM *LA POISON*, publié dans *L'Aurore* du 26 novembre 1951. Il n'a pas voulu faire une œuvre dramatique, c'est-à-dire dénuée « totalement d'ironie », mais il a cherché le « comique macabre qui se dégage ordinairement des situations les plus tragiques. Telle est l'idée foncière, tel est l'objet de *La Poison*. J'ai voulu – j'ai du moins désiré que ce crime sordide fût exposé, conduit, dialogué, mis en scène et joué de manière que le public en soit le spectateur – en s'amusant, s'il le veut bien, d'un bout à l'autre ». Il raconte sa rencontre avec « un très célèbre avocat d'Assises qui en était alors à son 142<sup>ème</sup> acquittement », et qui lui a donné l'idée du film, où l'on voit le futur meurtrier demander conseil à un avocat pour exécuter son crime et... être acquitté.

ON JOINT 2 L.A.S., Paris 15 avril 1925 et 26 mai 1930, à Léon TREICH, le remerciant pour son livre qui l'a ému et pour « ce bel article de vous sur mon père »...

125. **Sacha GUITRY**. TAPUSCRIT avec signature et signes autographes, *Grasse* ; 2 pages et demie in-4. 200/300

BEL HOMMAGE À LA GRASSE, SES FLEURS ET SES PARFUMS. « Oh ! Pourquoi Grasse – et non pas : Grâce ? [...] Grasse, vous êtes la patrie des fleurs et le berceau de Fragonard. Ne dites surtout pas : pure coïncidence. Dieu sait bien ce qu'il fait. Et s'il a dit à Fragonard : – tu naîtras là ! C'est parce qu'il voulait qu'il fût la Grâce même »...

126. **Sibylle-Gabrielle-Marie-Antoinette de Riquetti de Mirabeau, comtesse de Martel, dite GYP** (1849-1932). L.A.S. « Mirabeau Martel », vendredi 20 [1891, à François LAURENTIE] ; 23 pages et quart in-4 à l'encre violette sur papier vert d'eau. 200/300

AU SUJET DES *MÉMOIRES* DE TALLEYRAND, dont un article de Laurentie dans *L'Avenir* mettait en doute l'authenticité. Gyp en retrace l'histoire : « Je suis la petite nièce de Monsieur de BACOURT, et je vous assure que ce n'est ni lui, ni ses héritiers qui ont tripotouillé les mémoires qui devaient former au moins quinze volumes ». Bacourt a été secrétaire de Talleyrand, et à sa mort en 1838, celui-ci lui a légué ses *Mémoires*, « le priant de les mettre en ordre sans aucun concours étranger et de les publier trente ans après sa mort ». M. de Bacourt s'est attaché à classer, déchiffrer ces 40 années de mémoires, auxquels étaient joints « une magnifique collection d'autographes », des lettres reçues de Napoléon, Metternich, des Empereurs de Russie et d'Autriche, de Fouché, de Joséphine et de Marie-Louise, etc. Gyp et sa mère ont copié une partie de ces mémoires, et début 1865, les documents furent emballés et cachetés avec la mention « à remettre à Monsieur le duc de Valençay et à Madame la Marquise de Castellane, trois mois après la publication des mémoires ». M. de Bacourt mourut en 1865, en confiant les *Mémoires* à l'avocat Paul Andral, pour les publier en 1888. Après la mort d'Andral en 1889, les *Mémoires* sont enfin publiés en « quatre piteux volumes » par le duc de Broglie en 1891, et Gyp assure : « Je ne crois pas qu'aucun passage du texte primitif y soit intégralement répété », et elle se demande ce qu'est devenue la collection d'autographes...

ON JOINT une L.A.S., 8 septembre, précisant que Paul Andral était le petit-fils de Royer-Collard, un des exécuteurs testamentaires et l'ami de Talleyrand.

127. **Sibylle-Gabrielle-Marie-Antoinette de Mirabeau-Martel, dite GYP**. L.A.S. « Gyp », à un « cher confrère » ; 10 pages in-4 à l'encre violette. 200/300

AU SUJET DU COMTE DE CHAMBORD, en réponse à un article de Jean Bernard, paru le 21 août dans le journal *L'Avenir*. Gyp proteste contre une phase qu'on lui attribue : « tout son entourage savait qu'il ne voulait pas entendre parler de régner ». Elle a certes parlé de « l'effroyable appétit des Bourbons » ; elle a dit que « ce Prince n'aimait que la chasse, et c'est exact ». Mais c'était aussi un homme « brave, honnête et droit », obligé de jouer un rôle qui « lui était visiblement insupportable, mais je suis convaincue que jamais il n'a songé à se dérober aux devoirs qu'il lui imposait ». Elle évoque l'essai manqué de restauration de la Monarchie en 1873, et sa rivalité avec le comte de Paris : on l'a appelé, et « il est venu se jeter, tête baissée, dans le plus déplorable guet-apens. [...] L'intrigue orléaniste n'a échoué que grâce à la rencontre – imprévue – de deux honnêtes gens : le Comte de Chambord qui n'a pas voulu renier son drapeau, et le Maréchal de Mac Mahon qui n'a pas voulu trahir le sien. Ce fut un effondrement ! » Mais le comte de Chambord n'a jamais varié à ce sujet et « en 1873, la noblesse de son attitude étonna. Au milieu d'une agitation au cours de laquelle le Duc d'Aumale – qui reluquait la Présidence – tirait dans les mollets de son neveu [le comte de Paris] qui espérait la royauté ». Deux mois avant sa mort, il accepta de rencontrer les princes d'Orléans, et régla ses obsèques en reléguant le comte de Paris à la quatrième position. Tout ceci montre « qu'il n'avait pas abdiqué ses droits. Si ses défauts étaient frappants, son caractère inspirait le respect. Ce n'était pas le type de ri rêvé, mais c'était quand même un "chic type" ».



128. **José-Maria de HEREDIA** (1842-1905). POÈME autographe, *Petit Évangile* ; 1 page in-4 à l'encre violette (papier un peu jauni sur un bord). 200/250

Pièce de 22 vers, reprenant la légende des « fils de la Vierge » :

« Jésus rit au soleil d'avril ;  
La Vierge file sa quenouille,  
Deçi delà, tirant le fil »...

ON JOINT 2 L.A.S., à un directeur et à un poète, 2 octobre 1896 et s.d.

129. **HISTORIENS**. 27 lettres ou pièces, la plupart L.A.S. 150/200

Jules Barthélemy-Saint-Hilaire (4, 1857-1875, parlant notamment de Thiers), Victor Cousin, Alfred-Auguste Cuvillier-Fleury (3), Léopold Delisle (à Étienne Charavay sur l'authenticité d'une lettre de Racine), Albert Duruy, François Guizot (1852, sur l'histoire de Clément XIV de Theimer), Gustave Hanotaux, Gabriel de La Landelle, Charles de Lasteyrie (sur le canal de Marseille au Rhône), Frédéric Le Play, Frédéric Loliée, Louis-Antoine-François de Marchangy, Alfred Nettement, Louis-Emmanuel Guignard vicomte de Saint-Priest (8, sur l'*Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle* en préparation), Philippe de Ségur (à l'amiral Jaurès). Plus un portrait gravé de Paul Thureau-Dangin.

130. **Élisabeth-Françoise-Sophie de La Live de Bellegarde, comtesse d'HOUDETOT** (1730-1813) femme de lettres, amie de Jean-Jacques Rousseau et Saint-Lambert. MANUSCRIT autographe, *De la fortune de Buonaparte*, [vers 1800] ; 6 pages petit in-4. 250/300

PROPHÉTIQUE VISION DU FUTUR EMPEREUR. « La révolution française dont le grand caractère a été la destruction n'a produit pour l'histoire aucun personnage distingué. [...] Un seul homme aujourd'hui semble annoncer une sorte de génie et se présente aidé d'un grand bonheur et d'une grande fortune [...] Buonaparte ne sera jugé par l'histoire et la postérité que par ses succès. Il lui est imposé d'être grand et de faire de grandes choses »... Etc.

131. **Victor HUGO** (1802-1885). L.A.S., 6 avril [1825], au baron d'ECKSTEIN ; 1 page in-8 et adresse découpées collées sur carte (rousseurs et traces d'encadrement). 300/350

« Monsieur le B<sup>on</sup> d'Eckstein est un des hommes dont la vue est un besoin pour moi. Il me semble qu'il y a des siècles que nous ne nous sommes rencontrés. Serait-il assez aimable pour venir dîner avec nous jeudi 14 avril [...] Nous espérons un bon *Oui*. Son ami, Victor Hugo »... Au dos, on a collé une photographie d'Alexandre Dumas (fente).

ON JOINT 5 L.A.S. (traces d'encadrement et jaunissures) : Louise COLET, ERCKMANN-CHATRIAN (dédicace sur page détachée de *L'Ami Fritz*), François GUIZOT, Alfred de VIGNY, etc. Plus une photo (carte postale) de Gorki et Skitalec, et une permission d'embarquer (Caen 1757).

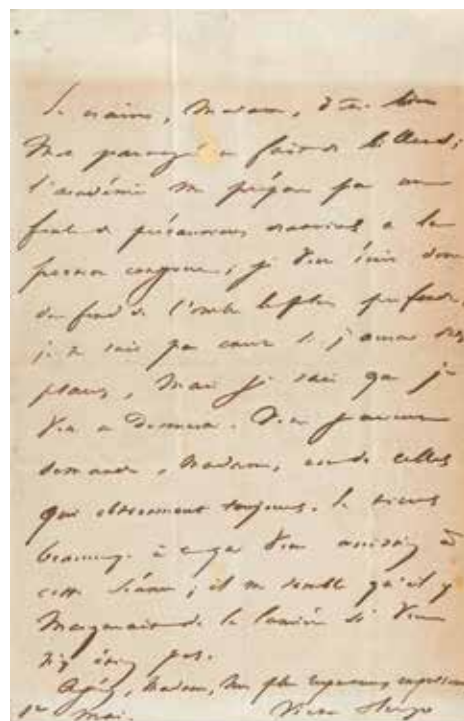
132. **Victor HUGO**. L.A.S. « Victor H. », 8 mai [vers 1840], à Joseph MÉRY, au bureau du *Vert-Vert* ; 1 page in-8, adresse. 200/250

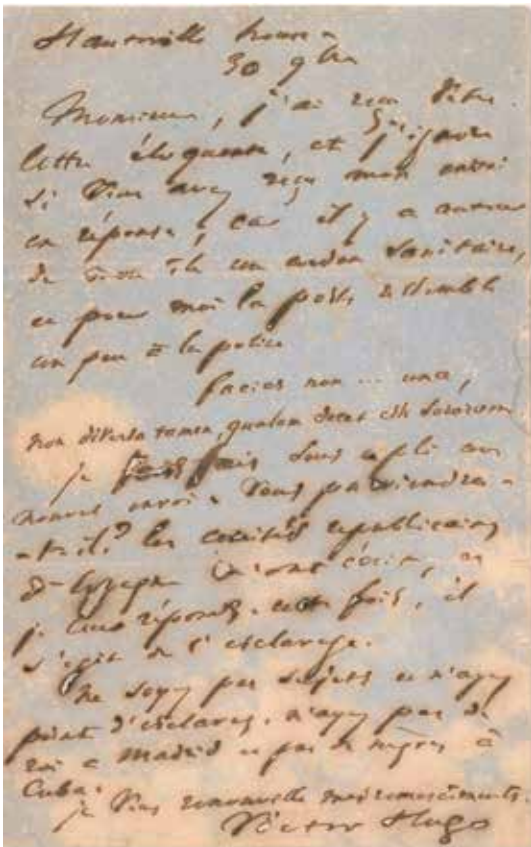
« Il est impossible d'avoir plus de style, plus d'esprit, plus d'âme et plus de cœur que vous. Je voudrais bien vous embrasser, mon grand poète, mon excellent frère »...

133. **Victor HUGO**. L.A.S., 1<sup>er</sup> mai [1841], à Anaïs SÉGALAS ; 1 page in-8, adresse. 600/800

AVANT SA RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANÇAISE. Il craint d'avoir eu de billets. « L'Académie me prépare par une foule de précautions oratoires à la portion congrue ; je vous écris donc du fond de l'ombre la plus profonde ; je ne sais pas encore si j'aurai des places, mais je sais que je vous en donnerai. [...] Je tiens beaucoup à ce que vous assistiez à cette séance ; il me semble qu'il y manquerait de la lumière si vous n'y étiez pas »...

ON JOINT une photographie par NADAR.



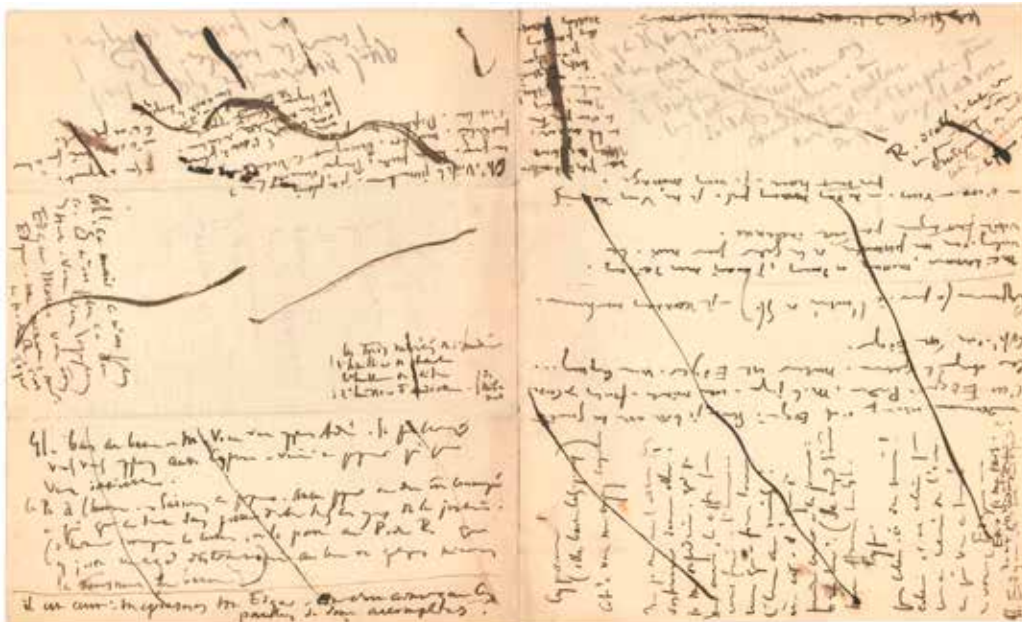


134

\* Brouillons de premier jet notés à la plume et au crayon au dos d'un numéro du *Moniteur de Castelnau Lodge* daté des 6 et 7 mars 1866, imprimé à Londres, et adressé à Hugo : « À l'auteur des *Chansons de Rues et des Bois*. Souvenir... Il s'agit de quelques notes (sur les variétés d'huissier) et de nombreuses répliques de Glapieu, Rousseline, le procureur du Roi, Cyprien et Edgar Marc, destinées aux dernières scènes de *Mille francs de récompense*, dont les actes III et IV furent écrits en mars 1866. En voici quelques-unes :

« Gl. bas au baron. – M. vous vous appelez André. Si par hasard vous vous appelez aussi Cyprien – voici un papier qui peut vous intéresser. / Le P. à l'huissier. – Saisissez ce papier. Aucun papier ne doit être communiqué à qui que ce soit sans passer d'abord sous les yeux de la justice. [...] / Il est écrit : tu épouseras ton Edgar. Il sort avant que les paroles se sont accomplies. »

« C'était vous. – Ne vous nommons pas. Je ne vous reconnais pas tout haut. Je vous ménage. »



134. **Victor HUGO.** L.A.S., Hauteville House 30 novembre [1868] ; 1 page in-8 (mouill., petits trous par corrosion d'encre, lég. fentes). 1 200/1 500

CONTRE L'ESCLAVAGE. Il a reçu la « lettre élogieuse » de son correspondant, mais ignore si son « envoi en réponse » lui est parvenu, « car il y a autour de mon île un cordon sanitaire, et pour moi la poste ressemble un peu à la police *Facies non ... una, Non diversa tamen, qualem decet esse sororum* ». Il lui fait un nouvel envoi [*Seconde lettre à l'Espagne*, 22 novembre 1868 (*Actes et paroles*, II, 1868, IV)] : « Les comités républicains d'Espagne m'ont écrit, et je leur réponds. Cette fois, il s'agit de l'esclavage. Ne soyez pas sujets et n'ayez point d'esclaves. N'ayez pas de roi à Madrid et pas de nègres à Cuba »...

135. **Victor HUGO.** BROUILLONS autographes, [1863-1866] ; 2 pages et demie in-8 sur une brochure, et 2 pages grand in-fol. (un pli fendu). 1 000/1 500

\* Brouillon écrit sur les deux faces de la couverture (dont une partie a été découpée) et sur la page de titre de la brochure de Ciro Gojorani et Stanislas Mercantini, *Post Tenebras Lux. Versi* (Cremona, B. Mntaldi, 1863). Ce premier jet donnera le texte plus élaboré connu sous le titre *Le Tyran*, recueilli dans les *Proses philosophiques*. « Il existe des sceptiques agréables que le mot tyran fait sourire. Est-il bien sûr qu'il y ait jamais eu des tyrans, s'écrient-ils. L'histoire voit les trônes à la loupe. Juvénal a exagéré Messaline, Tacite a grossi Néron, dans tous les cas, s'il y en a eu il n'y en a plus. Tyranniser, c'est un mot vide de sens. Tyrans, tyrannie, despotes, despotisme, que signifient ces déclamations ? Tout un côté des philosophes et des poètes radote. Les trois quarts des tragédies rabâchent. Nous sommes heureux. De grâce rayez ces noms, matière à amplification. Ne nous parlez plus de Richard 3 laissez-les à Henri VIII »... Etc.

« Gl. Edgar - c'est Edgar ? Mademoiselle n'est-ce pas c'est Edgar? [...] C'est Edgar. Pardon, M. le juge - une minute. Cela change la question. Monsieur est Edgar. Vous comprenez... / Cyp. C'est mon Edgar »...

« Ah ! ça mais ce n'est plus ça. Ce n'est plus ça du tout. Vous vous appelez Edgar Marc. Vous êtes Edgar. Une minute, monsieur le p. du R., c'est Edgar »...

« messieurs et dames, j'avais mes raisons. Voulez-vous me permettre de les garder pour moi. La Vérité finit toujours par être inconnue. »

L'autre moitié de cette grande feuille est recouverte d'esquisses pour une scène de marins, qui pourrait se rattacher au début de *L'Homme qui rit*, ou à une suite ébauchée des *Travailleurs de la mer*.

« Les pilotes font leurs conditions en pleine mer. Ils abordent le navire en danger/détresse et discutent le sauvetage. [...] - D'où venez-vous ? / Le capitaine - Je ne sais pas. / Le pilote - Où allez-vous ? / Le capitaine - Je ne sais pas. / Le pilote - Voulez-vous que je vous tire ? [...] voulez-vous que je vous tire à Guernesey ? / Le C. - Où est Guernesey ? / Le p. - Là »... Etc.

ON JOINT une l.a.s. de Paul MEURICE (Veules 1<sup>er</sup> septembre 1897) à propos des œuvres de Hugo ; un feuillet d'adresse au nom de Mme Victor Hugo, place Royale ; et un petit ensemble de fac-similés, coupures de presse, copies, documents divers.

136. **Victor HUGO**. DESSIN original à la plume, encre brune ; 13,5 x 7,5 cm (encadré).

4 000/5 000

RECHERCHES POUR SON MONOGRAMME : déclinaison de onze monogrammes VH, de tailles diverses.



137. **Victor HUGO**. L.A.S. « V. H. », 2 janvier, à un rédacteur du *Rappel* ; 1 page in-8. 400/500

« Je lis dans le *Rappel* vos belles paroles. Elles font plus que me charmer, elles m'émeuvent. Je salue votre noble esprit »...

138. **Victor HUGO**. DESSIN original à la mine de plomb ; environ 8 x 8 cm sur une page in-8 de papier vergé. 300/400

Esquisse d'un motif décoratif, probablement un projet de corniche de cadre sculpté.

139. [**Victor HUGO**]. **Juliette DROUET** (1806-1883) actrice, maîtresse de Victor Hugo. 2 L.A.S., 1836-1841, à Victor HUGO ; 4 pages in-8 chaque. 600/800

BELLES

LETTRES

AMOUREUSES.

*Mardi soir 6 b* [2 août 1836]. « Vous savez ma pauvre âme que je vous aime plus que jamais. Vous savez que jamais je ne pourrai résister au son de votre voix adorée [...]. Fussiez-vous coupable je crois qu'alors je vous pardonnerais car je ne veux pas je ne peux pas savoir que vous souffrez à cause de moi. Mon bien-aimé tu m'as bien dit la vérité n'est-ce pas ? Je n'ai rien à craindre tu n'es pas capable de me trahir toi ? Aussi pardonne-moi ma lettre, pardonne-moi le mal que je t'ai fait pardonne-moi aussi celui que je me suis fait à moi-même. Va j'ai bien souffert, j'étais bien malheureuse du moins je le croyais. [...] tu n'oublieras dans aucun cas que tu m'appartiens exclusivement au moins de corps. Moi je t'appartiens corps et âme »...

*10 mars mercredi midi ¾* [1841]. « Bonjour mon Toto bien aimé, bonjour mon Toto chéri. [...] je t'aime de toute mon âme voilà ma santé. Baise-moi toi scélérat baise-moi mon adoré je t'aime. Je t'aime »... La petite Lanvin est venue : « La pauvre petite, ça fait pitié de la voir. Heureusement qu'il y a beaucoup de ressource dans la jeunesse car ce serait désespérant si elle restait dans cet état-là. J'attends mes créanciers tout à l'heure je vais me lever pour les recevoir. Demain, mon cher adoré, tu tâcheras de me mener voir mon pauvre père, n'est-ce pas, mon bon Toto »...

ON JOINT la copie par Juliette Drouet de deux fragments de Victor Hugo (1 p. in-4, interpellations pour la Chambre des Pairs ?) : « Ô loi, chose changeante ! La tranche du Code est peinte comme l'arc-en-ciel. – Vous dites que ce siècle est le siècle de l'utile et vous partiez de là pour exclure l'art, la poésie, la beauté. Pauvres gens qui ne savez pas ce qu'il y a de plus utile sur la terre, c'est l'agréable. Ôtez l'agréable de ce monde, à quoi sert le reste ? »... ; et une l.a.s. de Claire Pradier à sa mère Juliette Drouet, [5 juin 1844], avec compliments respectueux « au bon monsieur Toto que j'embrasse ».

140. [**Victor HUGO**]. **Juliette DROUET**. P.A. et L.A., 1873-1874, à Victor HUGO ; 1 page in-fol. (41,5 x 11 cm) avec titre au dos, et 4 pages in-12. 400/500

*Dépense générale et recette du mois d'avril 1873* : récapitulatif journalier des dépenses, dont des mois de Blanche et Suzanne (30 francs à chacune), et d'Ambrosine (25), du bois, du charbon et beaucoup de voitures, faisant un total de 1 995,14 francs. La recette est moindre, et provient de remboursements de Suzanne et Blanche et d'argent « reçu de M. ».

*Paris 17 février 1874 mardi soir 7 b*. Belle lettre d'anniversaire de leur liaison. « Cher bien-aimé, ce que tu dis tout haut mon cœur le soupire tout bas, ce que tu écris en lettres de flamme me brûle l'âme. Je t'aime passionnément, éperdument, religieusement comme les saintes aiment Dieu. Je m'en veux de n'être pas phisiquement à la hauteur de mon amour. Je voudrais, quitte à en mourir aujourd'hui même, te prouver que je t'adore comme la première fois où je me suis donnée à toi. Mais je suis retenue de mon côté, comme tu l'es du tien, par la crainte de te faire un mal irréparable. [...] mon cœur souffre en même temps que la sagesse m'approuve et me donne le courage de me résister à moi-même »...

141. [**Victor HUGO**]. **Juliette DROUET**. MANUSCRIT autographe, [Guernesey juillet-août 1878] ; 25 pages grand in-fol. sur papier bleuté (un béquet ajouté à la dernière page avec petit manque ; quelques bords effrangés avec quelques légers manques) ; en espagnol et en français. 5 000/7 000

DOCUMENT EXCEPTIONNEL OÙ JULIETTE DROUET RELÈVE DANS LES CARNETS INTIMES DE VICTOR HUGO LES PREUVES DE SON INFIDÉLITÉ, ET DES ÉBATS ÉROTIQUES DU POÈTE AVEC BLANCHE LANVIN, DONT LA DÉCOUVERTE PROVOQUERA UNE VIOLENTE RUPTURE ENTRE JULIETTE ET VICTOR.

Juliette Drouet a fait ici un relevé minutieux des notations secrètes notées par Hugo en espagnol (quelques-unes en latin), avec leur traduction en regard ; d'avril 1872 à septembre 1873, elles concernent toutes Blanche Lanvin, la femme de chambre, puis copiste, devenue maîtresse, le dernier grand amour du poète, et selon Juliette, « la créature qui a détruit mon bonheur, ce qui ne compte pas, mais plus que cela, hélas ! hélas ! peut-être le plus grand génie du monde ». Il est question pour la première fois de ce document dans la lettre de Juliette à son neveu Louis Koch (Guernesey, 17 juillet 1878), que nous venons de citer ; elle veut lui envoyer, pour le faire traduire, « le relevé pendant deux ans de phrases en espagnol, écrites jour à jour dans des calepins soigneusement datés et circonstanciés », qu'elle vient de finir de copier ; mais elle décide de le traduire elle-même : le 21 juillet, elle réclame un





« vocabulaire français-espagnol », dont elle accuse réception le 28. Sa connaissance de la liaison entre Hugo et Blanche avait déjà provoqué la fugue de Juliette vers la Belgique, en septembre 1873. Cette nouvelle enquête l'occupera encore des mois. (Voir Juliette Drouet, *Lettres familiales*, éd. G. Pouchain, Condé-sur-Noireau, Éditions Charles Corlet, [2001], pp. 394 sqq.)

Juliette a copié sur de grandes pages, divisées en deux colonnes (« Texte » et « Traduction ») quelque 220 inscriptions de ces calepins, dont l'importance varie, de quelques mots à plusieurs lignes. Y sont consignés de petits gestes érotiques, la réception de lettres, des paroles, des sorties et promenades à Guernesey, aussi bien que les règles de la jeune femme (« Aristote »), puis son départ pour Paris, un retour clandestin, et le départ de Hugo et Juliette pour Paris, où la liaison continue, non sans péripéties. Blanche est désignée par son prénom, ou les pseudonymes, « Alba » et « Héberthe », ou encore, une initiale. La première note de Juliette marque l'embauche de Blanche : « entrée le 7 avril 72 ». Les dernières, des 24 [et 26] septembre 1873, figurent sur un fragment de papier rapporté. L'ultime ligne nomme la mère adoptive de Blanche, et le nom de Mme Lanvin est suivi des mots « *empezado por Alba* », que Juliette a traduits : « commencé pour Alba ». Nous ne pouvons citer que quelques extraits de ce document capital, qui témoigne d'un épisode dramatique dans la longue relation de Victor Hugo et Juliette Drouet ; nous mettons la traduction française entre crochets obliques < >.

« Entrée le 7 avril 1872. / - 13 mai revenue avec Monsieur de la représentation de Ruy Blas avec Suzanne dans une calèche. *en torse à minuit* ». 15-17 septembre 1872. < 15 - 10<sup>e</sup> vez - las espaldas hermosas. < 15 - 10<sup>e</sup> fois. - les épaules belles. > / 16 - 11<sup>e</sup> vez. - ha hecho un nino. Se pecede vez. < 16 - 11<sup>e</sup> fois - a fait un enfant, se pourra voir. > / 17 - 12<sup>e</sup> vez. Cada dia, algo mas. < 17 - 12<sup>e</sup> fois - chaque jour, quelque chose un peu plus > ... 21 décembre. « Sobre la boca de Alba <sur la bouche d'Alba> »...

5 janvier 1873 (en français) : « Affliction faite involontairement. Prendre garde de ne pas affliger ce tendre cœur et cette grande âme »... 22-27 janvier : « 22 - por que el tiempo pasa, Alba crea que me burla de ella. < 22 - Parce que le temps se passe, Alba croit que je me moque d'elle. > / 26 - Alba b. dado. mano cogida. < 26 - Alba baisers donnés. main prise. > / 27 - Alba. Peligro. Aguardarse. No quiero malo para ella, ni para la questione mi corazon. < 27 - Alba - péril - espérer. Je ne veux de mal pour elle, ni pour la question de mon cœur > »... 4-5 février : « 4 - esta tarde J.J. no es quieta ; pero ne quiero que safrier, ni ella, ni la otra. < 4 - ce soir J.J. n'est pas tranquille ; mais je ne veux pas qu'elle souffre, ni elle, ni l'autre. > / 5 - a b. tocado corcovas de delentes y de detras ; pero vestida. - Clamavi : ardeo dum tibi cogito !

... / ...

30. Juin 73 - à 9 h. Du soir, les  
Vastes, Paris. - Pâtes de  
le meuble, même par Paris  
pour paraître de Paris

1<sup>er</sup> Juillet - Blanche sort de  
chez J. elle part ce matin pour  
Paris par Jersey  
à las 11 h. Elle disparaît  
al vapor

12. Agosto año - como 710 (en su  
part 1000)

14. - a las 3 a las 6.  
toda la prima y segunda

15. a las 11 a las 6. toda la prima  
tercera

16. a las 11 a las 6. toda la prima  
cuarta

17. a las 11 a las 6. toda la prima  
quinta

18. a las 11 a las 6. toda la prima  
sexta

19. a las 11 a las 6. toda la prima  
séptima

20. a las 11 a las 6. toda la prima  
octava

21. a las 11 a las 6. toda la prima  
novena

22. a las 11 a las 6. toda la prima  
décima

23. a las 11 a las 6. toda la prima  
undécima

24. a las 11 a las 6. toda la prima  
duodécima

25. a las 11 a las 6. toda la prima  
treceava

26. a las 11 a las 6. toda la prima  
catorceava

27. a las 11 a las 6. toda la prima  
quinceava

28. a las 11 a las 6. toda la prima  
dieciséptava

29. a las 11 a las 6. toda la prima  
dieciochoava

30. a las 11 a las 6. toda la prima  
diecinueveava

31. a las 11 a las 6. toda la prima  
veinteaava

1<sup>er</sup> Julio. El part pour Paris.  
El part ce matin par Jersey  
à las 11 h. Elle disparaît  
al vapor

2. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

3. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

4. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

5. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

6. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

7. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

8. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

9. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

10. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

11. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

12. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

13. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

14. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

15. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

16. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

17. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

18. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

19. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

20. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

21. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

22. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

23. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

24. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

25. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

26. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

27. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

28. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

29. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

30. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

31. Agosto. Como 710 (en su  
part 1000)

31 Mars. a las 9 h.  
se Pedro y Mercedes  
vienen por

1<sup>er</sup> Juin. Se ha subido  
mientras la mesa. Como  
antes. Salvo de tapizarse todo  
como siempre

2<sup>o</sup> Juin - a las nueve, le ha  
por Pedro y Mercedes  
la prima y la  
charbonnière, Baidier

3<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

4<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

5<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

6<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

7<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

8<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

9<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

10<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

11<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

12<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

13<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

14<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

15<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

16<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

17<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

18<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

19<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

20<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

21<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

22<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

23<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

24<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

25<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

26<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

27<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

28<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

29<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

30<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

31<sup>o</sup> a las dos, se se  
ha ido al baño. Se  
ha visto con unige  
strand. por Pedro y  
Mercedes como la otra vez

dixit : amo te (vos). [...] >5 - a b. touché les bosses de devant et de derrière ; mais vêtu. - "Je me suis écrié : je brûle quand je pense à toi !" Elle a dit : "Je vous aime." >... 19 février : « Dialogo - te he poseida esta noche en sueno. - Y yo tambien la otre noche. - Eras contenta ? - (Ha puesto su cabeza en mi seno y ha di cho : Si). - Quieros que te haga un niño ? - Si [...] <Dialogue : je t'ai possédée cette nuit en songe. - Et moi aussi, l'autre nuit. - Étais-tu contente ? - Elle a mis sa tête dans mon sein et a dit : oui ! - Veux-tu que je te fasse un enfant ? - Oui > ... 5 mars : « Se ha venido esta mañana. La he puesto, con bezos, la catanita y el medallon a se cuello, y a sus jarreteras. Visto quasi a todo. Tomado a todo. - He visto a su seno por la primera vez el 9 enero, y he tocado al huerto del paradiso de A. pour la primavera vez el 5 de marte. <5 Elle est venue ce matin. Je lui ai mis, avec des baisers, la chaîne et le médaillon à son cou, et puis ses jarretières. J'ai vu presque tout, pris aussi tout - j'ai vu son sein pour la première fois le 9 janvier ; et j'ai touché le jardin du paradis de A. pour la 1<sup>ère</sup> fois le 5 de mars > ... 30 mars : « Se ha venido esta mañana. B A su pié nudo. - Ha dicho una palabra que me hace pensar. - Observer, antes que andar mas delante. <30. Elle est venue ce matin. B. (baisers) sur pied nu. - Elle a dit une parole qui me fait penser/réfléchir. - Observer, avant que d'aller plus avant > ... 1<sup>er</sup> avril : « [...] por la primera vez, vis tomtod. todo hecho, minus el niño. parece muy enamorada. - por la primera vez, me ha dicho tu. <pour la première fois, vu et pris tout. Tout (a été) fait moins l'enfant. paraît bien amoureuse. - pour la première fois, elle m'a dit tu. > » 19 avril : « la escalera. la jarretièrre. a.b.l. - tunc regina Saba coram rege crura nudavit. <l'escalier. la jarretièrre. a.b.l. alors la reine de Saba mit à nu ses jambes devant le roi. > » 22-24 mai : « 22. Salon vert. Se ha subido. Aristote. poco osc. - despues de la comida. Strand. todo como antes. habia destacho (destejo) les botones de su "corsage" para que pudiese tomar la a su seno. 720 F. <22. Salon vert. Elle est montée. Aristote - peu de b. - Après le diner. Strand. tout comme avant. elle a détaché les boutons de son corsage, pour que je puisse lui prendre son sein. 720 F. / 24 mai - ahier (ayer). Despues de la comida. Strand, y pasage detras el huerto. Todo corno las otras tardes. Aristote. toison collée. - Quieres mi ha sobre ? - Si. - A las nueve de la tarde, Strand, y el banco de los baños. Todo como siempre. Los dos dedos. <24 mai. Hier après le dîner. Strand et passage derrière le jardin, tout comme les autres soirs. Aristote. Toison collée. - Veux-tu m'avoir dessus ? - Oui ! - À neuf heures du soir. Strand et le banc des bains. Tout comme toujours. Les deux doigts > ... Etc.

1<sup>er</sup> juillet 1873 (le début en français) : « Blanche sort de chez J. Elle part ce matin pour Paris par Jersey. - A las 11 h. ha desapareido el vapor. <À 11 h a disparu le vapeur. > » 6 août : « empesa a engañar me con un de su mesa. no ha podido decir otra cosa. rumpido esta vez, par la ultima vez. no la dexaré sin assistancia. <Commence à me tromper avec quelqu'un de son carré (de sa table). Elle n'a pu dire autre chose (le contraire). Rompu cette fois, pour la dernière fois. Je ne la laisserai pas sans assistance > ... 8 août : « Desperancia. Se ha hechado a mis pies. Va irse de esta quartel. He perdonado, pero... <8. Désespoir. Elle s'est jetée à mes pieds. Elle va s'en aller de ce quartier. J'ai pardonné, mais... > » 14 septembre : « Héberthe. boy por la primera vez en la misma cama. de las dos a las seis. <aujourd'hui pour la 1<sup>ère</sup> fois dans le même lit. de 2 h. à 6 h. > » 16 septembre : « Héberthe en su cama (III) > ...

142. **Joris-Karl HUYSMANS** (1848-1907). L.A.S., 27 juin 1887, à Gustave GUICHES ; 4 pages in-8 (petites fentes aux plis réparées, et légères rousseurs). 400/500

TRÈS BELLE LETTRE à propos du deuxième roman de Gustave GUICHES (1860-1935), *L'Ennemi, mœurs de province* (1887). Il a commencé *L'Ennemi* dimanche et il l'a terrassé ce lundi soir. « C'est un livre de pas à pas, d'observations accumulées, de seuil d'âme, par conséquent un livre qui bourdonne dans le crâne quand on le ferme. Mais ce qui sort de plus clair, de plus net de tout cela, c'est une bonne et belle série de trouvailles d'artiste. Je suis vraiment très content, et très requis par le style, fermement pioché et pavé des térébrantes expressions qui vous fripent la moelle – les croisades de recouvrement – les honnêtetés minérales – les ombres qui parquêtent de losanges de soleil – les en crever par la gueule – puis un tas d'autres dont le souvenir m'échappe devant le papier. Vos paysages sont odorants – et faisandés à point, comme de terrestres venaisons et de célestes gibiers. L'un des premiers – les vignobles pourris, damassés d'ulcères sont de terrifiante allure »... Il admire aussi la « ritournelle de désolation » du phylloxera, et le ton général : « la célébration artiste de la mitoyenne imbécillité et de l'ordinaire ordure d'âme des personnages. Un vrai son d'argent ignoble sonne là-dedans, comme un glas. Ils sont tous cochons, enfin !! »... La seule partie du livre qui le « juggle » moins, c'est celle d'Alfred, mais ses types secondaires sont enlevés en quelques traits. « Au reste, je vais reprendre, lentement, maintenant le livre – et déguster les petits verres – la bonne liqueur cruelle de la vraie vie, sans espoir, et sordide et bête »...

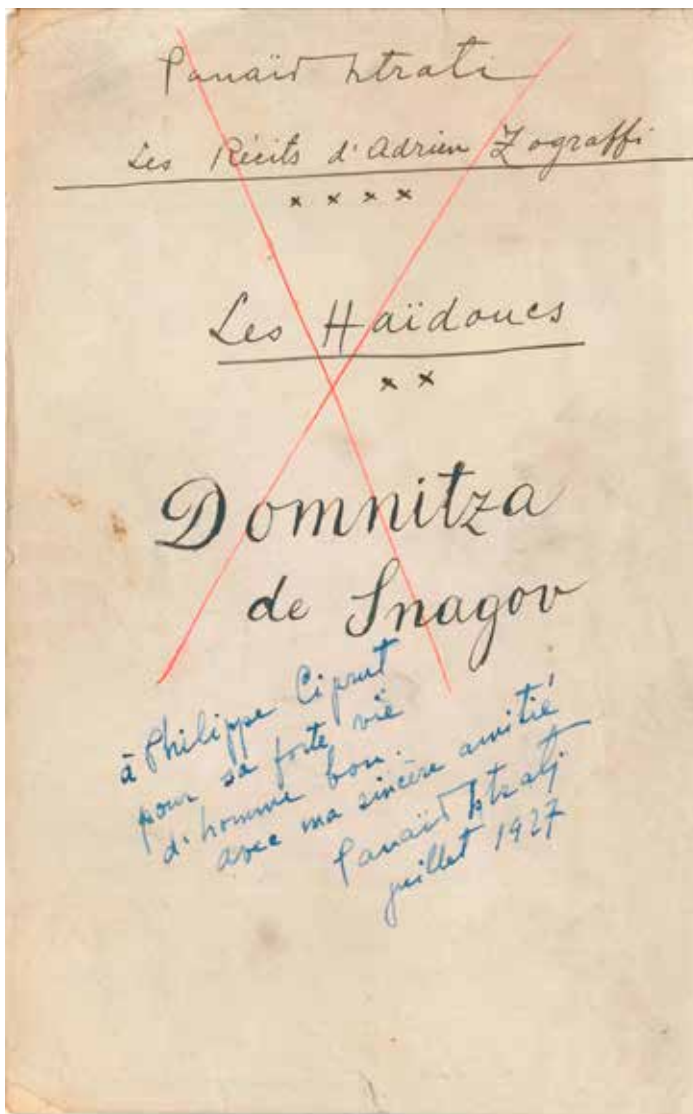
143. **Panaït ISTRATI** (1884-1935). MANUSCRIT autographe signé, *Les Récits d'Adrien Zograffi \*\*\*\* Les Haidoucs \*\* Domnitza de Snagov*, [1926] ; [2]-276 pages in-8 écrites au seul recto, en feuilles, sous 2 plats de reliure et étui (fentes réparées à la dernière page). 5 000/6 000

IMPORTANT MANUSCRIT DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME DES *RÉCITS D'ADRIEN ZOGRAFFI*, publié chez Rieder en 1926.

Le manuscrit contient un avant-propos inédit de 4 pages (il sera remplacé par une double dédicace à Romain Rolland et Georges Ionesco) où Istrati explique pourquoi ce volume est le dernier (et non l'avant-dernier, comme le prévoyait le plan) des *Récits d'Adrien Zograffi*. Mais, après un exil de dix ans, il est retourné dans sa Roumanie natale, devenue « la Grande Roumanie », et a été horrifié : « alors que je m'évertuais à décrire des horreurs turques et grecques du temps de l'Occupation, le gouvernement roumain exterminait avec une férocité autrement médiévale la population de cette "Grande Roumanie" qui n'était plus occupée maintenant par personne. Mes histoires de viols et de massacres d'il y a cent ans pâlirent devant les fusillades d'enfants, de vieillards et de femmes avec leurs bébés dans les bras, que des officiers de l'armée régulière, déclarés "héros nationaux" par le sénat roumain, poursuivaient et abattaient à travers les campagnes de la Bessarabie ». Rentré en France, « le cœur meurtri », il tenta d'alerter l'opinion contre les crimes des « bourreaux du peuple roumain », mais sans grand succès. « Je m'étais juré de ne plus songer à l'art, avant de venger les victimes [...] Alors l'amour pour mon œuvre diminua, j'abrégeai ce que j'avais à dire sur le passé, et j'avoue que j'ai écrit ce volume avec peu d'élan »...

Le livre n'en est pas moins passionnant. Il mêle fiction et réalité historique. À la manière d'une abllade, Istrati y raconte la suite des aventures des Haidoucs roumains en révolte contre la domination turque et grecque. Après la mort de leur chef Cosma, les Haidoucs prennent pour capitaine la compagne de Cosma, Floarea Codrilor, surnommée *Domnitza de Snagov*. Elle mènera ces rebelles au grand cœur, capables de la pire violence, dans une épopée palpitante, qui commence par une expédition punitive contre

... / ...





*En l'attente*  
*Manuscrit*

Domnita de Snagov devait être l'avant  
 dernier volume des Haidoucs et des Récits  
 d'Adrien Zograffi. Dans mon plan, un  
 autre ouvrage, *Gruga*, devait former le dernier  
 et à briser la fin logique de nos Haidoucs.  
 Et *Gruga*, je *devais* le donner à mes  
 lecteurs français. Voici :

Après une absence de dix ans, je suis  
 allé, ~~en~~ *mon* pays, la Roumanie, *pendant*  
 l'été 1925, revoir mon pays, la Roumanie,  
 descendre à la Grande Roumanie, avec le  
 concours de la France aidée elle-même  
 par d'autres grandes et généreuses na-  
 tions *de* *ce* que j'ai vu, appris et  
 senti, *donner* les deux mois que j'ai repris

et me donna sur place. Tout me passa par  
 la tête, ~~pour~~ *car* l'idée du  
 suicide de l'homme qui n'avait jamais  
 désespéré sans sa vie.  
 Je revins cependant sur mes pas, en  
 me disant :

« Sûrement, elle a lâché le coup par  
 mégarde ! »

Non, ce n'était point par mégarde, car  
 je la trouvai la même dévouée et dans le  
 coma, la carabine entre ses jambes.

— Et bien, Bouzdougan revenait  
 en portant de la feuille d'acacia, deux  
 gourdins de vin perdus au bout de ses  
 bras ballants. J'allais à sa rencontre, me  
 jetai à son cou et lui dis :

« mon frère Bouzdougan ! Nous voilà  
 seuls maintenant ! Mais nous sommes jeunes  
 et bons ~~et~~ nous nous enserablons, repandons  
 dans le monde le meilleur de notre jeunesse  
 et de notre bonté ~~et~~ »

Fin des Haidoucs et des Récits d'Adrien  
 Zograffi.

le monastère d'Orbou et son prieur violeur et sanguinaire. Elle mène ses compagnons jusqu'à son domaine de Snagov, où elle veut mettre en œuvre les idées haidouques de retour à la terre et d'abolition de l'esclavage. Mais l'aventure s'achèvera tragiquement par la mort de Floarea dans la montagne et l'arrestation de ses derniers compagnons. Le livre se clôt sur une chanson haidouque.

Le manuscrit, à l'encre noire, de la belle et régulière écriture d'Istrati remplissant la page sans marge, présente des ratures, corrections et additions de la main de l'auteur ; de nombreuses corrections sont en outre portées à l'encre rouge par un lecteur (probablement Jean-Richard Bloch), rectifiant et polissant le style d'Istrati ; d'autres indications typographiques en rouge montrent que ce manuscrit a servi pour l'impression ; on relève de légères variantes avec le texte imprimé. Le récit (dont manque le début) commence à la page 5, à la suite des pages 1-4

de l'avant-propos, à la sixième phrase du discours de Floarea, exhortant les haidoucs à se rassembler autour d'elle. Outre l'avant-propos, les notes de bas de page, la plupart expliquant des mots de vocabulaire roumain ou tzigane, ont disparu de l'édition. Seule une note, page 208 du manuscrit, faisant référence à un livre de M.N. Iorga *l'Histoire des Roumains et de leur civilisation* (1922), a été retenue.

La page de titre porte cet envoi : « à Philippe Ciprut pour sa forte vie d'homme bon. Avec ma sincère amitié Panaït Istrati juillet 1927 ». Y est jointe une photographie d'Istrati (carte postale), dédicacée au verso : « à Philippe Ciprut cette image prise au moment où, à Bucarest, on errait comme deux dépayés. Fraternellement Panaït Istrati oct. 1929 ».

ON JOINT deux éditions originales brochées des *Récits d'Adrien Zograffi* (in-8) : II *Oncle Angbel* (Rieder, 1924, un des 300 ex. sur vergé pur fil), III \* *Présentation des Haidoucs* (Rieder, 1925, un des 40 sur Hollande) ; plus *Les Chardons du Baragan* avec 30 compositions originales en couleurs de L. Screpel (Aux Quatre Coins du Monde, Société d'éditions françaises et internationales, 1947, un des 100 ex. sur vélin de Rives, avec suite des 15 h.t. en noir, sous emboitage).





144. **Max JACOB** (1876-1944). MANUSCRIT autographe signé, *Roman abrégé*, Saint-Benoît-sur-Loire ; 9 pages petit in-4. 1 000/1 300

MANUSCRIT D'UN CONTE OU NOUVELLE, PROBABLEMENT INÉDIT ; non datée, elle est dédiée « à Pierre Colle, poète », son futur exécuteur testamentaire.

Cette curieuse nouvelle, dans le genre des contes de Jouhandeau (l'action se situe dans la Creuse), raconte la fausse amitié, qui cache une terrible rivalité, entre un bon avoué de province, Maître Julien Bonnefous, de la ville du Blanc-Sainte-Mesme, d'un caractère plutôt bonhomme en apparence, mais aigre en dedans, faible et lâche, et le principal clerc de son étude, Thomas Thomas, personnage mauvais, veule et tyrannique, qui tient, sous des dehors aimables, son patron et toute la ville au creux de sa main... « S'il y a jamais eu d'amitié entre le clerc et l'avoué c'est que l'amitié peut exister entre gens à mauvaises humeurs. Thomas n'a d'amitié que pour une vieille parente auvergnate qu'il ne voit jamais et un camarade de la guerre qui ressemble à Bonnefous. Bonnefous a pour amis tout le département de la Creuse. Plutôt qu'amis ils étaient préoccupés l'un de l'autre et le furent vingt-cinq ans. Thomas accordait à son patron de la douceur et une politesse naturelle alors que lui-même n'avait que l'affectation de ces deux vertus ». Le patron croyait qu'il ne pouvait se passer du bon sens et des précisions de son clerc. « L'amabilité, la gracieuseté était le clou des rapports de ces deux bilieux »... Cette fausse amitié « était empoisonnée par des nuages et des criaileries d'une familiarité casanière. L'ami Bonnefous remplaçait les violences par des aigreurs [...] il n'était grossier que dans ses goûts secrets. Au lieu de mettre son clerc dehors il se résignait lâchement au malheur », mais il rêvait secrètement d'une vengeance éclatante... On verra comment, après des années de tyrannies, d'humiliations, de dégoût, Bonnefous se venge d'une façon tout aussi mesquine de son clerc...



145. **Max JACOB**. L.A.S. « le pauvre Jacob », Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret) 28 janvier 1943, à « Cher Jean » ; 1 page et quart in-4. 300/400

LETTRE DE CONSEILS À UN PEINTRE. « Toutes mes félicitations ! Vous avez compris – mais, *restez humain* !.. Ça va bien – Vendre ou ne pas vendre ça n'a aucune importance – question de chance ! pensez à un idéal à atteindre et qui recule, hélas, sans cesse. Vous êtes sur la voie. Je connais la fameuse pensée de PASCAL. Elle prouve que l'on peut être un grand chrétien et ne pas savoir de quoi il s'agit en peinture. J'ai entendu un grand professeur non chrétien et qui valait Pascal dire que la peinture consistait à *rendre le relief* (ou à peu près cette phrase qui supprime d'un coup toute la peinture orientale et l'art roman en peinture). La peinture est une concentration. Atteignez la *sigillarité*. Merci d'avoir confiance en moi. Lisez le Journal d'Eugène Delacroix, *Les Maîtres d'autrefois* de Fromentin et en général toutes les critiques écrites par les peintres, des gens du métier »... Il ajoute : « Réfléchir aux conditions de l'art c'est-à-dire à l'esthétique, c'est se faire une esthétique à soi même si on pense comme les autres. Car si on pense comme les autres on n'exécute pas comme eux. [...] Vie intérieure ! Vie spirituelle ! Vie morale *LENTE*. Pourquoi toujours cette rapidité ? Vous mourrez un jour, non ? »

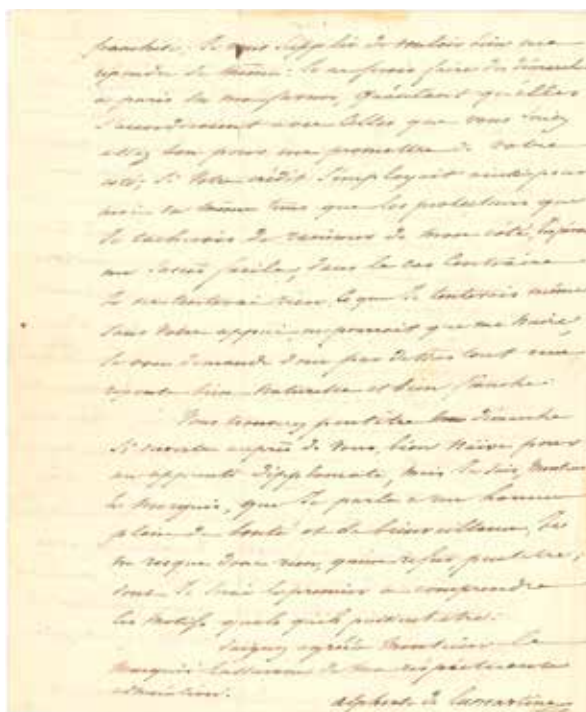
146. **Max JACOB**. L.A.S., Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret) 16 juillet 1943, [à Pierre ALBERT-BIROT] ; 1 page in-4 (cachet PAB). 300/400

BEL ÉLOGE DES *MÉMOIRES D'ADAM*. « Il y a quarante ans que nous essayons de retrouver l'homme. Sursaturé de formules, on a interrogé l'inconscient : ça n'a pas donné l'homme ! On a essayé du catholicisme après 1918 parce que l'inconscient n'avait fait que décevoir, mais le catholicisme s'arrête à l'Église qui n'est qu'un homme spécial (faute de rigueur). Aujourd'hui dans le roman retour à la psychologie – vain retour : les Russes ont tout dit ! – Dans cette inquiétude de l'homme qui voudrait bien savoir ce qu'il est parce que la Genèse ne lui suffit pas tu es le seul à oser cette sublimité tentative : mettre le premier homme sous le ciel. Et il se trouve que toi tu es le seul qui puisse tenter cet effort à cause de ton ingénuité profonde car il y fallait ce don merveilleux, à cause de ta haine des afféteries à la Max Elskamp, à la Ch. L. Philippe, à la Francis Jammes. Oui tu étais le seul à pouvoir prendre ce rôle écrasant et tu l'as rempli comme toujours, toi seul poète épique de notre temps »...

147. **JOURNALISTES**. 35 lettres, la plupart L.A.S., au journaliste Paul GIANNOLI. 50/60
- André Asseo, Michel Aubriant, René Biosca, Michèle Boegner, François Botti, Alex Grall, Jean-Émile Jeannesson, Jean-Paul Lacroix, Pierre-Jean Launay, Jacques Moulinier, Marc Petit, Jean-Jacques Raffel, Pierre Stora, Carmen Tessier, Henri Tisot, etc.
148. **Pierre-Jean JOUVE** (1887-1976). L.A.S., 14 juillet 1966, [à Gaston PALEWSKI] ; 1 page in-4. 100/120
- « Connaissant votre fidélité si ancienne, je tiens à vous exprimer mes félicitations pour le haut grade dans la Légion d'Honneur qui vous est accordé. Je me souviens de votre présence, qui avait bien voulu enrichir ma réception, par Louis JOXE, cet hiver »...
149. **Henry de JOUVENEL** (1876-1935) homme politique et journaliste, second mari de Colette. L.A.S., 12 août 1927, au journaliste Émile BURÉ ; 5 pages in-4. 150/200
- AU SUJET DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS : « Je ne vois le salut qu'en elle. Je crois qu'à son sort est lié celui de la France, que notre prestige national décline ou grandit avec le sien, qu'elle seule peut apporter aux petites nations dont la cause fût toujours liée à la nôtre le moyen d'expression et l'instrument de défense commune qui leur a manqué pendant toute l'histoire ». Cette coalition n'est-elle pas le meilleur moyen de prévenir la guerre ? Mais il faut éviter « les fissures dans ce front commun de la paix que notre effort doit tendre à organiser et qui n'est déjà pas trop large, puisque les États-Unis et la Russie ne font pas partie de la S.D.N. ». Pour lui, « la Société des Nations représente la méthode de la paix. Cette méthode, notre pays doit s'en constituer le défenseur parce que ses traditions, ses intérêts, les responsabilités que lui a créées la victoire vouent la France à la grande tâche d'organiser l'Europe »... ON JOINT un article dactylographié signé d'Émile BURÉ, en réponse à la lettre de Jouvenel.
150. **August von KOTZEBUE** (1761-1819) écrivain allemand. L.A.S., Königsberg 10 janvier 1808, à la librairie KUMMERSCHE, à Leipzig ; 2 pages in-4, adresse avec cachet de cire rouge ; en allemand. 300/400
- Il parle d'abord du remboursement de 140 friedrichsdor effectué par Lagarde, et remercie Kummersche de son aide. Baczko accepte la proposition de 7 reichstaler par page grand 8°. Il pense avoir fini à Pâques son histoire de Prusse [*Preussens ältere Geschichte*]. Son roman *Leontine* est presque entièrement terminé, mais il ne peut le faire imprimer avant la mort de son beau-père. Il demande qu'on lui envoie des vestes et pantalons à Reval [Tallinn]. Il évoque enfin l'achat au professeur Sprengel de Halle d'un petit appareil botanique [« einen kleinen botanischen Apparat »], et d'un microscope de poche à Londres...
151. **Ernest LA JEUNESSE** (1874-1917). MANUSCRIT autographe signé, *L'Holocauste, roman contemporain*, 1898 ; 116 pages in-4 dont 97 entièrement autographes, et 19 avec coupures de presse collées et additions et corrections autographes (qqf. légèrement effrangés sur les bords). 400/500
- MANUSCRIT COMPLET de ce « roman contemporain », publié chez Fasquelle, dans la « Bibliothèque Charpentier », en 1898. Le manuscrit comporte quelques fragments découpés d'une prépublication dans un journal. C'est le roman d'un adultère étudié minutieusement, et douloureusement : la liaison est découverte par le mari, et l'amant meurt solitaire alors que son enfant naît... La page de titre, calligraphiée en grosses lettres, comporte une précision rayée, non retenue : « roman *lyrique* contemporain »... Au verso de la page 67, dessin à la plume de trois têtes d'homme. ON JOINT un petit ensemble de coupures de presse sur ce roman.
152. **Alphonse de LAMARTINE** (1790-1869). L.A.S., Naples 28 novembre [1820, au marquis de LA MAISONFORT, ministre plénipotentiaire en Toscane] ; 4 pages in-4. 500/600
- LETTRE DE L'APPRENTI DIPLOMATE PROPOSANT D'ABANDONNER LA POÉSIE EN FAVEUR DE LA CARRIÈRE DIPLOMATIQUE.
- M. de FONTENAY lui a communiqué de la part du marquis des choses si flatteuses qu'il ne peut résister au désir d'y répondre. « Si j'étais encore dans mon tems de verve j'y répondrais même en vers, mais il ne faut écrire ainsi qu'au public. J'ai connu et aimé vos vers bien avant que vous n'avez connu les miens, j'aurais donc le droit de vous rendre à plus juste titre, tous les éloges que vous voulez bien leur donner, je n'en ferai rien cependant parce que mes louanges aujourd'hui auroient l'air de n'être dictées que par la reconnaissance. Le parfum durable de ces legeres fleurs que vous avez laissé échapper de vos mains, est un garant plus sur de vos charmants talents. Vous les dédaignez maintenant, et j'ai à peu près renoncé aussi à ceux que j'aurais pu acquérir ; lancé par la nécessité dans une toute autre carrière j'ai changé de but, et par conséquent de route. Je ne songe plus à la gloire ; c'est plus prudent ; je cherche à mériter par mon travail une petite existence agréable dans un état et dans un pays qui répondent à tous mes goûts »... Il aimerait obtenir la place de secrétaire auprès du marquis et « dans un pays comme Florence » ; mais il prie le marquis d'écouter sa confession : « Vous avez peut-être une répugnance assez générale pour les poètes, mais vous verrez que

je ne le suis pas, dans l'acception ordinaire de ce mot, je ne l'ai jamais été que comme vous, par intervalles, par désœuvrement, par occasion, jamais par *état*. Je ne compte plus faire un vers de ma vie, tout s'y oppose, je travaillerai paisiblement, sous vos directions, ne recherchant que cette douceur et cette simplicité de rapports et de vie qu'un caractère aussi aimable qu'on dépeint le vôtre assure à ce qui vous entoure, et que le mien me fait trouver aisément »... Il prie le marquis de soutenir cette démarche « bien naïve pour un apprenti diplomate »...

ON JOINT une L.A. (incomplète de la fin), Aix-les-Bains 27 juillet [1821, à Amédée de PASTORET] (2 pages in-4), le remerciant de ses bons offices auprès du Roi en faveur de son ami Eugène de GENOUDE. « Je reste aux eaux pour ma femme plus que pour moi jusqu'à la fin de septembre, et je me fais un bien grand plaisir de l'idée de vous y voir quelques moments. Tous les rapports si obligeants et si aimables que j'ai eu le bonheur d'avoir avec vous monsieur me font vivement désirer d'en fonder de plus intimes encore sur une connoissance plus réelle »...



152

153. **Alphonse de LAMARTINE**. L.A.S., [Paris automne 1824], à l'éditeur Urbain CANEL ; 1 page et demie in-8, adresse. 250/300

SUR SA CANDIDATURE À L'ACADÉMIE FRANÇAISE. ... « voici la position des choses : j'entre en jeu avec 12 à 13 voix. M<sup>r</sup> Droz avec 8 ou 9

et M<sup>r</sup> Guiraud avec 6 ou 8, mais une fois M<sup>r</sup> Droz éliminé six des siennes passeront en masse à M<sup>r</sup> Guiraud par opposition violente à moi. Ce sont MM. Lacretable Roger, Auger, Raynouard et Campenon. Il y aura donc à peu près égalité et c'est alors que deux ou trois voix comme celles de MM. de Ségur, Duval, Picard &c. que je n'aurais pas du premier abord, décideraient l'élection en ma faveur en se reportant sur moi. Vous en savez autant que moi-même à present. Agissez sur cette partie semi libérale »...

154. **Alphonse de LAMARTINE**. L.S. avec post-scriptum autographe, Paris 18 avril 1843, à BOCAGE ; 1 page in-8 à son chiffre couronné, adresse. 100/150

SUR LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE *LUCRÈCE* DE PONSARD [Odéon, samedi 22 avril 1843, avec Bocage dans le rôle de Junius ; Lamartine avait assisté à une lecture de la pièce, par Bocage, le 15 avril, dans le salon de Marie d'Agoult]. Il accepte « avec bonheur et reconnaissance si c'est pour jeudi ; samedi je ne pourrais malheureusement pas. J'ai un engagement pris et ne saurais le rompre »... Il ajoute de sa main : « M<sup>me</sup> Damoreau ayant sa représentation samedi il m'est impossible de ne pas y assister. Elle a été si bonne pour notre concert ».

ON JOINT sa photo (par Alexandre Martin, format carte de visite), et un exemplaire de la circulaire lithographiée aux abonnés du *Cours familier de littérature*, Paris 8 février 1862.

155. [**Alphonse de LAMARTINE**]. **Paul de SAINT-VICTOR** (1827-1881). CAHIER AUTOGRAPHE DE MINUTES DE LA CORRESPONDANCE DE LAMARTINE, [1848-1849] ; cahier petit in-8 de 94 pages, relié sur brochure demi-vélin à coins. 700/800

PRÉCIEUX RECUEIL TENU PAR LE FUTUR CRITIQUE, ALORS SECRÉTAIRE DE LAMARTINE, de 100 minutes de lettres dictées par Lamartine, non datées, avec indication des noms (et souvent des adresses) des correspondants, la plupart pour remercier de leur soutien, ou de l'envoi d'écrits.

Au général Antonini (félicitations sur la sortie héroïque de la forteresse de Venise) ; Eugène Magne (remerciements pour un article de soutien) ; Antonin Roques (à propos de la calomnie et de l'injustice ; lui déconseillant de s'expatrier en Orient en ces temps de rénovation, de labeur et de catastrophes sociales) ; aux élèves de Saint-Cyr (promesse d'appuyer leur pétition à l'Assemblée nationale, en souvenir des premiers pas de la révolution) ; au professeur Schoebel (sur l'*Histoire des Girondins*) ; Henry Rocher, surnuméraire à la Manufacture des tabacs, à Morlaix ; l'abbé Lenoir, à Monceaux ; M. Raganeau, boulanger à Mérygnac ; M. Trévez, tailleur à Cluny (dont la bienveillance fait exagérer les amertumes d'une disgrâce politique) ; M. Bertrand, sous-préfet de Béziers (lorsqu'il pourra ouvrir son cœur devant son pays on n'y lira que dévouement, abnégation et patriotisme) ; au gouvernement provisoire de Valachie (encouragement du simple citoyen) ; M. Ledoux, à la Nouvelle-Orléans (sur l'accueil fait en Amérique à la proclamation de la République française) ; au ministre de l'Instruction publique (recommandant Devert, poète et journaliste de talent, et Guyard, écrivain distingué et journaliste républicain) ; M. Duffour, à Arreau (remerciement pour un hommage à feu Chateaubriand, grand

... / ...

poète et le maître le plus cher de sa jeunesse) ; M. Lélán, notaire et maire à Belz (associant son nom à ceux des courtisans de son impopularité) ; M. Trouessard (sa lettre lui apparaît comme une protestation de la conscience publique) ; Duseigneur (vœux pour l'auteur de beaux vers) ; Alphonse Rastoul (gratitude pour *Lamartine : poète, orateur, historien, homme d'État*) ; Gustave de Gérando (admiration pour l'idée inspirée à l'origine du *Démocrate chrétien, ou Manuel évangélique de la liberté, de l'égalité et de la fraternité*) ; M. MacKay (remerciement du portrait du plus grand homme d'État républicain des temps modernes, Washington) ; M. Guzon, élève de Troisième au lycée Corneille (l'enfant parle avec un accent viril de patriotisme et de loyauté) ; M. Sirodot (réfutation de son amendement au projet de constitution) ; M. Pechméja, chancelier à l'ambassade ottomane ; Auguste Breuil (la poésie patriotique reste à créer) ; au ministre de la Justice (appuyant une pétition de grâce en faveur d'un détenu repentant de 15 ans), au ministre de la Guerre (proposant un capitaine retraité pour la croix) ; d'autres lettres à MM. Brunie, Jules David, Charles de Languardière, Lindherm, Geoffrin, Grill, Urbain Verdier, Ernest Perrot, Péguy, d'Olincourt, Paul d'Aubarède, l'abbé Masson, Munroe, Trélat, etc.

156. **Alphonse de LAMARTINE.** L.A.S., Paris 9 août 1849 ; 1 page in-4. 120/150

« Je vous aurais une obligation de plus si vous voulez bien voir M. JAVAL que vous m'avez dit connaître au sujet de la vente d'une de mes terres à son choix dont je suis forcé de me défaire. Dans le cas où M. Javal voudrait donner suite à l'ouverture qu'il m'a fait faire dites-lui que je suis à ses ordres pour les renseignements tous les jours ici chez moi mais seulement d'aujourd'hui à huit jours. Plus tard je serais absent »... ON JOINT une enveloppe a.s. à Léon Duportal, au bureau du *Moniteur de l'Indre*, à Châteauroux, [Macon 19 février 1858].

157. **Alphonse de LAMARTINE.** L.A.S., Paris 1<sup>er</sup> juin 1858, à un ami [Louis-Marie vicomte de MARCELLUS ?] ; 3 pages in-4. 500/700

IMPORTANTE LETTRE POLITIQUE PROTESTANT CONTRE L'INGRATITUDE DE LA NATION DEVANT SA RUINE, ET RÉSUMANT SA TRAJECTOIRE POLITIQUE.  
Il est touché de l'intérêt que son ami prend à sa situation, car tout ce qu'on débite sur les causes de sa mauvaise fortune est « la fable de la malveillance et de l'ingratitude » ; Lamartine succombe sous les effets de la crise viticole et la crise du numéraire. « Il n'y a là ni spéculation, ni dissipation, ni prodigalité, il y a malheur. Vous connaissez ma vie, c'est celle d'un artisan laborieux et économe à Paris, c'est celle d'un large propriétaire rural à la campagne responsable de la vie de cinq cents ouvriers de la vigne souvent sans pain. Mes amis avaient cru trouver comme ceux de Chateaubriand et Dupont de l'Eure, de Foy, et Lafitte le moyen honorable de payer mes créanciers et de me conserver le toit que vous connaissez dans une souscription nationale. Ils n'ont trouvé en réalité que l'occasion de me faire outrager par tous les partis »... Les partis ne lui pardonnent pas ses services, et le parti légitimiste fut « le plus acharné le plus inique le plus injurieux [...] le faubourg St Germain a voté *vingt sous* ! À la mairie du 11<sup>e</sup> arrondissement, c'est l'obole d'une pauvre servante. L'aristocratie française qui possède les milliards de la fortune territoriale en France a récompensé par ce mépris l'homme qui s'est le plus dévoué à son salut et à son honneur. Vous savez comment en 1830 j'ai sacrifié quinze ans ma carrière, ma fortune, ma jeunesse mon ambition légitime aux scrupules de mes souvenirs aux Bourbons ! Vous savez que j'ai refusé trois fois aux instances personnelles de Louis-Philippe d'accepter ses faveurs, ses ambassades, ses ministères par respect pour la mémoire de Louis XVIII et Charles X ! Vous savez comment j'ai confessé sous les bayonnettes et sous les coups de fusil les préférences légitimistes de ma jeunesse, même en 1848 ! Vous savez si un légitimiste a été ou proscrit, ou insulté ou exclus des élections et de l'Assemblée constituante à cette époque où j'ai patronné moi-même leurs candidatures ! Vous avez lu l'*Histoire de la Restauration* où leur gouvernement a été pour la première fois vengé des calomnies de l'opposition de 15 ans ! *Vingt sous* et l'outrage de ce parti, le seul que j'aye servi avant le jour de la République obligé et unanime ! Voilà la récompense ! Ou plutôt voilà la dérision ; il n'en sera pas ainsi impunément, j'accepte l'outrage mais je m'expliquerai ! C'est un parti qui s'est perdu trois fois faute d'hommes ! Il se perd en ce moment faute de cœur. Il s'associe à ses plus mortels ennemis les Orléanistes contre moi c'est-à-dire contre le seul homme qui lui ait rendu hommage dans son malheur ! [...] je ne mourrai pas ou je ne m'exilerai pas sans lui avoir dit ma pensée »...

La dernière page est écrite au dos d'un feuillet biffé (paginé 32) du manuscrit de son « Entretien » sur Pétrarque [*Cours familier de littérature*, 31<sup>e</sup> et 32<sup>e</sup> Entretiens, 1858]

158. **Alphonse de LAMARTINE.** L.S., Paris 23 avril 1863 ; 1 page et demie in-4 (petite réparation). 100/150

Il sollicite une aide financière pour l'édition de ses *Œuvres complètes*. Il lui reste 9 tomes à imprimer : « Cent vingt mille francs environ me manquent [...] J'ai à vous proposer de me les avancer pour deux ans. Je vous les rembourserai en argent ou en livres, à votre choix, le 1<sup>er</sup> janvier 1865. Sans cette aide je n'ai qu'à livrer mes terres ; elles sont engagées en entier au Crédit foncier. Je péris moi et mon entreprise au moment où je touchais au but »...

ON JOINT une L.A.S. de Pierre-Jean de BÉRANGER à une dame au sujet d'un magistrat ; une L.A.S. de Louis BLANC à Pagnerre (9 octobre 1862), Au sujet du 12<sup>e</sup> volume de son *Histoire de la Révolution française* ; une L.A.S. de Charles ROLLAND à Pagnerre lui demandant de lui envoyer 20 exemplaires du *Manuel électoral*.



159. **Alphonse de LAMARTINE**. L.S., Paris 8 janvier 1864, [à Louis RATISBONNE] ; la lettre est écrite par sa nièce Valentine de Cessiat ; 3 pages et demie in-8. 250/300

BELLE LETTRE SUR ALFRED DE VIGNY, mort le 17 septembre 1863, et auquel il consacra les 94<sup>e</sup> et 95<sup>e</sup> entretiens du *Cours familier de littérature* (octobre-novembre 1863).

Il sait que son correspondant est un jeune homme d'honneur : « votre caractère et vos talents ont inspiré une assez juste confiance à M. de Vigny, pour vous léguer le soin de ses œuvres posthumes. J'ai applaudi à ce choix, par mon amitié pour lui, et par mon estime pour vous ; l'éditeur est en tout digne de l'écrivain »... Accusé d'avoir mal interprété la pensée de Vigny sur « un ouvrage charmant », mais « un peu dangereux », *Chatterton*, Lamartine reconnaît qu'il a pu lui attribuer trop de repentir. « Ce qui a pu m'induire en erreur c'est l'identité de ses principes sociaux et des miens pendant les années qui ont suivi 1848. Je l'ai vu tous les jours en effet prêt à se dévouer *avec toutes ses armes* à la défense d'une société à laquelle il ne cherchait plus de torts. [...] Vous me reprochez encore, d'avoir enlevé de l'intérêt à sa maladie en la représentant comme douce bien que *mortelle*. En allant le voir peu de jours avant sa mort, je le trouvai en effet debout et en apparence guéri. C'est ce qui me fit croire à la cessation de sa maladie [...] La meilleure preuve, Monsieur, de sa lumineuse intelligence conservée jusqu'au dernier moment, c'est le soin scrupuleux qu'il prenait de revoir et de corriger ses œuvres et l'heureuse pensée qu'il nourrissait déjà de vous choisir pour son représentant devant la Poésie et la postérité »...

ON JOINT une L.A.S. d'Elme CARO à Ratisbonne, 18 janvier 1867, à propos du *Journal d'un poète* (1 p. in-12).

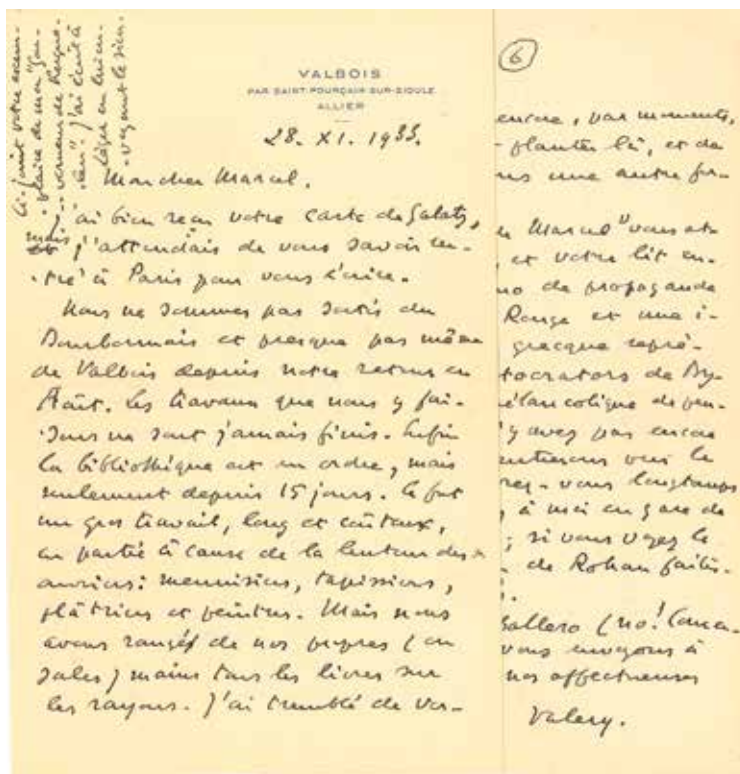
160. **Valery LARBAUD** (1881-1957). L.A.S. « Valery », *Valbois (Allier)* 28 novembre 1933, à Marcel RAY ; 6 pages in-8 à son adresse. 500/700

BELLE LETTRE À SON AMI LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS INTIME. [Marcel RAY (1878-1951) fut professeur d'allemand, historien de l'art et diplomate.]

Larbaud raconte la suite des travaux dans sa maison du Bourbonnais : avec l'aide de Maria, il a rangé tous les livres de la bibliothèque, malgré des vertiges au sommet de l'échelle et la chute de piles de volumes sur la tête, sans parler de l'astiquage des vieilles reliures en veau plein, et de la fabrication de jaquettes de papier cristal pour une multitude de brochés. « Pour garder de la place aux futures acquisitions et aux livres envoyés par des confrères, j'ai donné plusieurs centaines de volumes de "caractère frivole" ou que j'avais en double, ou d'une utilité contestable, à la bibliothèque de l'École de Cesset-Breuilly [...] Cela va de *Guerre et paix* à ma vieille "juxta" de l'*Iliade*, et d'une Encyclopédie vieillie au *Génie du Christianisme* en passant par des collections massives des "Grands Romains du XIX<sup>e</sup> siècle" et des "Lectures contemporaines et rétrospectives". J'ai donné aussi un meuble vitré pour y ranger les plus dignes de l'être.

L'instituteur me dit que ce don a développé le goût de la lecture chez les 550 habitants de notre commune »... Il a offert une centaine de romans policiers à la bibliothèque municipale de Saint-Pourçain, et a reçu des remerciements de « toute la hiérarchie » de l'enseignement primaire de l'Université de Clermont-Ferrand ; il a d'autres idées pour l'instruction populaire, voire d'« une vocation d'helléniste ou de latiniste parmi les enfants de notre village ». Puis il raconte la plantation de sapins, à laquelle il a participé, se rappelant « le dicton espagnol qu'on n'a vraiment vécu que si on a fait un enfant, ou écrit un livre, ou planté un arbre [...] Entre temps j'ai travaillé beaucoup, et même trop, voyant grandir vers un bouquin de 300 pages et plus une chose que j'aurais voulue courte. Avancée comme elle est et recopiée déjà trois fois (sans parler de versions antérieures,) j'ai encore, par moments, l'envie de tout planter là, et de recommencer sous une autre forme »... Il termine en pressant Ray à venir occuper la « Chambre de Marcel », et son lit « entre une chromo de propagande pour l'Armée rouge et une image populaire grecque représentant les Autocrates de Byzance »... Il joint « votre exemplaire de mon *Gouverneur de Kerguelen*. J'ai écrit à Léger [Saint-John Perse] en lui envoyant le sien »...

ON JOINT *Le Gouverneur de Kerguelen* (Les Amis d'Édouard n° 159, Abbeville, impr. F. Paillart, 1933), édition originale, n° 61 des 200 exemplaires sur Arches numérotés, avec ENVOI autographe signé : « à Marcel Ray / bien affectueusement, / Valery / Valbois (Kerguelen) 25.XI.'33 ».



161. **Valery LARBAUD**. 4 volumes brochés, avec DÉDICACES autographes signées (exemplaires un peu défraîchis). 300/400

Samuel Taylor COLERIDGE. *La Chanson du vieux marin*. Traduction nouvelle de Valery Larbaud [dédié à Marcel Ray] (Paris, Victor Beaumont, 1911) : « à Madame Suzanne Ray en sincère hommage. Valery Larbaud (de Montpellier) ».

Valery LARBAUD. – A.O. *Barnabooth. Ses œuvres complètes, c'est-à-dire : un conte, ses poésies et son journal intime* (Éditions de la Nouvelle Revue française, 1913) : « à Marcel Ray, affectueusement. Valery ». – *Lob von Paris*, trad. Max Rychner (Zurich, Verlag der Neuen Schweizer Rundschau, 1930) : « Mon cher Marcel, j'avais pensé vous trouver, et je par demain (29 déc.) ! Et je ne pense pas revenir après le 1<sup>er</sup> janvier. Je vous écrirai. Nous vous envoyons tous nos meilleurs vœux à tous deux pour tous deux. Valery ». – *Tbéophile Dondey de Santeny (1811-1875)* (Tunis, Éditions de Mirages, 1935, « Les Cahiers de Barbarie », 4), un des 30 ex. d'hommage sur alfa (n° H.C. 17) : « à Marcel Ray avec la vieille amitié de Valery Larbaud ».

On joint : Samuel BUTLER, *La Vie et l'habitude*, traduit de l'anglais par Valery Larbaud (Éditions de la Nouvelle Revue française, 1922, ex. de passe h.c.).

162. **Paul LÉAUTAUD** (1872-1956). 3 L.A.S., *Paris 1917-1918 et 1937*, [à Léon DEFFOUX] ; 1 page in-8 chaque à en-tête et vignette du *Mercure de France*. 300/350

1<sup>er</sup> mai 1917. Félicitations sur sa nouvelle dans *La Caravane* : « C'est conté sans longueurs et comme par quelqu'un qui vous dit une petite histoire en passant, ce qui est peut-être la meilleure façon de conter. Mais je crois bien que la morale du conte m'a encore plus amusé. Elle m'a fait songer que bien de nos chers maîtres ne sont peut-être pas devenus écrivains autrement que votre Amédée »... Il a été aussi intéressé par son étude sur MAUPASSANT : « Je n'ai jamais beaucoup aimé la littérature de Maupassant [...]. J'ai horreur de ce genre d'homme. Et malgré tout cela, l'homme m'intéresse grandement »... 18 janvier 1918. Il est très privé, comme fumeur : « Puisque vous êtes dans un métier de soldats, vous est-il possible d'avoir du tabac de troupe ? Je vous demande cela à tout hasard, ne sachant à quel saint me vouer. [...] S'il n'y a pas moyen, je me résignerai. Il est bien entendu que je parle d'acheter, et que je vous rembourserai le prix des paquets »...

8 juillet 1937, au sujet de Jean BONNEROT (l'éditeur de la correspondance de Sainte-Beuve) : « Mademoiselle Marie DORMOY, bibliothécaire à Sainte-Geneviève (Bibliothèque Jacques Doucet également) donnera chez elle [...] une petite réception en son honneur, à propos de son Prix de la Critique »... Il a relu son article sur la destruction des lettres d'Adèle HUGO. « Une fois de plus je vous le dis avec grand plaisir : grand intérêt toujours de vos articles de ce genre, apprenant toujours quelque chose, toujours merveilleusement faits »...

163. **André LEBEY** (1877-1938). MANUSCRIT autographe signé, *Pierre Louÿs*, [1922] ; 5 pages in-4. 100/150

HOMMAGE À PIERRE LOUÏS, paru en première page du journal *L'Éclair*, le 21 janvier 1922. Lebey rend un émouvant hommage à son ami Pierre Louÿs, déjà terriblement diminué [il mourra en juin 1925]. Il évoque son amitié, dont la dédicace de *la Femme et le Pantin* est le témoignage. Il cite un poème inédit *Gibier divin*, et se rappelle les différentes habitations de Louÿs, notamment la rue Grétry, où il a pu rencontrer toute la jeune littérature, entendre Debussy jouer à l'harmonium *La Damselle élue*, retrouver Paul Valéry, Jean de Tinan, Heredia, Pierre Quillard, Ferdinand Hérold, Claude Farrère, etc. Il loue la culture et le talent de son ami : « Croire passionnément à l'art d'écrire pour soi-même c'est une vertu » ; et il déplore son état actuel : « Cette lucidité constante, qui savait évaluer, juger et créer en dehors de toute combinaison et de tout intérêt, Pierre Louÿs y sacrifia tout. Je ne l'ai jamais entendue aussi nette que dans sa parole. Je ne l'ai jamais vue vivre aussi limpide et calme que dans le regard clair et bleu, aujourd'hui voilé, de mon ami. »

164. **Rosamond LEHMANN** (1901-1990) romancière anglaise. L.A.S., Londres 5 mai 1952, à Maurice BOURDEL, des éditions Plon ; 2 pages in-4 ; en anglais. 100/150

Il est peu probable qu'elle assiste au Congrès de l'Œuvre du Vingtième Siècle, et même si elle trouve le temps d'y aller, elle ne fera pas de communication : « Je ne suis pas orateur, et le temps où je croyais que des manifestations etc. avec des écrivains pouvaient contribuer grandement à la culture européenne ou aider la cause de la liberté, est bien révolu »... Elle s'occupe d'ailleurs de terminer son roman [*L'Écho dans le vallon*] qu'elle souhaite « désespérément » remettre à ses éditeurs...

ON JOINT une L.A.S. de Louise WEISS (Montréal 1946 ?).

165. **Julie de LESPINASSE** (1732-1776). Lettre écrite sous sa dictée par D'ALEMBERT, au Bouloir par Nemours 9 septembre [1770], au marquis de CONDORCET, à Ablois par Epernay en Champagne ; 2 pages in-4, adresse (petite déchir.). 1 200/1 500

BELLE LETTRE DICTÉE À SON « SECRÉTAIRE » D'ALEMBERT.

« Et moi aussi [...] me voilà à la campagne ainsi que mon secrétaire (qui vous salue) & c'est en vérité comme si j'avois fait le tour du monde [...] il n'y a ici que nous d'étrangers. Nous en sommes fort aises, mais nous le serions bien plus de vous y avoir. Nous remplissons

nos journées de lectures fort agreables, & quand il fera beau, nous y joindrons le *divertissement* de la promenade »... Elle le croit à Ablois, et aurait été enchantée d'y être avec lui ; elle demande des nouvelles des maîtres de la maison [M. et Mme de MEULAN]. ...« Vous n'etes pas tout à fait bien instruit sur le chapitre de Lisieux, M<sup>r</sup> d'USSÉ pretend qu'il y a 4 chanoines qui ont protesté (le secretaire vouloit faire la dessus ses réflexions, mais on les lui interdit, & c'est bien le plus petit sacrifice qu'il puisse faire.) DEZ sera professeur à l'Ecole militaire à la nomination de M<sup>r</sup> d'ALEMBERT, c'est une bonne place, & qui seroit encore meilleure s'il n'étoit pas marié, car il ne pourra pas avoir sa femme avec lui »... Elle évoque encore la comtesse de CHOISEUL, Mme d'HERICOURT et son fils. ...« Le secretaire vous embrasse, et vous attend »...

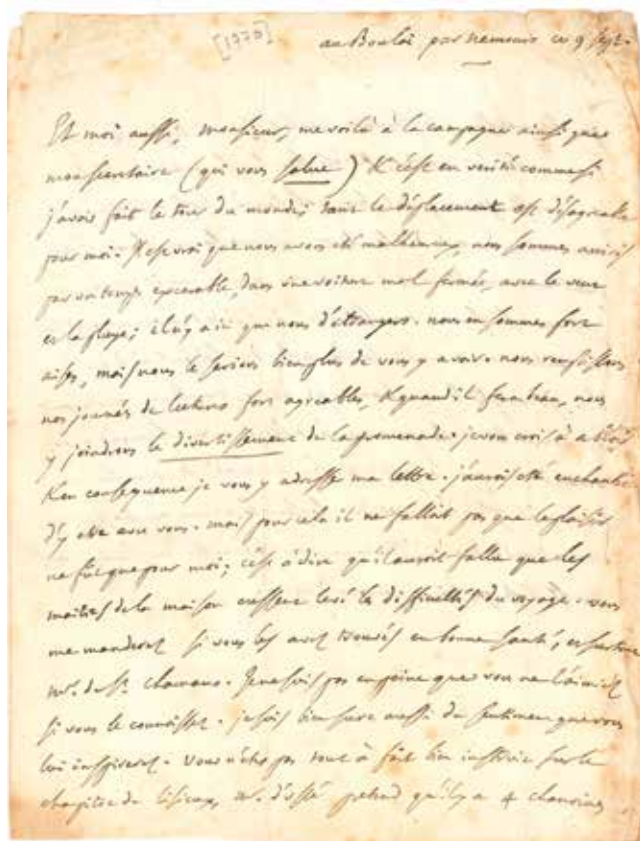
Sur le feuillet d'adresse, CONDORCET a noté de sa main une demi-page d'équations: « Supposant  $A' = 1 + x$ ,  $B' = 1 - x$ ... etc. *Ancienne collection Robert GÉRARD (1996, n° 55).*

166. **Julie de LESPINASSE. L.A.**, « ce jeudi au soir » 28 septembre [1775], [à CONDORCET] ; 5 pages et quart in-4. 1 200/1 500

LONGUE ET BELLE LETTRE LITTÉRAIRE À CONDORCET.

Elle est allée visiter la campagne de Condorcet à Nogent : « j'ai été enchantée de sa situation, il n'y a rien de si gai, de si varié, ni d'aussi agreable ; le jardin est vraiment beau, et quand il sera cultivé, il y aura du fruit excelent, et en grande abondance ; j'y ai cueilli une figue et un grain de raisin muscat, et je doute que celui de Fontainebleau, si vanté, soit aussi bon ; mais je vous demande a genoux de laisser ces beaux arbres debouts ; ils sont non seulement agreables, mais ils sont necessaires, il seroit trop incomode d'aller gagner la seconde terrasse, sil n'y avoit pas d'ombre dans la premiere ; d'ailleurs savés vous bien que tant de meurtre ne vous vaudroit que 30 loüis. C'est le dernier mot de ceux qui savent estimer ces choses là ; ha ! bon Condorcet ne vous rendés pas si coupable pour si peu d'argent »...

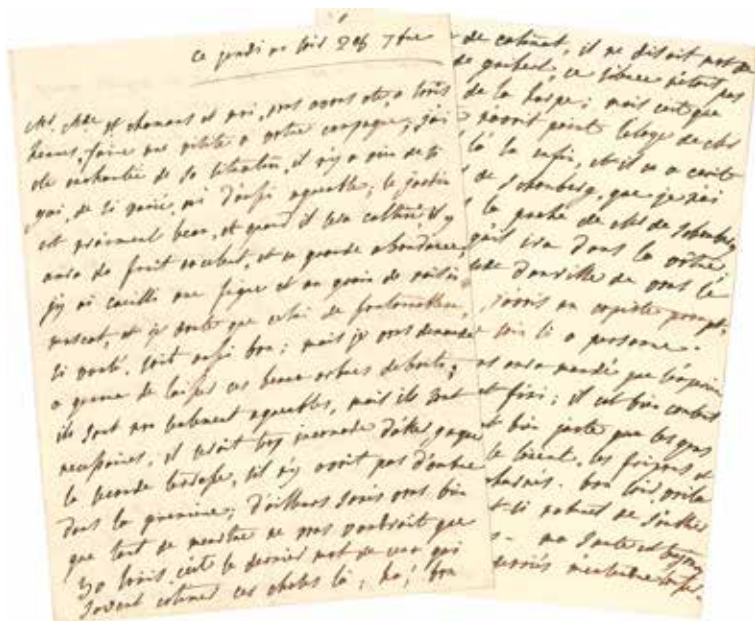
La maison est en bien mauvais état, et Julie énumère tous les travaux qui y seront nécessaires, puis donne des nouvelles de leurs connaissances, M. de SAINT-CHAMANS, la duchesse Danville [LA ROCHEFOUCAULD-D'ENVILLE]. ...« Il y a un journal de LINGUET qui fait ecumer de rage M<sup>r</sup> de LA HARPE, nous savons que penser de Linguet, mais de bonne foi, n'a t-il pas a se venger de M<sup>r</sup> de La Harpe ? Et lorsqu'on a mis dans la boîte un homme, lorsqu'on a voulu le tuer a coup d'épingles et puis a coup de poignard, et qu'on ne la pas laissé



165

mort sur la place, faut il bien s'étonner que cet homme se venge comme il peut ; hé bien M<sup>r</sup> de La Harpe ne se possede pas. Il a de plus un petit mecontentement qu'il n'ose pas prononcer ; M<sup>r</sup> de VOLTAIRE a beaucoup loüé son éloge de CATINAT, il ne disoit mot de celui de M<sup>r</sup> de GUIBERT, ce silence n'étoit pas penible a M<sup>r</sup> de La Harpe ; mais c'est que M<sup>r</sup> de Voltaire n'avoit point l'éloge de M<sup>r</sup> de Guibert. Il l'a lu enfin, et il en a écrit un éloge a M<sup>r</sup> de SCHONBERG, que je n'ai pas laissé dans la poche de M<sup>r</sup> de Schonberg et j'espere bien qu'il ira dans la vôtre [...] M<sup>r</sup> d'ALEMBERT vous aura mandé que l'expérience de l'abbé BOSSU est fini ; il est bien content de M<sup>r</sup> TURGOT, il est bien juste que les gens honêtes l'aiment et le loüent, les fripons et les sots sont si acharnés »...

*Ancienne collection Robert GÉRARD (1996, n° 66).*



166

167. **Julie de LESPINASSE**. 2 L.A., [1775 et s.d.], au marquis de CONDORCET ; 4 pages in-8, et 1 page in-4 avec adresse et cachet cire rouge aux armes (brisé, petite fente). 1 000/1 300

*11 heures du soir vendredi [1775].* « M<sup>de</sup> la vicomtesse de LA ROCHEFOUCAULD que je ne connois point, vient dans le moment de m'envoyer demander si j'ai eu *ce soir* des nouvelles de M<sup>r</sup> TURGOT. Cela m'inquiete, j'ai peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose, je voudrais déjà être a demain je vais écrire a M<sup>r</sup> de VAINES ; mon dieu que le malheur rend timide ; et qu'il est pénible d'être averti par la crainte du vif interet qu'on prend a ses amis, M<sup>r</sup> Turgot ne se doute pas, a quel point il a troublé, je ne dirai pas mon bonheur mais mon repos [...] je voudrais qu'il ne toussat plus, et qu'il eut faim, il ne sera bien guéri qu'alors »... Elle prierait bien Mme Danville [La Rochefoucauld d'ENVILLE] de la mener à Versailles pour le voir, mais elle craint d'être indiscreète...

*Ce mercredi 3 heures.* Elle le prie de demander à la duchesse Danville, « avec beaucoup d'esprit, beaucoup de délicatesse, et surtout beaucoup de discrétion » d'avoir la bonté de donner deux places à deux personnes qui auraient grand plaisir à faire le voyage de Versailles avec elle et avec Condorcet : « ce second voyageur est M<sup>r</sup> de GUIBERT »...  
*Ancienne collection Robert GÉRARD (1996, n° 69).*

168. **Julie de LESPINASSE**. L.A., « Jeudi au soir », à Jean-Baptiste SUARD ; 1 page petit in-8, adresse (une partie du feuillet d'adresse déchiré, légère mouillure). 700/800

« L'homme propose et le diable dispose ; ne comptés pas sur moi. M<sup>de</sup> de S<sup>t</sup> Chamans a besoin de moi, cela doit passer avant ce qui n'est que mon plaisir. Soyés asses bon pour dire mon intention et mes regrets, et je vous prie aussi de faire mention de moi au temple. Dites que vous avés bien voulu vous charger de me dire de leurs nouvelles. Bon soir, si de vivre beaucoup etoit bien vivre je serois plus heureuse et plus vieille que Dieu ». Elle espère le voir samedi...

169. **Claude LÉVI-STRAUSS** (1908-2009). L.A.S., 20 mai [vers 1950 ?], à Robert DELPIRE de la revue *Neuf* ; 1 page in-4, en-tête du *Laboratoire d'ethnologie... Musée de l'Homme*. 200/250

Il autorise à envoyer quelqu'un chez lui pour « photographier le masque auquel s'intéresse Monsieur BRETON ». Il donne son adresse, demandant une confirmation par téléphone, chez lui ou au Musée de l'Homme...

170. **Claude LÉVI-STRAUSS**. L.A.S., Paris 3 janvier 1964, [à Gaston PALEWSKI, ministre de la Recherche scientifique] ; 1 page in-4, en-tête *Collège de France, Chaire d'Anthropologie sociale*. 150/200

« Vos aimables félicitations me touchent d'autant plus vivement qu'elles ajoutent une note personnelle à une distinction qui me flatte, mais où j'aperçois d'abord le témoignage de votre bienveillance à mon endroit ». Il dit au ministre sa reconnaissance et son « fidèle attachement »...

171. **LITTÉRATURE**. 6 L.A.S., 4 L.A. et un manuscrit autographe, XIX<sup>e</sup> siècle. 400/500

Ulrich GUTTINGUER (lettre d'envoi de ses « derniers vers »), Paul-Gabriel-Othenin comte d'HAUSSONVILLE (fragment d'article sur le duc de Bourgogne), Félicité de LAMENNAIS (à son éditeur Lecou, à propos du *Livre du peuple*), Prosper MÉRIMÉE (1846, au sujet d'une commission et d'une requête au ministère de l'Intérieur), Étienne-Denis PASQUIER (à un ami, sur une querelle entre deux généraux), Charles de RÉMUSAT (4, 1824-1826, parlant de littérature et de politique : un concours de la Société de la Morale chrétienne, *Le Globe*, l'orientation de Charles X ; Guizot, de Broglie, Bastard de Saint-Denis ; Talma ; Auguste de Staël ; Augustin Thierry ; l'engouement pour *Clara Gazul* ; Prosper de Barante, etc.), Charles SAINTE-BEUVE (2, à son éditeur Charpentier à propos de Töpffer, et 1858 à un marquis).

ON JOINT un ex. débroché d'*Il Pianto* d'Auguste BARBIER (1833) ; le discours de réception de Jules JANIN à l'Académie avec envoi à Louise Bertin (écrit par sa femme, 1871) ; plus la copie d'une lettre de Nerval.

172. **LITTÉRATURE**. 12 L.A.S. et 1 L.S. 100/120

Paul DÉROULÈDE (1875, à Edmond About), Maxime DU CAMP (1869, au sujet de l'arrestation d'un malfaiteur par un policier au langage vert), Georges LECOMTE (1910 à Louis Alibert, et une l.s. à Paul Valéry), Jules LEMAITRE (8, 1884-1903 et s.d., à divers).



173. **LITTÉRATURE.** 7 L.A.S. 150/200

Henry BATAILLE (à Pierre Louÿs, pour un dîner avec Lorrain, Mendès, Mirbeau, Rodenbach...). Georges DUHAMEL (2 à Marcel Thiébaud, 1929, changeant le titre du 4<sup>e</sup> volume des aventures de Salavin : *Le Club des Lyonnais* au lieu de *L'Été de la grande épreuve*). Octave MIRBEAU (rendez-vous chez Tortoni pour « une affaire sérieuse »). André ROUYEYRE (à Rachilde, 1918, au sujet de *La Maison du fou* de Louis Artus). Cornélie RENAN (1892, sur la mort de son « bien-aimé mari »). Jean SCHLUMBERGER (1934, au sujet de la candidature de Paul Desjardins pour le prix Nobel de la paix).

174. **LITTÉRATURE.** Environ 110 lettres, la plupart L.A.S. adressées à Maurice LEVAILLANT, 1911-1953 ; formats divers, nombreuses enveloppes, plus quelques cartes de visite autographes. 500/700

Jean Ajalbert, Jean Albert-Sorel, Arsène Alexandre, Henri Allorge, Fernand Baldensperger, Joseph Bédier, André Bellessort, René Benjamin, Pierre Benoit, André Berge, Louis Bertrand, Léon Blum, Jules Bois, Henry Bordeaux (4), Adolphe Boschot, Marcel Boulenger, Marcel Bouteron, René Boylesve, Henri Bremond, Pierre Camo, Henriette Charasson (3), Michel Corday, Hugues Delorme, Charles Derennes, Lucien Descaves, Maurice Donnay (5), René Doumic (27), André Dumas (3), Marie-Jeanne Durry, Henri Duvernois (3), Gabriel Faure, Paul Fort, Cécile Gazier, Georges Goyau (3), Fernand Gregh (3), Gustave Guiches (3), Gyp, Émile Henriot, Francis Jammes, Gustave Kahn (3), etc.

175. **LITTÉRATURE.** Environ 100 lettres, la plupart L.A.S. adressées à Maurice LEVAILLANT, 1909-1934 ; formats divers, nombreuses enveloppes, plus quelques cartes de visite autographes. 500/700

Léo Larguier, Henri Lavedan (6), Charles Le Goffic (4), Maurice Levaillant, Xavier de Magallon, Frédéric Masson, Alfred Masson-Forestier (sur Racine), Camille Mauclair (3), François Mauriac, Henry de Montherlant (2), Paul Morand, Anna de Noailles (4), Pierre de Nolhac, Jacques Normand (5), comtesse Jean de Pange, Edmond Pilon (4), Louis Pize, François Porché, Ernest Prévost (3), Alfred Quidant, Rachilde, Ernest Raynaud, Henri de Régner (9), Marie de Régner, André Rivoire, Anna Rodenbach, Gaston Roupnel (5), Albert-Émile Sorel, Paul Souday, Marcelle Soulage, Jules Supervielle, André Thérive, Paul Valéry (carte de visite), Fernand Vandérem (5), Émile Vitta, Miguel Zamacoïs, etc.

176. **LITTÉRATURE.** 73 lettres ou pièces, la plupart L.A.S. adressées au critique et journaliste Léon TREICH. 400/500

Juliette Adam, Auguste Bailly, Gérard BAUER (et ms), Maurice Bedel, Tristan BERNARD (8), André Berry (3), Louis Bertrand, Jacques Chardonne, Alphonse de Châteaubriant, Georges Courteline, Lucie Delarue-Mardrus, Joseph DELTEIL (3 plus plaquette), Maurice DONNAY (7), Luc Durtain (3), FRANC-NOHAIN (4), Maurice Genevoix, Paul Géraldy, Fernand Gregh, Paul Guth, Myriam Harry, Émile Henriot, Joseph KESSEL (3), Jean de La Varende, Abel Lefranc, Ferdinand Lop, Maurice Magre, Louis MARTIN-CHAUFFIER (longue lettre autobiographique), André Maurois, Henry de MONTHERLANT (2), Paul MORAND (2), Ernest Pérochon, Raymond QUENEAU (2), Jules Romains, J.H. ROSNY aîné (et une lettre ouverte sur l'Académie Goncourt), André Rouveyre, Willy. Plus un fac-similé de Jean Cocteau.

177. **LITTÉRATURE.** 7 lettres ou pièces, la plupart L.A.S. ou cartes. 100/120

Henry Bataille (sur la décoration de ses bureau et salon), Léon Deffoux, Claude Farrère, Henry Houssaye, François Mauriac, Octave Mirbeau, Victorien Sardou.

ON JOINT 5 l.a.s. de Charles marquis d'ARGENT à l'avoué Fagniez (château de Bouville 1834-1837) ; plus 1 L.S. et 2 cartes de visite a.s. de Léon Bonnat, Louis Lépine et Eugène Poubelle, et 2 cartes d'entrée aux Salons de 1875 et 1877.

178. **LITTÉRATURE.** 23 lettres ou pièces, la plupart L.A.S. adressées à Marguerite STEINLEN, 1952-1977. 300/350

Raymond ABELLIO (5, sur ses travaux), Thérèse Aubray (carte post.), Gaston BACHELARD (tapuscrit corrigé et signé sur le *Voyage au pays des Articoles* de Maurois), Jean CASSOU (2), Jean COCTEAU (enveloppe autogr.), Charles Galtier, André George, Maurice Goudekot, Jean-Jacques Kihm, Jean Masson, André MAUROIS (4), Francis de MIOMANDRE (2), Jean PAULHAN (il a « un très beau Klee » qui lui vient de Klee lui-même), Louis Pauwels. Plus la copie de 2 poèmes de Musset.

179. **LITTÉRATURE.** 4 CORRESPONDANCES de critiques, journalistes et historiens. 200/300

Jules BERTAUT (1877-1959). Environ 100 L.A.S. à sa secrétaire Betty Strauss, 1949-1956, sur ses travaux, commandes de livres, les finances, etc. (qqs doc. joints).

Adolphe BOSCHOT (1871-1955). 40 L.A.S. à Maurice GUILLEMOT, 1895-1945 et s.d., évoquant notamment ses travaux sur Berlioz.

Henri BONNAL (1844-1917, général). Environ 100 L.A.S. à DANIEL-LESUEUR ou Henri LAPAUZE, 1897-1916, traitant de sujets littéraires et militaires.

Georges CHAMPEAUX. Environ 100 L.A.S. à Henri BÉRAUD (ou à Marise Béraud), 1923-1941, correspondance littéraire ou politique de ce journaliste au *Progrès* de Lyon, puis à *Gringoire*.

180. **Pierre LOUÏS** (1870-1925). 2 L.A.S. « Pierre », [Bayreuth] 1<sup>er</sup> septembre [1892] et s.d., à SON FRÈRE Georges LOUIS ; 4 pages in-8 et 1 page obl. in-12. 250/300

BAYREUTH. Il projette de revenir par Chaumont et Épernay pour voir leurs « pauvres vieux domestiques », et sera à Paris vers le 12. « Hier s'est achevé un mois pendant lequel je n'ai rien écrit pour moi. [...] Pour être tout à fait exact, je t'avouerai une ébauche de sonnet, qui n'a pas abouti. Je suis tout à fait innocent de ce *Stryge* que publie le *Voltaire* et je suis bien ennuyé d'avoir encore un homonyme. Je viens d'achever avec une joie infinie *As you like it*. Le premier acte surtout est adorable. Les autres sont un peu insignifiants, mais il y a de si jolies choses. En dehors de cela je fais du latin ; c'est ce qui fait que ma traduction traîne ; j'en ai déjà écrit les trois quarts [...]. Après les faire-part de Gide et de Régnier, tu as failli en recevoir un de moi : "Pierre Louÿs n'est plus". Je suis tombé du haut d'un petit escalier sur une table renversée qui m'a meurtri toute la hanche droite »... – « Ma lettre est partie et j'ai oublié le plus intéressant : c'est dans la loge de M<sup>me</sup> WAGNER que je dois assister à la représentation de mercredi. Teodor de WYZEWA qui est ici me propose de ma présenter ; il y a ses entrées et le droit d'amener qui il veut »...

181. **Pierre LOUÏS**. L.A.S., Barcelone 14 octobre [1900, à Charles Théodore FÉRET] ; 2 pages in-12 (petite tache à un coin). 120/150

« *Astarté* n'a été tirée qu'à 100 exemplaires. Je n'en ai plus aucun depuis quatre ans. Tous étaient sur papier de luxe : hollandaise, chine ou japon. Vous me voyez au regret de ne pas pouvoir vous offrir même le dernier mais il faudra que vous attendiez jusqu'au jour où j'aurai le temps de réunir ces vers à ceux que j'ai fait depuis, en une nouvelle édition moins restreinte, pour mes nouveaux amis inconnus »...

182. **Pierre LOUÏS**. MANUSCRIT autographe, *Un roman sur l'aviation, traduit de l'anglais en 1648* ; 3 pages et demie in-4. 150/200

NOTE D'ÉRUDITION BIBLIOGRAPHIQUE, au sujet de la première traduction de l'anglais en français que Lanson date de 1664 ; Louÿs relève toutefois quelques exceptions, dont *The Man in the Moon* de Francis GODWIN, publié à titre posthume en 1638. « Si l'on en croyait Brunet et Barbier, l'ouvrage aurait été traduit de l'anglais par Jean Baudoin, le traducteur de Lucien. [...] La vérité est que le roman fut mis en français tant bien que mal par un Écossais, Thomas DARAN, qui entreprit de le faire connaître à Paris. Daran avait un ami en France, un compatriote, en la personne du célèbre chimiste Davisson, médecin du Roi et directeur du Jardin des Plantes. Il lui envoya son manuscrit. Davisson le remit à Baudoin, qui le corrigea et le fit imprimer ». Louÿs en donne la collation.

183. **MANUSCRITS**. 18 MANUSCRITS autographes signés (un signé et corrigé), pour *Le Figaro* (la plupart avec marques de l'imprimeur). 500/700

Paul ARBELET (*Le Premier Amour de Mérimée*), André BEAUNIER (2 chroniques à travers les revues, sur Nerval et sur Rimbaud), René BENJAMIN (*Alphonse XIII cœur de l'Espagne*), Louis BERTRAND (2 : *Barrès et l'Allemagne* et *Un musée Lamartine à Paris*), Henry BORDEAUX (*Le Cas Baudelaire*), Alfred CAPUS (*Les Femmes voilées*), Abel HERMANT (*Défense de la langue française. Sottises et sottise*, signé Lancelot, 1928), Gustave KAHN (*Verlaine, à l'heure des Fêtes galantes*), Léo LARGUIER (*Le raisin de Balzac*), Pierre de NOLHAC (*à propos d'une exposition de François Boucher*, ms corrigé et signé), Aurore SAND (*à Majorque*, en 2 parties), Fernand VANDÈREM (4 chroniques *Choses et gens de lettres*, une épreuve corrigée jointe). ON JOINT 2 manuscrits consacrés à Maurice Levailant, et qqs coupures de presse.

184. **MANUSCRITS.** 28 MANUSCRITS autographes signés d'articles. 500/700

Henri BACHELIN (*La Parabole du Mariage*, 1927), René BENJAMIN (3 sur les instituteurs, un incomplet, plus 4 l.a.s.), Jean-Jacques BROUSSON (sur A. France), Pierre DEVOLUY (*La Montagne niçoise*), Jacques DHUR (*Le Vent des paroles* sur Marcel Cachin), Pierre DOMINIQUE (*Le Fou dans la Société*), Maurice DONNAY (discours d'un hommage à Aristide Bruant), Roland DORGELÈS (*Les suprêmes erreurs de M. Outrey*), Marcel ESPIAU (*Théâtre, jazz-band et cinéma*), Jean FAYARD (*Un Libéral chez les Fascistes*), Daniel HALÉVY (*Souvenir d'Eugène Le Roy*), Émile HENRIOT (*Jean de Santeuil*), Pierre LASSERRE (*Laïcité et humanisme*, et sur Renan), Charles LE GOFFIC (ms avec corrections autogr. *Ce qu'il faut voir en Bretagne*, plus l.a.s.), Pierre LOEWEL (3 : *La Fête des vignerons à Vevey*, *Chez Blasco Ibañez*, et sur des livres d'histoire), Joseph-Henri LOUWYCK (*Après les fêtes panceltiques de Riec-sur-Belon*), Xavier de MAGALLON (*Le mort de l'année* sur Joachim Gasquet), Louis MANDIN (*Le roman de l'homme politique bonnête*), Gaston PICARD (*Ce qu'il faut voir dans le Nivernais*, plus 2 l.a.s.), Gabrielle REVAL (*La princesse Marie Laetitia Bonaparte*), Jean ROLLAND (3 mss sur les communistes, Staline, etc.).

185. **Gabriel MARCEL** (1889-1973) philosophe. L.A.S., 3 février, à une dame ; 4 pages petit in-8. 100/120

INTÉRESSANTE LETTRE SUR L'ÉCOLE-FOYER LES PLÉIADES EN SUISSE, ET SON FONDATEUR ROBERT NUSSBAUM. « La très intéressante expérience que j'ai faite de l'École-Foyer m'a convaincu des services essentiels qu'elle peut rendre aux enfants. Non seulement je ne crois pas qu'il y ait antagonisme entre l'intérêt du corps et le développement intellectuel, mais encore je suis persuadé que la vie qu'on mène au chalet, le contact direct qui s'y établit avec les choses, la présence immédiate et continue du réel, peuvent avoir pour l'esprit des enfants les plus heureux effets : tout l'y oriente vers l'expérience concrète et précise ; ce n'est point l'atmosphère livresque du lycée »... Conscient que l'école n'est pas seulement là pour former des êtres, mais aussi pour les préparer aux examens, il pense toutefois qu'un enfant qui aura appris à voir et à réfléchir à partir de ses propres observations, sera infiniment plus capable de comprendre un livre et d'en pénétrer tout le sens : c'est une des préoccupations fondamentales de M. NUSSBAUM : « Ce n'est pas un hygiéniste qui ferait de surcroît de la pédagogie ; il est convaincu qu'il y a une hygiène de l'esprit [...] une hiérarchie des activités mentales », dont les lycées ne tiennent absolument pas compte. « Aux Pléiades on a le culte de la sincérité, on y voit le principe de toute discipline, intellectuelle ou morale ; on cherche à faire aller de pair la culture que donnent les livres avec l'expérience personnelle et directe qui seule la rend assimilable »... Robert Nussbaum est « un des esprits les plus vivants, les plus divers, et les plus équilibrés que je connaisse. J'ajoute qu'au point de vue moral il est la conscience même »...

186. **Roger MARTIN DU GARD** (1881-1958). 3 L.A.S., Paris 1946-1955, [au professeur Jules FROMENT puis son épouse Nelly] ; 6 pages in-8 (traces de scotch aux coins, petites fentes). 300/400

28 janvier 1946. Belle lettre à son ami [professeur de neurologie à Lyon], déjà très malade : « je sais que vous supportez cette épreuve avec une fermeté d'âme admirable et une patience angélique, [...] j'ai hâte de vous voir enfin franchir le dernier pas vers la délivrance et la "résurrection" »... Ces longues semaines doivent être fort propices à d'innombrables méditations. Il doit entendre de loin les rumeurs du monde : « Pour nous, qui restons à la merci directe des événements, la tentation du découragement est forte. Difficile, dans cet univers où règne l'absurde, de conserver vivaces sa confiance en l'humanité et sa foi en l'avenir. [...] j'avoue que je sombre, à tout instant, dans le désespoir, et que mon travail en est passablement paralysé »...

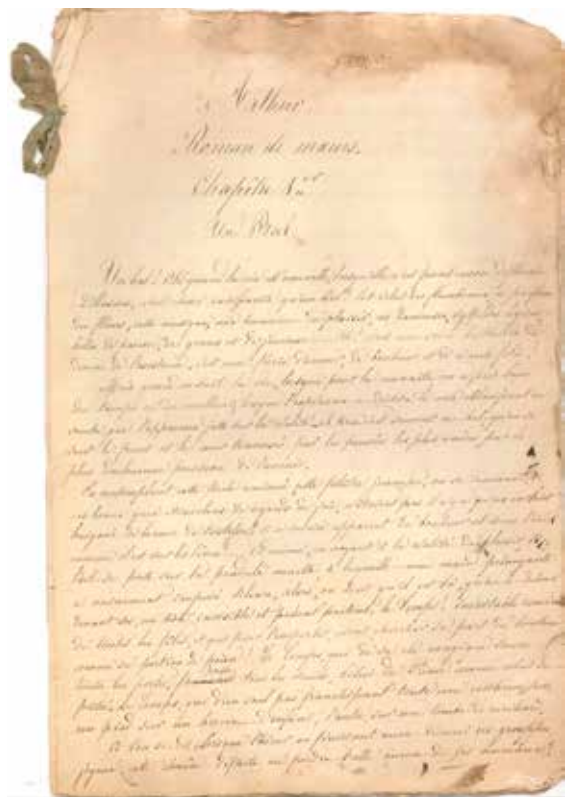
17 juin 1946. Lettre de condoléances à l'épouse de son ami, pour qui il avait « un très grand attachement ». Il est inconsolable, et gardera le souvenir de leur chaleureuse amitié comme un bien précieux. « La mort révolte toujours autant l'incroyant que je suis, mais plus encore [...] lorsque je vois disparaître un être en qui la vie était si intense, si communicative, d'un dynamisme contagieux ! » Il se souviendra toujours de la façon dont il les a accueillis à Sainte-Foy pendant l'exode : « Je ne pense pas seulement à l'hospitalité si généreuse qu'il nous a d'emblée offerte, mais au réconfort inouï que j'ai puisé, à ce moment tragique, dans sa solidité morale, sa joyeuse activité, sa confiance inébranlable en l'homme et en l'avenir de la France »... 1<sup>er</sup> décembre 1955. Il évoque ses nombreux ennuis de santé, continus et très fatigants : « Je n'ose plus faire aucun projet, car ces crises sont imprévisibles et fondent comme la foudre sur le pauvre patient »... Il se réjouit de la belle relation qu'il a avec ses petits-enfants, « une exquise et complète intimité, pleine de confiance et d'affection, et qui me console des déceptions que je puis avoir ailleurs »... Il a beaucoup travaillé « pour la préparation du "monument funéraire" que m'élève la maison Gallimard en publiant prochainement mes *Œuvres complètes* dans la collection de La Pléiade ; j'ai écrit, pour cette édition, une centaine de pages de "Souvenirs littéraires" ; et cela n'a pas été sans peine ! »...

187. **Antun Gustav MATOŠ** (1873-1914) poète et écrivain croate. L.A.S. avec DESSIN, Paris 31 juillet 1901, à André ROUYEYRE ; sur une carte postale illustrée, adresse au dos. 200/250

Au recto de la carte illustrée d'une photographie de l'église de Sceaux, il a dessiné à l'encre un homme qui s'accroche d'une main au clocher, tenant dans son autre main une fleur. Il a écrit autour : « Grimpe, grimpe, mon *vieux*, et garde tes culottes. [...] Jeanne t'embrasse (elle dort, je suis en train de turbiner) »... Au verso, sur l'adresse, Rouveyre a dessiné au lavis d'encre de Chine un bonhomme coiffé d'un haut-de-forme avec une femme en chignon, bras levés, et signé : « Victor Hugo ».

188. **Camille MAUCLAIR** (1872-1945). 6 MANUSCRITS autographes signés, [1932 et s.d.] ; 27 pages petit in-4 (petite déchir. au dernier ms). 300/400

ARTICLES DE CRITIQUE D'ART POUR *LE FIGARO*. **Nos peintres au Maroc** (16 mai 1932), sur Delacroix, puis l'accès plus grand au pays dont jouissent Majorelle, Baldoui, Brindeau, Gaudissard, etc. « L'Afrique du Nord, et spécialement le Maroc, est une source de robustesse, une Jouvence, un avenir de glorieuses possibilités »... **Premiers contacts**, tour des galeries parisiennes : Fernando de Sotomayor, « le peintre officiel, et le peintre de la Galice », Jeanne Alix qui « laisse loin derrière elle les meilleurs Utrillos », et le groupe Jean Dunand, Jean Goulden, Paul Jouve, F.L. Schmied... **Le redressement des Salons**, sur l'exposition du cinquantenaire de la Société des artistes français ; les Salons de 1932 « marquent la résolution majoritaire du refus des idées poisons, d'une défense française contre les sophismes internationalistes »... **L'Exposition Gustave Doré**, rétrospective au Petit Palais : « Avec quelques éléments de nature, DORÉ osait des architectures de rêve, des sites incroyables et plausibles, où se satisfaisait éperdûment le désir de la grandeur qui l'obsédait. Il a atteint parfois, dans sa témérité enthousiaste, aux extrêmes limites, aux tout derniers confins de la grande poésie et de sa traduction plastique »... **Le Salon des Tuileries**, réfugié dans la « Néo-Parnasse », boulevard Raspail, dont le meilleur est la sculpture, avec Despiou, Wlerick, Belmondo... **Expositions** : Albert Marquet et J.F. Williamson, Paul Beaumont et Mohammed Racine, Albert Gauthier, Suzanne Capiello, Jacques-Émile Blanche...



189. **Élisa MERCŒUR** (1809-1835). MANUSCRIT autographe, **Arthur, roman de mœurs**, [vers 1832] ; 210 pages grand in-fol., la plupart écrites au seul recto (mouillures et effrangeres). 700/800

MANUSCRIT DE CE ROMAN PUBLIÉ À TITRE POSTHUME SOUS LE TITRE *QUATRE AMOURS* dans le tome III des *Œuvres complètes d'Élisa Mercœur, de Nantes* (Paris, chez Madame veuve Mercœur, 1843), où il est précédé d'une épître dédicatoire et une dédicace à Juliette Récamier. Le manuscrit se compose de 20 chapitres (21 dans l'édition, où le 8<sup>e</sup> est scindé en deux) : « Un bal » ; « Portraits de famille » ; « La Poitrinaire » (ici « La Chute des feuilles », corrigé en « La Dernière Feuille » dans deux autres versions plus développées) ; « Ressemblance physique » ; « Différence morale » ; « Une leçon de monde » ; « La Marquise de Fermont » ; « Un titre » ; « Le Dédit » ; « Un suicide » ; « Un serment » ; « L'Échelle retournée » ; « Une rencontre » ; « Juliette » (incomplet de la fin) ; « Le Baron de Saint-Aire » ; « Les Habitans du presbytère » ; « L'Intrigante » ; « La Confession » ; « Voilà ce qui vient de paraître » ; « La Charrette des condamnés ». On révèle de NOMBREUSES VARIANTES par rapport au texte publié. S'y ajoutent deux autres versions de travail incomplètes des chapitres 5 et 6, et une version antérieure du chap. 8, plus éloignée de la version imprimée, et avec plusieurs pages de développement auxquels est substituée dans l'édition une chute plus incisive, un fragment du début du chapitre huitième « Un titre », et quelques fragments.

190. **Octave MIRBEAU** (1848-1917). L.A.S., 23 avril 1899, [à l'architecte et critique d'art Frantz JOURDAIN] ; 1 page in-8 à son adresse 3 boulevard Delessert. 100/150

On l'a nommé membre d'un comité de la Presse artistique. « Mais je me suis fait une règle de conduite de n'être ni d'aucun syndicat, ni d'aucun comité. Il m'en coûte vraiment de ne pouvoir accepter d'être avec vous, car, parmi les noms que vous me citez, j'en vois beaucoup qui sont les noms d'amis très chers et de confrères que j'estime et que j'admire »...



191. **Octave MIRBEAU**. L.A.S., Veneux-Nadon par Moret (Seine-et-Marne) jeudi matin [19 septembre 1901, à Jean FINOT, directeur de *La Revue*] ; 1 page et quart in-8 (petit deuil). 150/200

Il le remercie de sa lettre et de l'article dans *La Revue*. « Quant à la question de collaboration, puisque vous semblez trouver un petit intérêt pour vous, je vous la promets de grand cœur. Je vous donnerai d'ici deux mois, une nouvelle assez longue et qui vous plaira, par son côté d'humanité. Nous en reparlerons. Je suis très accablé par un affreux accident de voiture arrivé à ma femme, depuis 13 jours, et c'est seulement aujourd'hui que je suis un peu rassuré. Le chirurgien, le docteur ISCHWALL, que je vous recommande pour sa science opératoire et pour son intelligence, m'assure que le danger est écarté. Mais il faut encore beaucoup de soins et de surveillance. Je ne suis guère en état de travailler pour l'instant »... Son livre [*La Philosophie de la longévité*, 1900] lui a plu infiniment : « Il contient des pages admirables et il respire une bonté, et un amour de la vie, qui vous enveloppent tout entier »...

ON JOINT une L.A.S., [31 mars 1900], à Alfred BRUNEAU (1 p. in-8), s'excusant de ne pouvoir aller aux obsèques du beau-père de Bruneau.

192. **Frédéric MISTRAL** (1830-1914). L.A.S., Maillane (Provence) 4 mars 1911, à Arthur MEYER ; 2 pages oblong in-12. 100/150

« Remerciement pour le plaisir que j'ai eu à lire *Ce que mes yeux ont vu* : un demi-siècle de vie parisienne et d'histoire de France, que je ne connaissais que par écho en vision lointaine et que je retrouve pleine de façon alerte et légère, comme il convient du reste à cette période de décomposition nationale et sociale ! Et merci pour le souvenir donné à *Mireille* (page 285) par le directeur du *Gaulois*, journal qui fut toujours très amical pour moi ! »...

193. **Henry de MONFREID** (1879-1974). L.A.S. avec AQUARELLE originale signée, Paris 23 décembre 1963, à un ami ; 1 page oblong in-8, et aquarelle 12 x 16 cm collée au f. supérieur de la lettre. 400/500

« À la veille de Noël nous pensons à vous comme à tous les fidèles amis hélas de plus en plus rares, qui nous restent encore. Je vous envoie une pochade du petit mas abandonné au bord de l'étang de Leucate où j'aime à rêver dans la solitude quand la nostalgie m'emporte sur la Mer Rouge »... L'aquarelle est signée en bas à gauche des initiales et datée 23-12-63. On joint le carton d'invitation à l'exposition de la *Collection G.D. de Monfreid* (1951).



Le monde; et dont j'espere toujours d'acquiescer l'estime, j'ay  
 jamais pouvoir espere les sentiments. je n'aurois jamais finy  
 si je vouloit suivre cette phrase; mais c'est assez le de vous obliger  
 pour le mal que je luy veuse. Je n'entends ici parler que  
 de vigner, de misere et de procès, et je suis heureusement  
 assez sot pour m'amuser de tout cela, c'est adire pour m'y  
 interesser; mais je ne songe pas que je vous ennuye  
 à la mort, et que la chose du monde qui vous fait  
 le plus de mal c'est l'ennuy. et je ne dois pas vous tuer  
 comme font les italiens par une lettre. je vous supplie  
 Madame de grées mon respect  
 Montesquieu  
 a La Brède le 15 juin 1751, moy de Brède en Gascogne  
 faites, je vous prie, bien des compliments de ma part  
 à toutes nos convives; et pardonnez-moy la liberté que je  
 prends.

194. **Charles de SECONDAT, baron de La Brède et de MONTESQUIEU** (1689-1755). L.S., La Brède 15 juin 1751, à la marquise DU DEFFAND à Paris; de la main de son secrétaire Henry SAINT-MARC; 2 pages in-4, adresse avec cachet de cire rouge à ses armes. 4 000/5 000

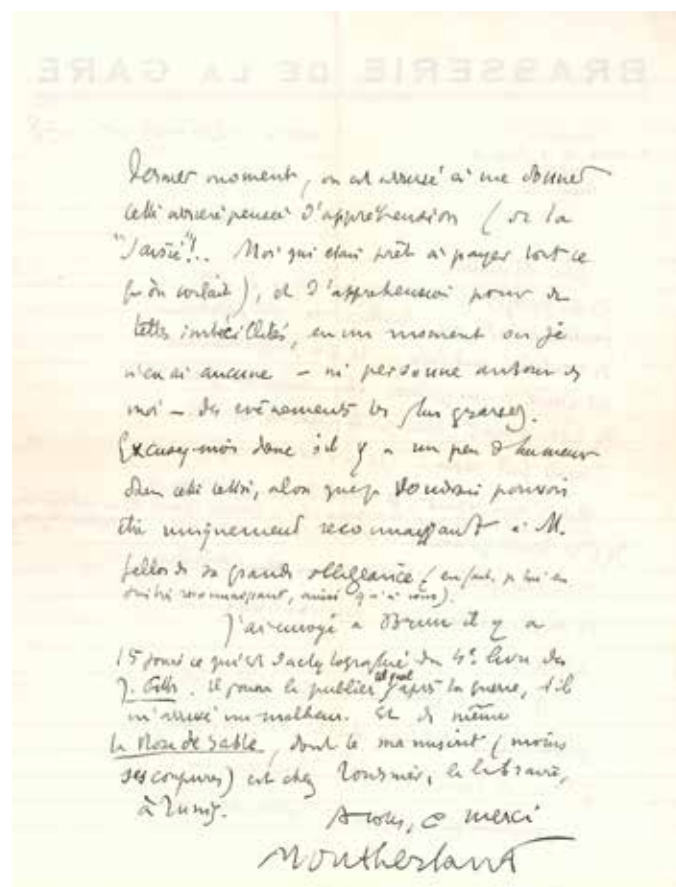
TRÈS BELLE LETTRE. [Montesquieu, devenu presque aveugle à la fin de sa vie, dictait ses lettres et ses œuvres; il est émouvant de penser que cette lettre mélancolique était destinée à son amie aveugle comme lui.]

« Je vous avois promis, Madame, de vous écrire; mais que vous manderai-je dont vous puissiez vous soucier. Je vous offre tous les regrêts que j'ai de ne plus vous voir. A present que je n'ai que des objets tristes, je m'occupe à lire des romans; quand je seray heureux, je lirai des vieilles chroniques, pour temperer les Biens et les maux; mais je sens qu'il n'y a pas de lecture qui puisse remplacer un quart-d'heure de ces soupers qui faisoient mes delices ». Il la prie de parler de lui à Mme du CHÂTEL. Il apprend que « les requetes du palais n'ont pas été favorables » à Mme de STAINVILLE: « dites-luy combien je suis sensible à tout ce qui la touche, et cette personne char[m]ante qui n'aura jamais de rivale aux yeux de personne que madame sa mere. Parlez aussi de moy à ce president [HÉNAULT] qui me touche comme les graces, et m'instruit comme MACHIAVEL, qui ne se soucie point de moy, parce qu'il se soucie de tout le monde; et dont j'espere toujours d'acquiescer l'estime, sans jamais pouvoir esperer les sentiments. Je n'aurois jamais finy si je voulois suivre cette phrase; mais c'est assez le desobliger pour le mal que je luy veux. Je n'entends ici parler que de vignes, de misere et de procès, et je suis heureusement assez sot pour m'amuser de tout cela, c'est à dire pour m'y interesser; mais je ne songe pas que je vous ennuye à la mort, et que la chose du monde qui vous fait le plus de mal c'est l'ennuy. Et je ne dois pas vous tuer comme font les italiens par une lettre... Il ajoute: « Faites, je vous prie, bien des compliments de ma part à toutes nos convives; et pardonnez-moy la liberté que je prends ».

195. **Henry de MONTHERLANT**. 18 L.A.S., 1937-1947, à l'éditeur Jean VIGNEAU ; 31 pages formats divers, qqs enveloppes ou adresses 800/1 000

INTÉRESSANTE CORRESPONDANCE À SON ÉDITEUR SUR LA GUERRE, LA DÉFAITE ET L'ÉDITION SOUS L'OCCUPATION. Jean Vigneau, qui éditait Montherlant chez Bernard Grasset avant la guerre, a créé sa propre maison d'édition en 1941 à Marseille, et édita Roger Peyrefitte (*Les Amitiés particulières*) et Montherlant, dont il publia *Les Nouvelles Chevaleries* et *Le Solstice de Juin*.

Les premières lettres (1937-1938) sont relatives à des envois de livres, à une conférence que Montherlant doit faire à Londres avec Marie Scheikévitch... Metz 26 septembre 1938 : « Bien que réformé de guerre définitif, je suis parti samedi me mettre à la disposition de l'autorité militaire ». Menacé d'une saisie, il veut se mettre en règle avec les impôts... « J'ai envoyé à Brun il y a 15 jours ce qui est dactylographié du 4<sup>e</sup> livre des *J. Filles*. Il pourra le publier tel quel après la guerre, s'il m'arrive un malheur. Et de même *La Rose de sable*, dont le manuscrit (moins ses coupures) est chez Tournier, le libraire, à Tunis »... Nice 10 février 1939. Il a été gravement malade et doit partir en convalescence à Peira Cava ; il charge Vigneau de s'occuper de sa déclaration de revenus, et de tirer au clair ses problèmes avec la Société des Auteurs... Paris Noël 1939, relatant une entrevue avec Grasset au sujet d'une édition illustrée des *Olympiques*. Marseille 25 février 1940, sur sa tentative manquée pour se faire engager dans les chars... 24 juillet : « J'ai baigné dans la bataille, et j'en ai plus vu en 3 semaines qu'il y a 22 ans en 2 années. Y apprenant que l'insomnie, poussée au point de 3 H par nuit de sommeil, et jamais plus, est q.q.ch. comme le cancer, – et en rapportant quatre petits éclats de bombe dans la cuisse, à qq. centimètres du plus noble objet du corps humain, mais sans gravité aucune. Après tout cela, il faut bien dire que la guerre est quelque chose d'incomparable. La France, c'est les écuries d'Augias à nettoyer. Avec espoir ou sans espoir ? L'auteur de *Service inutile* se garde ses pensées là-dessus. [...] Il n'y a d'acquis – et de bien acquis ! – jusqu'à présent, que la défaite. Sur elle on peut penser. Mais les conditions d'occupation, et la décision finale, sont encore si mouvantes, ou si inconnues, que sur l'avenir il est inutile de penser. La défaite, elle, est largement méritée. Elle est, si j'ose dire, la fleur d'un arbre qui poussait depuis vingt ans. Chacun de nous a arrosé cet arbre, et nous sommes tous peu ou prou responsables »... Tulle 4 août : « Votre projet d'une maison d'édition en joue libre est séduisant », à condition que la « liberté de s'exprimer » puisse encore s'exercer en zone libre. Malgré des menaces : « Je ne changerai pas un iota à ma conduite actuelle »... Nice 8 novembre. Il va aller quelques jours à Vichy : « Je suis autant d'accord aujourd'hui avec le gouvernement PÉTAINE, que je l'étais le premier jour, lorsqu'il décida l'armistice, et souhaite que la sorte d'apaisement qu'on nous annonce ait une solide réalité [...] J'écris un livre de souvenirs sur les événements actuels. Il ne peut, n'est-ce pas, s'appeler autrement que *Le Solstice de Juin* (vous vous souvenez que l'armistice fut signé le jour du solstice ?) »... Mars-avril 1941, séjour à Grasse ; il espère voir Vigneau. Paris 18 décembre 1942 : « un inédit ? Les éditeurs de par ici ayant surtout du très beau papier, les propositions qu'ils me font me donnent des droits d'auteur entre 100 et 150.000 frs, même pour un texte court (60 pp. dactylo), tirage de 200 à 300 ex. Secondaire que soit pour moi la question d'argent, la marge est tout de même un peu grande avec ce que vous voulez bien m'offrir. Mais pourquoi ne pas reprendre mes "grands titres" (à l'exception des *Olympiques*, ill. par Despiau à la N.R.F., des *Célibataires* par Salvat, Flammarion, et de la *Petite Infante*, par Andreu, chez Lefebvre ; tous volumes qui se sont vendus 5000 fr l'exemplaire environ) ? Ou encore, si un gros livre ne vous est pas possible, pourquoi ne pas reprendre un de mes textes plus courts, formant un tout, et que j'aime ? P. ex. la *Lettre d'un père à son fils*, ou la *Gloire du Collège* (de la *Relève*) »... Etc. ON JOINT un télégramme, et la fin du tapuscrit d'une conférence de Montherlant (3 ff.).

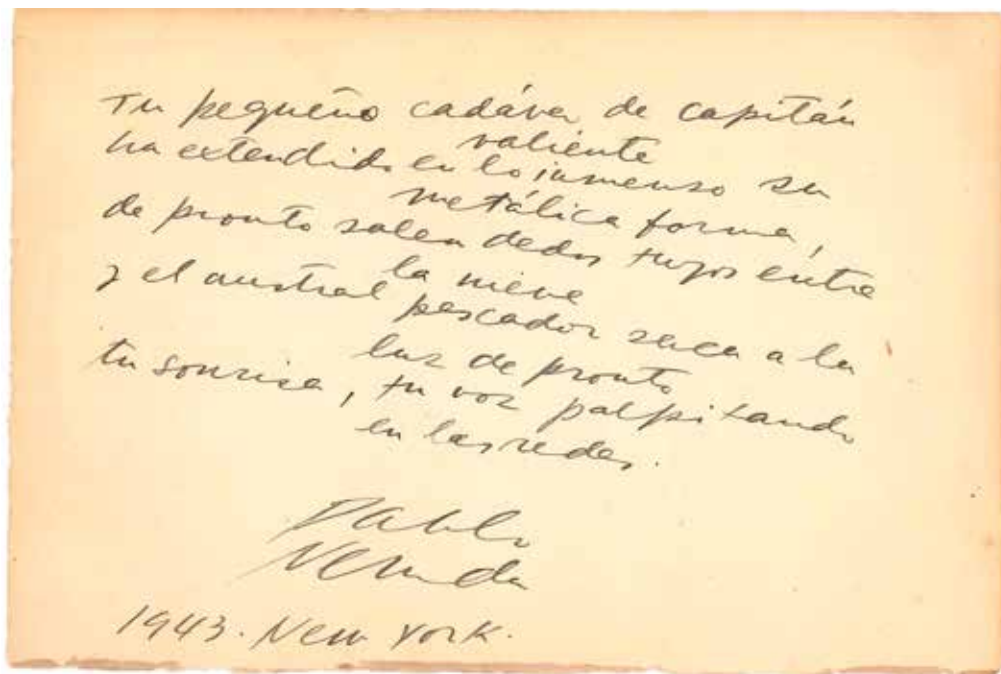


196. **Paul MORAND** (1888-1976). L.A.S., Paris 1<sup>er</sup> avril 1921 ; 1 page et demie petit in-8, en-tête *Ministère des Affaires étrangères*. 150/200

« Je serai très heureux et honoré que vous vouliez bien faire figurer mon nom dans votre choix de poésies. Je vous envoie mon premier volume de poésies qui est épuisé, au cas où vous ne l'auriez pas eu »...

197. **Paul de MUSSET** (1804-1880) écrivain, frère d'Alfred. L.A.S., 15 décembre 1843, [à la vicomtesse Isabelle de COURVAL, au château de Pinon (Aisne)] ; 3 pages in-8. 250/300

De retour d'un séjour au château de Pinon (Aisne), « le pays du bien-être et de la liberté », il donne écho à la châtelaine des deux grands sujets de conversation à Paris : « le voyage du Duc de BORDEAUX et l'affaire du ministre OLOZAGA. Des dames très convenables et qui ont eu beaucoup d'amoureux rejettent avec horreur les suppositions criminelles à propos des verroux fermés par le chef du cabinet espagnol. On assure que la Reine-mère [Marie-Christine de Bourbon] dit ici naïvement qu'autrefois Olozaga se permit avec elle une conversation du même genre où il devint plus entreprenant qu'il ne convient à un bon sujet. Elle ne doute pas qu'il ait agi de même avec sa fille. D'autres personnes font observer que Narvaès [NARVAEZ], l'accusateur d'Olozaga est bien plus dangereux et plus corrompu que le ministre, ce qui place l'innocente ISABELLE entre deux écueils. M. MIGNET qui est un honnête homme traite avec conscience la question politique seulement [...]. Pour moi, je dis comme Rabelais : je n'y étais pas »... Il livre ensuite son jugement sur l'opéra de DONIZETTI, *Maria di Roban* : musique « parfaitement fade pour ne pas dire mauvaise », réserves sur les interprètes, etc. « Quand le spectacle m'ennuie je voudrais pouvoir sommeiller et à l'opéra le bruit m'en empêche. Ce théâtre fait trop l'important »... ON JOINT une l.a.s. d'Edmond d'ALTON-SHÉE à la même, 26 juin 1840.



198

198. **Pablo NERUDA** (1904-1973). POÈME autographe signé, [*Un Canto para Bolívar*], New York 1943 ; 1 page oblong in-8, portant au dos une P.A.S. musicale d'Arthur RUBINSTEIN. 1 500/1 800

DEUXIÈME STROPHE DU CÉLÈBRE POÈME *UN CANTO PARA BOLIVAR*, lu par Neruda à l'Université de Mexico le 24 juillet 1941 pour le 101<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Simon Bolivar, et publié alors dans une édition tirée à 500 exemplaires (Imprenta Universitaria, Mexico, 1941). Neruda a noté ici cette strophe dans un album d'autographes à New York en 1943.

« Tu pequeño cadáver de capitán valiente  
 ha extendido en lo inmenso su metálica forma,  
 de pronto salen dedos tuyos entre la nieve  
 y el austral pescador saca a la luz de pronto  
 tu sonrisa, tu voz palpitando en las redes ».

[« Ton petit cadavre de capitaine courageux / a déployé dans l'infini sa forme métallique, / tes doigts surgissent soudain entre la neige / et le pêcheur austral tire tout à coup ton sourire à la lumière, / ta voix palpitante entre ses filets »].

Au verso, P.A.S. musicale d'Arthur RUBINSTEIN, qui a noté 4 mesures de l'hymne national polonais : « *Himno Polaco* », signé d'une grande signature avec la date : « Santiago 18-7-37 ».



199. **Anna de NOAILLES** (1876-1933). L.A.S., à un journaliste ; 7 pages oblong in-4 (petite fente réparée). 200/300

Réponse à une enquête sur les livres passés inaperçus ou ignorés depuis le début du siècle. Elle met dans ce nombre les poèmes d'Olivier de LAFAYETTE, d'Henri FRANCK et de Jean DOMINIQUE, et ceux des poètes morts à la guerre : Émile DESPAX (*La Maison des Glycines*), Jean-Marc BERNARD. Pour les romans, elle cite *Fanny* d'Ernest FEYDEAU, « poignant récit de passion et de jalousie », *Julia de Trécœur* d'Octave FEUILLET, « mise au tombeau par une jeune génération souvent dénuée de romanesque ». Elle conclut : « je ne crois pas à l'injustice totale de la renommée. Toute œuvre saisissante, originale, magnifique prend sa place dans l'amitié et la vénération des hommes. Elle peut connaître, au cours du temps, les oscillations de la gloire, le creux de la vague, mais pouvons-nous imaginer un Baudelaire, un Ronsard, un Descartes, un Balzac, un Flaubert inconnus ? Et Hugo ? »...

200. **Steve PASSEUR** (1899-1966) auteur dramatique. 3 MANUSCRITS autographes signés, [1944 et 1954], 17 pages in-4. 100/150

*Un homme de théâtre au Français*, [1944], sur Pierre DUX qui vient d'être nommé administrateur de la Comédie-Française. *Un merveilleux tournai de films*, [1944], au sujet d'un concours mettant en lice films anglais et français. *Procès hors tribunal...*, divers échos de l'actualité théâtrale, avec lettre d'envoi (24 juin 1954), au sujet du *Dialogue des Carmélites*, d'après la nouvelle de Gertrud von Le Fort, adapté pour la scène par Bernanos, et dont deux Américains avaient acheté les droits ; sur *La Mutinerie du Caire*, pièce qui triomphe à Broadway et qui devrait être montée à Paris ; sur *Jeanne au Bûcher*, mis en scène par Rossellini, etc. ON JOINT une L.A.S. de Marcel ACHARD (23 octobre 1952) sur Steve Passeur.

201. **Joséphine PÉLADAN** (1859-1918) le Sâr. MANUSCRIT autographe signé, *Une esthétique chrétienne*, [1912 ?] ; 12 pages in-4 avec qq's ratures et corrections, à l'encre bleue sur papier jaune. 300/400

ÉLOGE DE *VERS L'ÉTERNELLE BEAUTÉ* DU PÈRE ADRIEN MUNIER, S.J. (1912). Péladan distingue nettement entre la situation légale des catholiques, et la pensée chrétienne, les valeurs spirituelles résistant aisément aux contradictions des partis. « *Vers l'éternelle beauté*, titre heureux, formule d'art évidente & aussi formule morale exemplaire. Ces deux mots en se rencontrant s'accomplissent l'un par l'autre. Séparez-les ? L'Éternité envisagée comme fin dernière nous inquiète : la trompette formidable de Berlioz résonne & on entend l'écho du fameux discours sur le petit nombre des élus ! La Beauté prise isolément & sans épithète évoque la passion ses désordres & ses désastres. [...] Quelle antinomie plus irréductible que celle du Beau, & du bien ? Les philosophes ont épuisé leur subtilité, devant cette énigme »... Or les artistes et le public n'ont jamais été aussi désorientés qu'aujourd'hui, et l'œuvre du P. Munier apporte un rameau d'olivier à la mêlée des théories. Se référant à Maxime de Tyr, au théâtre français classique, à Saint Augustin et à Bossuet, Munier a composé une « théologie de l'esthétique, à la fois transcendante et simple », dont Péladan cite quelques extraits. Ce livre fait date dans l'évolution du catholicisme. « Depuis la Renaissance, nul ayant qualité cléricale n'avait tenté un tel concordat entre l'orthodoxie & l'Art [...]. Depuis Lacuria, l'auteur immortel des *Harmonies de l'Être*, on n'avait pas eu un livre aussi chaud, aussi lumineux, aussi fécondant que celui où un père jésuite aussi artiste que mystique, a tenté et je crois réalisé le prodigieux mariage de l'Art & de la Foi »...

202. **Silvio PELLICO** (1789-1854). L.A.S., Turin 8 avril 1839, au poète Jules CANONGE à Paris ; 1 page in-4, adresse avec marque postale, cachet de cire noire (brisé) ; en français. 200/300

Il le remercie pour l'envoi de son recueil *Le Tasse à Sorrente, Térentia, Le Monge des îles d'or, poèmes, nouvelle et impressions* (Gosselin, 1839). « Quoique souffrant, luttant contre la tristesse, et ne sachant presque plus écrire, j'aime encore la belle poésie. J'ai lu avec plaisir le volume [...] Votre âme est riche en sentimens nobles et gracieux. Chacune de ces compositions a des beautés ; j'ai de la prédilection pour le *Tasse*, le *Christ consolateur* et la légende du *Monge*. [...] Cette pièce si touchante (*le Monge*) que vous appelez modestement un simple récit en prose cadencée, me plaît tout-à-fait »...

203. **Valentine PENROSE** (1898-1978) poétesse et plasticienne surréaliste. POÈME autographe signé, [1946] ; 1 page et demie in4. 250/300

Beau poème de 29 vers.

« Comme il n'était plus question  
d'eau ni de fleurs  
ni de chanter ni d'écrire sous bois  
les cœurs étant perdus les cœurs étant touchés »...

*Ancienne collection Christian ZERVOS* (12-16 novembre 1998, n° 179).

204. **Roger PEYREFITTE** (1907-2000). 72 L.A.S., 1940-1952, à son éditeur Jean VIGNEAU ; 150 pages formats divers, nombreuses enveloppes ou adresses (plus quelques cartes de visite et 2 télégrammes). 5 000/7 000

IMPORTANTE CORRESPONDANCE À SON PREMIER ÉDITEUR, PRINCIPALEMENT PENDANT L'OCCUPATION, SUR LA GENÈSE DES *AMITIÉS PARTICULIÈRES* ET LA VOCATION LITTÉRAIRE DE PEYREFITTE, OÙ IL EST TRÈS SOUVENT QUESTION DE MONTHERLANT. Vigneau édita les cinq premiers romans de Roger Peyrefitte, dont *Les Amitiés particulières* (1943), qui eut un retentissement considérable, couronné par le prix Renaudot, véritable acte de naissance de sa vocation littéraire. Nous ne pouvons citer que quelques extraits de cette passionnante correspondance.

La correspondance commence en octobre 1940, alors que Peyrefitte réside chez ses parents au château d'Alet (Aude) ; c'est Montherlant qui a recommandé Peyrefitte à Jean Vigneau. Peyrefitte revient sur l'affaire de sa démission forcée de la diplomatie, parlant de « signature extorquée ». Dans une longue lettre à l'ambassadeur Louis de Robien (non transmise par Vigneau, 2 décembre), il expose longuement les faits, expliquant qu'il fut à Vichy « la victime d'un infâme guet-apens policier » ; à la suite d'une « véritable torture morale », on l'obligea à signer une déposition, puis à choisir entre la révocation et la démission, sans qu'il puisse s'expliquer ; il aimerait pouvoir rentrer dans « la Carrière »... 3 décembre : « Comme je vous l'ai dit, mes loisirs forcés sont au moins laborieux : j'écris, j'écris, – c'est un bonheur. Quelquefois, j'éprouve une certaine amertume en me disant que, je ne suis sûr d'écrire que pour moi, mais c'est toujours ça ! »...

8 avril 1941 : ses parents ont vendu la propriété familiale, et voudraient s'installer à Pau. « Mon roman tourne au chef-d'œuvre de plus en plus. Mais quel travail ! C'est à présent que je vois ce que c'est que d'écrire. Il s'agit de récrire, – de recomposer après avoir composé »... 9 avril, sur MONTHERLANT et « l'immense affection que j'ai pour Henry, qui est plus qu'un frère pour moi, qui est un autre moi-même »... 17 avril, allusion à une affaire survenue à Montherlant à Vichy... 2 mai, Peyrefitte raconte la mort de son père. Toulouse 27 mai, sur son déménagement à Toulouse, et projet de voyage à Marseille pour lire à Vigneau les premières pages de son roman... 15 août, de retour à Toulouse après un séjour d'un mois à Paris : « L'atmosphère de notre capitale est absolument irrespirable, et j'avais hâte de me retrouver de ce côté. Il n'est guère plaisant de se promener dans des rues où sont affichés chaque jour les noms des gens que l'on a fusillés la veille ». Son roman, « maintenant dument tapé, est "en révision". J'aurais besoin de deux ou trois mois pour le mettre absolument au point, et en faire, je crois pouvoir le dire, quelque chose de parfait. [...] Henry me semble fort déprimé »... 6 novembre : « Oserai-je le dire, que je suis de plus en plus content de la révision de mon roman ? Elle n'est pas encore bien avancée, mais enfin, un premier jet est tapé, et vous aurez de quoi lire »... 18 novembre, sur la venue prochaine de Vigneau à Toulouse : « Avec vous, revient l'Espoir, ce qui est plus que le titre d'un roman, mais la raison de la vie. Avec vous, revient la possibilité d'une conversation, de l'échange de deux idées ; avec vous revient l'esprit. [...] La révision de mon roman est avancée (page 210), mais j'ai perdu beaucoup de temps à trouver un dactylographe qui fit moins d'une faute à chaque ligne, et finalement j'ai acheté, aujourd'hui même, une machine à écrire pour le taper moi-même »...

15 avril 1942 : « je termine en ce moment la dictée – définitive (!) – de mon roman, laquelle sera achevée à la fin du mois » ; il ira le porter à Marseille. 12 mai, envoyant ses trois cahiers avec les dernières corrections : « Vous voici donc à même d'aborder le Cerbère de la Censure, espérant qu'il ne mourra pas de ce gâteau. Je continue la révision du texte, de manière à ce que nous puissions aborder ensuite l'imprimeur, vers le 1<sup>er</sup> juin, car j'attends d'ores et déjà avec impatience le résultat, si captivant, de vos démarches administratives. Je n'ai pas besoin de vous rappeler cette considération, qui vous est venue de vous-même, mais qui m'a beaucoup frappé, à savoir : si le refus implique l'interdiction d'imprimer en z. o. [zone occupée] et pourrait faire risquer la saisie de ce côté. Mais à ce que me disait Montherlant, l'esprit souffle à Paris dans notre sens, et, du moins là-bas, il n'y aurait pas à craindre de difficultés »... 5 juin, s'inquiétant du silence de Vigneau : « La preuve que les nouvelles sont bonnes, ou qu'elles ne le sont pas ? Tel Goethe ou Gautier – "nec pluribus impar" –, je poursuis, dans la paix du sage, la révision de mon livre – de notre livre –, mais je brûle, par intermittence, de savoir que j'écris, non seulement pour la postérité, mais pour notre temps. Quid de Vichy ? Je sais bien que j'ai mille et une raisons de dormir sur mes deux oreilles et mes lauriers : d'abord, le fait que nous ayons choisi de tirer une édition de luxe ; ensuite, la possibilité d'imprimer à Paris ; enfin, celle d'imprimer en Suisse »... 25 juin. Il aura fini sa révision à la fin du mois : « Mille regrets pour la scène du père de T. : elle n'est pas possible, et j'y ai passé plusieurs jours vainement. Vous le voyez, je ne suis pas un jongleur : je ne peux écrire que dans le vrai – ou dans le vraisemblable, et cela serait invraisemblable (Georges ne pourrait manquer d'être aperçu dans l'antichambre par le supérieur. Tous les subterfuges que j'ai tentés m'ont laissé froid, l'un après l'autre). Au contraire, je trouve plus émouvante cette scène imaginée de loin par le jeu d'écho qui en provient, – plus émouvante aussi par le contraste entre ce que Georges se représente et cette "sûreté" de son lit, de son incognito (s'il est présent, il doit craindre, avant tout, d'être découvert). [...] Trop brutal aussi que l'auteur assiste lui-même au drame qu'il a provoqué, etc., etc. Mais il reste de vos suggestions que j'ai beaucoup creusé sa réflexion solitaire, et l'émotion que vous regrettiez de voir perdue n'est ainsi que transposée. Au demeurant, je suis très content de mon travail, encore si considérable, et l'effort me promet qu'il sera récompensé »... Paris 4 août, il redoute « quelque complication pour cet ouvrage qu'attendent la France et l'All. réunies »... Luchon 20 août : « J'écrivaille un peu, – je taquine mon prochain sujet »... Toulouse 10 septembre, après le visa officiel : « Avec quelle joie saurais-je que les presses roulent enfin sur mon manuscrit ! Jusque-là, je serai incapable de toute affabulation nouvelle ». Il interroge Vigneau sur la date de parution, le tirage, les livres de Montherlant... Barante 19 septembre, sur son séjour au château de Barante, et ses démarches à Vichy pour sa réintégration. 9 octobre, il se réjouit de sa prochaine réintégration dans la diplomatie, et surtout d'avoir trouvé son nouveau roman : « En toute vérité, je croyais avoir tout mis de moi dans *Les Amitiés*, et je suis satisfait de voir que j'aie encore tant à dire »... Toulouse Noël, hésitations sur le choix du nouveau titre : *Le Démon du matin* ou *Une année de collège* ou *Les enfants des hommes*...

7 janvier 1943 : « Je suis heureux d'apprendre que le texte des *Amitiés* est enfin sur le chantier » ; il a des passages à revoir sur les épreuves... 18 janvier, sur l'avancement du roman *Mademoiselle de Murville*. 15 février, expliquant qu'il doit reprendre entièrement



205. **POÈMES.** 8 MANUSCRITS autographes signés (un non signé), un tapuscrit signé et une plaquette imprimée avec poèmes a.s. 150/200

Pierre BENOIT (tapuscrit signé de 4 poèmes), Henri CHANTAVOINE (cahier de 12 pièces, *Le Poème de la veillée*) François COPPÉE (2 poèmes : « Embarquons-nous. Je t'aime !... »), Paul GÉRALDY (*Été*), Jacques NORMAND (2 poèmes : *La Ronde des cheveux coupés*, et *Remerciement à une dame inconnue*), Jean RAMEAU (*Restitution*), Ernest RAYNAUD (*Ode à Taine*), André RIVOIRE (*Sur la terrasse* non signé, plus 2 en tapuscrit), Émile VITTA (plaquette *La Promenade Franciscaine*, Messein 1926, avec 2 poèmes a.s. ajoutés). Plus qq doc. joints.

206. **Marcel PROUST** (1871-1922). L.A.S. « Marcel », Jeudi soir [1<sup>er</sup> août 1907], à Reynaldo HAHN ; 8 pages in-8 (petit deuil). 8 000/10 000

TRÈS BELLE LETTRE À REYNALDO HAHN, QUI EST COMME UN POÈME EN PROSE SYMBOLISTE AUTOUR DE LA CRÉATURE DE SONGE QUI A INSPIRÉ SON ESQUISSE *CYDALISE*, MARIE DE RESZKÉ. [La jolie étude ou esquisse de *Cydalise* avait paru en avril 1892 dans *Le Banquet*, avant d'être recueillie en 1896 *Les Plaisirs et les Jours*, première des « Cires perdues » ; Proust y avait voulu faire le portrait de la comtesse de Mailly-Nesle, née Marie de Goulaine (1856-1935), qui s'était remariée en 1896 avec le ténor Jean de Reszké.]

Il regrette un peu que Reynaldo ait montré *Cydalise* « à Cydalise. Elle ne pourra se reconnaître dans ce miroir où ne s'est reflété qu'un aspect [...] peut-être irréel et en tout cas si fragmentaire, si passager, si relatif à moi, – d'elle-même, que je suis peut-être le seul à pouvoir en le confrontant à un souvenir y trouver quelque vérité. Non, Madame de RESZKÉ pour moi, c'est *Viviane*, la féérique apparition, au seuil de la Forêt de Brocéliande ou du Lac d'Amour, dont le visage adorable et les yeux de songe enchantent les légendes de BURNE-JONES. Figures qui paraissent trop conventionnelles dans l'art pour être "cruées" par qui les regarde dans Burne-Jones ou dans Gustave MOREAU, mais que la nature réalise une fois pour montrer qu'une beauté si "artistique" peut être vraie. Ainsi Madame Reszké, sans doute autrefois Sarah BERNHARDT. Dans une certaine mesure M<sup>e</sup> GREFFULHE. Mais seule Madame de Reszké est la créature du songe, qui dépasse infiniment la beauté que nous sommes faite avec la Bretagne, mais qui doit être la vraie beauté de Cornouailles, celle que ses poètes seuls ont vue, celle de Viviane encore une fois, celle d'ISEULT, d'Iseult qui errait mélancolique et dédaigneuse d'une destinée princière, jusqu'au jour où elle entendit la voix de TRISTAN. Je suis sûr que c'est cela la vraie beauté de Bretagne et j'irai jusqu'à Pontaven, jusqu'au Helgoat voir si les lacs n'y ont pas la couleur des yeux de Mad<sup>e</sup> de Reszké. Naturellement toutes les personnes qui la connaissent et les faux gens d'esprit diront que ce n'est pas elle du tout, qu'elle est gaie, parisienne, mondaine, qu'elle s'ennuierait dans la lande et la Brocéliande et n'a rien d'une fleur d'ajonc. C'est possible. Mais cela n'enlève rien à la vérité de mon point de vue, que d'ailleurs Madame de Reszké trouverait peut-être très faux. Que ses yeux, son visage, aient un mystère qu'elle ne connaisse pas elle-même, cela n'empêche pas que ce mystère est ce qu'un poète doit s'efforcer de saisir et d'exprimer – et nullement de faire double emploi avec M. de Turenne ou M. Bourdeau pour l'idée qu'ils peuvent se faire d'elle, qu'elle peut-être se fait d'elle-même. Cette idée-là fût-elle vraie m'est indifférente ». Et Proust cite deux vers de BAUDELAIRE sur les yeux, et ajoute : « Peut-être les yeux seuls reflètent ces secrets mais du moins ils le révèlent bien à qui sait y lire. Du reste tout ce que vous me dites de son chant, d'elle-même, de ce qu'hier vous appeliez "son génie" ne conspire-t-il pas avec ma rêverie ? Et puisque nous n'avons pas de fausse modestie à faire entre nous, ne pourrions-nous pas être certains qu'une idée partagée par nous deux a beaucoup de chances de contenir plus de vérité que toutes les idées réunies des personnes citées plus haut, quand on y ajouterait tous ceux que vous pouvez imaginer. *Cydalise* a été écrit en revenant de chez la P<sup>cesse</sup> MATHILDE où M<sup>e</sup> de Reszké (alors de M[ailly] Nesle) était ce soir-là en rouge et parlait à Porto-Riche »...

Il évoque malicieusement en post-scriptum le mariage, le matin même, de Maria Ruspoli, « jeune fille de 19 ans », avec « Votre nom Monsieur, mais pas de pensée » [le duc Agénor de GRAMONT, âgé de 55 ans, dont c'était le troisième mariage]... *Correspondance*, t. VII, p. 239-240.







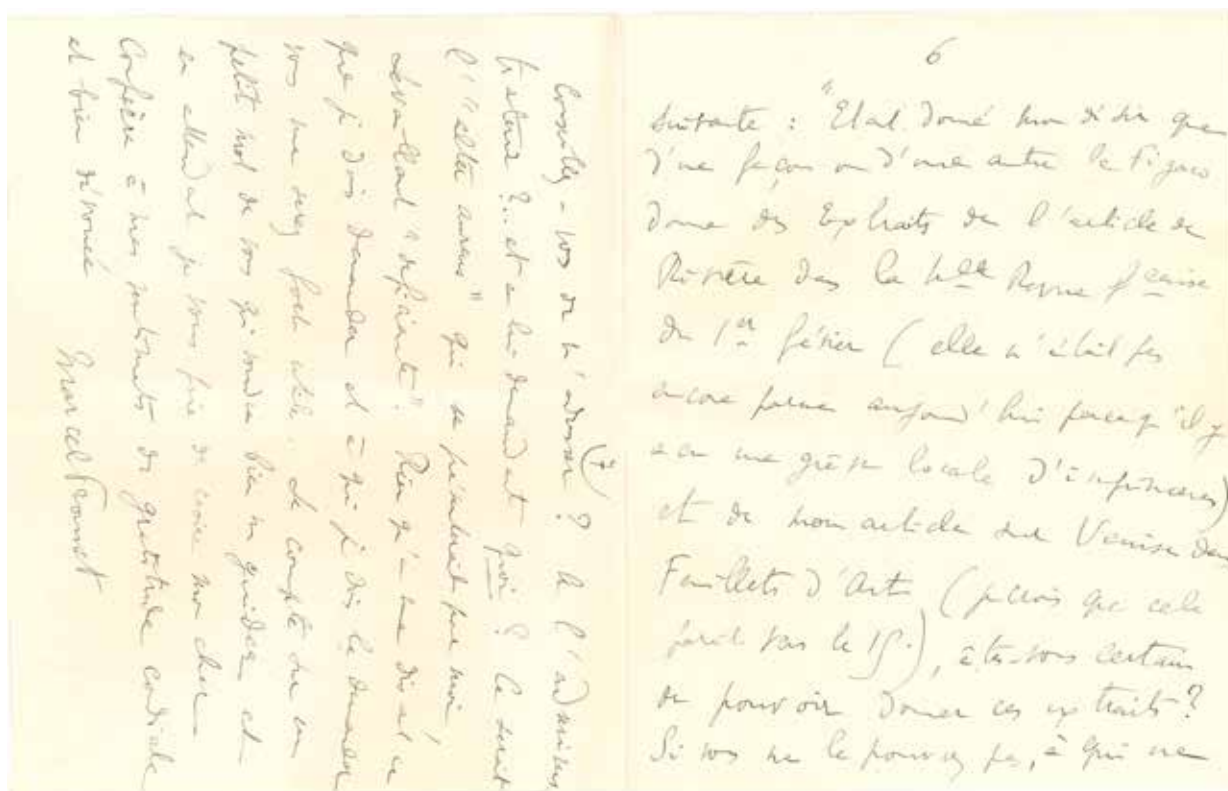
me procurer mes livres pour vous en faire hommage, cela demandera peut-être q.q. jours car on est occupé ici à me soigner »... Il ajoute que, dans les articles que lui ont consacrés Abel HERMANT et son « cher ami » Robert DREYFUS dans *Le Figaro*, « il y aurait de bien jolies phrases à cueillir ; mais je suppose qu'un journal ne peut se citer lui-même, autrement que par voie d'allusion ».

ON JOINT un télégramme de Proust à Maurice Levaillant, [25.I.1920] : « Mon cher confrère j'ai laissé pour vous un paquet et une lettre au *Figaro* si vous ne pouvez pas y passer en temps utile pour votre article télégraphiez-moi et je vous les ferai porter à Montmorency »...

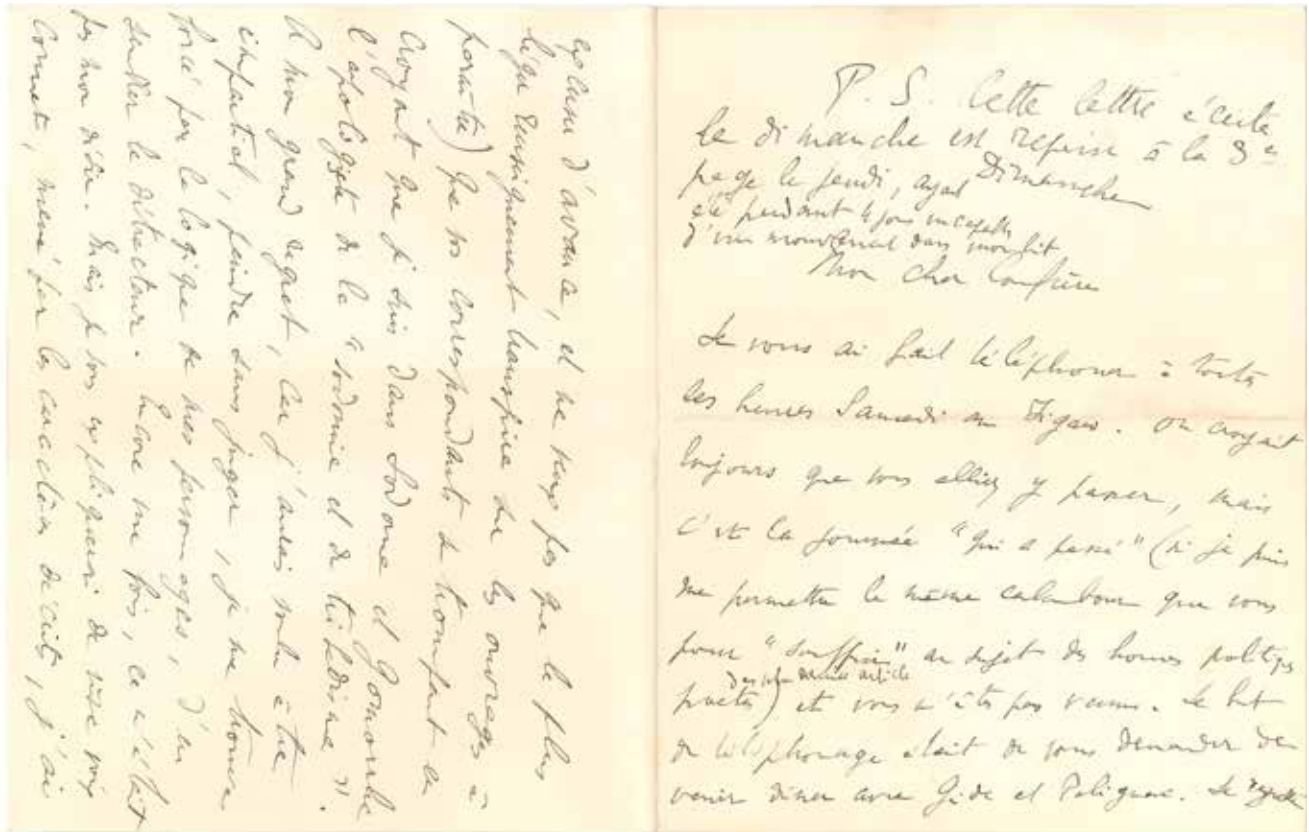
209. **Marcel PROUST.** L.A.S., Lundi [9 février 1920], à Maurice LEVAILLANT au *Figaro* ; 7 pages in-8, enveloppe. 4 000/5 000

BELLE LETTRE INÉDITE, après l'article de Maurice Levaillant dans *Le Figaro* du 8 février, « Les Petites Polémiques. Du côté de chez les Goncourt ».

Il remercie son « cher Confrère » de sa charmante lettre, et aurait voulu le remercier de vive voix. Il a fait téléphoner au *Figaro* pour lui demander de venir dîner. « Mais vous n'y étiez pas. Je me suis levé après le dîner et je suis allé au *Figaro* très tard (pour la 1<sup>ère</sup> fois depuis la mort de CALMETTE !). Mais vous n'y étiez pas et on m'a dit que vous ne veniez jamais à ces heures là ». Il n'a pas voulu déranger Henri VONOVEN qui était « à sa "mise en page" » ; et comme je n'avais rien à lui dire et que je lui aurais seulement exprimé le plaisir de le retrouver après si longtemps j'ai trouvé plus gentil de ne pas le déranger ». Il remercie Levaillant de son article *Du côté de chez les Goncourt* : « j'ai cru comprendre que vous aviez bien voulu prendre de la peine, non seulement pour le faire, mais pour le "faire paraître". J'y ai de plus trouvé de *très jolies* choses. Mais malgré cela laissez-moi vous dire que j'ai été un peu désappointé. [...] il semble ne pas m'être favorable. Je vous expliquerai de vive voix pourquoi. Nous n'en sortirions pas si nous entrions par correspondance dans cette discussion. D'ailleurs je ne peux que vous remercier puisque me donnant, malgré vous, moins que je ne souhaitais, vous m'avez donné beaucoup plus, un véritable article construit et plein de talent, alors que je pensais seulement à un "A travers les Revues". Seulement à cela je pense beaucoup ». Il regrette que Levaillant n'ait cité aucun des articles qu'il lui avait envoyés, « ni le mien sur FLAUBERT. Nous n'y pouvons plus rien. Mais je voudrais (puisque vous comptez parler de l'article de Jacques RIVIÈRE, et du mien sur Venise), bien décider avec vous la manière pratique de ne pas échouer cette fois comme la 1<sup>ère</sup>. Le second échec serait d'ailleurs plus grave pour moi que le 1<sup>er</sup>, puisque à votre 1<sup>er</sup> A travers les Revues vous avez substitué un *article*, ce qui, en somme, est la mariée trop belle du dicton, tandis que si le second A travers les revues ne paraissait pas, vous ne pourriez plus recommencer un nouvel article pour en donner un équivalent plus prestigieux ». Il tient beaucoup à ce que *le Figaro* « donne des extraits de l'article de Rivière » (retardé par une grève d'imprimeurs) et de son propre article sur Venise dans *Feuillets d'art*, et demande à qui il doit s'adresser pour cela, et comment : « Rien qu'en me disant ce que je dois demander et à qui je dois le demander vous me serez fort utile »...







210. **Marcel PROUST**. L.A.S., Dimanche [21 et 25 février 1920], à Maurice LEVAILLANT au *Figaro* ; 8 pages in-8, enveloppe. 8 000/10 000

IMPORTANTE LETTRE INÉDITE SUR LA SUITE DE SON ŒUVRE, *SODOME ET GOMORRHE*, L'HOMOSEXUALITÉ ET LA MORALE.

Il a fait téléphoner en vain « toutes les heures » au *Figaro* pour tenter de joindre son « cher Confrère » : « Le but du téléphonage était de vous demander de venir dîner avec GIDE et Polignac. Je regrette cette « partie remise », pour des raisons tout intéressées. La première était d'avoir enfin le plaisir de vous connaître ce que rend si difficile, non mes « manies », mais un état de santé qui va s'aggravant ; la seconde de vous dissuader de consacrer une chronique plutôt qu'un « A travers les Revues » aux articles que je vais vous envoyer. La troisième était que plein de remords d'être la cause involontaire que vous ayez respiré l'atmosphère méphitique d'une basse correspondance, il me semblait qu'au contact de tel ou tel de mes amis vous seriez transporté à une altitude plus rapprochée de la vôtre, et de laquelle les médisances dont vous me parlez n'auraient même plus été perceptibles ».

Il a dû interrompre sa lettre, et la reprend après « quatre jours de trop grande souffrance physique [...] Je dois vous dire (mais ceci, entre nous deux n'est-ce pas, je tiens absolument à ne pas avoir l'air de m'excuser d'avance, et je ne veux pas que le plus léger renseignement transpire sur les ouvrages à paraître) que vos correspondants se trompent en croyant que je suis dans *Sodome et Gomorrhe* l'apologiste de la « sodomie et du tribadisme ». À mon grand regret, car j'aurais voulu être impartial, peindre sans juger, je me trouve forcé par la logique de mes personnages, d'en sembler le détracteur. Encore une fois, ce n'était pas mon désir. Mais je vous expliquerai de vive voix comment, mené par les caractères décrits, j'ai donné une impression de fléchir, de fléchir progressivement et de plus en plus, qui me contrarie autant que de donner l'impression contraire. Je ne suis pas plus pour l'art moralisateur que pour l'art immoral (ce qui ne veut pas dire non plus, je suis un partisan de l'Art pour l'Art ; je suis si vous voulez partisan de l'Art seul moyen de réaliser la Vérité). Du reste soyons tranquilles : vos correspondants seront choqués tout de même, car si ma peinture est hélas tendancieuse (contre les modèles) elle n'en est pas moins d'une crudité qui suffira à choquer. [...] Je pense que l'Académie Goncourt, la N<sup>elle</sup> Revue Française ont dû recevoir des torrents de lettres de ce genre mais comme ils ne m'en ont pas parlé, je n'ai pu demander de qui elles étaient. En tous cas je vous en prie pas d'allusions ni privée ni encore moins imprimée, à *Sodome et Gomorrhe* ».



Puis il évoque les fonctions de professeur de Levaillant : « je vous trouve injuste pour elles en disant “primum vivere”. Car il me semble que rien ne peut être plus intéressant, j’ai toujours rêvé autrefois d’être professeur. Mais si le “primum vivere” joue un rôle, pourquoi ne pas me permettre (sans en méconnaître pour cela le caractère très élevé et diminuer en quoi que ce soit ma reconnaissance) de rétribuer la publicité que vous me faites. Ce serait une joie pour moi de tendre la main à un confrère aussi sympathique. Et je ne vois ce qu’il y a là dedans de plus choquant pour vous, que d’être rétribué par le journal lui-même. Je vous le dis en toute simplicité. Comme quelqu’un qui ne connaît nullement les habitudes de la presse. Mais si je m’en rapporte à mon sentiment personnel et cordialement proposé comme je le fais, rien ne me semble plus naturel. Je suis un confrère, je ne dis pas un banquier ou un homme politique, il s’agit d’aider à l’appréciation plus juste d’une œuvre d’art. Je vous laisse juge »...

ON JOINT 3 télégrammes de Proust à Levaillant : [20.II ? 1920], il ne peut le voir mercredi mais « je vous écrirai ce que je souhaite »... ; [25.II.1920], il lui fait déposer au *Figaro* des articles, dont celui de Rivière et le n° de Feuillet d’art ; [1.III.1920], le remerciant de son « bien joli » article [29 février, « Quelques revues. Lectures françaises »] : « je suis tout à fait de votre avis sur les romantiques et les classiques. Le romantisme vous a d’ailleurs fourni une passerelle charmante un rialto entre les deux parties si bien équilibrées »... Plus une lettre du Dr F. Vallon (Vincennes 8 février 1920) à Levaillant, lui reprochant de faire l’éloge « du futur auteur de *Sodome et Gomorrhe* », apologiste des « vices contre nature », et critiquant vivement les volumes déjà parus.

211. **Pascal QUIGNARD** (né 1948). L.A.S., Paris 17 octobre [1975] ; 2 pages in-8 (petite fente réparée). 100/120

Chargé de cours durant deux ans à Vincennes, il a tout quitté pour un poste de lecteur à plein temps chez un éditeur ; mais ce travail le déçoit, et il regrette l’enseignement. Il rappelle ses traductions d’œuvres grecques et ses quelques essais publiés chez divers éditeurs ; « mais je me demande si je ne pourrai pas faire valoir mon édition des *Œuvres complètes* de Maurice Scève & l’essai que, séparément, j’ai consacré à cette œuvre – afin peut-être d’obtenir un poste d’assistant & poursuivre alors d’autres travaux sur le XVI<sup>e</sup> siècle ? »... ON JOINT quelques documents divers.

212. **Charles-Ferdinand RAMUZ** (1878-1947). L.A.S., Paris 27 mars 1913, à Mme Édouard ROD ; 2 pages in-8 à son adresse 24, rue Boissonnade. 200/250

Il la remercie de son aimable pensée et de ses nouvelles. Il avait appris qu’elle avait déménagé, sans parvenir à retrouver sa nouvelle adresse : « Je vois que vous êtes restée fidèle à ce joli quartier de Passy », et il ira sonner à sa porte un dimanche, « dès que l’installation toujours compliquée d’un ménage me laissera plus de loisir »...

213. [**Marcel RAY** (1878-1951) écrivain et diplomate, ami de Valéry Larbaud]. Ensemble de 5 livres à lui dédiés (brochés, un peu défraîchis). 200/250

Léon-Paul FARGUE, *Poèmes* (Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1912, sur Japon). – Lucien FEBVRE, *Autour de l’Heptaméron, amour sacré, amour profane* (Gallimard, 1944). – Adrienne MONNIER, *La Figure* (La Maison des Amis des Livres, 1923). – Philippe SOUPAULT, *Le Bon Apôtre* (Éditions du Sagittaire, S. Kra, 1923) ; *Le Bar de l’Amour* (Émile-Paul frères, 1925, *Les Cahiers du Mois* 11).

ON JOINT une L.S. d’adieu des membres de l’Alliance française au Siam à l’ambassadeur Marcel Ray (reliée à son nom, avec sa photo jointe) ; le n° du 1<sup>er</sup> août 1911 de *La Nouvelle Revue Française* avec article de M. Ray sur *La Mère et l’Enfant* de Charles-Louis Philippe.

214. [**Juliette RÉCAMIER** (1777-1849) l’amie de Chateaubriand]. 3 L.A.S., à elle adressées ou à elle relatives, 1804-1844. 400/500

Jean-Nicolas BOUILLY (à Kotzebue, 25 avril 1804, l’assurant qu’il peut se vanter d’être toujours dans le cœur de Mme Récamier, « car la belle passe pour être la plus jolie indifférente de Paris »). Henri de LACRETELLE (belle l. à Mme Récamier, [1844], désirant venir lire l’épître qu’il a consacrée à son « illustre ami » Chateaubriand, à un petit auditoire : Ballanche, le duc et la duchesse de Noailles, Mme Gay, Émile de Girardin, Custine, etc.). Jacques RÉCAMIER (à Mlle Juliette Monnet, 15 novembre 1822, exprimant son plaisir, et celui de sa femme, de leur séjour à Chantilly).

215. **Henri de RÉGNIER** (1864-1936). MANUSCRIT autographe signé, *La Comtesse de Noailles*, [1933] ; 5 pages in-4 (en partie découpées pour impression, marques d'imprimeur). 300/400

BEL HOMMAGE À ANNA DE NOAILLES, « une Reine du Verbe », morte le 30 avril, paru à la une du *Figaro* du 5 mai 1933 sous le titre « La Voix qui s'est tue » (coupure jointe). Régnier parle de la jeune Anna de Brancovan, sensible à la nature, appelée par la Muse à créer « un chant nouveau d'une irrésistible allégresse lyrique », qui d'année en année « s'élevait plus ample, plus grave, plus pathétique [...] Ces chants, lumineux et ardent poème de la vie en ses orgueils et ses joies étaient aussi le poème de ses désespérances, de ses détresses et de ses deuils. Les vivants et les morts y mêlaient leurs voix auxquelles une voix inspirée prêtait ses accents. Puis l'instant vint où la voix merveilleuse se fit plus intime et plus intérieure »... Il évoque son goût de vivre en dehors de la Tour d'Ivoire, dans son temps, pleinement Française de cœur et d'esprit. « Qu'elle ne soit plus, cette merveilleuse vivante, la rend plus tendrement, plus intimement présente à notre admiration émerveillée ! [...] Il me semble encore entendre sa parole éloquente en ses véhémences généreuses, en ses enthousiasmes spontanés, en ses délicieuses injustices, en ses loyaux partis pris qui avaient toujours pour raison la défense ou l'exaltation de la Poésie et de la Beauté »...

216. **Henri de RÉGNIER**. 3 MANUSCRITS autographes signés ; 10 pages et demie in-4. 300/400

POÈME, *L'Apostrophe d'Adraste à Eroxène*, 4 quatrains en rimes alternées :

« Vous avez pris mon cœur, vous avez pris ma vie ;  
 Mes matins et mes jours et mes soirs sont à vous,  
 Et vous faites ma joie ou ma mélancolie  
 Selon que vos beaux yeux sont sévères ou doux »...

**Ba-ta-clan**. Souvenirs d'enfance, provoqués par la nouvelle d'un incendie au Bataclan, dont le nom seul suggérait jadis « un monde inconnu auquel je prêtais je ne sais quoi de merveilleux et d'un peu effrayant »... Il dit sa déception à la vue du bâtiment modernisé ; et d'évoquer avec nostalgie quelques personnages pittoresques qui peuplaient alors ces lieux... **Pâques nomades**. « Le voyage de Rome est un événement dans la vie d'un écrivain. Chacun s'en est formé dans l'esprit une image qu'il souhaite de confronter avec la réalité. Que ce soit la Rome antique ou la Rome papale, la Rome du Forum ou la Rome du Vatican, Rome exerce sur quiconque un merveilleux et puissant prestige »... Sa première impression, il y a trente ans, fut confuse, mais il en énumère les beautés, insistant sur la bonhomie et la gentillesse d'autrefois, sans rapport avec la Rome d'aujourd'hui, « orgueilleuse et hautaine » : même les vociférations d'un cocher contre la pluie « ne seraient sans doute pas tolérées dans la stricte Rome mussolinienne »...

217. **Marie de RÉGNIER, dite GÉRARD D'HOUILLE** (1875-1963). 4 MANUSCRITS autographes signés, [1933] ; 23 pages in-fol avec quelques ratures et corrections. 400/500

CHRONIQUES POUR *LE FIGARO*. **Cris d'hirondelles**, hommage à l'augure ailé du printemps, évoquant un souvenir d'enfance, faisant référence à un incident qui bouleversa le jeune Gabriele d'Annunzio, citant des strophes de Théophile Gautier, et terminant par une invocation aux hirondelles elles-mêmes : « hirondelles, tournez, criez, transpercez les longs nuages roses et les pluies irisées ou la certitude illusoire d'un jour lumineux », etc. (coupure jointe du *Figaro*, 15 mai 1933). **Chronique des théâtres de Paris**, sur des nouveautés (début mai 1933) : *La Maison des confidences* d'Henri Duvernois (Grand Guignol), *Le Locataire du troisième sur la cour* de Jérôme K. Jérôme (Théâtre des Arts), *Yvette et les enfants* de Madeleine Jacques de Zogheb (Studio des Champs-Élysées) et *Ma sœur de luxe* d'André Birabeau (Théâtre de Paris). **Chronique des théâtres de Paris**, consacrée aux danses « de la plus étrange beauté » de Djemil Anik, présentées au Théâtre de l'Atelier, et à une soirée de comédies au Studio 27, de Birabeau, Duvernois, et plus particulièrement la baronne de Brimont, dont *Province*, pièce inédite, est jugée « du talent le plus fin et fort ironiquement douloureux »... **À propos d'organdi**, à l'occasion de l'exposition *Le Décor de la vie sous la III<sup>e</sup> République* au Musée des Arts décoratifs (avril 1933) : « La mode est une sorte de diablerie, une illusion, qui fait trouver charmantes, pour un moment très bref, certaines formes, certaines couleurs certaines coiffures, et horribles les mêmes affiquets dès qu'ils sont relégués en de vieilles armoires »...

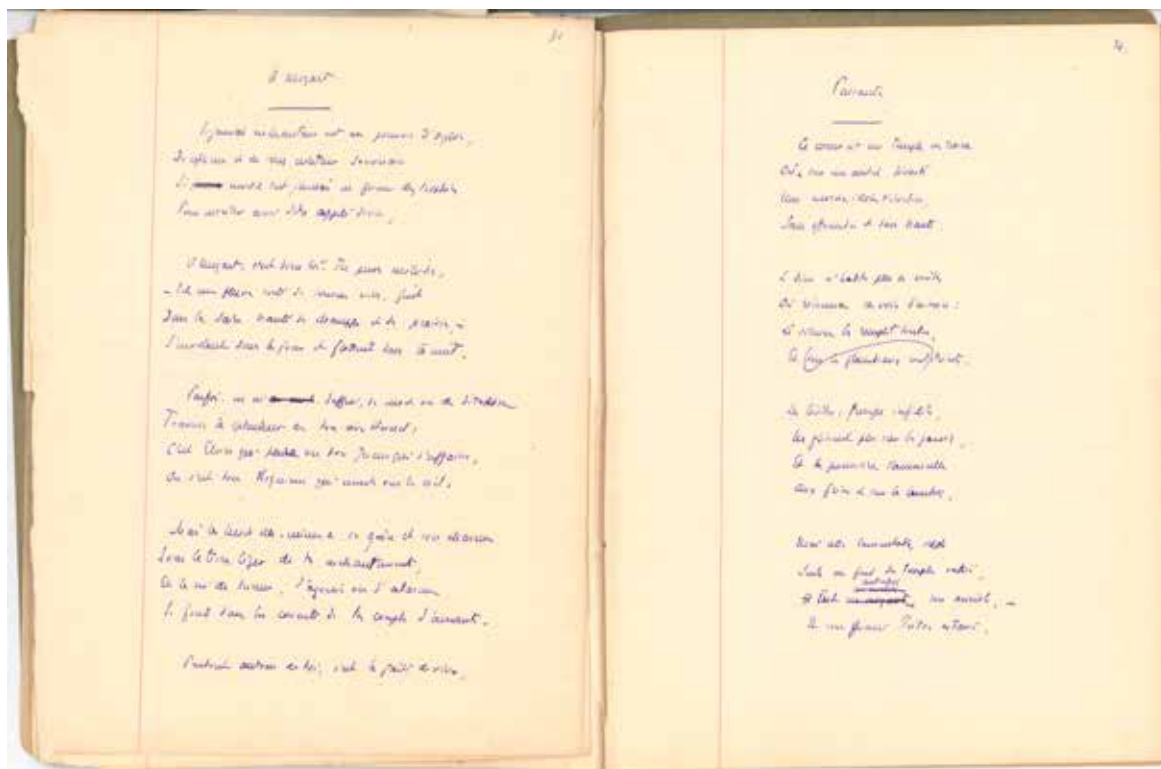
218. **Édouard ROD** (1857-1910). MANUSCRIT autographe de 20 POÈMES, 1889-1903 ; cahier petit in-4 à couverture cartonnée et dos toilé, 31 feuillets écrits au recto (mal paginés, plus ff. vierges). 1 000/1 500

CAHIER DE 20 POÈMES, EN GRANDE PARTIE INÉDIT. [Firmin Roz, en révélant le poème *Passante*, écrit : « si le charme de ses romans laisse parfois deviner un poète, [...] Édouard Rod n'a pas publié de vers ; il en a écrit de charmants » (F. Roz, *Édouard Rod*, Sansot 1906) ; cependant, quatre poèmes portent au crayon la mention « publié ».]

Ce cahier comprend 20 poèmes ; les premiers ont été recopiés avec soin par Rod à l'encre violette vers 1900, avec la date de composition, certains avec quelques corrections ; puis, à partir de 1903, Rod semble avoir utilisé le cahier comme un manuscrit de travail de ses poèmes, certains étant très corrigés.

*Spleen*, 1889 (?), 4 quatrains : « L'Ennemi cruel, l'Ennemi mortel, le cher Ennemi »... ; *Flirt sentimental*, 1889 (?), 5 quatrains : « O

main qui ne sera jamais mienne, / Beaux yeux que je ne baiserais pas »... ; *Romance vieillote*, 1890 (?), 6 sizains : « Le temps est passé... / Mon cœur est blessé »... ; *Lied*, 1890 (?), 2 quatrains : « Mon cœur est un oiseau chanteur »... ; *Fleurs alpestres*, 1891, 5 quatrains : « Où donc est le temps, où donc sont les jours »... ; *Bénédiction*, 1891, 3 quatrains : « Soyez bénis, ô vous, voué ui m'avez souri ! »... ; *Vision*, 1890 (?), 5 quatrains : « J'invoque Amour. Il vient dans un songe »... ; *Après une visite au sanctuaire delle Carceri*, « Assise, septembre 1891 », 6 tercets et un monostique : « Cœur affamé d'amour, cœur altéré de foi »... ; *Bernardino Luini*, « Milan, septembre 1891 », 3 quatrains : « Ô peintre divin de la femme »... ; *Fatalisme*, novembre 1900, 3 quintils : « Nous portons notre destinée / Dans les lignes de notre main »... ; *Si le bonheur est quelque part...*, 36 vers : « Si le bonheur est quelque part, vois-tu, chère âme »... ; *A Monsieur Édouard Tavan, pour le remercier de la "Coupe d'onyx"*, « Paris 2 janvier 1903 », 7 quatrains avec corrections : « Heureux qui lentement polit ses vers ! heureux »... ; *Caprice* (épigraphe en italien de Fogazzaro), 4 sizains : « J'ai fait le choix d'un sommet »... ; *Maggiolata*, 4 quatrains : « Le parfum des violettes / S'épanouit dans les prés »... ; *Nocturne*, 3 quatrains : « Tais-toi, j'entends frémir les musiques sacrées »... ; *Le 10 juin 1903* [assassinat du roi et de la reine de Serbie], 9 quatrains : « Adieu, Reine tombée en un destin d'Atrides ! »... ; *À Mozart* (ff. 31 à 33 détachés, avec dactyl. et épreuve), 10 quatrains : « Si jamais enchanteur eut un pouvoir d'Orphée »... ; *Passante*, 4 quatrains avec corrections : « Ce cœur est un temple en ruine »... ; *Camélias*, un quatrain très corrigé : « J'aime, plus que les fleurs au parfum indiscret »... ; *Les marronniers*, 2 quatrains : « Sous l'ombrage frais des marronniers verts »...



218

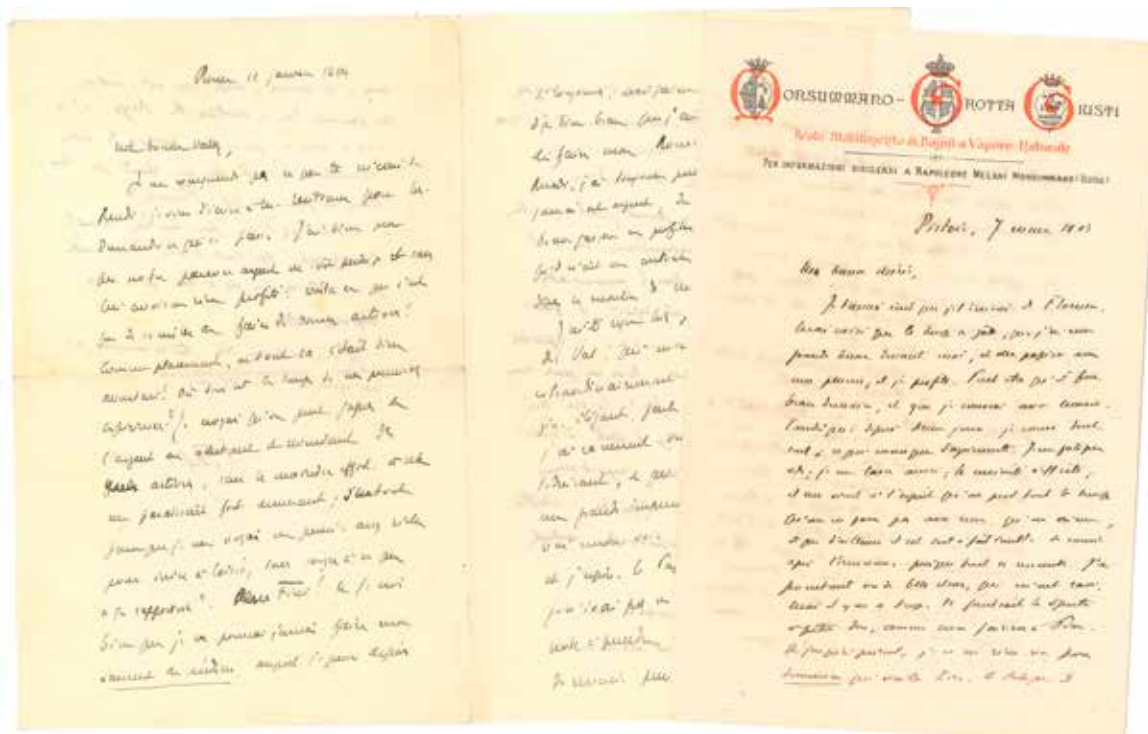
219. Édouard ROD. 2 MANUSCRITS autographes signés du poème *Don Juan* ; chacune sur 2 pages in-4. 200/250

Deux versions de ce poème composé de deux sonnets, avec ratures et corrections, sur papier vergé et filigrané ; une note indique qu'il doit être classé « dans la série *les Amants* » :

« Si ton âme orageuse et prompte à la détresse  
Don Juan, savait aimer assez éperdument  
L'amour, tu n'irais pas de maîtresse en maîtresse  
Chercher à ton désir un vain apaisement »...

ON JOINT le manuscrit autographe du poème *La Ballade du Cavalier* (3 pages in-8 à l'encre violette, plus une page abîmée de brouillon), manuscrit de travail resté inachevé, environ 15 quatrains :

« Vous qui passez, beau sire  
Lance au poing, heaume au front  
Voulez-vous pas me dire  
De grâce, votre nom ? »...



220. **Édouard ROD**. 14 L.A.S., 1905-1906, à SA FEMME VALENTINE ; environ 35 pages principalement in-8 et 3 cartes postales avec adresse, 5 enveloppes. 1 000/1 200

INTÉRESSANTE CORRESPONDANCE À SA FEMME « VALLY » PENDANT SES VOYAGES EN ITALIE.

Rome 11 janvier 1905. Il parle de son vieux projet sur Laurent de Médicis, de sa rencontre au Vatican avec le Cardinal MERRY DEL VAL, « qui m'a fait une impression extrêmement sympathique. Il est beau, fin, élégant, parle le français à la perfection ». Il espère être reçu par le Pape... 18 janvier. Il se rend à un banquet organisé en son honneur par *La Nuova Antologia* ; il renonce à la Sicile, « inutile de prolonger », mais il constate que l'Italie lui fait du bien : « si l'on peut être heureux quelque part, cela doit être en Italie et ne peut être que là ». Quant à la politique française, il lit à peine les journaux, juste assez pour comprendre que ce cabinet est mort : « aussi longtemps qu'il ne sera pas tout à fait enterré, je craindrai de le voir renaître de ses cendres »... Pistoia 7 mars. Le temps est maussade et il commence à se lasser du voyage : « la curiosité s'effrite ». Il raconte les somptueux palais de Bologne, « mais la ville est froide ». Il a assisté à une leçon de CAVERNI, grand spécialiste de Dante, très vieux, qui peine à trouver ses mots et ses idées. Il pense rentrer à Florence où il retrouvera son ami le poète FOGAZZARO...

Novembre 1905-janvier 1906 : nouveau séjour en Italie, de Turin à la Sicile, en compagnie de sa fille Marie. Vicence 3 décembre 1905. Après un charmant séjour chez le poète FOGAZZARO, où ils ont pu se reposer après le tourbillon de Turin, ils s'apprentent à partir pour Padoue, Ferrare et Ravenne. Il gronde un peu son fils, qui ne lui écrit pas... Florence 9 décembre. « Nous voici dans la ville des fleurs et des souvenirs ». Il admire les paysages toscans, mais préfère la campagne romaine. « Le matin appartient au travail ; je tâche de faire un article, et c'est bien difficile quand on a le ciel de l'Italie au-dessus de soi ». Il parle de ses enfants... Rome 21 décembre. Visite au Vatican avec SODERINI, où il rencontre à nouveau le C<sup>al</sup> MERRY DEL VAL. Il part demain pour la Sicile... Catane 27 décembre. Il est chez Giovanni VERGA, jusqu'au 29. Ils quitteront Palerme le 4 ou le 5 pour rejoindre Rome. « Marie jouit extrêmement de son voyage, moi aussi ». Il commence pourtant à avoir un peu envie de rentrer et « maugrée contre les quatre conférences que j'ai encore à faire en Suisse ». Ils ont visité Taormina, « c'est magnifique »... Palerme 30 décembre. Visite de Palerme, sous la pluie, et de Monreale avec le Prince et la Princesse de TRABIA, qui les ont conduits en automobile et les ont invités à réveillonner le lendemain ... Rome 6 janvier 1906. Il profite du mauvais temps pour avancer sa correspondance et corriger ses épreuves. Il annonce la maladie de Nancy VUILLE, qui semble s'aggraver ; elle devra sans doute subir une seconde opération. Il a été très bien reçu à Turin et a retrouvé des amis à Rome... Etc.

Avril 1906 : déprimé après le décès de son amie Nancy Vuille, Rod entreprend un nouveau et bref séjour dans le Nord de l'Italie. [Milan 21 avril]. Il part pour Ravenne ; sa famille lui manque : « j'ai plus besoin d'affection que de paysages »... Ravenne 23 avril. Il s'inquiète pour la santé de son fils Francis. Il ne sait ce qu'il va faire : rentrer à Paris, ou bien aller à Salsomaggiore. « Cette ville est ce qu'on peut trouver de mieux dans un état comme le mien. Et le travail de bibliothèque est celui qui me convient le mieux »... 26-27 avril. Il attend de leurs nouvelles, inquiet pour Francis. Hier il avait décidé d'aller à Rome, aujourd'hui il décide de rentrer à Paris... 28 avril. Rassuré sur leur compte, il va accompagner BREWSTER à Salsomaggiore...

ON JOINT 1 L.A.S. à son fils Francis, Rome 25 janvier 1905, dans laquelle il lui annonce son retour à Paris ; 2 L.A.S. de sa fille Marie à sa mère et à son frère Francis (Rome 18 décembre et Palerme 31 décembre 1905).



221. [Édouard ROD]. 68 L.A.S. de SA FEMME VALENTINE (« Vally »), 1891-1909, à Édouard ROD ; plus de 160 pages in-8 ou in-12 et 27 cartes postales. 600/800

BELLE CORRESPONDANCE DE SON ÉPOUSE, qui signe le plus souvent « Ta Vally », la plupart écrites LORS DES FRÉQUENTS VOYAGES DE ROD EN SUISSE ET EN ITALIE (Lausanne, Genève Rome, Sicile : 1903-1904, 1905, 1906, 1907). [6-14 mars 1903]. 4 très intéressantes lettres à propos de la vente ZOLA [Hôtel Drouot 9-13 mars 1903] : « Les tableaux de CÉZANNE se sont vendus fort chers » ; « FASQUELLE a acheté les poupées italiennes » ; Mme ZOLA se dit mécontente du résultat de la vente, etc. Nouvelles de la famille et de la santé des enfants Francis et Marie... Elle raconte sa vie à Paris, ses sorties au théâtre ou au concert, ses nombreuses visites mondaines, celles des amis et des connaissances mondaines et littéraires... Allusion dans une lettre à l'Affaire DREYFUS dont elle déplore l'agitation et les témoignages de PICQUART... Elle s'occupe des retours et renvois d'épreuves, du suivi de sa correspondance ; elle va prendre les eaux à Vichy ; part en vacances en famille (à Mâcon) alors que Rod reste à Paris... Janvier 1906 : 8 lettres à Rod qui, de retour d'Italie, est allé au chevet de Nancy VUILLE à Genève : agonie, puis décès de Nancy, avec de grandes démonstrations d'affection de Vally et Marie... Elle se réjouit qu'il soit de retour à temps pour les élections présidentielles... Préparatifs d'une grande soirée dansante (11 février 1907)... Émouvante lettre à Rod qui se trouve au chevet de son ami BREWSTER (13 juin 1908)... Etc.

ON JOINT un ensemble familial de 38 L.A.S. de Marie et Francis à leurs parents, 1903-1908 (certaines autour de la maladie et du décès de Nancy VUILLE, qui était la marraine de Francis) ; 7 L.A.S. de son beau-frère et 2 de son cousin à lui adressées ; et 1 L.A.S. du père de Rod (1890).

222. Édouard ROD. 17 MINUTES autographes, janvier-décembre 1907, à divers correspondants ; 18 pages la plupart in-4. 400/500

BROUILLONS DE LETTRES : à Pierre de COUBERTIN, Ernest TISSOT (réponse à une enquête), Remy de GOURMONT (remerciant pour *Cœur virginal*), Agénor BOISSIER, Maxime FORMONT, M. PERROY « administrateur de la *Revue hebdomadaire* », Robert GANGNAT, etc. À propos de la première de *L'Eau courante* (Lausanne 2 février 1907), réponses à des articles, renvois d'épreuves, autorisations de publication, recommandations, etc.

ON JOINT plus de 270 copies carbonées dactylographiées de lettres de Rod (env. 300 p. in-4). Intéressant ensemble de copies de lettres, sans doute inédites [elles ne figurent pas dans la correspondance publiée par J.J. Marchand, *Édouard Rod et les écrivains italiens*] : 41 lettres de Rod à ses confrères, personnalités ou amis écrivains italiens et suisses : RAMUZ (6 lettres, 1907), Antonio FOGAZZARO (7 lettres, 1906-1907), Mme NEERA (6 lettres, 1907), Grazia DELEDDA (1907), Giovanni CENA (3, 1907), FERRERO, MILELLI, SAGRE, MONDELLO, CAMERINI, etc. Et 236 lettres de Rod à des correspondants divers français ou suisses, critiques littéraires, éditeurs, libraires, journalistes, etc. (dont BREWSTER, Paul MARGUERITTE, TISSOT, etc.), des années 1906-1907, et 1909-1910 (jusqu'au 24 janvier, peu avant son décès)...

223. [Édouard ROD]. 16 L.A.S. à lui adressées, 1890-1909. 300/400

Julia DAUDET (2 lettres, s.d. et 1909, intéressantes considérations littéraires, et sur *L'Indocile* de Rod) ; Fernand DESMOULIN (remarques sur le roman de Rod *Le Dernier Refuge*, lu sur épreuves, 1896,) ; René DOUMIC (1894, sur sa collaboration à la *Semaine littéraire*) ; Jean-Jules JUSSERAND (1890, longue lettre de conseils littéraires, encourageant Rod à publier une étude sur Stendhal) ; Paul MARGUERITTE (7, correspondance amicale) ; Victor MARGUERITTE ; Henri de RÉGNIER (remerciant pour un article dans *Le Gaulois*) ; Maurice TREMBLEY (1905) ; Alexandrine Émile ZOLA (1903, sur la publication de la correspondance de Zola : « L'avenir, quoiqu'il réserve à sa chère mémoire, ne pourra pas entamer le colossal et solide monument qu'il s'est fait. Sa gloire est assurée ce ne sont pas les criailleries des "cannibales" qui l'ébranleront »)...

224. [Édouard ROD]. 6 L.A.S., [1910-1913], à Mme Édouard ROD ; 18 pages formats divers. 100/150

LETTRES DE CONDOLÉANCES ET DE SOUVENIR, après le brusque décès d'Édouard Rod (29 janvier 1910). Mme Paule BARRÈS, René BOYLESVE, René DOUMIC (2), Fernand DESMOULIN, Georges de PORTO-RICHE.

Édouard ROD : voir aussi les n<sup>os</sup> 61, 212, 271.

225. **Anne de ROHAN** (1584-1646) poétesse protestante, fille de René II de Rohan et de Catherine de Parthenay, avec qui elle subit le siège de La Rochelle. L.A.S. « Anne de Rohan », à Mme de BRÉZÉ ; 2 pages petit in-8, adresse avec petits cachets de cire rouge à son chiffre couronné sur lacs de soie bleue. 300/400

TRÈS RARE. « L'esperense que j'avois de vous treuver [à] Angers à la Tousainct me fist partir pour vous y aler dire adieu mais je feu si maleureuse que vous ni estiez point. Sest pourquoy j'ay recours à sest lestre pour vous continuer les asurennes de mon servise et de mon affection. Croiant partir dan sainc ou six jours pour men aler à Paris je vous supplie tres humblement quenquorre que je sois privée pour quelque temps du contentement de vous voir que je ne le sois point de lhonneur de vos bonnes grases »...

ON JOINT une L.A.S. de Marie-Éléonore de ROHAN (1629-1682, fille d'Hercule de Rohan duc de Montbazou, elle devint bénédictine, abbesse de la Trinité de Caen puis de Malnoüe, et écrivit des ouvrages de piété ; 1 page in-4). « Je vous remercie d'avoir songé à ce que je vous avois tesmoigné souhaiter. La difiqltè seulle qu'on i aporte me fait conoistre que la Religion romaine se contente dexterieur puisqu'une aumosne considerable que j'ofrirois pour cela vaudroit bien la peyne de passer par dessus des choses qui au fonds ne sont que formalités pour lesquelles mesme observer on en seroit quite pour ne benir un endroit en nostre particulier ». Elle a eu la permission de S.A.R. de faire faire une sépulture à feu le duc de Rohan...

226. **André ROLLAND DE RENÉVILLE** (1903-1962) poète et essayiste, membre du groupe du *Grand Jeu*. 43 L.A.S., Tours puis Paris 1929-1954, à son ami Camille BIZOT ; 147 pages in-4 ou in-8 (bas de la 1<sup>ère</sup> lettre effrangé). 1 000/1 500

LONGUE ET IMPORTANTE CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

Tours 5 novembre 1929 : il est « très satisfait de la presse au sujet de *Rimbaud le Voyant*. Aucune satisfaction en somme ne m'aura été de ce côté-là refusée, et je ne m'attendais pas à ce retentissement : plus de cent articles en q.q. mois. Ceci m'encourage à continuer, mais actuellement tout mon temps est pris par la préparation du concours de la Magistrature. [...] J'écris en principe toujours des poèmes, mais à de longs intervalles. J'en trouve 2 assez anciens, datant d'un an environ, que je t'envoie [poème en prose joint : *Bougerait-il ?*]. Les Surréalistes viennent de m'adresser une enquête sur l'Amour, très belle, qu'ils lancent en ce moment. Ma réponse paraîtra dans le prochain N° de la *Révolution surréaliste*. [...] Emmanuel BERL est un sinistre con. Je le connais personnellement : il a environ 35 ans, ne t'y trompe pas. Je n'ai pas lu les *Thibault*, mais je crois que c'est une œuvre sérieuse. J'ai également eu l'occasion de voir R. MARTIN DU GARD. Type bien »... 14 mars 1930, il a échoué au concours. « Au point de vue littéraire, je ne compte pas rester sur mes lauriers rimbaldiens [...] J'ai écrit 50 pages d'un *Essai sur la Poésie* que j'ai dû laisser en plan. Entre temps je collabore à des revues telles que les *Cahiers du Sud*, *Bifur*, *Variétés*, etc. [...] après être entré en relations avec ELUARD et ARAGON, je me suis brouillé avec eux pour leur avoir refusé ma collaboration à la *Révolution surréaliste*. [...] je jouis maintenant d'une certaine notoriété dans les milieux d'avant-garde, ce qui me procure de très intéressantes relations. Par exemple : Robert DESNOS, Jean Cassou, G. Ribemont-Dessaignes, etc. Je ne sais si tu as lu le N° de décembre des *Cahiers du Sud* composé en partie par moi et mon groupe [Grand Jeu], et consacré aux rapports entre la Poésie et la critique »... 26 juin 1930, il travaille à son essai sur la Poésie, mais a arrêté de collaborer aux petites revues, et d'écrire des poèmes : « La Poésie ne me paraît justifiable que par le génie ou presque. Tout ce que j'ai pu écrire en fait de poésie me semble dégoûtant, ou naïf pour le moins ». Il est prêt à aider DELTEIL ; mais les poèmes de CHABANEIX sont de « charmantes insignifiances »... Paris 19 février 1931, il est attaché au ministère de la Justice, et collabore aux *Nouvelles Littéraires*...

La correspondance s'interrompt en 1938, pour reprendre en juillet 1945. Il évoque son travail prenant de magistrat, mais aussi son activité littéraire, avec la publication d'un recueil d'études, *Univers de la Parole*, d'un recueil de poèmes, *La Nuit, l'Esprit* ; la préparation des Œuvres complètes de RIMBAUD pour la Pléiade avec Jules Mouquet ; la vie littéraire, les nouveaux poètes, SAINT-POL ROUX, Supervielle, etc. Il évoque aussi de grandes personnalités. « J'ai beaucoup connu ARTAUD, surtout entre les années 1930 et 1934, où nous avons été intimes. Je le voyais presque chaque jour, et je possède de lui pas mal de lettres intéressantes qu'il m'écrivait lorsqu'il partait en voyage pour tourner des films, ou lorsque je m'absentais moi-même. Je les publierai un jour probablement. Lorsqu'Artaud devint fou et fut interné, je le perdis de vue, forcément, et je l'avoue, cessai de prendre le même intérêt à ce qu'il pouvait écrire désormais. J'ai peut-être eu tort car il a donné encore de belles choses dans ses intervalles de demi-lucidité. J'ai surtout souffert à la fin de 1947 de la mort de Léon-Paul FARGUE que je connaissais intimement lui aussi, et que je voyais chaque dimanche. J'aimais beaucoup l'homme, autant que j'admire son œuvre »... (10 mai 1948). IL revient sur la fin de Léon-Paul FARGUE... « Quant à R. DESNOS, il faisait partie de la Résistance, et comme tel avait été déporté, je crois en 1943, sinon plus tard. En 1945, il fut délivré par les troupes américaines, mais le typhus s'était déclaré dans son camp. Il en fut atteint, et fut emporté en qq. heures. Je connais bien MICHAUX et pourrai me charger de lui faire signer un livre. Je suis en froid avec ELUARD qui ne me dédicace plus ses livres (en raison de son attitude politique et du fait que je n'ai pas voulu rendre compte de ses "poèmes politiques" vraiment idiots !). Je suis en bons termes avec BRETON mais ne le vois qu'une fois par an environ. Quant à CHAR, je me suis réconcilié avec lui, après une brouille qui dura 20 ans... survenue à la suite d'un article assez vache de ma part, il est vrai, contre lui. Char habite l'Isle-sur-la Sorgue (Vaucluse) et je ne l'ai jamais vu. Mais nous nous écrivons parfois »... (3 décembre 1950). Sur la mort de René-Guy CADOU, sur lequel il porte un jugement mitigé, tout en reconnaissant « beaucoup d'émotion et de sensibilité de vrai poète dans ses écrits » ; et sur la mort d'André GIDE : « Je l'ai rencontré assez souvent, mais n'ai jamais été très influencé par son œuvre. Toutefois j'admire son art merveilleux ; et sa fidélité à la vérité objective, à la liberté faisaient de lui un témoin irremplaçable en ces temps de partisanerie et de mensonge méthodiques »... Etc.

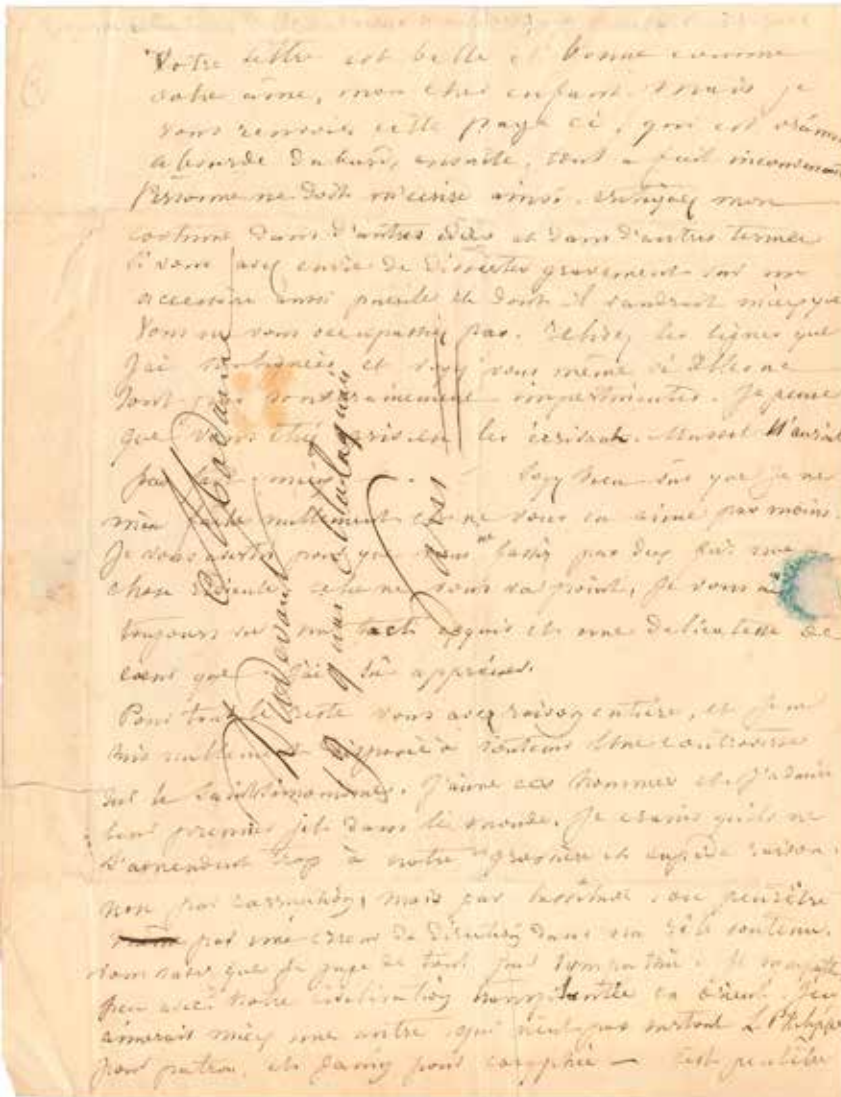


228. **Claire SAINTE-SOLINE** (1891-1967) romancière. 7 L.A.S., 1962 et s.d., à Robert LÉVESQUE ; 10 pages in4 ou in8, une enveloppe. 150/200

BELLE CORRESPONDANCE AMICALE ET LITTÉRAIRE. Elle parle de ses vacances et de ses voyages en Bourgogne, en Corse, à Athènes, à Rome où elle s'est rendue pour un congrès du Pen Club et qui a « un tel charme qu'on souhaiterait y vivre »... Elle évoque le Maroc (Lévesque est professeur à Fez) où la misère et le chômage restent les mêmes, jusqu'à l'Inde, « ce drapeau de la non violence » qui devient enragée. Elle compte publier un livre de nouvelles, envoie son recueil *De la rive étrangère*, des revues et un ouvrage de MONTHERLANT « comme toujours irritant et savoureux »... Elle est allée voir *La Paix* d'Aristophane montée par Jean VILAR qui lui a paru indigente et d'un goût affreux : « le régime n'a rien à craindre d'une pointe si faible et si émoussée » ; elle a également vu le film d'Alain RESNAIS *L'Année dernière à Marienbad* : « quelle volonté de faire saugrenu ! Il faut voir le public [...] il sort exténué, knock out » ; quant à la Biennale au Palais de Tokyo, c'est « affreux, désespérant »... Etc. ON JOINT 8 lettres ou cartes diverses adr. à Robert Lévesque.

229. **George SAND** (1804-1876). L.A., [Paris janvier 1833 ?, à SA MÈRE Mme Maurice DUPIN] ; 1 page in-8 à son chiffre (petit manque à un angle sans toucher le texte). 400/500

LETTRE INÉDITE À SA MÈRE. « Ma chère Maman Je vous envoie deux billets de théâtre. Je vous enverrai une loge pour un autre spectacle demain ou après. Je ne puis rien avoir de mieux aujourd'hui. Mais j'ai craint que vous ne m'accusassiez d'oubli, et je vous fais passer tout ce que j'ai reçu. Je suis horriblement enrhumée et ne sors pas de la journée. Faites moi donner de vos nouvelles. Je vous embrasse mille fois. »



230. **George SAND** (1804-1876). L.A.S. « George », [Paris 6 mai 1833], à Adolphe GUÉROULT ; 3 pages in-4, adresse (quelques légères fentes). 2 000/2 500

ÉTONNANTE LETTRE FÉMINISTE, SUR SES VÊTEMENTS MASCULINS, ET SUR LE SAINT-SIMONISME.

George Sand a renvoyé à Guéroult sa lettre, sur laquelle elle a commencé à écrire sa réponse. Guéroult (journaliste au *Globe* et au *Journal des Débats*) écrivait notamment à Sand : « Vous êtes née, et vous mourrez femme. Quand vous portez le costume de votre sexe, j'éprouve près de vous une sorte de respect, car comme femme, vous avez souffert assez noblement pour le mériter. En homme vous êtes gentille, vous êtes un joli page qu'on a envie d'embrasser pour ses beaux yeux, mais il y a là-dessous quelque chose où perce le travestissement, l'espièglerie de carnaval. En homme, je ne vous prends nullement au sérieux »...

Sand renvoie cette page « absurde » et « inconvenante », et ajoute : « Personne ne doit m'écrire ainsi. Critiquez mon costume dans d'autres idées et d'autres termes si vous avez envie »... Elle pense que Guéroult était gris en écrivant ainsi : « MUSSET n'aurait pas fait mieux ». Elle ne se fâche pas pour autant.

Elle ne veut pas « soutenir une controverse sur le saint-simonisme. J'aime ces hommes et j'admire leur premier jet dans le monde. Je crains qu'ils ne s'amendent trop à notre grossière et cupide raison, non par corruption, mais par lassitude, ou peut-être



par une erreur de direction dans un zèle soutenu. Vous savez que je juge de tout par sympathie. Je sympathise peu avec notre civilisation transplantée en Orient. J'en aimerais mieux une autre qui n'eût pas surtout L[ouis]-Philippe pour patron et Janin pour coryphée. – C'est peut-être une mauvaise querelle. Aussi n'y devez-vous pas faire attention, et surtout ne jamais vous effrayer des moments de spleen, ou d'irritation bilieuse où vous pouvez me trouver. Vous vous trompez si vous croyez que je sois plus agacée maintenant qu'autrefois. Au contraire je ne sache pas l'avoir été moins. J'ai sous les yeux de grands hommes et de grandes pensées. J'aurais mauvaise grâce à nier la vertu et le travail. Mes idées sur le reste sont le résultat de mon caractère, et mon sexe avec lequel je m'arrange fort bien sous plus d'un rapport, me dispense de faire grand effort pour m'amender. Car après tout je serais le plus beau génie du monde que je ne remuerai pas une paille dans l'univers, et sauf quelques bouffées d'ardeur virile et guerrière, je retombe facilement dans une existence toute poétique, toute en dehors des doctrines et des systèmes. Si j'étais garçon, je ferais volontiers le coup d'épée par-ci, par-là, et des lettres le reste du temps. N'étant pas garçon je me passerai de l'épée et garderai la plume, dont je me servirai le plus innocemment du monde. L'habit que je mettrai pour m'asseoir à mon bureau importe fort peu à l'affaire, et mes amis me respecteront, j'espère, tout aussi bien sous ma veste que sous ma robe. Je ne sors pas ainsi vêtue sans une canne, ainsi soyez en paix. Il n'y aura pas de grande révolution dans ma vie pour cette fantaisie de porter un habit de bousingot quelques jours en passant, dans des circonstances données, où j'attache de tendres superstitions et le secret de certains souvenirs profonds à ce travestissement. Soyez rassuré, je n'ambitionne pas la dignité de l'homme. Elle me paraît trop risible pour être préférée de beaucoup à la servilité de la femme. Mais je prétends posséder aujourd'hui et à jamais la superbe et entière indépendance dont vous seuls croyez avoir le droit de jouir. Je ne la conseillerai pas à tout le monde, mais je ne souffrirai pas qu'un amour quelconque y apporte, pour mon compte, la moindre entrave. Sinon point d'amour, à jamais, j'espère faire mes conditions si rudes et si claires que nul homme ne sera assez hardi ou assez vil pour les accepter. [...] Prenez-moi donc pour un homme ou pour une femme, comme vous voudrez. Duteil dit que je ne suis ni l'un ni l'autre, mais que [je] suis un être. Cela implique tout le bien et tout le mal ad libitum. Quoi qu'il en soit, prenez-moi pour une amie, frère et sœur tout à la fois. Frère pour vous rendre des services qu'un homme pourrait vous rendre, sœur pour écouter et comprendre les délicatesses de votre cœur. Mais dites à vos amis et connaissances qu'il est absolument inutile d'avoir envie de m'embrasser pour mes yeux noirs, parce que je n'embrasse pas plus volontiers sous un costume que sous un autre »... Pour finir, elle avertit qu'on ne changera pas son caractère.

ON JOINT la réponse a.s. de Guérout (1 page et demie in-4), s'excusant pour la légèreté de ses paroles. *Correspondance* (éd. Georges Lubin), t. II, p. 878.

231. **George SAND.** 136 L.A.S., Paris ou Nohant 1844-1858, à son homme d'affaires Gabriel FALAMPIN ; environ 210 pages la plupart in-8, montées sur onglets et reliées en un volume in-8 demi-veau fauve. 15 000/20 000

IMPORTANTE CORRESPONDANCE À SON HOMME D'AFFAIRES, QUI JETTE UN JOUR NOUVEAU SUR LES CONDITIONS D'EXISTENCE DE GEORGE SAND, SUR SA FORTUNE ET SUR SES BIENS, SUR SES REVENUS ET SUR SES PROBLÈMES D'ARGENT (RENTRÉES DIFFICILES, NOMBREUSES DETTES), SES DÉPENSES ET SES BESOINS, etc. Nous ne pouvons en donner ici qu'un trop bref aperçu.

Elle charge Falampin de faire rentrer l'argent qui lui est dû par des journaux et revues (*La Réforme*), d'examiner ses traités avec les éditeurs PERROTIN, GARNIER ou HETZEL. Falampin était également directeur artistique de *L'Illustration*. Elle le prie de commander des vers au poète-ouvrier Charles PONCY : « il n'y a aucun moyen de lui faire accepter de l'argent si ce n'est en paiement de son travail de maçon ou de poète »... Elle écrit pour lui un article sur les tapisseries de BOUSSAC (*la Dame à la Licorne*), et elle lui envoie des dessins de SON FILS MAURICE, notamment « un aspect très fidèles des pierres *jômatres*, ce cromlech celtique qui figure dans *Jeanne* »...

À la fin de 1847, elle le charge de négocier avec l'industriel DELATOCHE la vente d'*Histoire de ma vie*, « une série de souvenirs et de réflexions, où je tâcherai de mettre quelque intérêt et quelque utilité pour toutes les classes de lecteurs. Ce ne seront point des *confessions* à la Jean-Jacques, ouvrage que je blâme autant que je l'admire, et où il *confesse* tout le monde, ce que je trouve assez sournois et rancuneux. Dieu merci je ne ferai de peine et de mal à personne. Il y a longtemps que je travaille à ramasser les matériaux de mes petits mémoires. Je n'ai plus qu'à mettre en ordre » (20 décembre 1847).

Falampin suit également pour Sand le procès qu'elle a intenté à la suite de la reproduction illicite de *La Mare au Diable*. Elle lui parle d'un projet d'édition expurgée de RABELAIS qui permettrait « d'initier les femmes et les jeunes gens à un chef-d'œuvre »... Elle prie Falampin de négocier avec *Le Siècle* la vente de de *La Petite Fadette* (septembre 1848), et d'en récupérer le manuscrit au journal *Le Crédit*.

Elle parle des loyers et du bail de son appartement de la rue Saint-Lazare (square d'Orléans qu'elle habite avec Chopin). En mai 1847, CHOPIN a été « très dangereusement malade pendant que j'étais clouée ici [à Nohant], ne pouvant quitter ma famille d'un instant, et tout cela m'a émue et brisée plus que de raison. Le voilà encore une fois sauvé »... Elle donnera bientôt congé de son appartement ; mais elle garde l'atelier de peintre de son fils Maurice. Elle ne veut plus que Marie de ROZIÈRES s'occupe de ses affaires....

George Sand se montre ici une femme avisée, attentive à la gestion de son patrimoine, notamment de l'hôtel de Narbonne, rue de La Harpe à Paris, dont Falampin est le gérant ; elle s'inquiète des dépenses et des travaux. Ainsi (11 novembre 1846) : « Les dépenses me paraissent énormes, et je voudrais bien que vous ne fassiez plus faire de ces *grands* travaux qui augmentent mon budget, sans augmenter les revenus. [...] Vous me direz que la valeur augmente en raison de mes dépenses. Je crois le contraire; car au printemps dernier, lorsque je vous ai interrogé sur la valeur de cet immeuble, vous m'avez dit *au moins 230 000 f.* Et maintenant quand nous venons d'y faire pour environ 5 000 f. de dépenses nouvelles, vous terminez votre état de situation par une évaluation du capital à

... / ...

D'autres noms n'arrangeront pas l'affaire.  
 Ce tiers me retransmettra tout par un  
 tiers qui n'est pas le même. Mais qu'on  
 sache, si on ne peut pas. Mais qu'on  
 le sache si j'ai dit que noté et dit  
 sera corrigé de beaucoup de choses  
 où nous avons pu être vu  
 Bonsoir et tout à vous  
 G Sand

Les 50,000 que ma fille réclame  
 tant, je les placerais pour elle  
 4 ans, mais elle n'en aura que  
 le revenu, parce que je ne suis pas  
 que ce soit mangé en 6 mois. C'est  
 donc une rente de 2,500 # que je  
 lui ai promise et dont au 1<sup>er</sup>  
 Janvier, je lui ai envoyé le 1<sup>er</sup>  
 trimestre, avant d'avoir eu rien  
 réalisé de cette somme. En outre j'  
 lui donnerais dans quelques mois  
 5 mille francs pour acheter sa robe  
 qu'elle se plaint de ne point avoir  
 J'ay vu ce qu'elle m'a écrit  
 que tu fais pour moi ce mariage  
 si tu n'as rien de mieux.

Note que je ne me suis engagé en rien  
 en la mariant à lui, c'est le mari  
 qui s'engage de dot et que tout cela  
 est son affaire de sa part.

m. Maurice Dadoval  
 rue de Condé 8.

Monsieur Falampin Monsieur  
 qui vous demandera l'avis de  
 le mariage de mon fils et  
 pour le transport de son nom dans  
 votre société de celui qui est  
 employé, les avantages de  
 grandes dépenses qui sont dans les  
 départements. Il y a eu des  
 disputes, pour qu'on ne me fasse pas  
 payer ma dette de ce qui sera  
 été promis à Paris, et on m'a  
 donné comme on ne peut pas  
 vouloir. Monsieur n'est pas tout  
 dans tous ces arrangements là.  
 Veuillez l'assister dans vos  
 devoirs à vous  
 George Sand

1<sup>er</sup> Février 48.  
 Veuillez pas de me  
 faire des idées de mariage  
 de mariage, car je ne suis pas  
 cette année et je ne suis pas  
 ce soit tout au long de  
 2 Mars.

200 000 et même 190 000 f. [...] Il valait donc mieux laisser les choses dans l'état où elles étaient et ne pas me *fendre* encore d'une somme, pour une augmentation de revenus dont je ne jouirai pas, ni mes enfants non plus, car une propriété semblable est une ruine. Vous m'aviez dit, il est vrai, que vous feriez diviser les grands appartements en petits, et j'avais approuvé, mais je n'avais pas l'idée que quelques cloisons à établir pussent coûter 5 000 f. [...] Je trouve aussi l'éclairage à 300 f. par an exorbitant, et je crois que le concierge vous trompe là-dessus. [...] Mes portiers les plus voleurs n'ont jamais atteint ce chiffre dans leurs mémoires antérieurs à votre gestion »...

À la fin de 1846 et en 1847, elle prépare le MARIAGE DE SA FILLE SOLANGE AVEC CLÉSINGER (19 mai 1847), et recommande le plus grand secret à Falampin. Elle donne à sa fille l'hôtel de Narbonne par contrat de mariage. Mais la brouille avec son gendre survient bien vite ; les dettes de Clésinger vont l'obliger de vendre l'hôtel de Narbonne. Sand ne veut pas que son fils Maurice soit lésé par la suite dans sa part d'héritage. Elle parle longuement de ses différends avec sa fille et son gendre. Ainsi, le 19 août 1847, après une explication désagréable avec Clésinger : « Ma fille m'a fait beaucoup plus de peine, en ne dirigeant pas bien cette tête violente et faible en même temps. J'ai été forcée de me montrer sévère et de ne pas céder à des exigences qui eussent peu à peu compromis je ne dis pas mon avenir, je ne pense jamais à cela, mais celui de mon fils qui est le plus doux et le plus *juste* des êtres. J'ai trouvé mal qu'on ne m'eût pas avoué, lorsque je questionnais avec sollicitude et indulgence, quelques dettes que l'on ne m'a confessé que lorsqu'on a prétendu me les faire payer. Je n'ai voulu autoriser un emprunt sur la dot de ma fille, qu'à la condition d'en savoir et d'en surveiller l'emploi. On me fait un grand crime de cela, et moi, je crois avoir rempli mon devoir. On s'est pris en outre d'une folle jalousie pour ma pauvre Augustine [BRAULT, que Sand a adoptée] qu'on a abreuvée de chagrin et la vie commune est devenue intolérable dès le premier essai. J'ai été et je suis encore très malade de ces malheurs domestiques dont la cause n'emportait certainement pas les résultats. La crise dans laquelle mon gendre s'est placé n'avait rien de grave en elle-même. Ses dettes n'étaient pas exorbitantes et rien n'était plus facile que d'en sortir sans colère et sans bruit. Mais son cerveau est aussi faible qu'exalté, et celui de ma fille est beaucoup trop entier »... Et le 22 novembre 1847, après une entrevue douloureuse avec Solange : « ces malheureux enfants, qui sont réellement fous à l'heure qu'il est, sont bien méchants dans leur folie. Ils ne respectent rien ni personne. Pour un peu, ils m'accuseraient de friponnerie moi-même. Ils m'ont fait bien du mal, ils m'en font encore et ils m'en feront toujours »... Elle sera soulagée d'apprendre la séparation de biens entre les deux époux, en juillet 1848.

Au début de 1849, elle est « sans argent », et presse Falampin de régulariser l'affaire de la rente qui lui revient de son demi-frère Hippolyte Chatiron, et celle de l'arrêt rendu par la Cour de cassation à son profit contre la commune de Nohant-Vic. En mai, elle veut liquider l'inscription de rentes sur l'État au profit de son fils, mais se heurte à des difficultés avec le Trésor...

Non lui Falampin, voici le legs  
 pour M<sup>r</sup> Dupuy. Veuillez m'envoyer  
 l'argent amical que possible, et  
 vous verser au comptant national  
 pour le compte de M<sup>r</sup> de Bazat  
 et de son blanc, languis à la  
 Châtea, et rien en votre place.  
 Comme cela, vous n'avez plus  
 de crainte, la partie des lettres à  
 la poste. Le verrou me fait  
 en mon nom.  
 Pour vous réviser avec ma *Fadette*  
 au ~~si vous n'en~~  
 venez pas à bout, Veuillez venir avec  
 moi quand je fonde un nouveau  
 journal, et qui sera écrit pour  
 me remanier le roman. Je lui  
 ai réprouvé d'être votre vie et  
 de vous le demander, si vous n'en  
 avez pas disposé, et si il a rempli  
 les conditions que vous avez, et  
 que je lui ai promis. Je n'ai pas  
 voulu venir à l'épave. L'avez-vous  
 vu? hâty, si cela dépend de vous,  
 la contribution de cette petite œuvre  
 qui me serait d'un grand secours  
 en ce moment-ci.  
 Votre à vous de cœur  
 George Sand  
 28. 8. 68.

Auguste de Saint-Amand Dupin  
 1850  
 Non lui Falampin, en vertu  
 du traité avec M<sup>r</sup> Boucaye, dont  
 je vous envoie copie, je  
 suis en droit de réclamer  
 l'Odéon. Ma pièce de *François  
 le Champi*. Veuillez valoir  
 le champ signifié à qui-  
 droit, et je serais particulièrement  
 à M<sup>r</sup> Guizot, que je m'oppose  
 à toute représentation de cette  
 pièce sur le théâtre de l'Odéon,  
 et sur tout autre théâtre de  
 Paris, jusqu'à ce que j'en  
 ait donné avis contraire. Ne  
 jurez pas un instant pour  
 me remettre dans l'exercice de  
 mon droit, car si la pièce  
 venait à être jouée une seule  
 fois sur aucun théâtre  
 de l'Odéon, je pourrais le dénoncer  
 de moi-même. Je compte  
 donc sur votre participation et  
 votre activité  
 à vous de cœur  
 George Sand  
 Nohant 19 Juin 1850.

En 1850, elle hésite à s'inscrire à la Société des Auteurs dramatiques : « J'ai dans l'idée que c'est un coupe-gorge, mais enfin puisqu'il n'y a pas moyen de l'éviter je signerai quand on me mettra en mesure de le faire »... Elle s'inquiète de l'annonce d'une *Petite Fadette* aux Variétés. Elle le charge d'empêcher les représentations de *François le Champi*, pour garder ses droits sur la pièce ; il doit également vérifier les recettes déclarées par les théâtres pour lui payer ses droits... Devant prendre un nouveau fermier, elle prie Falampin d'examiner les garanties des personnes qui se présentent... Elle le pousse à réclamer le paiement de l'amende à laquelle la Société des Gens de lettres a été condamnée contre elle : « Je ne suis pas intimidée de leurs injures »... Elle le prie de se renseigner discrètement « sur la situation actuelle d'une ancienne femme de chambre à moi dont la fille est ma filleule et que je secours depuis de longues années sans trop savoir si je ne suis pas exploitée »... Le 24 mai, elle se plaint de la lenteur avec laquelle Falampin répond à ses questions, et elle se demande s'il veut continuer à se charger de ses affaires...

En février-mars 1851, ayant besoin d'argent après avoir fait de grands travaux à Nohant, elle charge Falampin de récupérer l'argent qui lui est dû sur les représentations de *Claudie* à la Porte Saint-Martin et la reprise de *François le Champi* à l'Odéon ; elle surveille de près et conteste les comptes fournis par les agents dramatiques. Elle le prie de trouver « un bon sujet, homme ou femme, qui saurait faire la cuisine passablement », pour remplacer sa cuisinière qui se meurt. Elle lui demande aussi de récupérer à la *Revue des deux mondes* le manuscrit de son roman *Le Château des Désertes*, qui doit lui être rendu après la publication.

En janvier 1852, elle charge Falampin de renouveler son abonnement à *La Presse*, et lui recommande de ne pas donner son adresse parisienne, 3 rue Racine : « Je me cache comme toujours, pour éviter les ennuyeux mais non pour cause de danger »...

Le 19 décembre 1854, elle envoie son article sur les *Visions de la nuit dans les campagnes*, avec « six bois » de son fils : « Maurice vous demande de faire graver avec un peu plus de soin que de coutume, de ne pas faire trop charger les fonds et noircir les transparences, afin de laisser détruite le moins possible ses petits effets nécessaires aux sujets »...

Elle accuse réception d'envois d'argent, ou charge Falampin de diverses commissions ou paiements : achat de plumes, commandes de livres, vin de champagne, notes d'épicier, paiement d'un livre sur la *Flore du centre de la France*, etc.

*Correspondance* (éd. G. Lubin), t. XXV. *Ancienne collection du Colonel Daniel SICKLES* (XVII, n° 7663, 25-26 octobre 1994).



232. **George SAND**. L.A.S., [Nohant] 27 septembre 1856, [à Madame PROST] ; 6 pages in-8 à l'encre bleue. 1 200/1 500

TRÈS BELLE LETTRE SUR SON EMPLOI DU TEMPS ET SES OCCUPATIONS À NOHANT.

George Sand a offert un « meuble de tapisserie » à la mère de son banquier ; elle en raconte l'histoire... « Je passe ma vie à la campagne de la façon la plus régulière et la plus tranquille. Je ne dîne pas dehors deux fois par an. Je travaille à mon état de *romancier* de 1 h. à 5 – dans le jour, et de minuit à 4. Le reste est pour la famille, et pour un peu de sommeil. Mais en famille, nous sommes tous occupés de nos pattes, soit qu'on lise ou qu'on cause, rie ou babille, de 9 h. à minuit, chacun dessine, brode ou coud. J'ai les yeux trop fatigués pour faire des petits ouvrages comme autrefois. Je fais donc de grandes fleurs et de grands feuillages sur du très gros canevas. Mes enfans, c'est à dire mon fils et un ou deux de ses amis qui sont presque toujours avec nous, m'ont dessiné et colorié largement sur du papier, de jolies compositions de feuilles et de fleurs d'après nature, que je copie avec mon aiguille, en les interprétant un peu à ma guise. Donc, depuis trois ans, [...] j'ai bien fait de la tapisserie pendant au moins *deux mille heures* [...] Mais la littérature, et je crois, tout ce qui est dépense du cerveau, ne permet guères l'absorption de toutes les heures de la journée, et d'ailleurs je ne saurais vivre sans voir une bonne partie du jour ou du soir ceux que j'aime. Ce serait peut-être un tort ou un mal de faire autrement. Donc, je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait tant de points dans du canevas. Dans le principe, ce meuble était destiné à notre salon de campagne : mais il eut été sali en quinze jours par les crayons, les cigarettes, les aquarelles, les enfans, les toutous, mangé surtout par le soleil. J'ai songé à le vendre, me disant que si j'en trouvais quelques milliers de francs (de la part d'un amateur d'*autographes*, car certes il ne vaut pas cela), je me reposerais de ma littérature pendant quelques mois, ce qui me ferait grand plaisir et grand bien [...] Mais il est arrivé que Monsieur votre fils a bien voulu s'occuper de me procurer par ce qu'on appelle les affaires, (chose que je n'entends pas et à quoi je répugnerais de recourir s'il me fallait accepter l'aide de gens que je n'estime pas), un petit bénéfice représentant pour moi un peu de loisir et de promenade dont j'ai tant besoin. [...] Vous me dites que vous attacherez du prix à ce qui est de moi ; j'ai donc du plaisir à vous l'offrir, et à vous dire que c'est tellement de moi, qu'il n'y a pas *un seul point* qui ne soit de moi »... Elle ira à Paris, mais : « Je ne sais pas quand je pourrai quitter ma chaîne, c'est toujours l'histoire des petites économies que je ne peux pas faire [...] Je me plains d'ailleurs beaucoup à la campagne ; mais quand mon fils passe l'hiver à Paris, je trouve le temps plus long ici »...

*Correspondance* (éd. Georges Lubin), t. XXV, p. 937.

233. **George SAND**. L.A.S. « GS », [Nohant 21 juillet 1859, à Gustave VAËZ] ; 1 page in-8 à son chiffre. 300/350

« Si vous avez besoin de moi. Je ne vas pas au bain et je suis dans la bibliothèque, faisant une brochure sur la paix, où je regrette qu'il ne me soit pas permis de prendre pour épigraphe *M. pour le P.* [Merde pour le Pape] Avez-vous de la bière ? Bon courage ! » [Pendant que Vaëz travaille au livret de *La Mare au diable*, G. Sand commence une brochure politique sur la situation italienne, *La Paix.*] *Lettres retrouvées*, n° 161.

toujours de moyens changeants  
 comme les faits, et voyants  
 comme les milieux et les  
 circonstances.  
 Sur ce, je tremblais et je  
 te reproche de ne pas me  
 donner de plus amples ren-  
 seignements sur toi même  
 sur ta santé et tes impres-  
 sions. J'aurais que le climat  
 te bouscule. Il est vrai  
 on effleure ce midi hâlé  
 de montagnes. Mais les  
 hivers de chez nous de 15 et  
 19 degrés au dessous de zéro  
 étaient plus pour toi, je  
 le pense. Enfin dis nous  
 une bonne fois, comment  
 tu te sens et si le mariage  
 va son train.  
 amities de nous tous  
 G Sand

234. **George SAND**. L.A.S., Nohant 6 avril 1868, [à Francis LAUR] ; 5 pages in-8 à son chiffre. 1 000/1 200

BELLE LETTRE DE CONSEILS SUR LA POLITIQUE À SON JEUNE PROTÉGÉ, et sur la naissance de sa petite-fille Gabrielle (11 mars 1868).

« Cher enfant, j'ai été à Cannes, à Monaco, à Menton, etc. avec Maurice. Nous sommes revenus vite, Lina nous donnant une seconde petite fille, charmante et bien en train de vivre. La petite mère se porte bien. Aurore est superbe. *Gabrielle*, la seconde, hume le doux air de notre printemps. Tout va à merveille cette fois et nous sommes heureux. Des hauteurs de la Corniche et de la Turbie, nous avons vu, durant une journée bien claire, le grand profil de la Corse à l'horizon de la Méditerranée, et le profil plus pâle et plus lointain de la Sardaigne [Laur y était ingénieur aux mines d'Iglesias]. Nous t'avons envoyé des baisers et des vœux par-dessus l'espace. Nous eussions été bien tentés de t'aller trouver, mais le temps manquait, nous étions partis un peu tard et nous avions hâte de revenir au nid qui se remplissait d'un hôte nouveau.

Tu me fais une question à dérouter les 7 sages de la Grèce. La politique n'est pas une science dans laquelle on puisse et doive s'absorber avec fruit. C'est un art qui prend ses racines dans la philosophie et le socialisme. Si ces racines avaient rencontré le bon sol, la politique pousserait toute seule, et il ne s'agirait plus que d'écartier les dévorants ou les orages. Mais dans l'état des choses, il me paraît impossible d'avoir une bonne théorie. L'art de conduire les hommes au vrai est donc un tâtonnement perpétuel, et aucune théorie ne peut servir infailliblement. À preuve les hésitations et les contradictions apparentes des héros eux-mêmes. Politique proprement dite, c'est l'examen des faits changeants et multiples, la prévision, habile ou déçue des effets que



doivent produire *et que ne produisent pas toujours* les causes. C'est une série d'inspirations au jour le jour où l'on est cruellement trompé quand on n'est pas surpris par des résultats inespérés. Chose flottante et illogique comme la vie humaine, et sur laquelle on ne peut établir un plan fixe. Il n'y a qu'une certitude, la foi au progrès, l'espoir et le désir d'y travailler. Mais on y travaille bien ou mal, selon que l'on est plus ou moins sagace, et aucune expérience acquise ne peut servir de base certaine à une expérience nouvelle. C'est donc l'inconnu, c'est l'avenir ! Nul ne peut te prendre par la main et te montrer le sentier. À toi de le discerner à travers les mirages, à toi de te diriger d'heure en heure comme fait le genre humain. L'important c'est d'avoir le cœur pur et chaud avec la tête saine. – Tu as la religion sociale dans l'âme, – mais qui te renseignera sur l'application ? Elle se composera toujours de moyens changeants comme les faits, et ondoyants comme les milieux et les circonstances »...

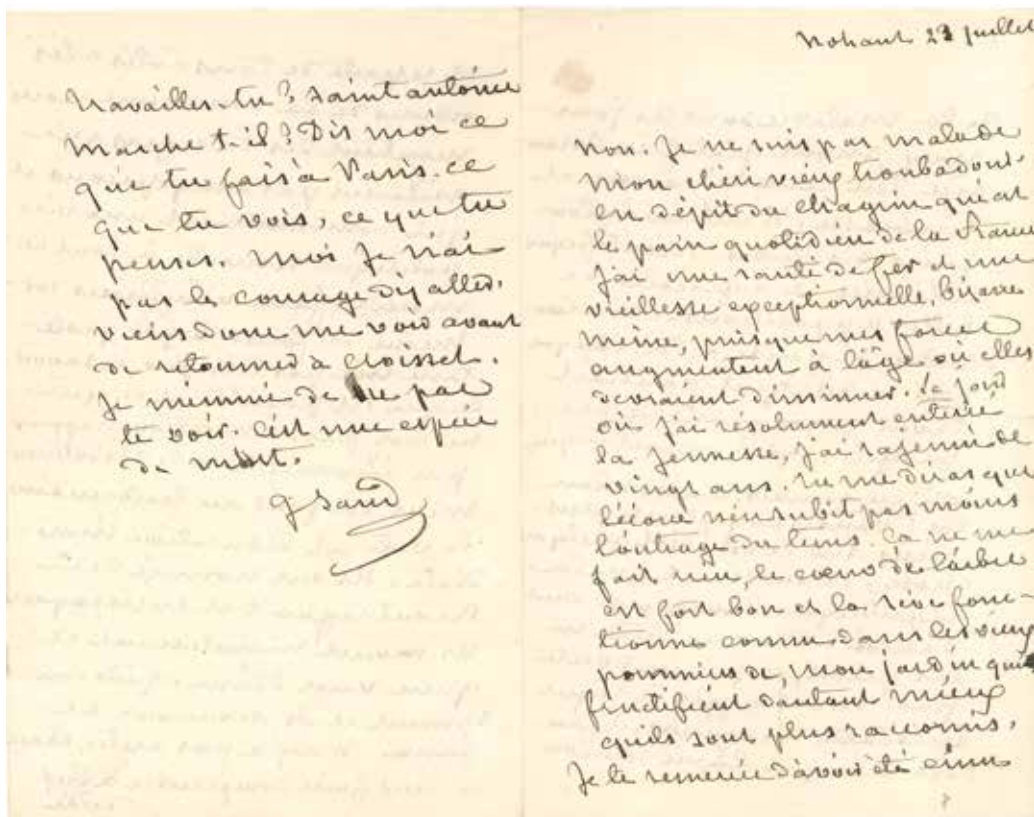
*Correspondance* (éd. Georges Lubin), t. XX, p. 780.

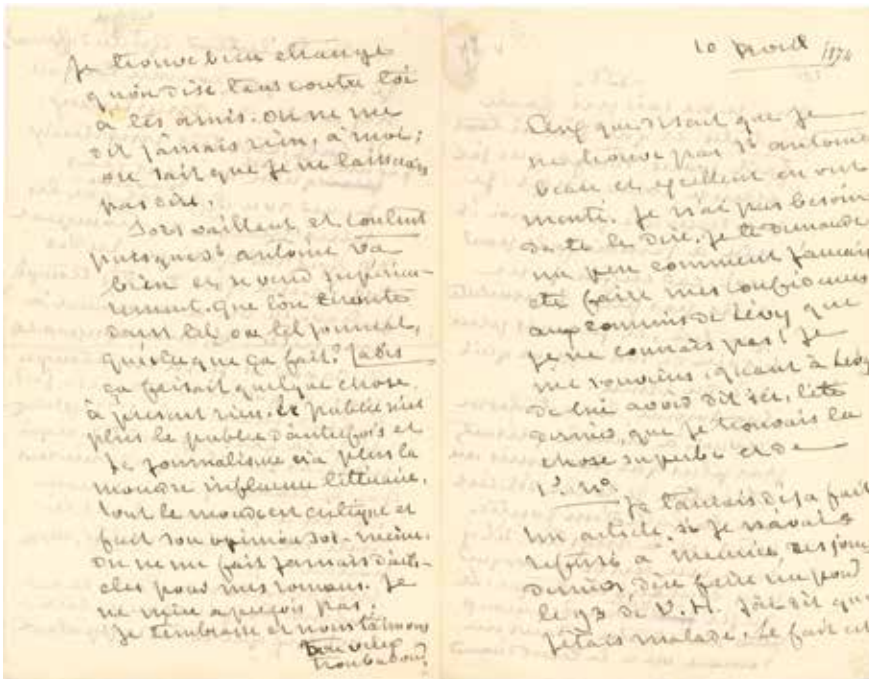
235. **George SAND**. L.A.S., Nohant 23 juillet [1871], à Gustave FLAUBERT ; 3 pages et demie in-8 à son chiffre. 1 500/2 000

BELLE LEÇON D'OPTIMISME APRÈS LA GUERRE ET LA COMMUNE.

« Non, je ne suis pas malade mon chéri vieux troubadour, en dépit du chagrin qui est le pain quotidien de la France. J'ai une santé de fer et une vieillesse exceptionnelle, bizarre même, puisque mes forces augmentent à l'âge où elles devraient diminuer. Le jour où j'ai résolument enterré la jeunesse, j'ai rajeuni de vingt ans. Tu me diras que l'écorce n'en subit pas moins l'outrage du tems. Ça ne me fait rien, le cœur de l'arbre est fort bon et la sève fonctionne comme dans les vieux pommiers de mon jardin qui fructifient d'autant mieux qu'ils sont plus raccornis. [...] A Rouen vous n'avez plus de prussiens sur le dos, c'est quelque chose, et on dirait que la république bourgeoise veut s'asseoir. Elle sera bête, tu l'as prédit, et je n'en doute pas. Mais après le règne inévitable des épiciers, il faudra bien que la vie s'étende et reparte de tous côtés. Les ordures de la Commune nous montrent des dangers qui n'étaient pas assez prévus et qui commandent une vie politique nouvelle à tout le monde : faire ses affaires soi-même et forcer le joli prolétaire créé par l'empire, à savoir ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. L'éducation n'apprend pas l'honnêteté et le désintéressement, du jour au lendemain. Le vote est l'éducation immédiate. Ils ont nommé du Raoul Rigault et compagnie. Ils savent maintenant ce qu'en vaut l'aune. Qu'ils continuent et ils mourront de faim. Il n'y a pas autre chose à leur faire comprendre à bref délai ». Puis elle demande à Flaubert où en est son travail sur *La Tentation de Saint Antoine* : « Travailles-tu ? Saint-Antoine marche-t-il ? Dis-moi ce que tu fais à Paris, ce que tu vois, ce que tu penses. Moi je n'ai pas le courage d'y aller. Viens donc me voir avant de retourner à Croisset. Je m'ennuie de ne pas te voir. C'est une espèce de mort »...

*Correspondance* (éd. Georges Lubin), t. XXII, p. 476.





236. **George SAND.** L.A.S. « ton vieux troubadour », [Nohant] 10 avril [1874], à Gustave FLAUBERT ; 4 pages in-8 à son chiffre. 1 500/2 000

TRÈS BELLE LETTRE SUR LA TENTATION DE SAINT ANTOINE DE FLAUBERT, SUR LE SUCCÈS, LE ROMAN ET LE THÉÂTRE.

« Ceux qui disent que je ne trouve pas St Antoine beau et excellent en ont menti, je n'ai pas besoin de te le dire. Je te demande un peu comment j'aurais été faire mes confidences aux commis de Lévy que je ne connais pas ! Je me souviens, quant à Lévy, de lui avoir dit ici, l'été dernier, que je trouvais la chose superbe et de 1<sup>er</sup> n° ».

Elle ne peut lui faire un article, venant de refuser d'en faire un sur *Quatre-vingt-treize* de Victor HUGO : « J'ai dit que j'étais malade. Le fait est que je ne sais pas faire d'articles et que j'en ai tant fait pour Hugo que j'ai épuisé mon sujet. Je me demande pourquoi il n'en a

jamais fait pour moi, car enfin je ne suis pas plus journaliste que lui, et j'aurais plus besoin de son appui qu'il n'a du mien. En somme, les articles ne servent à rien, à présent, pas plus que les amis au théâtre. Je te l'ai dit, c'est la lutte d'un contre tous, et le mystère, s'il y en a un, c'est de provoquer un courant électrique. Le sujet importe donc beaucoup au théâtre. Dans un roman on a le temps d'amener à soi le lecteur. Quelle différence ! Je ne dis pas comme toi qu'il n'y a rien de mystérieux. Si fait, c'est très mystérieux par un côté : c'est qu'on ne peut pas juger son effet d'avance et que les plus malins se trompent dix fois sur quinze. Tu dis toi-même que tu t'es trompé. Je travaille en ce moment à une pièce, il m'est impossible de savoir si je ne me trompe pas. Et quand le saurai-je ? le lendemain de la 1<sup>ère</sup> représentation, si je la fais représenter, ce qui n'est pas sûr. Il n'y a d'amusant que le travail qui n'a encore été lu à personne, tout le reste est corvée et *métier*, chose horrible !

Moque-toi donc de tous ces potins, les plus coupables sont ceux qui te les rapportent. Je trouve bien étrange qu'on dise tant contre toi à tes amis. On ne me dit jamais rien à moi : on sait que je ne laisserais pas dire.

Sois vaillant et content, puisque St Antoine va bien et se vend supérieurement. Que l'on t'éreinte dans tel ou tel journal, qu'est-ce que ça fait ? Jadis ça faisait quelque chose, à présent rien. Le public n'est plus le public d'autrefois et le journalisme n'a plus la moindre influence littéraire. Tout le monde est critique et fait son opinion soi-même. On ne me fait jamais d'articles pour mes romans. Je ne m'en aperçois pas ».

Elle termine : « Je t'embrasse et nous t'aimons » ; et elle signe : « Ton vieux troubadour ».

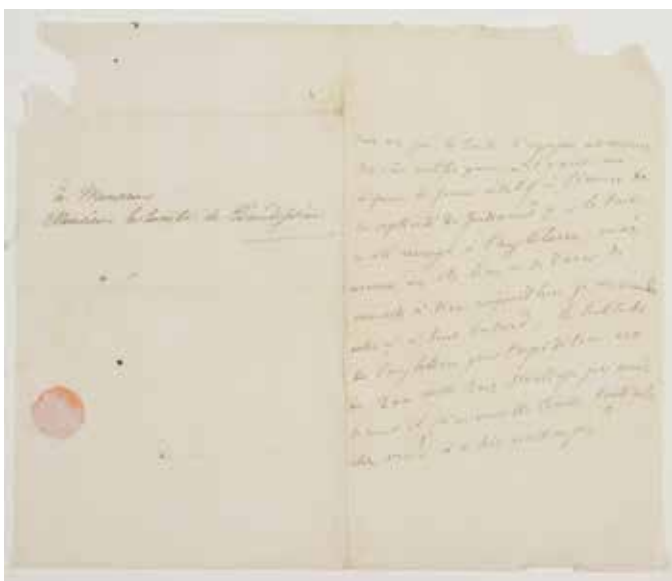
*Correspondance* (éd. Georges Lubin), t. XXIV, p. 18.

237. **George SAND.** L.A.S., Nohant 26 [pour 22] juillet 1875, [à CHARLES-EDMOND, rédacteur au journal *Le Temps*] ; 3 pages in-8 à son chiffre. 1 000/1 200

SUR LES *CONTES D'UNE GRAND-MÈRE*, ET SUR TOLSTOÏ.

Elle lui envoie « la *fée Poussière* qui est bien griffonnée, parce que je l'ai faite et refaite. Je vais mettre au net le *Gnôme des huitres*, et vous le recevrez incessamment ». [Ces deux contes paraîtront dans *Le Temps* les 11 et 25 août.] Elle voudrait lire le manuscrit de son ami Charles ROLLINAT « sur les Poquelin. Je veux le lire. S'il est mauvais, sans ressource, je lui dirai de vous en débarrasser. S'il y a du bon, je le lui ferai refaire. Mais il vous a donné une traduction de M<sup>r</sup> Toltoï [sic], une *incursion au Caucase*, dont TOURGUENEFF lui a dit en propres termes : c'est aussi beau que le texte. En ce cas, c'est d'une réelle valeur car le Toltoï est bon et *les deux bussards* que j'ai lus dans *le Temps* était un petit chef-d'œuvre. On a dit à Rollinat, au mois de mars, que son *Caucase* ne paraîtrait que dans six mois. Je trouve cela très dur quand on a de la place, et tant de place ! pour certains romans interminables où une situation unique est délayée en un nombre indéfini de feuillets. J'aime beaucoup personnellement l'auteur du *Beau Solignac* [Jules CLARETIE] ; il a toujours été charmant pour moi, mais s'il m'eût consultée, je lui aurais dit d'en supprimer les deux tiers. Le roman-feuilleton ne souffre pas ces développements. Je m'en suis aperçue en lisant *Nanon* dans *le Temps* ; ce qui me plaisait sur le papier, m'a paru insupportable en chapitres. C'est pour cela que je voudrais vous faire une série de contes ou d'anecdotes tenant chacun dans un seul feuilleton. Je trouve cela très difficile, pour moi surtout, habituée à barbouiller tant de papier sans compter mes pages. Mais je veux tâcher d'en venir à bout, au moins pour une demi-douzaine ». Elle ajoute : « Ne prenez-vous pas de vacances ? Envoyez donc vos turcs à la promenade et venez nous voir »...

*Correspondance* (éd. Georges Lubin), t. XXIV, p. 350.



238



239

238. **Germaine NECKER, baronne de STAËL** (1766-1817). 5 L.A. (dont une signée de son paraphe), [Stockholm 1813], au comte Wolf von BAUDISSIN ; sur 5 pages in-8, 4 adresses. 1 500/2 000

PENDANT SON EXIL EN SUÈDE. [Le jeune comte Wolf Heinrich von BAUDISSIN (1789-1878), diplomate, écrivain et traducteur allemand, est alors secrétaire de légation du Danemark à Stockholm.]

Elle sollicite le jeune diplomate au sujet d'un visa sur une procuration pour son amant Albert de ROCCA : « Je suis honteuse de vous donner tant d'embarras [...] Je ne saurois vous dire assez combien j'ai d'estime pour votre caractère et d'attrait pour votre esprit »...

Elle lui apprend les dernières nouvelles politiques : « Savez-vous que le traité d'Espagne est revenu sans être ratifié parce qu'il y avait un défaut de forme relatif à l'énoncé de la captivité de FERDINAND 7. Le tout a été renvoyé à l'Angleterre [...] Le subside de l'Angleterre pour l'expédition est de 200 mille livres sterling par mois. Se peut-il qu'on veuille braver tout cela chez vous ? »...

Elle le supplie de lui donner des nouvelles : « Vous savez quel intérêt de cœur pour vous et d'ame pour le monde m'attache à ces nouvelles »...

Elle apprend « que vous allez recevoir demain l'ordre de partir – Mon Dieu que c'est triste [...] Ah que la politique serre le cœur ! »...

Elle dîne ce soir chez le Prince [BERNADOTTE] : « Ainsi je ne vous attends qu'à déjeuner et à souper – Mon Dieu que je suis triste de votre départ – je le suis plus que je ne devois l'être »...

ON JOINT une petite L.A.S. de son mari, Erik Magnus STAËL DE HOLSTEIN.

239. **SULLY-PRUDHOMME** (1839-1907). POÈME autographe, *Les Destins* ; titre et 17 ff. in-fol. montés sur onglets, reliés en un vol. cartonnage bradel papier gris, pièce de titre maroquin rouge, étui. 800/1 000

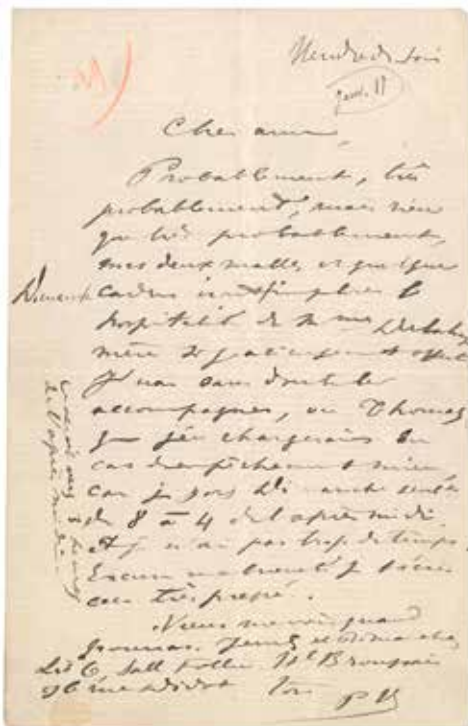
MANUSCRIT DE TRAVAIL des chants I et II de ce poème en trois chants publié chez Lemerre en 1872.

Le texte, très travaillé, présente de nombreuses ratures et corrections, ainsi que des béquets avec de nouvelles rédactions collées sur le texte primitif. La page de titre précise « Prologue et premier chant », mais le prologue fut écarté, et la pagination commence à « 4 ». Les chants I et II mettent en scène la Terre avant la Création, convoitée par l'Esprit du Mal (chant I) et l'Esprit du Bien (chant II). Le premier chant du manuscrit est particulièrement retravaillé, et présente d'intéressantes VARIANTES par rapport à la version publiée. En voici les premiers vers, avant modifications et l'addition d'une invocation à la Muse :

« L'ère du grand tumulte et de l'effervescence  
Est close. Chaque monde émerge et prend naissance  
Vers le centre qu'il fuit toujours précipité,  
Déjà tiède et solide, encore inhabité,  
La Terre se dégage, et durcit, nue et blême,  
Rien ne sent, rien ne pense, et nul ne hait ni n'aime.  
Pas un souffle de vie. Il passe seulement,  
Comme dans les sommeils, un bref tressaillement.  
La matière indécise entre toutes les formes,  
Hésite, en oscillant sur ses pôles énormes »...

*Ancienne collection Daniel SICKLES (XVI, 7126).*





240

240. **Paul VERLAINE** (1844-1896). L.A.S. « PV », Vendredi soir [janvier 1887, à son ami Ernest DELAHAYE] ; 1 page in-8. 1 000/1 200

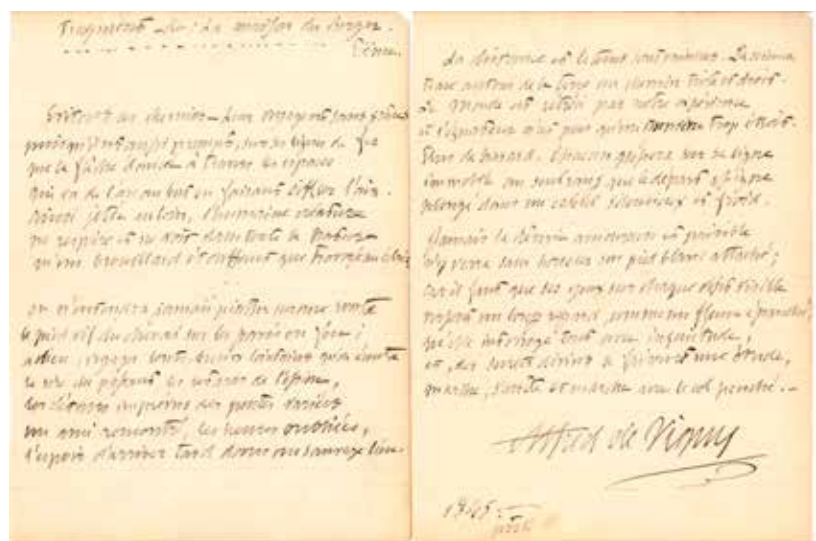
« Probablement, très probablement, mais rien que très probablement, mes deux malles et quelques cadres iront Dimanche implorer l'hospitalité de M<sup>me</sup> Delahaye mère si gracieusement offerte. J'irai sans doute les accompagner, ou [Edmond] Thomas que j'en chargerais en cas d'empêchement mien, car je sors Dimanche seul[emen]t de 8 à 4 de l'après-midi et je n'ai pas trop de temps »... Il ajoute qu'on peut venir le voir les jeudis et dimanches « Lit 6, salle Follin H<sup>l</sup> Broussais 96 rue Didot »... [Entré à l'hôpital Broussais le 5 novembre 1886, Verlaine n'en sortira finalement que le 13 mars.]

241. **Alfred de VIGNY** (1796-1863). POÈME autographe signé, *Fragment de : La maison du Berger*. Poème, juin 1845 ; 2 pages in-8. 800/1 000

Strophes 16 à 19 (28 vers) de *La Maison du Berger*, poème publié dans la *Revue des deux mondes* le 15 juillet 1844 et recueilli dans *Les Destinées* (1864). Ces strophes, qui concluent la première partie du poème, développent le thème de la nostalgie du voyage lent, propice à la rêverie, à l'heure de la vitesse.

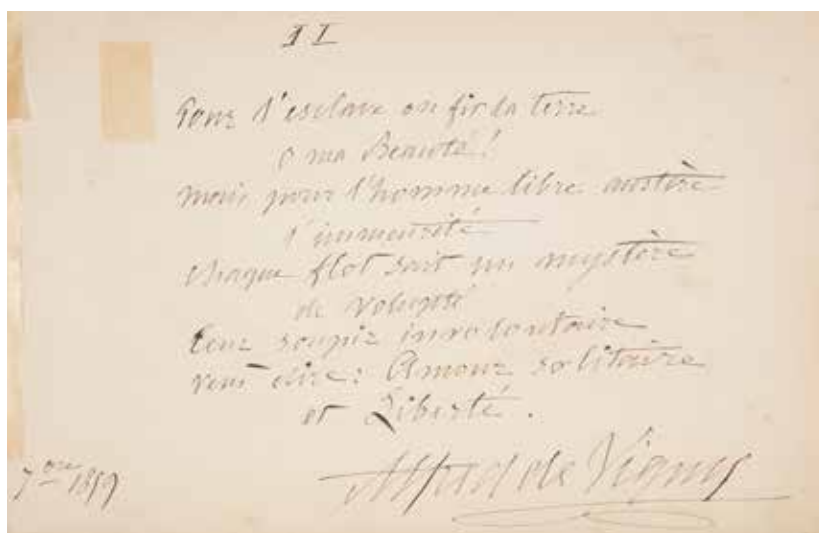
Ce manuscrit, à l'encre brune, est inscrit au recto de deux feuillets lignés, probablement détachés d'un carnet ou album. Il est signé en fin et daté « 1845 juin ».

« Évitions ces chemins. – Leur voyage est sans grâces  
 Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer  
 Que la flèche lancée à travers les espaces  
 Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air. [...]
 On n'entendra jamais piaffer sur une route  
 Le pied vif du cheval sur les pavés en feu ;  
 Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute  
 Le rire du passant, les retards de l'essieu,  
 Les détours imprévus des pentes variées  
 Un ami rencontré, les heures oubliées,  
 L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.  
 La distance et le temps sont vaincus. La science  
 Trace autour de la terre un chemin triste et droit. [...]
 Jamais la Rêverie amoureuse et paisible  
 N'y verra sans horreur son pied blanc attaché »...



241





242. **Alfred de VIGNY.** POÈME autographe signé, *Le Bateau*, septembre 1859 ; 2 pages oblong in-4 en tête d'un album « *Cabier de dessin* » de 33 feuillets (dont 9 vierges), cartonnage papier glacé vert, étiquette de titre sur le plat sup. (18 x 28 cm, les deux premiers feuillets détachés – ou ajoutés – et remontés au papier gommé, qqs serpentes usagées). 1 000/1 200

POÈME INSCRIT EN TÊTE DE L'ALBUM D'AUGUSTA BOUVARD, LE « DERNIER AMOUR » DE VIGNY.

Vigny a inscrit, dans une superbe calligraphie à l'encre brune, chacune sur une page, les deux strophes (de 9 vers chacune), numérotées I et II, de ce poème de 1831, qui fut mis en musique par Marie Menessier-Nodier et publié (avec la partition musicale) dans la *Revue des deux mondes* du 1<sup>er</sup> juillet 1831 (une version augmentée d'une strophe médiane fut révélée après la mort du poète). Ce manuscrit présente quelques variantes ; il porte à la fin une grande et belle signature, et la date : « 7<sup>me</sup> 1859 ».

« Viens sur la mer, jeune fille !  
 Sois sans effroi  
 Viens sans trésor, sans famille  
 Seule avec moi. [...]  
 Pour l'esclave on fit la terre  
 O ma Beauté !  
 Mais pour l'homme libre austère  
 L'immensité  
 Chaque flot sait un mystère  
 de volupté  
 Leur soupir involontaire  
 veut dire : Amour solitaire  
 et Liberté. »

Cet album avait été utilisé par Augusta FROUSTEY dite BOUVARD (1836-1882) lors d'un long voyage comme préceptrice en Allemagne et en Suisse. L'étiquette porte l'inscription en partie effacée « Cannstadt 7 Décembre 1858 ». Elle y a fait 13 DESSINS à la mine de plomb, principalement des paysages ou vues de monuments pittoresques, certains datés (21 et 31 mai 1859) ou légendés : « Maison de la baronne Fitinghoff à Elisabeth », « Cimetière de Cannstadt » 10 juin 1859 (signé « A.F. »), « type irlandais », « Isle-la-Hesse vue du jardin de la ferme » [en Belgique, château de son père naturel le baron Poupard de Wilde].

Elle y a également collé des gravures, parfois annotées (Constanz, Ludwigsburg, Rorschach, « Lac de Constance vu de l'hôtel d'Allemagne 1859 », Saint-Gall, illustrations pour *Les Natchez* et *Atala*, religieux du Mont Saint-Bernard, horloge de la cathédrale de Strasbourg, Ulm), et 3 photographies (cour du palais ducal à Venise, Versailles).

Exposition *Alfred de Vigny*, Bibliothèque nationale, 1963, n° 299. Le poème et un dessin reproduits dans Maurice Toesca, *Un dernier amour, Alfred de Vigny et Augusta* (Albin Michel, 1975, p. 112/113).



1862  
17 mai - acte de décès - 4 ans  
- mort -

Je n'ai jamais tant souffert que  
depuis trois semaines, mon  
mal de tête - je l'ai eu à  
42 de matin, comme par son  
aspect insupportable et subit  
qui jamais ne m'a marqué son  
honneur (3<sup>u</sup> E.) à quelque  
moment que je me couche.  
- L'insupportable et la  
faiblesse au soulèvement,  
je voulais toujours l'essayer  
mais le froi me faisait au  
à l'attitude et de te faire mal.

La première des deux lettres adressées à la plus  
grande de nos sœurs formées à nos  
deux un seul amour adressé à qui vivait de  
un amour plusieurs petites réductions  
de ton grand pardon de moi qui ne ten  
plus d'aimer - sur ce souvenir pour toi  
la vérité fait que tu le fais tout le jour.  
- Au me dois-elle que tu préfères qui  
cause le mieux avec toi. - Je n'ai rien  
souffert, elle n'a point de la lèvre  
gardée - elle est la meilleure sœur  
vraie qui se juge soi-même - elle n'est  
juge avec ton cœur et son  
angoisse. - Je ne savais pas la  
dépense en ce te chère Camille -  
tant mieux, elle t'a mieux valu que  
la sœur Gordon. -

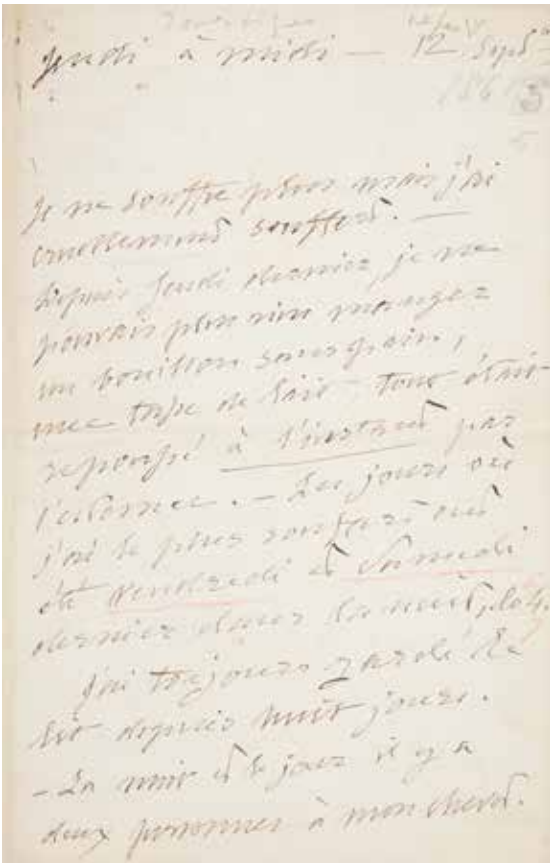
L'amarante est un bon fruit pour  
me voir à 1/2, on avait en me  
remette en la vie qui s'élève vivait  
je n'ai pas pu lui parler. Je te

243. **Alfred de VIGNY**. 10 L.A., 1861-1863, à Augusta BOUVARD ; 24 pages in-8 montées sur onglets sur des ff. de papier vergé, le tout relié en un volume in-8 demi-marquain vert à coins avec filet doré, dos à nerfs orné de fleurons dorés, étui (Devauchelle). 8 000/10 000

IMPORTANTE CORRESPONDANCE, TÉMOIGNAGE PATHÉTIQUE DES TROIS DERNIÈRES ANNÉES DE LA VIE DU POÈTE, À AUGUSTA BOUVARD, LE « DERNIER AMOUR ».

[Augusta FROUSTEY, dite BOUVARD (1836-1882), fille naturelle du baron Poupart de Wilde, a rencontré Vigny en 1858 ; elle est alors préceptrice dans une famille russe. Un an plus tard, Vigny l'installera dans un meublé, près de chez lui, rue du Colisée ; elle vivra désormais de leçons particulières. Cette liaison dura jusqu'à la fin de la vie de Vigny, souffrant près de deux ans un terrible martyre de la « gastralgie » ou cancer gastrique qui devait l'emporter (« les lugubres lettres d'amour de Vigny vieillissant à une jeune institutrice », a écrit Francis Ambrière) : la dernière lettre, ici recueillie, est écrite moins d'un mois avant sa mort ; quelques jours auparavant, Vigny avait rédigé un codicille à son testament, léguant à Augusta (alors enceinte) une somme de 20.000 francs, « en témoignage de l'attachement particulier que je lui ai voué et de mon estime pour son caractère courageux, pour ses talents rares et sa vie laborieuse ». La plus grande partie des lettres de Vigny (38) à Augusta a été révélée par V.L. Saulnier en 1952, *Lettres d'un dernier amour* : « Ces textes sont extrêmement émouvants, bouleversants parfois ; cruels témoignages sur l'agonie d'un grand poète ; jamais nous n'avons été si près de lui, dans l'intimité la plus humaine ». Une version très romancée de cette liaison a été donnée par Maurice Toesca, *Un dernier amour, Alfred de Vigny et Augusta* (Albin Michel, 1975), avec des fragments d'une douzaine de nouvelles lettres. Cette correspondance, selon Madeleine Ambrière, « permet de suivre un itinéraire fiévreux et pathétique d'amour et de mort », « la triste histoire, dans la nuit de la souffrance des dernières années, des amours encore mal connues avec Augusta Bouvard, sous le signe des illusions perdues ».]

\* *Jeudi à midi 12 septembre [1861]* (8 pages). « Je ne souffre plus mais j'ai cruellement souffert. - Depuis Jeudi dernier, je ne pouvais plus rien manger un bouillon sans pain, une tasse de lait, tout était repoussé à l'instant par l'estomac. [...] J'ai toujours gardé le lit depuis huit jours. - La nuit et le jour il y a deux personnes à mon chevet. Il m'est défendu de parler parce qu'il a suffi de dire un mot pour me faire autant de mal que si je mangeais. [...] on ne me soutient absolument qu'avec du lait de chèvre. Ce sont les jolies petites chèvres du jardin Catelan qui m'envoient tous les jours leur lait avec beaucoup de bonté. Je n'ai plus cette affreuse douleur contre laquelle j'ai lutté dix-huit mois. Mais je ne reprends pas la force de sortir du lit ». Il s'inquiète de la sûreté de leur correspondance. « Il n'y a que le silence et la solitude absolue qui puissent en ce moment me conduire peu à peu à reprendre dans quelques jours, dit-on, la force de me lever et de supporter quelque nourriture. Me voilà comme les naufragés de la *Méduse*, pauvres



affamés à qui l'on défendait de manger en arrivant au port parce qu'un morceau de pain les eût tués. J'ai été jusqu'au bout de mes forces »... Il engage Augusta à beaucoup travailler « pour oublier le chagrin que te fait mon absence et mon silence forcé. – Souviens-toi que c'est la seule peine qui te soit venue de moi et qu'elle est involontaire ». Il ne sait comment il lui fera parvenir cette lettre... « Je suis heureux de penser que tu as, près de toi, Héloïse. Tu peux à présent voir tout Paris avec elle, et avec *Black*. Elle peut jouir de ta liberté sans crainte de me rencontrer. Tu auras le temps de voir ta bonne Anna et de l'installer. – Tu es bonne comme un Ange pour elle ». Il ajoute, vendredi : « Toujours bien faible. Le lait des petites chèvres me plaît parce que je me souviens que tu les aimes. Mais je ne peux pas être assez vite rendu à la santé, je crois, par un régime si léger. On m'en donne 4 petites tasses par jour. C'est la seule boisson que je puisse garder sur l'estomac ». Ils pourraient utiliser Victoire pour leur correspondance, mais pas Antony [DESCHAMPS] : « Il est transparent pour tout le monde et connaît des personnes dangereuses pour toi qui as tant de craintes. Je sais bien ce que souffre ton bon petit cœur en ce moment, va, et j'en ai un chagrin qui augmente mes incompréhensibles douleurs. – Je n'ai vu personne aujourd'hui, je ne néglige rien pour reprendre assez de santé pour retourner vite à toi mon cher amour. »

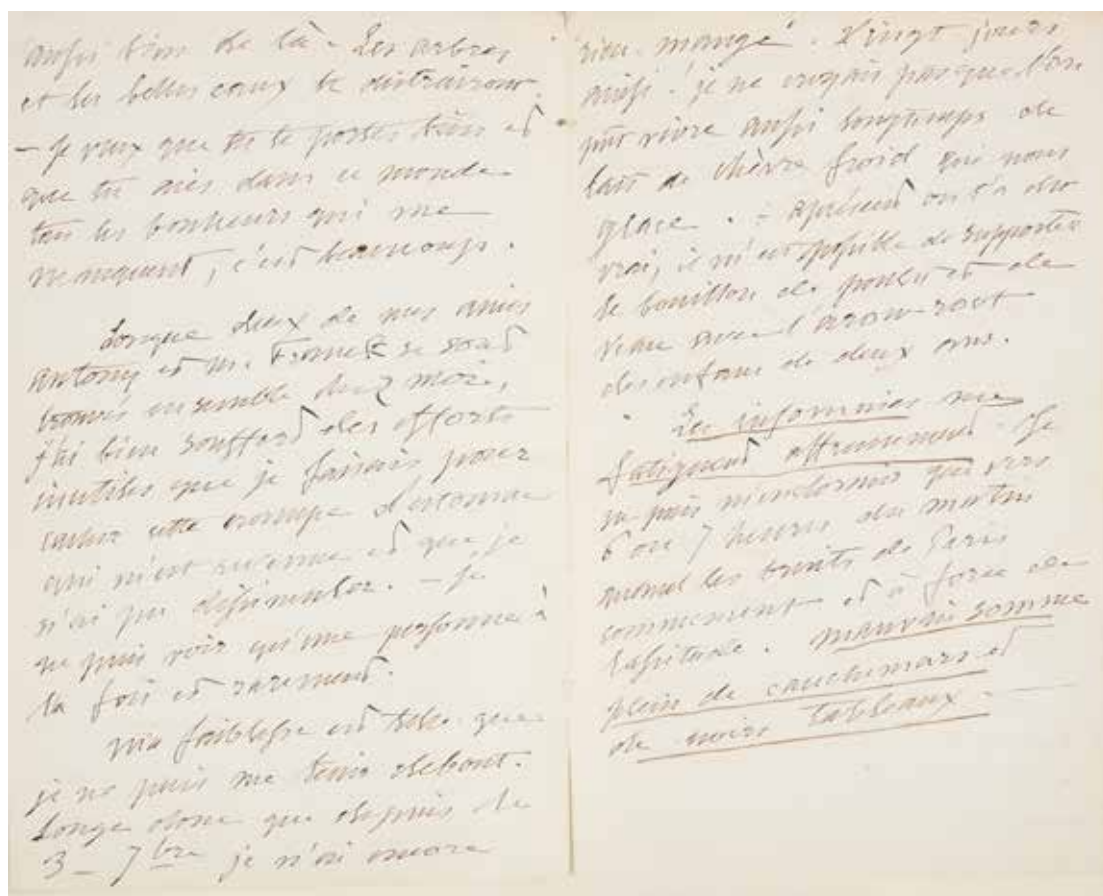
\* *Lundi 23 septembre 1861* (10 pages). « Tu fais bien, mon pauvre petit Ange. Sois bonne, sois attentive avec tout le monde. Cultive et conserve toutes les amitiés. Les familles qui peuvent veiller sur toi me seront chères. [...] Je veux que tu te portes bien et que tu aies dans ce monde tous les bonheurs qui me manquent, c'est beaucoup ». Il a eu la visite d'Antoni DESCHAMPS et d'Adolphe FRANCK : « j'ai bien souffert des efforts inutiles que je faisais pour cacher cette crampe d'estomac qui m'est revenue et que je n'ai pu dissimuler. – Je ne puis voir qu'une personne à la fois et rarement.

Ma faiblesse est telle que je ne puis me tenir debout ». Il n'a rien pu manger depuis vingt jours : « Je ne croyais pas que l'on pût vivre aussi longtemps de lait de chèvre froid qui nous glace ». Il peut à nouveau « supporter le bouillon

de poulet et de veau avec l'arow-root des enfans de deux ans. Les insomnies me fatiguent affreusement. Je ne puis m'endormir que vers 6 ou 7 heures du matin quand les bruits de Paris commencent et à force de lassitude. Mauvais somme plein de cauchemars et de noirs tableaux ». *Mardi*. Il explique qu'il ne peut manger des glaces : « C'est la glace pure que l'on fait fondre dans mon verre et qui seule empêche des vomissemens. [...] Je suis forcé de m'interrompre à tout moment parce que ma vue a des éblouissemens bleus et rouges. – Tes lettres sont charmantes, mon petit Ange, et pleines de ton bon cœur et de ton aimable esprit ». Il espère, mais avec une pointe de jalousie, qu'Augusta peut jouir de sa liberté : « combien de fois, sortie dès le matin rentres-tu à 10 h 1/2 et onze heures du soir ? [...] Tu peux recevoir à présent tes amies Polonaises, sans craindre qu'elles me trouvent assis chez toi [...] Je te sais bon gré de me dire les jours et des leçons et il me semble que je t'accompagne par la pensée dans tous ces petits voyages ». Il évoque l'installation par Augusta de sa vieille femme de chambre dans un hospice, mais lui conseille de limiter ses secours : « Il est de la nature même de ces maisons publiques d'épargner souvent, quand on voit des secours extérieurs arriver aux malades par des Dames protectrices. Plus on avance la main plus l'Hospice retire la sienne. Cela peut avoir pour la malade ce danger que si les voyages éloignent les personnes qui la soutiennent, le pli est pris de la réduire quelque peu. – Le Directeur m'a dit qu'elles n'avaient rien à apporter et tout à recevoir. Être là établie c'est recevoir un brevet de Longévité. [...] Et les doux visages paisibles et honnêtes des sœurs, leur sourire résigné sous un front si pur et si jeune, leur bonté qui jamais ne s'offense et ne se révolte de rien. – Oui, oui ce sont là les plus belles fleurs que le Catholicisme ait fait naître »... Il prie Augusta de ne pas épargner ses lettres : « ne les affranchis jamais. Les grandes enveloppes valent mieux que les autres parce qu'elles ne ressemblent pas à des lettres de femme ». Il a brûlé sa dernière lettre : « c'était trop triste et je t'aurais fait mal. Je veux bien souffrir tout ce que j'éprouve de cruel ; mais te le décrire est vraiment audessus des forces qui me restent. Depuis dix-huit mois je n'ai pas été un soir près de toi sans avoir un vague pressentiment d'une crise comme celle du 4 septembre. – Chez toi, dans tes bras, là au milieu des baisers et du bonheur. – Je ne cesse de penser à l'effroi que tu n'as pas eu pauvre cher petit Ange et c'est de cela que nous devons remercier la Destinée. Je baise ta bouche mille fois, mon Ange bien aimé. »

\* *Jeudi 3 octobre 1861* (4 pages). « Mais, mon Ange, dis-moi donc ce que deviennent mes lettres. J'espère que tu les as toutes à présent. Je t'ai écrit la nuit, toute la nuit, Samedi dimanche et Lundi, [...] un volume entier [...] Les malades, dans les longues insomnies, se souviennent de tout et pensent à tout ». Il rappelle qu'il est tombé malade le 4 septembre. Il tente d'arranger leur correspondance, soit « par l'arc de Triomphe et la Victoire », soit par Antoni DESCHAMPS : « je vais le prier de passer chez moi pour quelque chose de particulier. – Je ne puis voir et ne vois personne. [...] je suis encore trop faible pour une conversation prolongée avec deux personnes à la fois. Les insomnies m'accablent et des douleurs au côté. Mais en prenant tout goutte à goutte je puis espérer reprendre la force de manger, sans retomber dans ces horribles crampes d'estomac que tu sais et qu'il faut guérir à force de patience et de courage. On essaie de tout ce qui a la réputation d'être léger pour l'estomac et jusqu'à ce jour tout m'a été douloureux excepté l'arow-root, mais il me laisse une telle faiblesse qu'hier je n'ai pu traverser le salon sans une sorte de défaillance. Après un mois sans nourriture je pardonne cela à mon faible corps. Quant à mon âme elle ne perd rien, crois-moi, de sa force, de sa sérénité même à présent que je sais qu'il n'y a pas de grand péril. Elle ne perd rien non plus

... / ...



de sa constance à t'aimer et ne se tourmente que pour toi-même ». Il va la suivre par la pensée dans ses leçons, « puisque j'ai ce chagrin de ne pouvoir te voir et t'accompagner où tu vas. – Encore un baiser ici pour ce soir. »

\* 17 mai [1862] (5 pages et demie). « Je n'ai jamais tant souffert que depuis trois semaines, mon amie chérie. – Je t'écris à 4<sup>h</sup> du matin, réveillé par la douleur comme par un ressort invisible et silencieux qui jamais ne manque son heure (3 h 1/2) à quelque moment que je me couche. – L'insomnie et la faiblesse m'accablent. Je voudrais toujours t'écrire, mais l'effroi me prend de t'attrister et de te faire mal. Le découragement que je cherche à repousser monte sur moi comme la marée et m'inonde. Cela devient du *Spleen*. – On espérait me voir capable de reprendre quelques forces en mangeant mais le plus léger aliment ajouté à ma seule nourriture (le bouillon et une petite tasse de lait) me cause des douleurs si violentes qu'hier je me roulais sur le tapis. J'essaie de me lever dans le jour et je n'en ai pas la force, si ce n'est vers 3<sup>h</sup> ou 4<sup>h</sup> quelquefois et soutenu péniblement ». Il essaiera néanmoins de la voir passer, « mais je penserais avec peine que tu es là quand le temps n'est pas très beau. – On me dit aussi quelquefois qu'il pleut et qu'il fait chaud ou lourd ou froid, je n'en sais rien, je ne le sens presque pas tant l'autre douleur règne en moi et absorbe toute sensation ». Il la remercie de ses fleurs : « leur feuille verte m'a fait une fois sourire doucement. Le sourire m'est devenu bien étranger. – Le silence et la solitude seront mes seuls sauveurs et le régime de naufragé régulier et terrible de rigueur. – Je le suis avec résignation, mais je suis *triste jusqu'à la mort*, comme dit l'Évangile. – Vois mon ange, ce que c'est que la science humaine ! » Il rapporte la confidence du « plus savant des médecins » qui le soignent, désapprouvant les médicaments de ses confrères : « En consultation avec eux, il approuvait ou se taisait diplomatiquement ». Il évoque Londres, « la ville de charbon de terre et de brouillard aux murs de brique grise barbouillés d'encre et de boue. *Fog and Smoke* ont empoisonné tes amies, j'en suis bien aise »... Puis il parle de sa photographie par ADAM-SALOMON : « Le premier des hommes Adam et le plus sage des Rois : Salomon forment à eux deux un sculpteur admirable qui vient de m'envoyer plusieurs petites réductions de ton grand portrait de moi qui est son chef-d'œuvre. J'en ai réservé une pour toi, la voici. Il faut que tu les aies toutes trois. – Tu me diras celle que tu préfères et qui cause le mieux avec toi. – Je l'ai bien embrassée, celle-ci, avant de la laisser partir. – Elle est la meilleure, je crois, mais qui se juge soi-même ? — Sois mon juge avec ton cœur, toi, mon Augusta »... LAMARTINE est venu la veille pour le voir : « On venait de me remettre au lit avec un frisson violent, je n'ai pas pu lui parler ». Il arrête d'écrire : « Ma vue se trouble de zig-zag bleus et rouges. – Embrasse-moi – je vais éteindre mes bougies, mes compagnes de nuit. »

\* *Dimanche matin*. – 24 août [1862] « jour de S' Barthélemy martyr, comme moi » (2 pages). « J'ai été bien souffrant depuis mardi, chère ange et aujourd'hui il me faut rester au lit. – Le vautour de Prométhée m'a mordu si fort que je ne peux rien prendre qui ne me laisse de longues et constantes douleurs. – Depuis trois jours je n'ai rien mangé que des tasses de bouillon de poulet et du lait. – Il est bien injuste que je sois ainsi torturé n'est-ce pas ? J'espère que deux jours de prison encore suffiront à me remettre debout ». Il espère pouvoir aller la voir le lendemain « et présenter mes hommages à madame La Fauvette qui ne m'a pas seulement chanté un *Allegro*. Le médecin est



venu hier soir et ce matin. – Il le fallait bien. – Je ne dois prendre absolument rien que du lait. C'est par trop pastoral mais je suis résigné à toutes les abstinences des moines. Cependant il me faudra autant de baisers que j'en désire en t'écrivant ceci. »

\* *Lundi [1<sup>er</sup> décembre 1862]*(8 pages). « Jamais je n'ai souffert autant qu'à présent. Avant-hier soir et sans cause, à 10<sup>h</sup> les mêmes accidens. Mais comment en être surpris au milieu de tant d'inquiétudes qui m'entourent et m'assiègent, des cris perçans que j'entends jour et nuit, qui me font sortir du lit à 4<sup>h</sup> du matin et que rien ne peut calmer chez une malade [sa femme Lydia] dont la vue s'altère et dont en même temps les pieds sont atteints de douleurs inouïes ». Sa lettre a été interrompue « par une de mes crampes d'estomac les plus violentes. [...] Au milieu d'une tristesse si profonde, je t'en prie, ne te laisse pas entraîner à des propositions *impossibles*, comme celles que tu me répètes deux fois. Mon Dieu ! que tu les trouverais étranges, toi-même, si tu passais un moment dans cette maison désolée. – Des lectures ? – à qui ? à une personne qui ne peut rien écouter et dont le lit est entouré de *gardes malade* et de médecins. – C'est dans l'état de repos où elles sont possibles, et cet état n'existe jamais ici. – Et d'ailleurs, comment expliquer ta présence ici à ceux qui *savent* et à ceux qui seulement *souçonnent*. – Quelle impossible et douloureuse diplomatie pour moi. – Dans aucun temps je n'en serais capable. – Hors de chez soi, oui, tout est possible, mais ainsi, l'on n'y peut seulement songer. C'est alors que tout serait pour toi sérieux et irréparable danger ». Il se désole de la fatigue et de l'ennui des courses d'Augusta dans Paris pour ses leçons : « Mais que peut un prisonnier très-malade et si écrasé que je suis ? » Lamennais et Chateaubriand aussi ont donné des leçons : « Après tout je vois là des conversations variées, du mouvement, des spectacles, la vie enfin. Et pour moi, depuis plus d'un an où est le bonheur, la consolation, le repos seulement ? Toujours souffrir sans sommeil, sans trêve à présent ! Le miracle est que j'y aie survécu jusqu'à ce jour. [...] Tes dernières lettres me serrent le cœur. – Elles se ressentent du voisinage de certaines femmes. Quelques mots secs et amers s'en échappent brusquement. [...] Depuis l'origine de cette lente maladie, tout ce que le courage et la bonté peuvent inspirer je crois l'avoir fait. Qu'as-tu à me reprocher ? [...] La maladie nous bourdonne aux oreilles des sentences douloureuses. – J'en écoute toutes les nuits qui me font lever et marcher seul dans ma chambre. Un cri me fait tressaillir et passer dans l'appartement voisin. Sans en avoir la force, je vis comme un voyageur que la cloche du chemin de fer appelle et force de s'habiller à la hâte. – Et je cache ce que je souffre et vais souffrir dans ma chambre, comme lorsque je me sauvais de la tienne pour aller seul dans les Champs Élysées ». Puis il dit son mécontentement de la reprise du *More de Venise* au Théâtre Historique, par des « aventuriers » qui l'ont « trompé et contre leur intérêt même ; contre tout droit et toute convenance, m'ont caché les répétitions, la première représentation même et ont fait la distribution des rôles contre mes instructions ». Il a tenté de faire interdire les représentations, mais « ils ont continué, et j'ai cru même qu'ils profiteraient de cet escamotage pour plus longtemps, mais les huissiers les ont arrêtés à temps et, d'après ce que beaucoup de personnes disent, c'était une sorte de Carnaval de Venise plutôt qu'une tragédie. Tout y manquait, j'ai en cela accordé trop de confiance à des inconnus qui s'entendaient pour soustraire une suite de représentations, sur ces tréteaux qui vont être rasés et ne seront peut-être jamais reconstruits »... Il ajoute quelques lignes mardi soir, concluant : « Je souffre affreusement, j'attends mon médecin, et ne pourrai rien prendre même du lait à l'heure du dîner. J'ai des crampes bien violentes. »

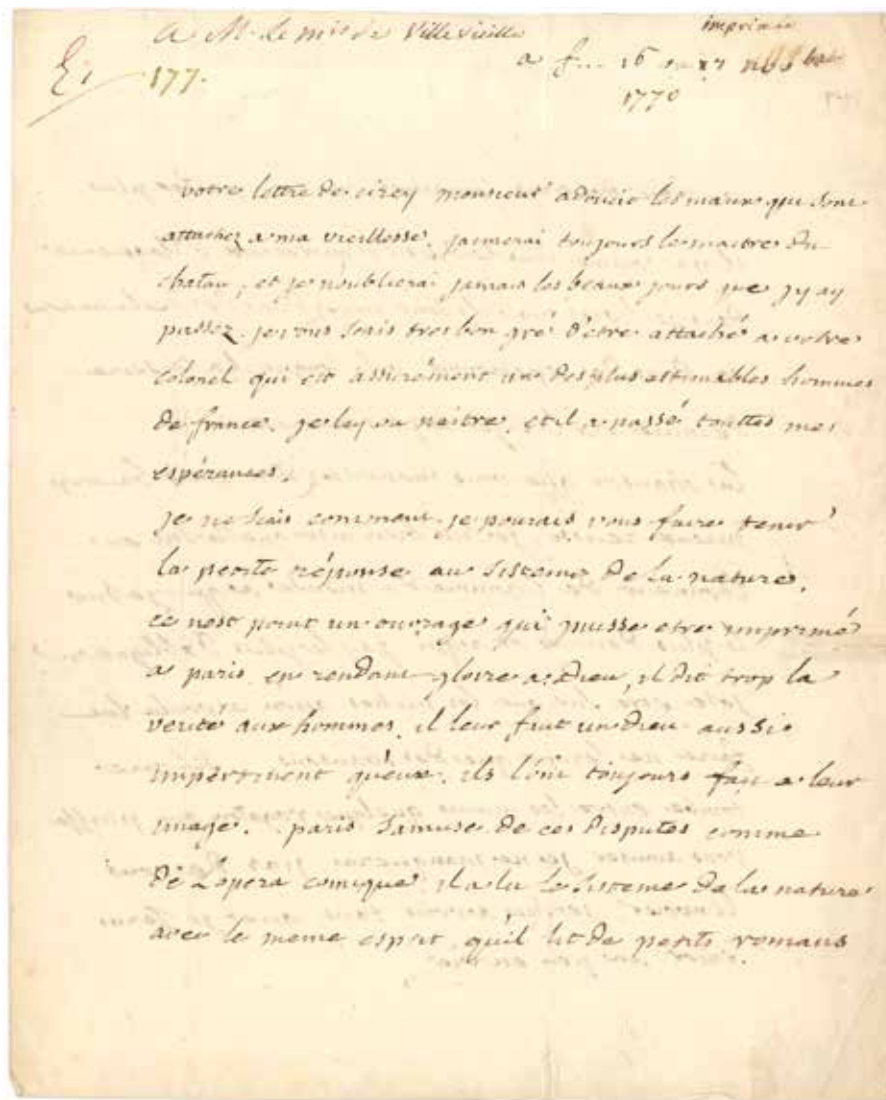
\* *Lundi 3 février 1853* (1 page bordure deuil [Lydia de Vigny est morte le 22 décembre]) « Si Madame de S<sup>t</sup> Aman [Augusta] veut venir mercredi soir vers 8<sup>h</sup> 1/2 ou 9<sup>h</sup> elle trouvera seul un malade qui hier et avant-hier l'était plus douloureusement que jamais et aujourd'hui est abattu par une inexprimable faiblesse égale à la tristesse mortelle de son âme. »

\* *Mardi 11 février 1863* (1 page deuil). « J'ai été bien malade encore et saisi par une violente crise. Demain soir la petite marquise poudrée en verra les traces et je l'attends comme elle le désire. J'ai à peine de mon lit, la force de le lui écrire. »

\* *Dimanche 24 mai 1863* (4 pages deuil) [on verra que le ton a bien changé, et que Vigny voussoie maintenant Augusta]. « Je suis au lit, ma chère amie, j'y ai reçu votre dernière lettre au milieu de mes cruelles douleurs. – Elle est plus loyale que les autres. Son langage est moins empreint d'amertume, de chicanes extravagantes et de singuliers rôles distribués par vous autour de vous ». Si Augusta est souffrante et doit interrompre ses leçons, Vigny tâchera de l'aider, mais se montre blessé du mot de *sacrifices* dit par Augusta : « pendant ces deux ans de *punctualité* tout a été *sacrifice* de ma part. Il ne m'est pas permis, il ne m'est pas possible de les rendre réguliers, et à peine pourrai-je quelquefois subvenir à quelque accident de votre vie ». Il lui conseille de se rapprocher de sa famille, et de se faire amicalement remplacer par ses amies institutrices. Il a des visites « soir et matin » de parents anglais et de sa famille française : « Cette assiduité me touche mais quelquefois m'accable de lassitude. [...] Soyez moins amère pour ceux qui vous aiment et que vous méconnaîsez, ma chère amie. Il faut savoir, dans ce triste monde, faire la part de toute chose. Ne pas se dire *blesmée* des regrets et de la douleur bien légitime dont on est témoin. – Il faut comprendre tous les nœuds de *convenances* et les nécessités d'affaires par lesquels un homme est lié comme par les chaînes de *Gulliver*. C'est bien assez d'en souffrir, il ne faut pas attendre de lui que, sans y être obligé, il en rende compte. – C'est une plaisanterie froide et amère que de parler dans chaque lettre de sa *jeunesse*. Après 25 ans cela n'est plus convenable. – Cela semble à un reproche fait à d'autres de : ce que de plus que vous on en pourrait avoir. Adoucissez-vous, calmez-vous, soignez-vous et soyez sûre que je ferai tout ce que peut faire la plus sincère affection, au milieu des accablemens de souffrances et d'affaires cruelles »...

\* *24 août 1863* (2 pages et demie deuil) [c'est la toute dernière lettre à Augusta ; Vigny meurt le 17 septembre]. « Il faut se résigner à ma prudence. Il le faut. Il faut me laisser faire et vivre en Trappiste quoique j'en souffre cruellement, mon amie. Mais il s'agit de vous. – Moi seul je peux mesurer la portée des calomnies, des médisances, des espionnages multipliés, perpétuels, nuit et jour que l'assiduité ne cesse de m'apporter. Moi seul je peux accomplir en silence ce que je veux faire pour satisfaire mon cœur. Vous-même n'en devez rien savoir. Seulement ne m'accusez jamais. Ne cessez pas d'accomplir votre carrière et d'exercer ce grand art que CONFUCIUS nomma *le perfectionnement de soi-même et des autres*. – L'Éducation et tout ce qui la rend accomplie est une chose presque sacrée. – J'aime à me représenter dans mon lit de supplice un nuage de petits Chérubins qui vous entoure les pieds et vous baise les mains, comme ceux de la Vierge de Morillo [Murillo]. Une seule chose me reste à reconquérir, c'est la force de me tenir debout et de marcher seul. Aucun des naufragés de la Méduse n'a souffert plus que moi excepté ceux qui ont mangé de l'Homme. Attendez donc avec courage amie toujours aussi chère et croyez en moi ». Il ajoute : « Vous avez raison de fermer vos oreilles et vos yeux à la voix et à l'aspect des méchants qui se lasseront de leurs inutiles manœuvres contre vous qui ne leur avez rien fait. »

*Lettres d'un dernier amour* (lettres V, VI, IX, XVII, XXIII, XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXVII, XXXVIII).



244. **VOLTAIRE** (1694-1778). L.A.S. « V », F[erney] 16 ou 17 novembre [1770], au marquis de VILLEVIEILLE, « capitaine au regiment du Roy etc. hôtel du Chatelet rue de l'Université à Paris » ; 2 pages in-4, adresse avec marque postale et fragment de cachet de cire rouge. 7 000/8 000

TRÈS BELLE LETTRE ÉVOQUANT LE SOUVENIR DE LA MARQUISE DU CHÂTELET, ET JUGÉANT LE SYSTÈME DE LA NATURE DU BARON D'HOLBACH.

[La lettre est adressée à Philippe-Charles de PAVÉE, marquis de VILLEVIEILLE (1738-1825), brillant officier, qui fut aussi le disciple de Voltaire, et devint conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Il avait été invité par son colonel, le (futur) duc du Châtelet, au château de Cirey, d'où il avait écrit à Voltaire, qui se souvient ici de son séjour auprès d'Émilie du Châtelet de 1734 à 1744.]

« Votre lettre de Cirey Monsieur adoucit les maux qui sont attachez à ma vieillesse. J'aimerai toujours le maître du chateau ; et je n'oublierai jamais les beaux jours que j'y ay passez. Je vous scais tres bon gré d'être attaché à votre colonel qui est assurément un des plus estimables hommes de France. Je l'ay vu naître, et il a passé toutes mes esperances.

Je ne sais comment je pourrais vous faire tenir la petite réponse au *Système de la nature*. Ce nest point un ouvrage qui puisse être imprimé à Paris. En rendant gloire à Dieu, il dit trop la vérité aux hommes. Il leur faut un dieu aussi impertinent qu'eux. Ils l'ont toujours fait à leur image. Paris s'amuse de ces disputes comme de l'opera comique. Il a lu le *Système de la nature* avec le meme esprit qu'il lit de petits romans. Au bout de trois semaines on n'en parle plus. Il y a comme vous le dites des morceaux d'éloquence dans ce livre, mais ils sont noyez dans des declamations et dans des repetitions. À la longue, il a le secret d'ennuyer sur le sujet le plus interessant.

La chanson que vous m'envoiez doit avoir beaucoup mieux reussi. Je suis bien aise qu'elle soit en l'honneur de l'homme du monde à qui je suis le plus devoué, et à qui j'ay le plus d'obligation [le marquis de CHOISEUL]. J'ose être sur que les niches qu'on a voulu lui faire ne seront que des chansons. S'il me tombe entre les mains quelque rogaton qui puisse vous amuser je ne manquerai pas de vous l'envoyer. Je suis à vous tant que je serai encor un peu en vie »...

*Correspondance* (Pléiade), t. X, p. 483.

245. **Émile ZOLA** (1840-1902). L.A.S., Médan 14 juillet 1889 ; 1 page in-8. 250/300

Il informe son correspondant, comme convenu, qu'il se rendra à l'appartement mercredi matin « pour achever de m'entendre avec le peintre, au sujet de la décoration du porche »...

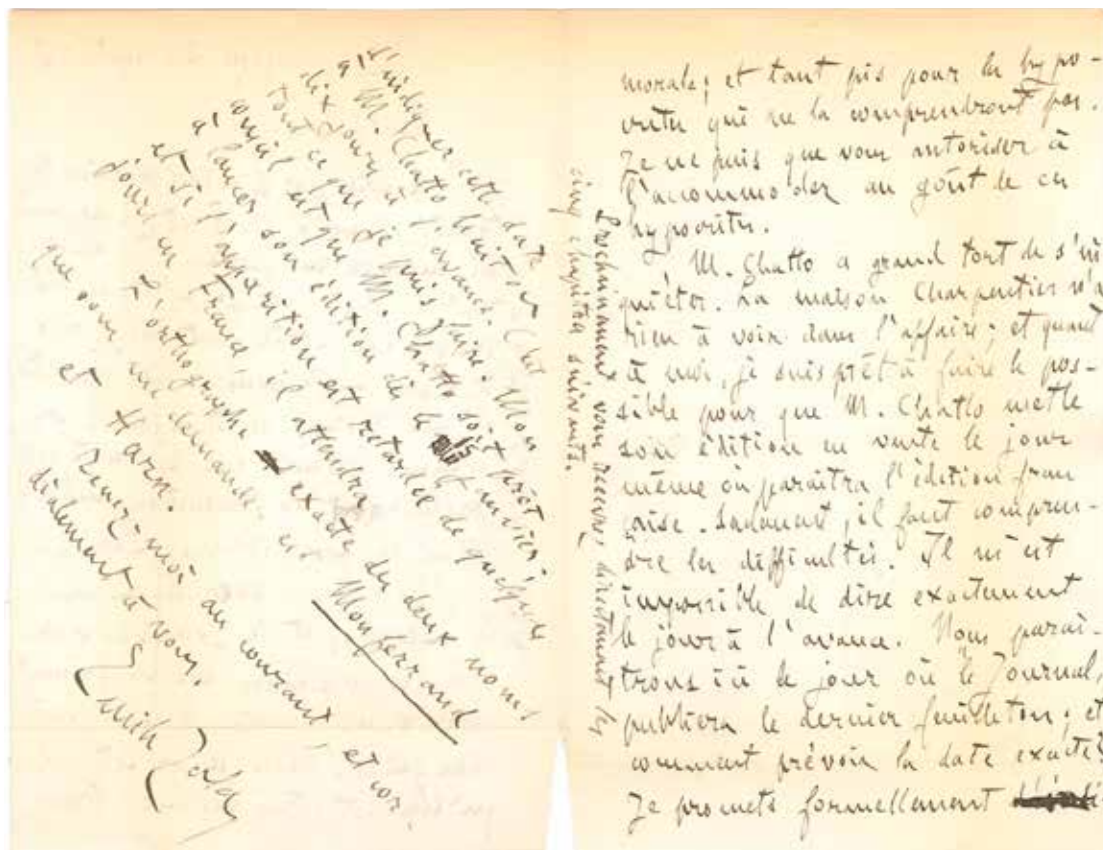
246. **Émile ZOLA**. L.A.S., Médan 21 septembre 1897, [à son traducteur anglais Ernest VIZETELLY] ; 3 pages in-8 (petite fente au pli médian). 1 000/1 200

SUR LES ÉDITIONS AMÉRICAINE ET ANGLAISE DE *PARIS* (dans le *People* du 24 octobre 1897 au 27 mars 1898, puis en librairie : New York, MacMillan, 1898, et Londres, Chatto & Windus, 1898). Il envoie le traité signé à M. Brett, mais non encore son portrait, et accuse réception d'un chèque de 2000 francs comme avance sur les droits que produira la traduction américaine de *Paris*. « Vos ennuis avec le journal le *People*, et les journaux des colonies anglaises me chagrinent pour vous ; mais je n'y puis rien faire. Mon œuvre est ce qu'elle est, très morale, trop morale ; et tant pis pour les hypocrites qui ne la comprendront pas. Je ne puis que vous autoriser à l'accommoder au goût de ces hypocrites. M. Chatto a grand tort de s'inquiéter. La maison Charpentier n'a rien à voir dans l'affaire ; et quant à moi, je suis prêt à faire le possible pour que M. Chatto mette son édition en vente le jour même où paraîtra l'édition française. [...] Nous paraîtrons ici le jour où le *Journal* publiera le dernier feuillet ; et comment prévoir la date exacte ? Je promets formellement d'indiquer cette date à M. Chatto, huit ou dix jours à l'avance. [...] Mon conseil est que M. Chatto soit prêt à lancer son édition dès le 15 janvier ; et si l'apparition est retardée de quelques jours en France, il attendra. L'orthographe exacte des deux noms que vous me demandez est *Monferrand* et Harn »...

247. **Émile ZOLA**. L.A.S. « Z », [Upper Norward] Lundi soir [19 décembre ? 1898, à son traducteur anglais Ernest VIZETELLY] ; 1 page et demie in-8. 1 000/1 200

LETTRE D'EXIL EN ANGLETERRE PENDANT LE PROCÈS DE *J'ACCUSE* !

« Mon cher confrère, je reçois une lettre de ma femme, qui m'annonce de nouveau son arrivée pour demain soir mardi. C'est Fasquelle qui doit vous prévenir ; et, comme elle paraît craindre qu'il n'oublie, je vous demande le service, même si vous ne receviez rien, d'aller, à Victoria, attendre au train de cinq heures. Puis, si vous ne trouviez personne, vous m'enverriez une dépêche. Ce sera peut-être un dérangement inutile, mais je serais désespéré si ma femme arrivait sans vous trouver »...



248. [**Marius-André AILLAUD** (1909-1972) peintre et graveur]. Environ 100 lettres ou pièces et photographies, plus de nombreuses coupures de presse, 1930-1956 ; le tout monté (parfois au scotch) dans 2 albums in-4. 200/250

Carte d'élève et certificat d'inscription à l'École nationale supérieure des Arts décoratifs (1930). Arrêtés d'aptitude à l'enseignement du dessin (1932). Certificat de récompenses à l'École des Beaux-Arts (1938). Carte d'élève aux Beaux-Arts (1939). Premier état d'une aquatinte (autoportrait). Documents relatifs à son séjour à l'Académie de France à Rome en 1939-1940. Liste d'œuvres exposées à l'Art français, avec prix manuscrits (1947). Correspondances émanant des ministères des Colonies et de l'Instruction publique et des Beaux-arts, de l'Institut de France, de musées ; félicitations sur son Prix de Rome, commandes, etc. Lettres et documents par Adolphe Boschot, Charles Couyba, Jacques Ibert, Paul Landowski, Jean Médecin, Robert Pougheon, Robert Rey, etc., avec qqs minutes autogr. d'Aillaud. Cartons d'invitation, photographies originales d'Aillaud dans son atelier, avec des camarades et ses élèves... Nombreuses coupures de presse.

249. **Ferdinand BAC** (1859-1952). L.A.S. avec DESSIN, Fête Dieu juin 1947, à une dame ; 1 page petit in-4. 100/150

CHARMANTE LETTRE ILLUSTRÉE D'UNE FLEUR DESSINÉE ET COLORIÉE : « Reçois l'adorable billet avec la Véronique ! » Il va se mettre « à rédiger le LISZT et le BERLIOZ – souvenirs personnels – pour vous. Quant à SAINT-GRANIER [le chansonnier] il faut éviter de donner de la publicité à sa déjà si lointaine parenté avec le promoteur de "l'Immaculée Conception". Ces choses, comme tout ce qui est paradoxal, risquent d'être mal accueillies. Essayons de vivre et de mourir en paix avec les morts et les vivants. Le paradoxe me semble de plus en plus être la véritable loi de ce monde. J'ai justement terminé SOCRATE, poursuivi par une meute qui crie : "à mort ! à mort ! Il dit la vérité !" » Il prévoit une prochaine visite à Paris, et conclut : « Chère Madame aux Camélias nous avons beaucoup d'années manquées à rattraper. Cela me rend triste et pressé de faire rendre du mille % de mes minutes »...

250. **BEAUX-ARTS**. 7 L.A.S. et 1 L.S., au galeriste René MENDÈS-FRANCE. 400/500

Camille BRYEN, Luis FERNANDEZ (2, de Cantenac, parlant de Miró et d'un tableau), Ladislav JAHN, Sigismund KOLOSVARI, André LEVEL (1929, parlant de Picasso et de Max Jacob), MANÉ-KATZ, Geza SZOBEL (l.s.). ON JOINT le fac-similé d'une lettre de Picasso à Béla Czobel, la copie d'un texte de Jean Cassou sur Jules Lefranc, et le catalogue d'exposition des *Surindépendants* (1957).

251. **Émile BERNARD** (1868-1941). 2 L.A.S., [Tonnerre], 30 juin et 28 décembre 1916, à son ami Mme DUCHATEAU à Paris ; 4 pages petit in-4 et 2 pages in-8, enveloppes. 200/300

30 juin. « La pièce que je vous dédie va fort bien. J'ai écrit 3 actes pleins et j'ai déjà entamé le 4<sup>e</sup>. Je crois que cette satire dramatique ne vous déplaira pas. Vous y êtes le Fantôme, c'est-à-dire le retour du Passé vivant parmi les morts modernes... Je vous réserve cette lecture pour novembre au coin du feu ». Il a fait une grande marche, seul, dans la campagne en faisant des poèmes, et une autre le lendemain avec TASSET. « Depuis, la pluie m'a fait prisonnier, mais j'ai écrit un long, long poème, René que je vous ferai connaître » [René est le prénom du fils de Mme Duchateau qui quitte la France avec sa famille]... 28 décembre : il lui adresse ses vœux et souhaite « la fin prompte et propice de cette horrible guerre qui tient les mères en angoisse et frappe sans pitié l'intelligence et l'avenir de notre France éternelle. [...] Je suis dans l'encre. C'est-à-dire que j'écris, j'écris, j'écris [...] Je suis plongé dans l'*Apocalypse*, que je prends comme base mystique pour une recherche de l'Harmonie des couleurs, par la voie des analogies. [...] Je suis enivré de ces peintures fantastiques, mystérieuses et grandioses ; c'est un abîme sur le bord duquel je me penche avec le sentiment du vertige : sortirai-je, de ce puits profond comme le ciel, la vérité définitive de mon art ? [...] Je veux que mon ouvrage soit vaste. La science de Dieu doit être la clef de toutes les sciences. Telle est ma conviction »...

252. **Antoine BOURDELLE** (1861-1929). 2 L.A.S., Paris mars-décembre 1924, à Henry BERNSTEIN ; 1 page in-8 et adresse, et 1 page in-4 (un bord effrangé, coins froissés et un manquant sans toucher le texte). 500/600

11 mars 1924. « Vos cordiales félicitations donnent une force à la pensée de la Légion d'honneur. Dans l'ardente bataille du chantier il est bon que la voix d'un compagnon s'élève. La pierre s'en assure et se loge mieux à son plan. Je suis dans l'océan, pour l'ancienne Phocéë, pour l'admirable Massilia. Je construis un bas-relief, vaste, divers tout le dessus du cadre de scène du nouvel opéra marseillais. Ma main par mon esprit est frémissante car c'est là-bas la patrie du PUGET, dont les splendides galères royales rêvent puissamment au fond des flots »... 3 décembre 1924. Lettre à laquelle fut épinglé un « dessin fait après lecture de votre beau livre *Judith* » : « Je suis honoré par l'envoi de vos œuvres puissantes. Touché par les dédicaces qui les désignent en faveur de mon Art. Permettez-moi de joindre à mes sentiments mon admiration pour votre grand Art »...



253. **Alexander CALDER** (1898-1976). L.A. (la fin manque), à « Cher Gaby » ; 1 page in-4. 300/350

« As-tu vu mon histoire de cirque (le mien) ? C'était horriblement écrit, mais je n'ai pas l'habitude d'écrire, même en Anglais, ou Américain. Peut tu le rectifier un peu ? Dis à M. DELPIRE, de la revue *Neuf* - que nous l'aimons beaucoup, et que j'aimerais m'abonner - MOI », et aussi Talcot CLAPP et Sandra CALDER, dont il donne les adresses, « et peut la galerie le régler pour moi »...

ON JOINT un exemplaire de *Permanence du Cirque* (Revue *Neuf* [n° 7], 1952, cart. toile verte, couv. illustrée collée sur le plat sup.) contenant le texte illustré de Calder, « Voici une petite histoire de mon cirque » ; plus 2 L.A.S. de Tristan RÉMY sur le cirque et la préparation de ce numéro.

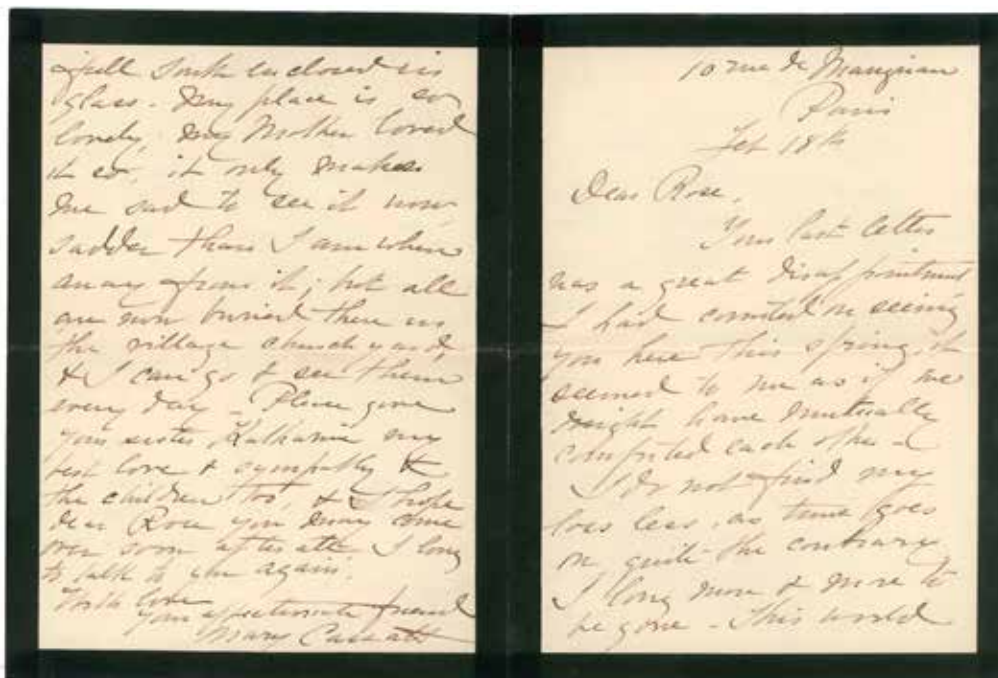
254. **Jean CARRIÈS** (1855-1894) sculpteur. L.A.S., Paris 29 juin 1892, à la baronne de LANGSDORFF ; 3 pages in-8, enveloppe. 150/200

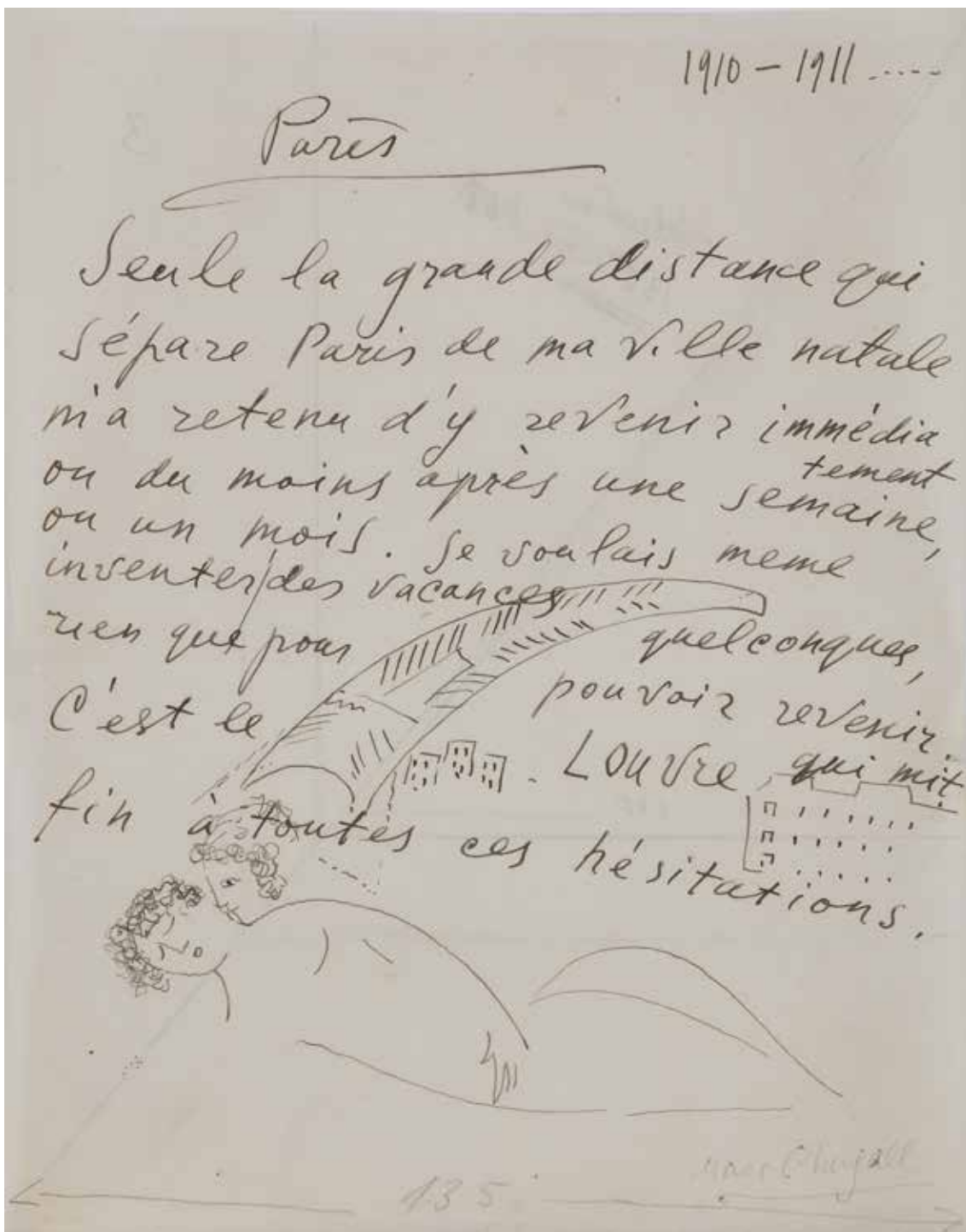
Depuis qu'il habite une partie de l'année la Nièvre, « il n'y a absolument rien dans mon atelier du Boulevard Arago qui vaille la peine d'un dérangement ». Il regrette « bien sincèrement n'avoir rien ici de particulièrement intéressant à vous montrer. En retour s'il y avait quelque chose dans Paris, que vous désireriez voir en compagnie du potier statuaire, vous pouvez user de mon temps et de ma volonté, à vouloir vous être agréable »...

255. **Mary CASSATT** (1844-1926). L.A.S., Paris 18 février [1896], à Rose DANIELSON, à Putnam Heights (Connecticut) ; 4 pages in-12 (deuil), enveloppe ; en anglais. 2 000/2 500

ÉMOUVANTE LETTRE SUR LA MORT DE SA MÈRE [décédée le 21 octobre 1895].

Elle est très déçue de ne pouvoir espérer la visite de Rose au printemps : elles auraient pu se consoler mutuellement. Sa perte ne diminue pas avec le temps, au contraire : elle désire de plus en plus disparaître. Le monde lui paraît si vide, et elle-même semble un encombrement inutile (« I do not find my loss less, as time goes on, quite the contrary I long more & more to be gone. This world seems such an empty place & I seem such a useless encumbrance to it. Will we ever learn the mystery of our being here ? »). Elle s'intéresse profondément à la photographie nouvelle qui lui paraît comme une ouverture vers l'au-delà (« I am deeply interested in this new photography, it seems like an opening into the beyond, though of course it is not; but it proves what limited creatures we are »)... Elle évoque la mort de Mr Herendon, dont la femme doit avoir la consolation que son mari avait une longue et cruelle maladie, et qu'il est mort noblement en tâchant de sauver une autre vie. Mary a eu un hiver sans gelée ni neige. La description faite par Rose de son climat hivernal est effrayante. Chez elle, il fait bon même l'hiver, quand le soleil brille, car elle a une longue galerie plein sud, vitrée ; mais c'est solitaire, sa mère l'aimait tant... Tous sont maintenant enterrés au cimetière du village, et elle peut aller les voir tous les jours (« My place is warm even in winter, when the sun shines, for I have a long gallery, full south enclosed in glass. My place is so lovely, my mother loved it so, it only makes me sad to see it now, sadder than I am when away from it; but all are now buried there in the village churchyard, & I can go & see them every day »)...

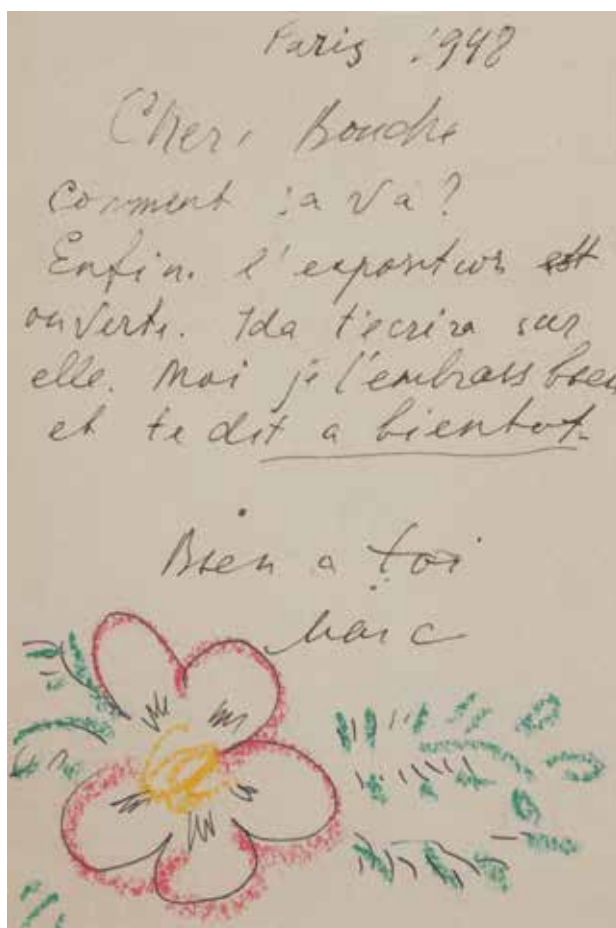




256. **Marc CHAGALL** (1887-1985). MANUSCRIT autographe signé avec DESSIN à la plume, **Paris, 1910-1911...** ; 1 page in-4 (25 x 20 cm), indication de clichage. 6 000/8 000

« Seule la grande distance qui sépare Paris de ma ville natale m'a retenu d'y revenir immédiatement ou du mois après une semaine ou un mois. Je voulais même inventer des vacances quelconques rien que pour pouvoir revenir. C'est le Louvre qui mit fin à toutes ces hésitations. »

Le dessin à la plume, en bas de la page, représente un couple allongé, la tête de la femme penchée sur l'homme, avec une tour Eiffel s'inclinant au-dessus d'eux, avec des immeubles en arrière-plan.



257

257. **Marc CHAGALL**. L.A.S. « Marc » avec DESSIN, Paris 1948, à son « cher Bouche » ; 1 page in-12 (13,2 x 10 cm), au dos d'un carton d'invitation (encadré). 2 500/3 000

« Comment ça va ? Enfin l'exposition est ouverte. Ida t'écrit sur elle. Moi je t'embrasse bien et te dit à *bientôt* »...

Le dessin en bas de page, à l'encre et aux crayons de couleur rouge, vert et jaune, représente une fleur avec des feuilles. Ce billet est écrit au dos du carton d'invitation à l'exposition Chagall inaugurée le 24 octobre 1947 au Musée d'Art Moderne à Paris.

258. **Gaston CHAISSAC** (1910-1964). 7 L.A.S. et 1 P.A.S., [Boulogne-par-les-Essarts (Vendée) 1948], à Jean BOURET ; environ 16 pages formats divers, la plupart petit in-4 sur feuillets de cahier d'écolier. 2 500/3 000

TRÈS BELLE ET INTÉRESSANTE CORRESPONDANCE SUR SES ÉCRITS ET SUR SA PEINTURE, AVEC LE CRITIQUE D'ART JEAN BOURET, du journal *Ce Soir*.

[I.VII.1948]. Il demande à Bouret de lui accorder « une préface pour un recueil de mes écrits », dont il lui enverrait le manuscrit. Il lui fait part de ses malheurs : « J'ai bien pâti. Et ces 5 dernières années que je viens de passer ici où je suis le cordonnier sans clientèle [...] m'ont passablement déprimé. C'est pas drôle tous les jours ». Il donne son adresse à Boulogne-par-les-Essarts (Vendée), et ajoute qu'il part chercher du « bois mort pour cuire la soupe »...

Il apprend par un journal que « les Vendéens disent qu'ils ont un grand évêque et un petit préfet. [...] tout ce que je sais c'est que Monseigneur CAZEAU ne m'a pas accordé la préface que je lui avais demandée pour mes poèmes hippoboscaliens (dont ma Libellule au tambour fait partie) et que le préfet ne m'a pas accordé un secours pour me permettre de poursuivre mes recherches picturales et sculpturales » ; il aurait peut-être dû demander la préface au préfet et le secours à l'évêque... C'est en Vendée qu'il a écrit ses « poèmes hippoboscaliens » dont quelques-uns doivent paraître dans une anthologie de Jean L'ANSELME. Il a fait la connaissance de Marcel CHABOT, un libraire-poète, qui vend aussi des instruments de musique dans sa librairie du chef-lieu, un homme charmant qui « a la foi et il vibre comme ces instruments à cordes qu'il vend » ; et dont le dernier opus, *Fidélia*, semble avoir un certain succès dans la région, malgré son réalisme, etc. Il parle des personnages politiques, du clergé de la région et du problème des écoles en Vendée, qui sont trop éloignées (il aimerait en voir ouvrir une aux Essarts) : « Le maire d'ici me semble très toqué des écoles libres mais peut-être espère-t-il arriver à leur redonner leur authenticité d'antan. En Vendée on a un faible marqué pour tout ce qui est inauthentique et

... / ...



continue. Et les moines de Jambles devaient être inquiets  
 dans les parties de leurs grands jardins : « Mesoplatite  
 n'allez pas dans cette maison pour danser toute la  
 journée »  
 Reconnaissez Monsieur mes salutations.  
 Chère  
 p.s. le vernissage des décors muraux que  
 j'écrite dans ce cabaret aura lieu le  
 dimanche 4 juillet 1948  
 La Libellule au tambour. <sup>sur la partie supérieure</sup> <sup>de la Libellule de nuit</sup>  
 Et d'un tambour plusieurs fois en un même jour la  
 vibration je tire et l'opération d'un seul mouvement  
 comme jamais encore je n'ai eu conséquent. Puis au soir  
 deux ou trois heures après l'appel toujours prêt et d'un  
 revers de main et l'aspersion d'un rideau de dent  
 blanche ravivée j'ai pu accommoder  
 jusqu'à la muraille  
 trois parois giriflorées  
 au-dessus d'une canaille  
 et le jour fut gelé.  
 Et des libellules il s'en trouva dans  
 monde pour démentir l'élégance  
 d'altière et souveraine qui m'aura  
 qu'on ne croirait soudain la voile, démentir  
 le tambour. Monsieur le goguenard certainement  
 l'illuminer de feu quel que soit le sujet pourvu qu'il  
 capture son feu et d'être sûr de l'être.

Cher Monsieur, j'ai été au Salon de la Libellule à Paris qui m'est  
 tombé sous la main que les vendeurs disent qu'ils ont  
 un grand évêque et un petit préfet - y habite pendant  
 le Vendéen mais je n'ai jamais entendu un vendéen  
 lire ce et tout ce que je sais c'est que Monseigneur  
 Bazou n'en a pas accordé la préface que je lui  
 avais demandé par mes poèmes hippoboscariens (dont  
 la Libellule au tambour fait partie) et que le préfet ne  
 m'a pas accordé un décor pour me permettre  
 de poursuivre mes recherches picturales  
 et sculpturales. J'aurai peut-être bien mieux  
 fait de demander une préface au préfet et un  
 décor à Monseigneur et peut-être Monseigneur  
 aurait pu m'écrire un si joli préface si il  
 aurait pu parler de son tambour, de ses amis  
 d'acquiescence c'est à dire de la Libellule ou  
 j'ai écrit mes poèmes hippoboscariens dont  
 quelques uns doivent paraître dans une anthologie  
 de l'Anjou.  
 Monseigneur Bazou n'a eu effet rien de spé-  
 cial, il est un ecclésiastique comme un autre  
 mais son diocèse est un tambour qui résonne  
 bien alors que ses confrères n'ont pour la  
 plupart que l'un ou l'autre chandelier ou un casuel  
 l'autre un cruche pour faire le ton ton  
 Post-dailleurs on pense à ces choses et aussi  
 à ma Libellule que j'ai en l'idée de demander  
 une préface à Monseigneur.

le Vendéen n'est d'ailleurs jamais un novateur mais toujours un suiveur ». Il est allé acheter des couleurs, car on lui a commandé la décoration murale d'un cabaret « ici même chez des gens qui ont connu des jours extrêmement difficiles car l'homme est un de ces très bon artisan qu'on dédaigne et la femme a de ces folles audaces comme de me charger de décorer son cabaret ». Il raconte cet endroit, l'excentricité de sa propriétaire, etc. Le vernissage de ces décors muraux aura lieu le dimanche 4 juillet 1948. Il transcrit pour finir son poème *La Libellule au tambour*...

Il écrit de nombreuses lettres à « toutes sortes de gens », et même à la châtelaine d'un domaine voisin où il avait remarqué « de vieilles souches d'arbres que j'utilise depuis quelques temps pour fabriquer des statuettes pour l'art brut, Galerie Drouin », pour lui demander la permission de ramasser « ces souches si magnifiquement sculptées par le temps ». Il n'a pas manqué de dire à cette dame toute son admiration pour ses souches : « Car il faut être honnête, sinon lorsqu'on peint par exemple on a trop tendance à en plagier pour en mettre plein la vue aux clients et leur faire ouvrir le gousset. Et en faire des recéleurs car je ne vois pas quel autre nom donner à qui achète de l'inauthentique pareil. On ne doit rien cacher non plus et c'est pourquoi j'avoue dessiner non pas avec ma main gauche mais avec ma bouche... Il précise qu'il n'est pas Vendéen mais « Yonnais de l'Yonne ». Il part sur une longue digression élogieuse sur le peintre vendéen Léopold MARBŒUF, de La Roche-sur-Yon, qui peint des tableaux religieux, etc., avant de revenir à lui : « Par ici on ne me prend probablement ni pour un peintre ni pour un cordonnier car non seulement on ne m'achète pas de tableaux et on ne me fait pas réparer de souliers mais il y a : "sans profession" d'inscrit sur ma carte d'électeur ce qui montre sans doute qu'on ne me prend pas davantage non plus pour un littérateur. [...] C'est faute de souliers à réparer que j'écris à Pierre et Paul pour m'occuper. Je ne peux pas rester à rien faire ». Il a même écrit à des cultivateurs pour leur demander des préfaces à ses poèmes, sans succès... « Je pense à faire une exposition de peintures monumentales mais il me faudrait pour cela trouver à emprunter pour les peindre et pour les frais de l'exposition. Comme garantie j'offre de donner au prêteur les tableaux de cette exposition si dans 10 ans je n'ai pu lui rembourser l'argent prêté et les intérêts ». Il a connu Albert GLEIZES, qu'il a vu peindre : « je n'ignore pas sa façon de procéder qui fait très amateur qui tient à obtenir un résultat qui fasse travail d'homme de métier »...

Il va lui envoyer son manuscrit, qu'il prie de déposer au Mercure de France après y avoir joint sa préface. Il parle de Monseigneur CAZEAU et de son nouveau catéchisme...

Il lui envoie son manuscrit, et parle de son exposition à Nantes à la Galerie Michel COLUMB, prolongée jusqu'au 20 juillet : « Il n'y a rien de vendu encore et je n'espère guère. Je vous ai expliqué qu'on ne veut pas me faire travailler comme cordonnier ici en Vendée et cela est cause que je me trouve dans une situation pénible et humiliante ». De plus le journal *Samedi-Soir* ne manque pas une occasion de l'attaquer, avec des faits inexacts : « Mon exposition de l'an dernier à l'Arc en ciel fut il est vrai présentée par DUBUFFET sur le désir de PAULHAN et c'est peut-être la cause de tout mais bien des années avant de savoir l'existence de Dubuffet et de celle de Paulhan j'étais encouragé et protégé par la camarade Jeanne KOSNICK-KLOSS et Otto FREUNDLICH. *Samedi-Soir* vat jusqu'à raconter que je peins avec des légumes écrasés, il a l'imagination fertile certes et je vois qu'on est sans pitié et sans regret de l'homme du peuple victime de l'intolérance et la sottise des



gens et de la maladie. [...] Je ne pensais pas peindre un jour et si je l'ai fait et persisté c'est sur les conseils et les encouragements de camarades communistes qui ont été pour moi d'un dévouement sublime ». Ce journal a tout l'air d'être « à la solde des capitalistes contre lesquels je lutte par des moyens nouveaux »...

Bouret doit avoir reçu son manuscrit, « où j'ai peut-être tout de même mis trop de fantaisie ». Il n'espère guère de son exposition à Nantes, « pour peu que les Nantais soient comme leur abbé CHEVAL et sa clique qui n'ont même pas visité mon atelier lorsqu'ils sont venu dans le pays »... Il n'était pas de l'exposition chez André POUGET, « peut-être parce que mes toiles sont des faux DUBUFFET pour Monsieur ROMI, qui sait ». Il manque de tout pour peindre, et se sent très fatigué : « Je ne puis guère songer à faire une autre exposition à Paris. Elle ne servirait vraisemblablement pas à grand chose à part de me faire assommer encore plus ». Il propose à Bouret de l'aider à se documenter pour des articles, ça lui ferait plaisir de lui être utile. Il parle des moissons et du travail acharné des paysans pour si peu d'argent, et ajoute : « Je vous ferais volontiers cadeau d'une gouache [...] représentant des empreintes de détritrus disposées pour figurer par exemple un portrait, mais à condition que vous y collaboriez en m'adressant quelques détritrus de votre choix (qui me serviraient pour la faire) ou plutôt leurs empreintes sur du papier »...

Sur une carte postale représentant son *Samourai* « aujourd'hui dans la collection Paressant ». Il tenait à lui dire que sa mère aussi avait été serveuse à La Rochelle où elle avait connu « le fils du grand GOUNOD qui un jour de pluie l'avait abritée de son parapluie au retour du marché pour que sa coiffe de maraichère ne se mouille, ne s'abime pas »...

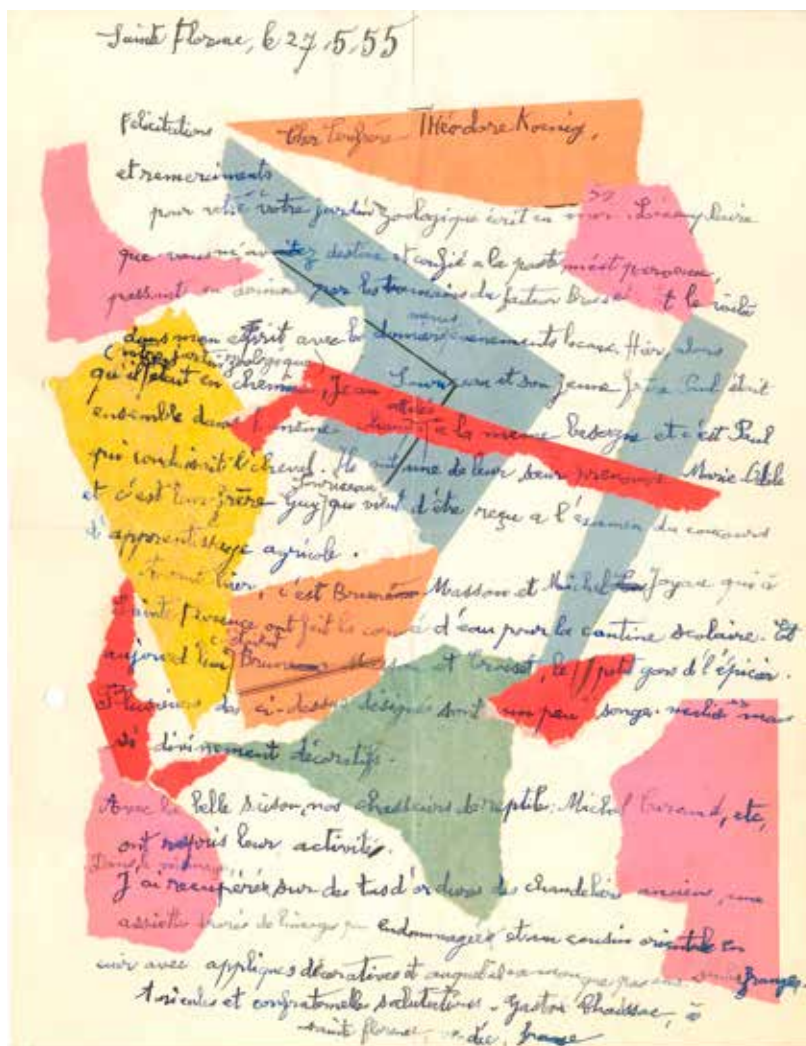
Invitation manuscrite (papier rose découpé d'une couverture de cahier) : « Dans son atelier de Boulogne (Vendée), Chaissac expose ses nouvelles pierres peintes. Vernissage le mercredi 14 juillet »...

259. **Gaston CHAISSAC**. L.A.S. avec COLLAGES, Sainte-Florence par L'Oie 27 mai 1955, à Théodore KOENIG à Bruxelles ; 1 page in-4 (27 x 21 cm, 2 trous de classeur). 5 000/7 000

ÉTONNANTE LETTRE ÉCRITE PAR-DESSUS UN SUPERBE COLLAGE, fait de bouts de papiers de diverses couleurs déchirés et harmonieusement collés.

Il remercie Théodore Koenig (192-1996, poète belge, célèbre aussi pour ses collages) de l'envoi de son livre, *Le Jardin zoologique écrit en mer...* Il lui rapporte les derniers événements du village : les frères Souriseau dans les champs, Bruno Masson et Michel Joyau faisant « la corvée d'eau pour la cantine scolaire [...] Plusieurs des ci-dessus désignés sont un peu "songe-malices" mais si divinement décoratifs. Avec la belle saison, nos chasseurs de reptiles : Michel Carcaud, etc, ont repris leur activité ». Il rapporte aussi ses trouvailles : « J'ai récupéré sur des tas d'ordures des chandeliers anciens, une assiettes décorés de limoges peu endommagée et un coussin oriental en cuir avec appliques décoratives et auquel il ne manque pas une seule franges »...

ON JOINT une enveloppe décoré de collages envoyée par Chaissac à Théodore Koenig, [19 août 1955] (trous de classeur).





260

260. **Gaston CHAISSAC**. L.A.S. avec 2 POÈMES autographes signés au crayon, au dos d'un DESSIN AQUARELLÉ original, légendé et signé, 16 février 1959 ; 2 pages in-4 (27 x 21 cm, trous de classeur). 4 000/6 000

BELLE LETTRE ÉCRITE AU DOS D'UNE AQUARELLE EN PLEINE PAGE.

Le dessin, composition abstraite sur une pleine page, est légendé et daté : « Le Martyre des 40 saints couronnés par Gaston Chaissac, du 16-2-59 ».

Au dos du dessin, la lettre évoque M. PAGANI de la galerie Grattaciolo à Milan, qui s'intéresse à la « production artistique » de Chaissac [il y sera exposé en 1961], Monique Reignier « élue reine des ardéchois de Paris »... « Melle Delpuech, du passage à niveau de Cheyssac, commune de Vebret (Cantal), ayant oublié de fermer la barrière, André Beignier qui passait à vélomoteur s'est fait écraser par l'express Aurillac-Paris. Il semble également que le but des curés est de maintenir les crédules dans la crédulité pour continuer d'en vivre. Je peins, jardine et cuisine »...

Les deux courts poèmes, sans titre, sont écrits en marge et tête-bêche de la lettre. « Ma fronde était garnie / Et devant ma tente / Je visais de mon mieux »... (7 vers). « La nuit des sept matins / L'âme en peine et les mains / Dans les poches j'ai poursuivi / Mon bout de chemin du jour »... (10 vers).

261. [**Gustave COURBET** (1819-1877)]. SON COUTEAU À PALETTE ; 18 cm de long, lame en métal à la marque *Alp. Magnier*, R. Fbg St Denis, Paris, manche en bois. 800/1 000

COUTEAU À PALETTE DU PEINTRE GUSTAVE COURBET.

Il est accompagné d'une lettre d'authentification par M. Romand, receveur de l'Enregistrement à Thiaucourt (Meurthe & Moselle), 17 octobre 1913 (sur papier à en-tête, avec cachets et légalisation de la signature), certifiant à Henry Poulet, maître des requêtes au Conseil d'État, que « ce couteau à palette vient de Gustave Courbet. Il a été donné par la sœur du peintre à mon oncle maternel LOINTIER Émile Inspecteur des Forêts (peintre & sculpteur) à Ornans, décédé le 4 février 1884. Transmis à mon père et longtemps utilisé par lui, après avoir servi au peintre et à mon oncle, il a été plusieurs fois repassé & rogné »...



261



263

262. **DESSINS DE PRESSE.** 55 dessins ou aquarelles. 150/200

GUS (1911-1997). 5 aquarelles signées (env. 27 x 36 cm), 1976-1987, sur la maladie de Ramsès II, les vacances, la Bourse.  
 André LEBON (1918-1996). 50 dessins la plupart à l'encre de Chine, formats divers, la plupart pour *Télé-7 Jours* : sur les émissions télévisées, et portraits (Geza Anda, Bach, Boulez, N. Coward, M. Genevoix, Gide, Giono, A. Goléa, R. Kemp, Liszt, Maurras, Salacrou, etc.).

263. **Achille DEVÉRIA** (1800-1857). L.A.S. avec DESSIN, à son « gros Abel » ; 1 page in-4. 150/200

« Mon gros Abel voulez-vous que nous allions demain matin chercher le portait de Roger »... En bas, dessin à la plume à l'imitation d'une médaille antique avec profil de femme coiffée d'un diadème et d'une résille, avec l'inscription ABEL.

264. **DIVERS.** 20 L.A.S. ou L.S., 1945-1953, [la plupart à Robert DELPIRE] (bords un peu effrangés à qqs lettres). 250/300

AUTOUR DE LA REVUE *NEUF*, revue artistique destinée (au départ) au corps médical, créée en 1950 par Robert DELPIRE, jeune étudiant en médecine, auquel le directeur de la Maison de la Médecine avait demandé de réfléchir à une publication culturelle. Lettres de peintres et d'écrivains : René BERTELE, Bill BRANDT, Marc CHAGALL, Bernard DORIVAL, Pierre DUMAYET, Bernard GHEERBRANT, Robert GIRAUD, Paul LÉAUTAUD (lettre dictée), Georges LIMBOUR, Henri PASTOUREAU, Jean PAULHAN, Pierre PRÉVERT (2), Raymond QUENEAU, Maurice RAPHAËL (3), Pierre SOULAGES.

265. **André DUNOYER DE SEGONZAC** (1884-1974). L.A.S., Saint-Tropez 19 avril 1970, à un Président ; 1 page in-4. 80/100

Il s'excuse de ne pouvoir aller à Florence pour l'inauguration de l'église de Sainte-Marie Madeleine de Pazzi, « retenu par mon travail en Provence, où je dois rester jusqu'en juillet »...



266

266. **Jean EFFEL** (1908-1982). 8 DESSINS originaux avec titres et légendes autographes ; 8 pages in-4 (20 x 27 cm). 250/300

SUITE D'ESQUISSES ÉROTIQUES DE PREMIER JET AU CRAYON AUTOUR DE LA CRÉATION D'ÈVE, POUR *LE ROMAN D'ADAM ET ÈVE* (1974), classées sous diverses rubriques. – *Solitude* : Adam s'accouple avec des animaux sous le regard de Dieu : « Le célibat lui pèse »... – *Maquette* : un ange commente l'appareil génital d'Ève. « Notez la simplicité de cet appareil : vous appuyez sur un bouton ». – *Formation* : dialogues entre deux anges devant Dieu, agenouillé devant Ève : « Je crois qu'il fait le con », et la main sur les fesses : « La création est finie ? – Il y met la dernière main »... – *Pansement* : Adam se réveille, sexe dressé : « Il reprend ses sens »... ; Adam devant Ève : « Elle me fait bander »... *Présentation* : Adam, entre Dieu et Ève, proteste : « J'en veux pas. Elle est toute trouée »...

267. **Léonor FINI** (1908-1996). L.A.S., Jeudi, à Roger LAURENT ; 1 page ¼ in-4. 120/150

AU SUJET D'UN DÉCOR DE THÉÂTRE. Elle est « très mécontente », car personne n'a reçu les invitations dont elle lui avait confié la liste. « Maintenant je voudrais [...] qu'on fasse chercher chez CASTAING 21 rue Bonaparte une chaise à bascule (rocking chair), la seule trouvée possible, qu'on loue pour 8000 fr par mois [...] mais elle vaut la peine car l'autre fauteuil est très laid et dérange le décor du jardin »...

ON JOINT 3 L.A.S. d'hommes de théâtre : Raymond ROULEAU à Roger Laurent (1953, plus une lettre non identifiée au même à en-tête du Ohel Theatre), et Antoine BOURSEILLER à Claude Sainval (1970, au sujet du décor de *L'Escalier*).

268. **Jean-Louis FORAIN** (1852-1931). L.A.S., 13 mai 1925 ; 1 page in-8 à l'en-tête du *Cercle de l'Union artistique*. 100/120

Il accorde l'autorisation de « publier un *Esprit de Forain* aux éditions Gallimard, à la seule condition que vous vouliez bien me communiquer votre manuscrit »...

269. **Charles GARNIER** (1825-1898) architecte. L.A.S. à un ami ; 1 page in-8, en-tête *Ministère des Travaux Publics. Agence des Travaux du Nouvel Opéra. Bureau de l'Architecte*. 80/100

Il envoie « un petit machin que vous allez me faire le plaisir d'imprimer tout vif dans votre *Figaro*. N'en dites rien à WOLFF, depuis qu'il nous a abandonné je ne me console plus mais ça ne fait rien imprimez tout de même et à l'œil. Ne blaguez plus Alphand il est bigrement fort »... On joint une signature découpée.



270. **Édouard GOERG** (1893-1969). MANUSCRIT autographe signé, *Trois photos de nu*, [1950] ; 6 pages in-8. 250/300

ARTICLE SUR LA PHOTOGRAPHIE DE NU, destiné au 1<sup>er</sup> numéro de la revue *Neuf* publiée par la Maison de la Médecine. Goerg compare le travail du peintre à celui du photographe : ils « marchent l'un et l'autre dans un monde différent. C'est que le peintre ne voit qu'avec ses yeux tandis que le photographe regarde avec ses yeux mais voit alors avec son objectif. Pour, par ou avec celui-ci, il "arrange" le monde, "change" le monde, ou "recrée" le monde. Trois photos nous sont ici proposées qui illustrent ces 3 comportements différents. Un nu dans l'atelier de Matisse [de BRASSAI]. Un nu dont les volumes prennent poids et relief par un jeu de lumière qui les renforce et les accentue [de FACCHETTI]. Un nu dans un monde recréé [de Lucien LORELLE] »... Il analyse chaque cliché, et conclut que si peintres et photographes partagent des domaines communs, on ne peut les confondre : « Quelle mauvaise photo de nu serait celle qui aurait l'air d'un tableau, quel mauvais tableau de nu celui qui aurait l'air d'une photo »... On joint la L.A.S. d'envoi du manuscrit à Robert Delpire (1950).

271. **Eugène GRASSET** (1841-1917) peintre et décorateur. 2 L.A.S. avec DESSINS, avril-septembre 1902, à Édouard ROD ; 2 pages in-8 à son monogramme et 2 pages in-12 (carte). 300/400

LETTRES AVEC DESSINS SUR L'ART ITALIEN. 30 avril. Au sujet du terme « *Tondo* qui veut dire *rond* » qui s'applique « à toute peinture en cercle (Della Robbia). Le Pérugin en a fait au Collège del Cambio ». Il s'applique aussi aux tableaux religieux « surmontés d'un compartiment arrondi au-dessus », et à des voûtes, appelées aussi « *lunettes* » (DESSIN) ; le tableau rond se nomme aussi *lunette* en français... 9 septembre. Il envie Rod d'être « dans un joli pays bien frais où vous travaillez dans la tranquillité et la verdure. J'avale les poussières de la capitale retenu par d'absurdes et arriérés travaux »... Il lui explique, avec 2 DESSINS à la plume, les termes architecturaux de « *Peduccio* », qui est la « *retombée* », et de « *lunettes* », ou « *l'intrados* de la voûte, c.à.d. sa face interne (*imbotta* en italien) »... Les triangles courbes des voûtes sont bien des *lunettes*, ou « *voussures*, ce qui évite toute erreur »...



271



272

272. **Émile GRAU-SALA** (1911-1975). MAQUETTE originale signée de décor, [1948] ; gouache sur papier noir, signée en bas à droite, 18 x 22,5 cm (encadrée). 500/600

Pharmacie à l'ancienne, décor pour la comédie de Jean NOHAIN (1900-1981), *Plume au vent*, créée à la Comédie des Champs-Élysées le 16 avril 1948.



273. **Émile GRAU-SALA**. 2 MAQUETTES originales signées de costumes, [1949] ; gouaches signées en bas, 31,5 x 24,5 cm chaque (encadrées). 500/600

Deux costumes pour la comédie de Marcel ACHARD, *La Demoiselle de petite vertu*, créée à la Comédie des Champs-Élysées le 21 novembre 1949, dans une mise en scène de Claude Sainval : « Pénélope » [jouée par Margo Lion], « Raphaël Costella 2<sup>e</sup> acte » [joué par Claude Sainval].



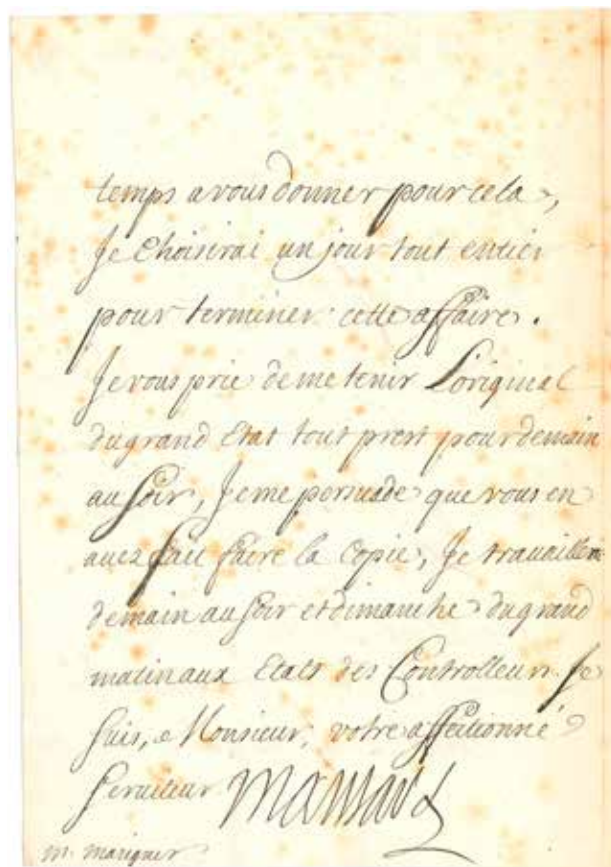
274. **Jean-Jacques Waltz dit HANSI** (1873-1951). DESSIN original à la plume et aquarelle, et 2 L.A.S. à M. MARTY ; 24 x 18 cm à vue, 1 page in-8 et 2 pages in-4 (le dessin et la première lettre sous un cadre). 500/700

PROJET DE COUVERTURE DE BROCHURE PUBLICITAIRE, représentant une Alsacienne tenant deux épis de blé et un sac de Potasse d'Alsace marqué d'une cigogne ; à l'arrière-plan, un paysan guide une charrue tirée par deux bœufs.

30 juin. Envoi d'épreuves : « il y a quelques coquilles, et quelques rectifications dans les cadres et le placement des clichés. Prière de m'envoyer les épreuves corrigées, que je vous retournerai immédiatement comme bon à tirer, avec les hors-textes placés à leur place »... 27 juillet. Instructions pour l'impression, avec deux petits cartons colorés. « Les 2 tons peints au patron feraient mieux sur gris que sur blanc – et ce serait plus dans le caractère d'une feuille de garde. [...] La toile d'Alsace de la couverture est imprimée d'après un dessin de Hansi par MM. Gros, Roman et C<sup>ie</sup> à Wesserling (Alsace) »...

275. **Jules HARDOUIN-MANSART** (1646-1708) architecte, surintendant des bâtiments de Louis XIV. L.S. « Mansart », Marly-Le-Roy 3 juillet 1699, à M. MARIGNER ; 2 pages petit in-4 (légères rousseurs). 1 000/1 200

Il a bien reçu sa lettre « avec le marché des terres faites à Maintenon par le S<sup>r</sup> LE DUC qui servira bien au memoire que vous m'avez donné pour les 30000<sup>l</sup> à revenir au Roy ». Ce n'est pas la peine qu'il vienne « demain pour travailler à l'Etat au vray n'ayant point de temps à vous donner pour cela, je choisirai un jour tout entier pour terminer cette affaire ». Il le prie de tenir « l'original du grand Etat tout prest pour demain au soir, dont il aura fait une copie : « Je travaillerai demain au soir et dimanche du grand matin aux Etats des Controlleurs »... RARE.



276. **Antoine-Julien HÉNARD** (1812-1887) architecte. 5 L.A.S. (minutes ou copies), Paris et Fontainebleau 1854-1860, à NAPOLÉON III ; 11 pages et demie in-fol., la plupart à son en-tête. 300/400

PROJETS POUR L'ALGÉRIE ET POUR UN MONUMENT À L'ALLIANCE DES NATIONS. Pétitions pleines d'ardeur patriotique et impériale, en vue de projets divers relatifs à l'Algérie, terre qui rendra au centuple à l'Empire, ce qu'elle aura coûté : « La France l'aura conquise, votre puissance, Sire, l'aura fécondée » (28 janvier 1854) ; la moralisation du travail des ouvriers, et un établissement général pour la colonisation de l'Algérie (vers 1854) ; un monument pour célébrer l'alliance des grandes Puissances de l'Europe, « couronnées par le génie de la France » (15 décembre 1859) ; la création d'une place à Paris pour ce monument, en supposant un monument de Napoléon III sur le pont d'Iéna et l'édification d'un Palais du Roi de Rome (23 janvier 1860)... Plusieurs mois après un échange encourageant avec M. de Dalmas au sujet du projet déposé aux Tuileries, il renouvelle sa demande d'audience (20 juin 1860)...

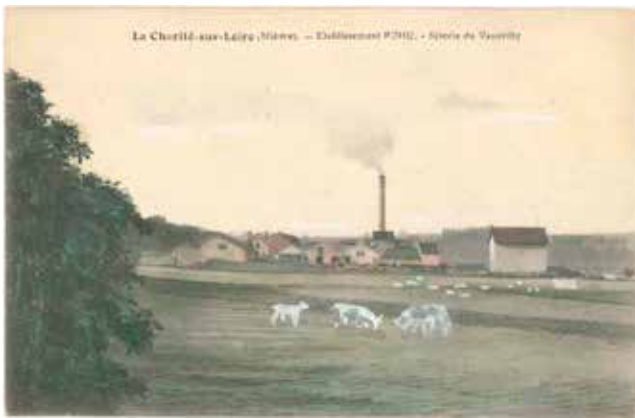
277. **Georges Rémi, dit HERGÉ** (1907-1983). L.S., Bruxelles 11 décembre 1974, à Philippe Rouberol à Saint-Germain-en-Laye ; 1 page in-4 dactylographié à en-tête *Studios Hergé* avec vignette de Tintin et Milou. 300/400

« À la question que vous me posez, je ne peux que répondre : "Oui, *Tintin et les Picaros* est bien avancé ; j'y travaille tous les jours ; mais je ne peux pas encore fixer une date pour la parution de cette nouvelle histoire". Je vous demande encore un peu de patience »...

278. **Louise HERVIEU** (1878-1954) dessinatrice et écrivain. L.A.S. « Votre pitoyable Louise », Boulogne 21 juin 1931, à la femme de lettres Renée DUNAN ; 2 pages in-4. 150/200

Elle a reçu son dernier livre, « un livre rare d'énergie et de puissante compréhension ». Elle parle ensuite de la santé de sa mère qu'elle a dû faire admettre à la maison spéciale de santé de Neuilly-sur-Marne, filiale de Ville-Évrard... « Et voilà où ont abouti des années une existence de soins et de tendresses, qu'elle n'a jamais voulu reconnaître, qu'elle ne pouvait peut-être pas reconnaître. Encore une de mes défaites. Et maintenant la pauvre créature achève lamentablement sa vie à Neuilly s/ Marne dans des peines corporelles, qui souvent terrifient le cœur. [...] Elle a repris, en partie, une lucidité souvent cruelle »...

ON JOINT une L.A.S. de Thérèse DEBAINS, 5 février [1937 ?], au sujet de sa participation à une exposition collective à la galerie Bernheim-Jeune avec Gromaire, Goerg, Laboureur, Lhote...



279. **Mikhaïl LARIONOV** (1881-1964). CARTE POSTALE signée illustrée de DESSINS originaux, à « Monsieur Serge Jastreboff 278, Bd. Raspail Paris (14<sup>e</sup>) » (9 x 14 cm). 5 000/6 000

CARTE POSTALE PEINTE POUR SERGE FÉRAT.

La photographie de la carte postale représentant la *Scierie du Vauvilly* à La Charité sur Loire a été entièrement rehaussée par Larionov à l'aquarelle et à la gouache : nuages dans le ciel, arbres en vert, maisons, prairie, avec trois vaches ajoutées...

Au verso, Larionow a signé de son nom en lettres peintes multicolores, ainsi que le nom et l'adresse du destinataire ; sur le timbre, il a peint un faux cachet postal « PIVOTIN ». Dans la partie réservée à la correspondance, il a peint des branchages et un oiseau multicolores.

280. **Marie LAURENCIN** (1883-1956). L.A.S. avec DESSIN, Paris 3 décembre 1918, à un ami ; 1 page in-4 (26 x 21 cm, encadrée). 3 000/4 000

BELLE LETTRE ILLUSTRÉE.

Elle est ornée dans le coin supérieur gauche haut d'un ravissant médaillon à l'aquarelle, représentant une jeune femme coiffée d'un chapeau bleu.

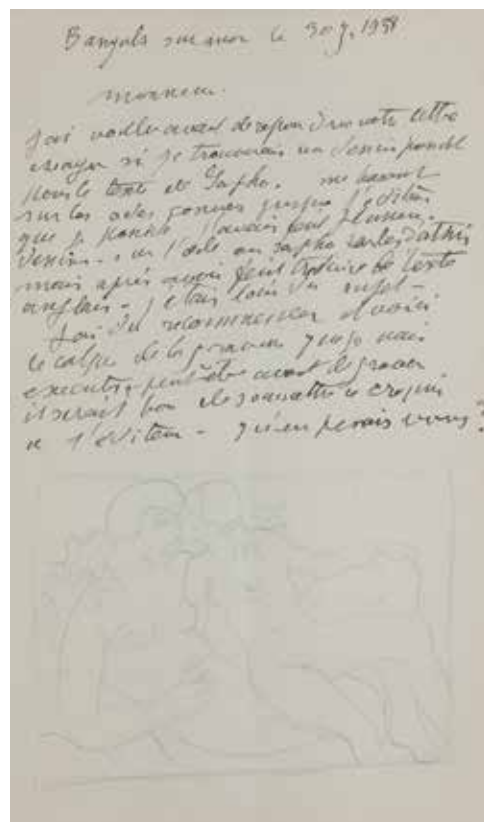
« Cher ami, J'ai été très attentive à votre lettre et j'aimerais faire une série de dessins avec vous. - Quand aux jeunes filles passionnées de peinture, il faut leur procurer de quoi peindre et attendre ! »...







281



284

281. **Henri LAURENS** (1885-1954). L.A.S. avec DESSIN, Paris 18 juin 1953, à Pierre BERÈS ; 1 page in-4 (27 x 2 cm, encadrée, un peu passée). 3 000/4 000

BELLE LETTRE ILLUSTRÉE.

Un grand dessin à la plume en tête de la lettre représente une femme nue allongée, rehaussée aux crayons de couleur bleu et jaune. Il souhaite à Berès de bonnes vacances. « Peut-être si il fait chaud rencontrerez-vous au bord de la mer le modèle de ce dessin »...

282. **Fernand LÉGER** (1881-1955). L.A.S., Dimanche [20 juillet 1947], à M. SCLIAIR ; 1 page petit in-4. 500/600

Il avertit son correspondant que « les deux tableaux : celui pour Mr LEVY et celui pour Mr MARX sont à disposer, sont déposés, chez Mr LEFÈVRE-FOINET Emballeur et marchand de couleurs 19 rue Vavin ». Il donne son adresse « 86 Rue Notre Dame des Champs ».

283. **Jean-Baptiste LEMOYNE** (1704-1778) sculpteur. L.A.S., 30 janvier 1761, [au marquis de MARGNY ?] ; 1 page in-4. 300/400

« Votre bonté m'ayant ordonné de faire le buste du Roy pour la faculté de médecine de Montpelié, j'y ai l'honneur de vous demandé de donner vos ordres pour qu'il me soit délivré le bloc de marbre nécessaire a cette ouvrage »...

284. **Aristide MAILLOL** (1861-1944). L.A.S. avec DESSIN, Banyuls-sur-Mer, 30 juillet 1938 ; 2 pages in-8, recto-verso, sous cadre double face (42 x 35 cm). 3 000/4 000

Il a cherché « un dessin possible pour le texte de Sapho. Me basant sur les odes connues jusqu'à l'édition que je possède, j'avais fait plusieurs dessins sur l'ode où Sapho parle d'Athis, mais après avoir fait traduire le texte anglais, j'étais loin du sujet. J'ai dû recommencer et voici le calque de la gravure que je vais exécuter » ; peut-être faut-il le soumettre à l'éditeur avant de commencer. En post-scriptum, Maillol retranscrit la traduction qu'on lui a donnée : « Je vous aimais Athis il y a longtemps / au temps de ma jeunesse en fleur »...

Le DESSIN en bas de page (8 x 11,5 cm) est un calque en bleu rehaussé à la mine de plomb représentant un couple de femmes nues allongées s'embrassant.



285

285. **Jean-Denis MALCLÈS** (1912-2002). 6 MAQUETTES originales de costumes, pour *Gorgonio*, [1961] ; gouaches, 4 signées, env. 27 x 20 cm chaque (2 encadrées). 1 000/1 200

Costumes pour la pièce de Tullio PINELLI, *Gorgonio*, adaptée par Claude Santelli, et montée par Claude Sainval au théâtre des Champs-Élysées le 24 février 1961, avec Jacques DUMESNIL dans le rôle-titre. « Jacques Dumesnil – Gorgonio » ; « Énée – Bernard Noël » ; « Apollinaire – [Roger] Crouzet » ; « Le docteur – M[arcel] André » ; « Les Notables » (3 personnages, annoté par Roger Lauran : Roger Lauran, Maurice Hanoteau, Hubert Beauchet). Les trois autres portent des échantillons de tissu épinglés : « l'ivrogne » [Gabriel Gobin] ; « le père – le fils » (2 personnages) ; « la fille – la mère » (2 personnages). Plus une étude de fleurs, signée en bas à droite.

286. **Jean-Denis MALCLÈS**. MAQUETTE originale de décor, signée en bas à droite ; plume et aquarelle 12,5 x 14,8 cm sur feuillet 19,5 x 23 cm (encadrée). 350/400

Place de village du Midi ou d'Espagne avec une fontaine ; dédicace à Roger Lauran.

ON JOINT une reproduction dédicacée par Malclès « à l'ami Antoine » (35 x 44,5 cm, encadrée).

287. **Jean-Denis MALCLÈS**. DESSIN original signé sur la page de garde d'Edmond ROSTAND, *Cyrano de Bergerac*, texte présenté et commenté par Jacques Truchet, illustrations de Jean-Denis Malclès (Imprimerie Nationale, 1983) ; in-4, rel. basane rouge. 100/150

Grand dessin à pleine page aux encres noire et rouge, tête de Cyrano de profil, dédicacé « à Roger Lauran amitié 17 juin 1985 Jean Denis Malclès ».



286

288. **Jean-Denis MALCLÈS**. 8 cartes avec P.A.S., 1986-2000, à Roger Lauran à la Comédie des Champs-Élysées ; la plupart oblong in-8, 4 enveloppes. 100/150

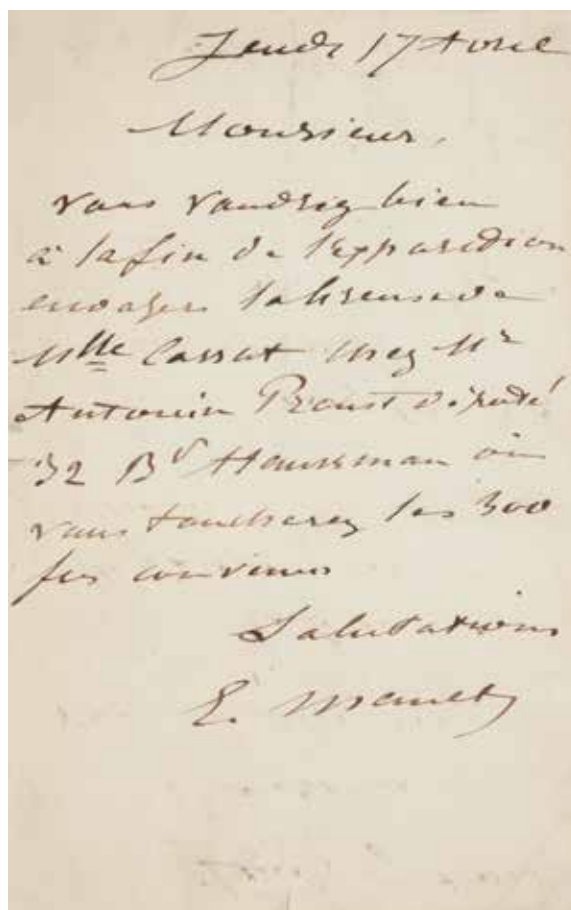
Cartes illustrées pour des vœux ou des vernissages, avec notes amicales autographes. ON JOINT une carte de vœux illustrée par Malclès et signée par les FRÈRES JACQUES (1980) ; plus 3 autres cartes illustrées de Malclès.

**Jean-Denis MALCLÈS** : voir aussi les nos 19, 24, 33, 34.

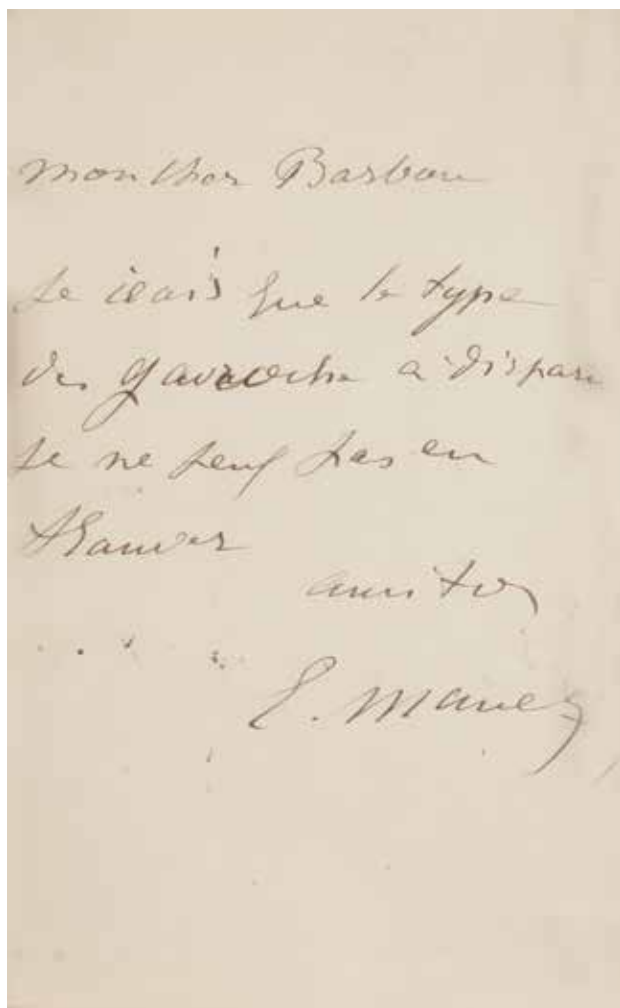
289. **Édouard MANET** (1832-1883). L.A.S., Jeudi 17 avril [1879] ; 1 page in-8 (encadrée). 3 000/4 000

« Vous voudrez bien à la fin de l'exposition envoyer *La Liseuse* de M<sup>lle</sup> Cassat chez M<sup>r</sup> Antonin Proust député 32 B<sup>d</sup> Haussmann où vous toucherez les 300 frs convenus »...

[Il s'agit de la quatrième exposition des Impressionnistes, en avril 1879, au 28 avenue de l'Opéra. Mary CASSATT y exposait douze tableaux, dont sa *Femme lisant*, aujourd'hui au Joslyn Museum d'Omaha (Nebraska). Le critique d'art et homme politique Antonin PROUST (1832-1905), ami de Manet, fut l'un des premiers acheteurs de Mary Cassatt.]



289



290

290. **Édouard MANET**. L.A.S., à son cher BARBOU ; demi-page in-8 (encadrée). 2 500/3 000

« Je crois que le type de Gavroche a disparu. Je ne peux pas en trouver »...

291. **Georges MATHIEU** (1921-2012). L.A.S. ; 1 page in-fol. à l'encre rouge, vignette et devise *Non nobis, Domine, non nobis sed nomini tuo da gloriam.* 100/120

Lettre d'envoi d'un « texte promis »...

ON JOINT 2 photographies (retirages) de Pierre Bonnard sur un bateau avec des amis ; et 2 photographies (cartes postales) de Manet et Millet.



292

292. **Henri MATISSE** (1869-1954). L.A.S avec DESSIN, Vence 25 décembre 1948, à Florence GOULD ; 1 page in-4 (27 x 21 cm, le nom de la destinataire un peu effacé). 6 000/8 000

BELLE LETTRE DE VŒUX ILLUSTRÉE D'UN GRAND DESSIN DE DEUX FLEURS, à la plume et aux crayons rouge et bleu.  
« Joyeux Noël & mes meilleurs vœux pour l'année 1949. Santé, Bonheur & tout »...

293. **Henri MATISSE**. L.A.S avec DESSIN, Nice 29 janvier 1949, à Madame COLLIN à Neuilly ; 1 page in-4 (27 x 21 cm), enveloppe. 4 000/5 000

LETTRE ILLUSTRÉE D'UN DESSIN DE FLEUR.

La partie gauche de la page est ornée d'un grand dessin de fleur aux crayons de couleur, aux pétales rouges et à la tige bleue.

Matisse remercie sa correspondante de sa lettre charmante.  
« Je me souviens que lorsque vous me veillez dans la pièce qui touche celle des oiseaux, dans laquelle je fais ma chambre à coucher au Régina évid[emmen]t, vous passiez une grande partie de vos nuits en lettres pour vos amis »... Il fait « une chapelle de Couvent Dominicaines. C'est pour exécuter 15 m de longueur de vitraux que j'ai quitté Vence »... [Il s'agit de la Chapelle du Rosaire à Vence, érigée par Auguste Perret, et consacrée en juin 1951.]

294. **Henri MATISSE**. L.A., [à Marguerite STEINLEN] ; 1 page oblong in-8 (petites fentes au pli réparées). 500/600

Billet à propos d'un appartement libre à Nice : « Pour les WALTER il y a Avenue Emilia 6 (B<sup>d</sup> Gambetta près de la rue Verdi) un petit appartement deux pièces, petites, avec 1 salle de bains une cuisine et une cave, une terrasse de 10<sup>m</sup> de long sur 2<sup>m</sup> large - neuf - chauffage central particulier - donc sans redevances. Pour 4000 fr. "Le bonheur est dans les petits appartements !" » ...

295. **Joan MIRÓ** (1893-1983). L.A.S. avec DESSINS, Palma de Mallorca 18 mai 1961, à Henri MATARASSO ; 2 pages in-4 (28 x 21,8 cm, recto-verso). 5 000/6 000

MAGNIFIQUE LETTRE ENLUMINÉE DE CINQ DESSINS ABSTRAITS aux crayons de couleur rouge et bleu, dont la grande signature.

« Dans les premiers jours de juin, je rentre à Paris pour le deuxième round, et je vais aussitôt m'occuper de la litho » puis il fera un saut dans le midi et viendra « boire un verre avec vous » ; il lui adresse ses amitiés...

296. **Joan MIRÓ**. P.A.S. ; demi-page oblong in-4, au crayon. 300/400

Page d'album : « Avec mes hommages et félicitations, Miró ». En dessous, une autre signature.



293



297. **Claude MONET** (1840-1926). L.A.S., *Giverny* 15 mai 1905, à M. GRAVEREAU ; 1 page in-8 à l'en-tête de *Giverny*. 1 000/1 200

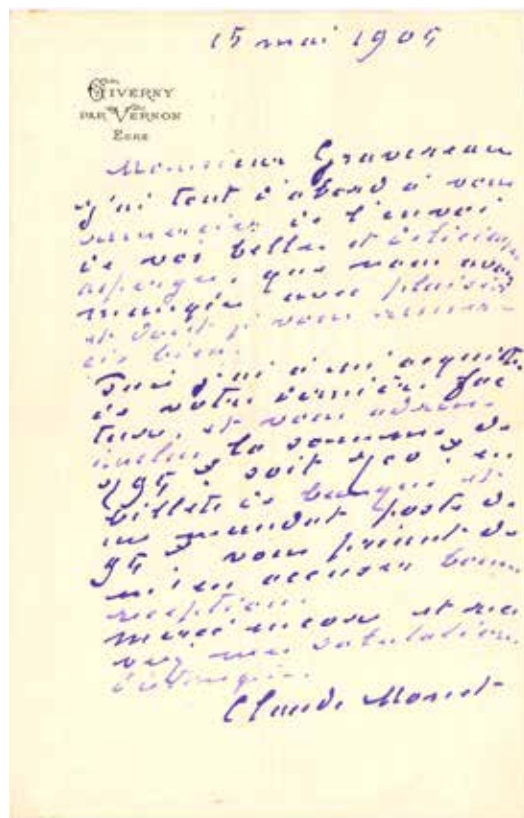
Il remercie GRAVEREAU (horticulteur grainetier à Neauphle-le-Château) « de l'envoi de vos belles et délicieuses asperges, que nous avons mangées avec plaisir et dont je vous remercie bien ». Il tient aussi à s'acquitter de sa dernière facture de 795 F, et joint cette somme, soit 700 F en billets de banque et un mandat postal de 95 F...

298. **Giorgio MORANDI** (1890-1964). 3 L.A.S., Bologne 1959-1962, à une dame ; sur 1 page in-8 chaque ; en italien. 400/500

21 avril 1959, remerciant pour l'envoi d'une belle édition des eaux-fortes de JONGKIND... 20 octobre 1959, remerciant de la très belle publication des *Cent Croquis* de Jacques VILLON, qui l'a vivement intéressé... 25 juin 1962, remerciant pour l'envoi du beau volume *Art de France*...

299. **PEINTRES**. 11 L.A.S et 1 P.S., 1871-1902, la plupart à Maurice Georget LA CHESNAIS ; env. 23 pages formats divers. 100/120

Amédée BESNUS (10, 1877-1902, plus une de son fils Georges) ; Alexandre COLIN (2, plus faire-part de ses obsèques). ON JOINT une L.A.S et une carte du statuaire CHATROUSSE ; des coupures de presse à propos de Besnus et Colin ; 2 faire-part de décès de Carl-Joseph KUWASSEG ; une note de La Chesnais concernant GÉRICAULT...



297



295

300. **Raymond PEYNET** (1908-1999). L.A.S., Brassac-Mines 3 mars 1944 ; 1 page in-8 (encadrée avec reproduction d'un dessin). 60/80

Il envoie un dessin : « Je l'ai fait simple et aéré, et d'un trait assez fort pour qu'à l'impression il vienne nettement. J'espère qu'il vous plaira. Si toutefois vous aviez des objections à me faire, ne vous gênez pas ». Comme paiement, il souhaite troquer ce dessin contre une reliure sur la pièce de Labiche, *Un chapeau de paille d'Italie*...

301. **Georges ROUAULT** (1871-1958). 2 L.A., [L'Isle-sur-Serein (Yonne) 1914-1918], à M. GIRARDIN, chirurgien dentiste, à Paris ; 1 page in-12 avec adresse au dos, et 2 pages in-12. 250/300

[Fin septembre ? 1914]. Il craint d'avoir oublié de signer le congé : « Je suis un peu *tourmenté* par les événements, j'ai encore de la famille à Paris. Croyez-vous à une seconde bataille de la Marne à livrer dans un bref délai ? Je suis bien profane, mais j'ai l'impression d'un gros danger pour Paris si on ne rejette pas par une *victoire prochaine* cette *rue fantastique* »... Il ne sait quoi répondre à un parent affolé, concernant des valeurs en dépôt au Crédit lyonnais. « Les Allemands ne sont pas encore à Paris que diable »... [19 avril 1918]. Il ne sait comment le remercier, mais il le fera à son

... / ...

retour « dans des conditions qui ne puissent blesser un homme ayant d'aussi délicates intentions à mon égard ! »... Il redoute ce déménagement qu'il faudra surveiller : « Au besoin je vendrais mon piano en ayant un autre au musée, c'est un excellent Jocké mais il est très lourd [...] si nous savions que la guerre doit finir bientôt nous ne ferions pas ce déménagement, mais ce ne sera certainement pas fini en octobre »...

302. **Thomas ROWLANDSON** (1756-1827). DESSIN original avec légende autographe, [1808-1809] ; plume avec lavis et aquarelle, 10 x 14,5 cm (encadré). 1 200/1 500

AMUSANT DESSIN non retenu pour l'édition illustrée par Rowlandson des *Surprising Adventures of the Renowned Baron Munchausen, containing Singular Travels, Campaigns, Voyages and Adventures* de Rudolph Erich Raspe (London, Plummer for Thomas Tegg, 1809).

Il représente une énorme baleine au premier plan tirant un vaisseau au loin et porte la légende manuscrite : « The Baron relates his adventures on a voyage to North America. Pranks of a whale – which are well worth with the readers attention » [Le Baron raconte ses aventures dans son voyage en Amérique du Nord. Tours d'une baleine – qui méritent l'attention du lecteur]. C'est l'épisode où la baleine joue un mauvais tour à l'équipage : en colère, elle saisit dans sa bouche l'ancre et l'emporte en entraînant le navire.



302

303. **Théophile Alexandre STEINLEN** (1859-1923). 7 L.A.S., Paris 1894-1920 ; 9 pages et demie formats divers, 2 adresses. 350/400

2 mai 1894, à un cher maître : « depuis tant de jours je remets la visite que je vous ai promise et de laquelle je me faisais une joie » ; il espère le voir le lendemain « au dîner que le Crayon offre à Renouard »... 5 mai 1916. « Précisément demain je dîne avec notre imprimeur M<sup>r</sup> Chachoin, il doit être question de notre affiche : la semaine prochaine, dès les premiers jours je m'y consacrerai »... 18 février 1917 : « Je sors du gros de la préparation de l'Exposition projetée par notre ami d'A. [...]. C'est mardi l'inauguration – J'espère être assez bien pour pouvoir faire acte de présence ce jour-là – mais je ne me requinque guère, depuis une 10<sup>e</sup> de jours j'ai pris le parti de coucher à l'atelier pour n'avoir pas à mettre le nez dehors »... 9 octobre 1917, à une dame : sa gravure est excellente, mais « c'est le modèle, dont le "graphisme" ne permettait pas la coupe nette et ferme qu'exige (il me semble) la xylographie – c'était un crayon, je crois, un dessin au trait, au pinceau, à la plume eût mieux fait l'affaire »... 25 septembre 1919, à Ivan LAMBERTY, à Bruxelles. Il est navré de « la fâcheuse aventure » qui lui arrive ; il était inquiet de son silence, et avait interrogé Colette et Inghel, Massa et les petits Naudin : « Nous espérons et faisons des vœux pour que cette chaude alerte n'ait pas de mauvaises suites »... 5 février 1920 : « Qu'ont dit, qu'ont imaginé CYRIL et GALBEZ dans leur album *Les Crucifiés* ? Rien de plus que la simple, la cruelle vérité. Tous les hommes, tous les artistes épris de liberté se doivent de protester contre les poursuites iniques engagées contre eux, doivent se solidariser avec eux, ce que je fais fraternellement »... 21 septembre 1920, à Armand DAYOT. « Ici aussi nous avons été très émus et inquiets des notes pessimistes de quelques gazettes – c'étaient de misérables et faux bruits. Notre bon maître [Anatole FRANCE] est en pleine convalescence chez son ami le D<sup>r</sup> Couchoud à Versailles »...

304. **Théophile Alexandre STEINLEN**. 2 L.A.S., [1906] et s.d. ; 1 page in-12 avec adresse au dos (*Carte pneumatique*), et 1 page in-8. 100/150

*Jeudi [5 avril 1906]*, à Roger MARX. « Le dessin en question ne m'est rentré qu'hier tard dans la soirée – j'attendais son retour pour vous avertir – car je n'ai pu rien faire dans le sens de ce que vous désiriez – le dessin est donc à votre disposition dès qu'il vous plaira de le venir prendre » à son atelier »... *Lundi*, à Aristide BRUANT : « Ci le dessin de *Serrez vos rangs* veux-tu bien être assez aimable pour donner les fs 20 au porteur à qui je les dois »...

305. **Chu TEH-CHUN** (1920-2014). 2 L.A.S., Bagnolet 1978, à son « Cher Raoul » [le critique d'art Raoul-Jean MOULIN] ; 1 page in-4 et 1 page in-8. 100/120

*21 janvier*. Il lui envoie un catalogue de son exposition à la Maison de la Culture de Saint-Étienne : « J'ai voulu te faire la surprise d'y inclure l'extrait du texte que tu as eu l'amabilité de faire pour le journal *L'Humanité* en 1974 »... *17 novembre*. Il a appris sa nomination à un poste important de l'A.I.C.A. (Association Internationale des Critiques d'Art) : « J'en suis heureux pour toi et t'en félicite ! Je travaille beaucoup en ce moment »...

306. **Georges WAKHEVITCH** (1907-1984). 3 MAQUETTES originales de décors pour *Siegfried* de Jean GIRAUDOUX, [1952] ; gouaches, la 3<sup>e</sup> signée en bas à droite, 17,5 x 24,5 cm chaque, sous un même cadre. 1 400/1 500

ENSEMBLE DES TROIS MAQUETTES DE DÉCORS pour la reprise de *Siegfried* de Jean GIRAUDOUX à la Comédie des Champs-Élysées, mis en scène par Claude Sainval, avec Raymond Rouleau dans le rôle-titre : bureau (actes I et III), salon de travail avec bibliothèque (acte II), et gare-frontière (acte IV).



307. **Angel ZARRAGA** (1886-1946) peintre et illustrateur mexicain. L.A.S., Paris 22 mars 1927, à Albert GLEIZES ; 1 page in-4 (salissures, fentes réparées). 200/250

« Je reçois à l'instant l'invitation pour votre conférence de cet après-midi. J'aurais été particulièrement heureux d'y assister mais il m'arrive la plus banale et la plus stupide des aventures : un abcès à une dent qui me tient sur les dents [...]. Excusez-moi je vous prie et dites-moi si votre conférence sera publiée et où. Vous savez avec quelle confiance et quel intérêt, malgré notre long silence, je suis toutes vos manifestations »...







**ORDRE D'ACHAT - Salle des ventes Favart - Mercredi 26 et jeudi 27 avril 2017**

**LETTRES & MANUSCRITS AUTOGRAPHES**

*Les informations recueillies sur ce formulaire d'enregistrement sont obligatoires pour participer à la vente puis pour la prise en compte et la gestion de l'adjudication.*

Nom et prénom : .....

Adresse : .....

Téléphone : ..... / .....

E-mail : .....

Après avoir pris connaissance des conditions de vente décrites dans le catalogue, je déclare les accepter.

**ORDRE D'ACHAT**

Je vous prie d'acquérir pour mon compte personnel aux limites indiquées en euros, le ou les lots que j'ai désignés ci-dessous. (Les limites ne comprenant pas les frais légaux).

**ENCHÈRES PAR TÉLÉPHONE**

Je souhaite enchérir par téléphone le jour de la vente sur les lots ci-après.

Copie de la pièce d'identité obligatoire

Me joindre au : ..... Numéro de Carte d'Identité / Passeport / Carte Drouot : .....

Références de  
carte bancaire :

    | | | | | |   | | | | | |   | | | | | |   | | | | | |

    | |   | |

    | | | |

ou

Numéro de carte

Date de validité

Cryptogramme

RIB :

\_\_\_\_\_

Lot N°	Description du Lot	Limite en Euros

Date :

Signature obligatoire :

*ADER est adhérent au Registre central de prévention des impayés des commissaires-priseurs auprès duquel les incidents de paiement sont susceptibles d'inscription. Les droits d'accès, de rectification et d'opposition pour motif légitime sont à exercer par le débiteur concerné auprès du SYMEV, 15 rue Freyssinet 75016 Paris*

# CONDITIONS DE LA VENTE

---

## Conditions générales:

La vente se fera expressément au comptant.

Aucune réclamation ne sera recevable dès l'adjudication prononcée, les expositions successives permettant aux acquéreurs de constater l'état des objets présentés.

L'adjudicataire sera le plus offrant et dernier enchérisseur et aura pour obligation de remettre ses nom et adresse. En cas de contestation au moment des adjudications, c'est-à-dire s'il est établi que deux ou plusieurs enchérisseurs ont simultanément porté une enchère équivalente, soit à haute voix, soit par signe, et réclament en même temps cet objet après le prononcé du mot «adjudgé», ledit objet sera immédiatement remis en adjudication au prix proposé par les enchérisseurs et tout le public sera admis à enchérir à nouveau.

Les éventuelles modifications aux conditions de vente ou aux descriptions du catalogue seront annoncées verbalement pendant la vente et notées sur le procès-verbal.

Catalogue : 20€ dont TVA à 5,5% au titre du droit d'auteur. Les images sont propriété exclusive d'ADER. Toute reproduction ou diffusion nécessite une autorisation écrite de la Maison de Vente.

## Frais de vente et paiement:

L'adjudicataire devra acquitter, en sus du montant de l'enchère, par lot, les frais et taxes suivants:

- 25 % TTC (20 % de TVA) sauf pour les livres 22 % TTC (5,5 % de TVA).

- 5,5 % de frais additionnels au titre de la taxe à l'importation temporaire, pour les lots dont le numéro est précédé d'un astérisque.

Dans certains cas, ces frais pourront faire l'objet d'un remboursement à l'acheteur.

Le paiement devra être effectué immédiatement après la vente:

- en espèces (euros) jusqu'à 1000 € pour les ressortissants français ou jusqu'à 15000 € pour les ressortissants étrangers (sur présentation d'un justificatif de domicile, avis d'imposition, etc.; en plus du passeport).

- par chèque bancaire (en euros) à l'ordre de ADER, avec présentation obligatoire d'une pièce d'identité en cours de validité. Les chèques étrangers ne sont pas acceptés.

- par carte bancaire (Visa, Mastercard).

- par paiement «3D Secure» sur le site [www.ader-paris.fr](http://www.ader-paris.fr)

- par virement bancaire en euros à l'ordre de ADER.

**Banque Caisse des Dépôts et Consignations, DRFIP Paris, 94 rue Réaumur, 75104 PARIS Cedex 02**

**RIB : 40031 00001 000042 3555K 89 - IBAN : FR72 4003 1000 0100 0042 3555 K89 - BIC : CDCGFRPPXXX**

## Ordres d'achat:

Un enchérisseur ne pouvant assister à la vente devra remplir le formulaire d'ordre d'achat inclus dans ce catalogue et le signer.

ADER agira pour le compte de l'enchérisseur, selon les instructions contenues dans le formulaire d'ordre d'achat, ceci afin d'essayer d'acheter le ou les lots au prix le plus bas possible et ne dépassant, en aucun cas, le montant maximum indiqué par l'enchérisseur.

Ledit formulaire devra être adressé et reçu à l'étude au plus tard 24 heures avant le début de la vente.

Les ordres d'achat ou les enchères par téléphone sont une facilité pour les clients. ADER n'est pas responsable pour avoir manqué d'exécuter un ordre par erreur ou pour toute autre cause. Merci de vérifier après envoi que votre ordre d'achat a été dûment enregistré.

ADER se réserve le droit de ne pas enregistrer l'ordre d'achat s'il n'est pas complet ou si elle considère que le client n'apporte pas toutes les garanties pour la sécurité des transactions; sans recours possible.

Pour garantir la bonne volonté de l'acheteur, une consignation pourra être demandée avant la vente qui ne sera validée qu'en cas d'adjudication.

DROUOT LIVE étant un service indépendant, nous déclinons toute responsabilité en cas de dysfonctionnement.

## Transports des lots / Exportation:

Dès l'adjudication prononcée, les achats sont sous l'entière responsabilité de l'adjudicataire.

Aucun lot ne sera remis aux acquéreurs avant acquittement de l'intégralité des sommes dues.

Les achats de petit volume seront transportés chez ADER, 3 rue Favart 75002 Paris, où ils seront gardés en dépôt à titre gracieux pendant 14 jours.

L'étude est ouverte du lundi au vendredi, de 9h à 18h.

Les achats volumineux seront entreposés, à leurs conditions et frais, au magasinage de l'Hôtel Drouot, 6 bis rue Rossini 75009 Paris (Tél.: 01 48 00 20 18), où ils pourront être retirés sur présentation du bordereau acquitté.

Les acheteurs, souhaitant exporter leurs achats, devront le faire savoir au plus tard le jour de la vente. Ils pourront récupérer la TVA sur les honoraires d'achat à la condition qu'un justificatif de douane en bonne et due forme soit remis à ADER et que le nom de la Maison de Vente y soit mentionné en tant qu'exportateur. Le bordereau d'adjudication est dû intégralement; la TVA est remboursable par la suite sur présentation des références du compte bancaire.

L'envoi des lots achetés peut être organisé par ADER à la charge et sous la responsabilité de l'acheteur.

C'est un service rendu par ADER qui se réserve la possibilité d'y renoncer si les conditions légales ou pratiques présentent le moindre risque. Les délais ne sont pas garantis et sont tributaires de l'activité de la Maison de Vente.

Le coût de l'emballage et de l'expédition est à la charge de l'acheteur; le règlement à l'ordre d'ADER.

Les acheteurs sont invités à organiser eux-mêmes le transport de leurs achats si ces conditions ne leur conviennent pas.

## Défaut de paiement:

À défaut de paiement par l'adjudicataire de la totalité des sommes dues, dans le mois qui suit la vente, et après une seule mise en demeure restée infructueuse, ADER entamera une procédure de recouvrement. L'acheteur sera inscrit au fichier centralisé d'incidents de paiement du SYMEV ([www.symev.org](http://www.symev.org)) et l'ensemble des dépens restera à sa charge. À compter d'un mois après la vente et à la demande du vendeur, la vente pourra être annulée sans recours possible.



*Association pour la recherche :  
de livres anciens, rares & précieux.  
Manuscrits & autographes.*

**BIBLIORARE**   
[www.bibliorare.com](http://www.bibliorare.com)  
*depuis 1999*

Diffusion de publications  
et mise en relation  
des bibliophiles sur la toile  
+ de 500 000 références.



Moje kochaniu. Bądź proszę cię w Paryżu z tym  
listem - mów z mi mi samym. Piśm. um. o fortepian  
lepiej bo mój niedobry - przeczytaj list jego i zapuść  
dowiedz się z niego ze ciębi proszę o odpowiedź -  
Opisz mi zaraz kiedy może go w gotowości trzymać  
do wyjazdu - żebyś mógł pojechać z Chateaux  
szereż unadzić. - Wątpię żeby mi odmówił albo  
na pozmię odłożył - Gdyby jednak tak było  
mógł mi skutaka tylko mi napisać - ~~został~~  
~~napisać~~ ~~jeszcze~~ raz ci przeproszę za konun  
ale to nieostatni mi bój się twój G

Pril  
Loda